Polsk. LVIII-6

ÉVANGILE
MÉDITÉ.

SBN

ÉVANGILE MÉDITÉ, ET DISTRIBUÉ

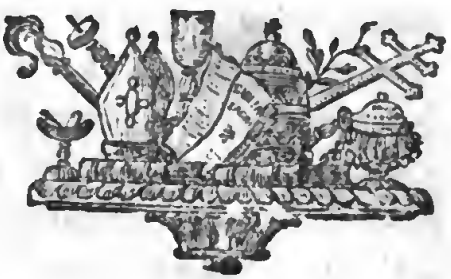
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME CINQUIÈME.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO" NAPOLI

A TOULOUSE,

Chez FAGES, MEILHAC, et Compagnie,
Imprimeurs-Libraires, rue St.-Rome.

M. DCCC. I.

CLXXXI.

MÉDITATION.

L'Aveugle-né guéri par Jesus-Christ. Jean. 9. 1-12.

Premier Point.

De ce qui précède cette guérison.

1°. Question des Apôtres sur cet Aveugle. *Jesus vit en passant un homme qui étoit aveugle de naissance, et ses Disciples lui firent cette question : Maître, est-ce à cause de ses propres péchés, ou des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle?* Jesus, sorti du Temple, se retiroit avec ses Apôtres qui l'avoient rejoint. Il rencontra sur son chemin un homme né aveugle, et comme il paroissoit le regarder avec quelque attention, ses Apôtres lui demandèrent : Maître, est-ce en punition des fautes dont cet homme devoit personnellement se rendre coupable après sa naissance, qu'il a eu le malheur de

naître aveugle, ou bien, est-ce le châtiment des péchés de ses parens ? Deux erreurs de l'école pharisaïque : la première, que les afflictions étoient toujours une peine de quelque péché énorme, soit qu'il ait été commis par l'affligé, soit que le péché des pères fût puni dans les enfans ; la seconde, que Dieu punissoit quelquefois davantage les péchés qui n'étoient pas encore commis, mais qu'il prévoyoit devoir se commettre. Si ces erreurs ont de quoi surprendre dans des docteurs de la loi, la réponse de Jesus n'est pas moins surprenante au jugement des sens.

2°. Réponse de Jesus sur cet aveugle. Jesus leur répondit : *Ce n'est point à cause de ses péchés, ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, mais c'est afin que l'œuvre de Dieu éclate en lui.* Oui, cet aveugle-né est destiné à faire éclater les merveilles de la puissance de Dieu ; ce pauvre, ce mendiant va braver toute la puissance des pharisiens, et confondre leur orgueil ; cet ignorant, cet homme sans lettres va déconcerter toute la sagesse de ces docteurs, mettre à bout toute leur science, et les réduire à ne savoir plus que répondre. O mon Dieu ! que vos conseils sont admirables, et que vos jugemens sont profonds ? Consolez-vous, pauvres et affligés, vous pouvez encore, dans cet état, être les instrumens des merveilles de Dieu. Ah ! n'eussiez-vous que votre résignation et votre patience, par-là vous

procurez sa gloire ; et vous faites votre salut. Tremblez au contraire, vous qui êtes nés dans l'opulence avec tous les avantages du corps et de l'esprit; craignez que l'abus que vous faites de ces biens ne vous rende un exemple de terreur, et que Dieu ne manifeste en vous la rigueur de ses vengeances.

3°. Discours de Jesus, en présence de cet aveugle. *Il faut*, continue Jesus, *que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir.* Jesus parloit du miracle qu'il alloit opérer, et de la mort prochaine qu'il devoit subir Après la mort on ne peut plus mériter. Quand on est arrivé à ce terme, que ne voudroit-on pas avoir fait ! Insensés que nous sommes ! attendrons-nous toujours, pour travailler, le temps où on ne peut plus agir, perdrons-nous toujours le temps précieux où nous le pouvons ? Cependant la mort vient, elle est proche. Hâtons-nous donc de prévenir des regrets cuisans, qui feroient notre désespoir, et faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors. Jesus ajouta: *Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.* Jesus avoit déjà tenu ce discours dans le Temple ; s'il le répète ici, c'est en faveur de celui qui est privé de la lumière du jour, et qu'il veut éclairer. Ces discours se tenoient auprès de l'aveuglé-né, il n'est pas douteux qu'il y fût très-attentif,

et qu'il en conçut quelque espérance. Cet aveugle ne pouvoit manquer d'avoir souvent entendu parler de Jesus. Ici il entend une troupe de personnes qui s'entretiennent auprès de lui, dont l'un est interrogé sous le nom de maître, et répond en cette qualité, explique la raison de son état, et dit les choses les plus sublimes, qui toutes avoient rapport à lui; put-il s'empêcher de penser que c'étoit peut-être là ce Jesus dont on parloit tant? Admirons la condescendance de ce Dieu-Sauveur à préparer ainsi l'esprit de ce mendiant, et apprenons de celui-ci à nous rendre attentifs aux instructions de Jesus, si nous voulons devenir comme lui parfaitement dociles, et par notre obéissance obtenir notre guérison!

Second Point.

Des circonstances qui accompagnent cette guérison.

1°. De l'action de Jesus. *Après avoir ainsi parlé, Jesus cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive, il appliqua ensuite cette boue sur les yeux de l'aveugle.* Tout ceci est mystérieux, et en même temps bien propre à exercer la foi et l'obéissance. L'aveugle ne comprenoit pas ces mystères; mais l'obéissance qui voit toutes les raisons du commandement, n'est pas la plus méritoire. Le mystère de l'action de Jesus-Christ ne nous est point indiqué

par l'Évangile. On y en reconnoît plusieurs que nous pouvons méditer, selon notre dévotion. Les uns y reconnoissent l'image de la création de l'homme, lorsque Dieu le forma du limon de la terre ; les autres, l'image de l'Incarnation, lorsque la sagesse de Dieu, désignée par la salive, s'unit à notre chair ; d'autres, l'image de la communion ; d'autres enfin, l'image des affections terrestres qui nous aveuglent, et dont Jesus commence à nous donner le sentiment, lorsqu'il veut nous en guérir. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette boue avoit rapport avec l'ordre que Jesus vouloit donner à l'aveugle, d'aller se laver au bain de Siloë, et que loin de diminuer l'éclat du miracle qui devoit s'opérer, elle ne pouvoit que l'augmenter.

2°. Du commandement de Jesus. Puis il lui dit : *Allez vous laver dans la piscine de Siloë, dont le nom signifie Envoyé.* Le saint Évangile nous indique suffisamment le mystère de ces bains, en nous avertissant que *Siloë* veut dire *Envoyé*. C'étoit-là un des noms du Messie dans les saintes Ecritures, et Notre-Seigneur le prenoit souvent, il venoit de dire encore à l'heure même, qu'il falloit qu'il fît les œuvres de celui dont il étoit l'envoyé. Ce n'étoit donc pas par leur propre vertu, mais par la vertu de Jesus, du Messie, de l'Envoyé de Dieu, que ces bains pouvoient guérir de l'aveuglement ; figure admi-

rable de ces bains salutaires que Jesus a établis dans son Eglise, le Baptême et la Pénitence. Nous avons reçu le premier, qui nous a guéris de l'aveuglement, et du péché originel dans lequel nous étions nés ; mais bientôt nous avons eu besoin du second. Combien est-il arrivé de fois que Jesus nous a ordonné de nous y aller laver, et que nous ne l'avons pas fait, ou que nous avons différé de le faire ; et lorsque nous y avons été, avec quelles dispositions, avec quel fruit avons-nous reçu ce bain sacré ?

3°. De l'obéissance de l'aveugle au commandement de Jesus. L'aveugle savoit que c'étoit Jesus qui lui parloit, soit qu'il se fût nommé lui-même en lui donnant cet ordre, soit que quelqu'un des Disciples l'eût averti que c'étoit Jesus qui le lui donnoit. 1°. Son obéissance fut simple et sans raisonnement. Cet homme qui parla avec tant de force aux pharisiens, ne raisonne point ici avec son Sauveur ; s'il l'eût fait, il étoit perdu, il demeuroit aveugle, et il se fût privé de tous les biens dont il fut comblé dans la suite. Un esprit raisonneur auroit pu dire : Quel rapport y a-t-il entre cette boue qu'on me met sur les yeux et ma guérison ; et quand j'aurai ôté cette boue, que serai-je, sinon ce que j'étois auparavant ? 2°. Son obéissance fut pénible et sans plainte. L'aveugle pouvoit dire encore : Si c'est un miracle

qui doit s'opérer en moi, et que cette boue ni ces eaux n'aient aucune vertu, pourquoi ne s'opéreroit-il pas ici ? Si celui qui m'éclaire est la lumière du monde, que ne m'éclaire-t-il dans ce lieu même ? Ou s'il faut enfin que je me lave de cette boue, n'avons-nous pas ici de l'eau ? Pourquoi me donner la peine d'aller à ces bains ? C'est en effet une chose à remarquer, que parmi tant d'infirmes que Jesus a guéris, jamais il ne leur a ordonné de faire aucune démarche pour contribuer à leur guérison ; et il semble que s'il devoit ordonner un voyage à quelqu'un, ce devoit être moins à un aveugle qu'à tout autre. Mais en tout cela Jesus avoit ses desseins. Si d'un côté il vouloit éprouver l'obéissance de l'aveugle, de l'autre il vouloit avoir le temps de se retirer, afin de ne point se trouver dans cet endroit lorsque le miracle seroit opéré, et afin de donner occasion à tout ce qui se passa depuis. Tout est mesuré et plein de sagesse dans la conduite de Jesus, et nous devons toujours le croire, lors même que nous n'en voyons pas les raisons. 3°. Son obéissance fut pleine de foi, et agit sans promesse positive. Jesus ne lui dit point : Allez, et vous serez guéri ; obéissez, et vous recouvrerez la vue ; mais le discours que cet aveugle vient d'entendre, étant gravé dans son cœur, il est persuadé que le commandement qu'il reçoit, ne lui

est donné que pour son avantage et pour sa guérison. Il ne lui faut ni assurance ni promesse, l'ordre de Jesus lui suffit pour lui inspirer la plus parfaite confiance. 4°. Son obéissance fut prompte et sans délai. *Il y alla, il s'y lava, et en revint voyant clair.* Ce fut bien là en tout sens une obéissance aveugle; aussi reçut-elle dans l'instant même sa récompense. L'organe de sa vue fut rétabli, ses yeux s'ouvrirent à la lumière, et il retourna chez lui en louant Dieu. O lumière du monde! éclairez-moi comme cet aveugle! Hélas! vous le feriez, ô Jesus! si j'étois comme lui attentif et obéissant à votre parole!

Troisième Point.

Des discours qui se tiennent sur cette guérison.

1°. Considérons le zèle de cet aveugle guéri. *Ses voisins et ceux qui l'avoient vu auparavant demander l'aumône, disoient: N'est-ce pas là cet homme qui étoit là assis, et qui mendioit? Les uns répondoient: c'est lui. D'autres disoient: non, c'en est un qui lui ressemble. Mais il leur disoit: c'est moi-même.* Dès que l'aveugle guéri fut de retour des bains de Siloë, le bruit de l'événement se répandit, et de tous les quartiers de la ville on courut chez lui pour s'en assurer. Les voisins et ceux qui l'avoient vu demander l'aumône, et qui souvent avoient eu compassion de son état, se disoient les uns aux autres: n'est-ce pas là cet aveugle qui étoit

là assis, et qui mendioit? C'est lui-même, assuroient les uns; non, disoient les autres, c'est quelqu'un qui lui ressemble. Ce discours choquoit l'aveugle éclairé; il ne pouvoit entendre un langage si injurieux à la gloire de son bienfaiteur, sans avoir le cœur déchiré. Son zèle s'enflammoit, et il se présentoit de lui-même aux incrédules, pour les convaincre et les désabuser. Oui, c'est moi, leur disoit-il, n'en doutez pas, c'est moi qui étois aveugle de naissance, et vous voyez tous que je ne le suis plus. Une personne nouvellement éclairée de Jesus-Christ, touchée de Dieu, et sincérement convertie, doit s'attendre qu'il se tiendra bien des discours sur son changement; elle ne doit ni les craindre ni les éviter; elle ne doit ni feindre ni dissimuler, mais avouer ses erreurs, sa conversion, ce qu'elle est et ce qu'elle a été, et rendre gloire à Dieu, désabuser, s'il se peut, ceux qui s'en feroient un sujet de raillerie ou de scandale.

2°. Considérons la candeur de cet aveugle guéri. *Mais lui dirent-ils, comment vos yeux se sont-ils ouverts? Il leur répondit: cet homme qu'on appelle Jesus, a fait de la boue, et en a oint mes yeux, et il m'a dit: Allez à la piscine de Siloë, et vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, et je vois.* Cet exposé étoit court et naïf; sa simplicité seule formoit une conviction. Cet homme ne souhaitoit

rien tant que d'apprendre à tout le monde ce qui s'étoit opéré en sa faveur, et il le racontoit avec une admirable candeur et la plus vive reconnoissance. Ne craignons pas de dire ce qui nous a désabusé du monde et de ses vanités. Heureux, si, en le racontant, nous en pouvons désabuser les autres! Témoignons-en du moins notre reconnoissance envers Dieu, et affermissons-nous dans nos saintes résolutions.

3°. Considérons la douleur de cet aveugle guéri. *Ils lui dirent: où est cet homme là? Il leur répondit: Je ne sais.* Nous pouvons penser que cette ignorance dans laquelle il étoit du lieu où étoit Jesus son bienfaiteur, étoit pour lui un grand sujet de douleur. Ah! s'il l'eût su, il seroit sans doute à ses pieds, pour le remercier de la grande faveur qu'il venoit d'obtenir. Pour nous, nous savons où il est: quelle devroit donc être notre assiduité auprès de lui, pour le remercier des grâces innombrables qu'il nous a faites, et pour lui demander celles qu'il est encore prêt à nous faire! Consolez-vous cependant, aveugle guéri, si vous ne savez pas où est Jesus, continuez à lui rendre témoignage. Jesus sait bien où vous êtes: il sait bien ce que vous faites pour lui, et ce que vous voudriez faire, et il saura bien vous trouver, quand il sera temps de vous récompenser par des faveurs infiniment plus grandes. Si

quelquefois Jesus semble se retirer de nous sans que nous sachions le moyen de le retrouver, ne nous décourageons pas, demeurons-lui fidelles, et redoublons notre exactitude à remplir tous nos devoirs; bientôt il reviendra à nous, et par des consolations nouvelles, il nous dédommagera de la peine que son absence nous aura causée.

Accordez-moi, Seigneur, ces sentimens si justes de l'aveugle guéri pour vous; sentimens sans lesquels il me serviroit peu d'avoir été éclairé des lumières de la foi, puisque je tomberois dans les ténèbres du péché. Faites, ô mon Dieu! que je profite de la lumière qui m'éclaire, pour faire les œuvres de justice, et afin de prévenir cette nuit de la mort, après laquelle je ne pourrois plus mériter la gloire que vous me promettez. Ainsi soit-il.

CLXXXIIe. MÉDITATION.

L'Aveugle-né présenté aux Pharisiens.
Jean. 9. 13-14.

Premier Point.

Premier interrogatoire de l'Aveugle-né, où la candeur triomphe de la mauvaise foi.

1°. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la déclaration de l'aveugle.

Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avoit été aveugle. Or c'étoit le jour du Sabbat que Jesus avoit fait cette boue et lui avoit ouvert les yeux. Ces juifs, qui les premiers avoient interrogé l'aveugle-né, jugèrent qu'il falloit porter l'affaire au tribunal des pharisiens, afin qu'ils prononçassent sur ce qu'on devoit penser de ce fait, et quelles conséquences on en devoit tirer pour ou contre Jesus. Ce qui embarrassoit ces juifs, c'étoit que cette guérison avoit été opérée un jour de Sabbat, comme si Jesus-Christ, en faisant de la boue avec la poussière et sa salive, ou en envoyant ce jour-là jusqu'aux bains de Siloë l'aveugle qu'il vouloit éclairer, eût, dans ces deux actions, blessé la lettre ou l'esprit de la loi. On se rendit donc devant les pharisiens, où on peut présumer qu'une grande foule de peuple, attirée par la nouveauté de la cause, accourut. Les juifs, qui produisoient l'aveugle guéri, firent le rapport de ce qui s'étoit passé à son sujet. Les pharisiens firent subir à cet homme un nouvel interrogatoire, et paroissant mettre de leur côté tous les dehors du désintéressement et de l'indifférence, ils lui ordonnèrent de dire en leur présence comment et par quelle voie il avoit recouvré la vue. *Ils l'interrogèrent donc sur la manière dont il avoit reçu l'usage des yeux.* L'innocence et la simplicité ne redoutent point les questions. L'aveugle

guéri, sans se déconcerter, et charmé d'avoir occasion de rendre témoignage à son bienfaiteur, *leur répondit* en trois mots: *Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.*

2°. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la division qui se mit entre les juges. Plus cette déclaration de l'aveugle guéri etoit courte, plus elle étoit pressante. Elle mit une espèce de schisme parmi les membres du conseil. *Quelques-uns des pharisiens dirent*, en parlant de Jesus-Christ, *cet homme n'est pas* l'Envoyé *de Dieu, puisqu'il ne garde pas le Sabbat. Mais d'autres dirent: comment un méchant homme peut-il faire de tels prodiges? Et il y avoit sur cela de la division entre eux.* Les premiers regardoient le fait comme trop avéré, et se retranchoient sur le droit; sur le violement du Sabbat. Les seconds trouvoient ce retranchement trop foible contre de pareils faits, et soutenoient que si on admettoit le fait, il falloit croire en Jesus, et le regarder comme l'Envoyé de Dieu, ou que, si on le regardoit comme un pécheur, il falloit nier le fait, étant impossible qu'un pecheur opérât de pareils prodiges. La dissention éclatoit, et ne leur faisoit pas honneur. Elle n'éclate pas moins parmi ceux qui professent l'impiété ou qui suivent l'erreur. Comment peut-on écouter des maîtres si passionnés, si

chancelans dans leurs principes, et que l'on voit toujours déterminés à soutenir les paradoxes les plus inconcevables et les plus contradictoires, plutôt que de céder à l'évidence de la vérité ?

3°. Triomphe de la candeur sur la mauvaise foi dans la conclusion de l'aveugle. Malgré la dissention qui régnoit dans le conseil, on s'en tint d'abord au premier sentiment qui admettoit le fait, et condamnoit l'auteur du miracle, comme transgresseur de la loi du Sabbat. Mais comme ce sentiment ne restoit pas sans difficulté, on voulut le rendre plausible, en l'appuyant du suffrage même de la personne intéressée. On vit donc alors, par une bizarrerie honteuse et inconcevable, les juges s'abaisser jusqu'à demander l'avis de celui qu'ils devoient juger. Un mot qu'il eût dit, ou équivoque, ou désavantageux contre Jesus, leur eût suffi, et ils se persuadèrent que la crainte ou la complaisance l'arracheroit aisément à un homme du peuple, à un mendiant, qui connoissoit leur façon de penser, et qui devoit être frappé de la majesté de leur tribunal. Mais ils ne connoissoient pas celui à qui ils parloient. *Ils dirent donc encore à l'aveugle : et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ?* Il répondit sans hésiter, et avec sa précision ordinaire : *c'est un prophète.* O généreux défenseur de la vérité, que ce premier pas vous

conduira loin ! Par un semblable aveu, la Samaritaine a mérité de connoître le Messie, et vous aurez bientôt le même avantage. La fidélité que l'on a à une vérité que l'on connoît, nous conduit infailliblement à des connoissances plus parfaites, plus utiles et plus consolantes, comme, au contraire, l'abus qu'on en fait nous prive non-seulement des autres vérités qu'on auroit connues, mais nous fait perdre encore celles que l'on connoissoit déjà.

Second Point.

Interrogatoire du père et de la mère de l'aveugle-né, où la vérité triomphe de la politique.

1°. La vérité triomphe de la politique des pharisiens. *Mais les juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère, qu'ils interrogèrent, en leur disant : est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?* L'aveugle-né venoit de conclure de sa guérison que Jesus étoit un prophète. Cette conclusion étoit trop sensée, pour ne pas faire impression sur l'esprit du peuple. Ce fut pour en empêcher l'effet, que les pharisiens revinrent au second sentiment qui nioit le fait de la guérison. Mais pour pouvoir le nier avec quelque ombre de vraisemblance, il falloit auparavant tâcher de l'obscurcir, de

l'impliquer, de l'infirmer, et c'est ce qu'on espéra faire en citant le père et la mère de l'aveugle-né, et en les interrogeant en des termes qui leur firent entrevoir ce qu'on désiroit deux. Pour peu que la crainte les fît varier dans leur déposition, le fait n'eût-il paru que foiblement douteux, c'en eût été assez pour le déclarer entièrement faux. Mais toute cette politique, tout cet étalage d'enquêtes et d'interrogations n'aboutit qu'à faire briller davantage la vérité qu'on vouloit obscurcir.

2°. La vérité triomphe de la politique des parens. *Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est-là notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il répondra pour lui-même. Ils parloient ainsi, parce qu'ils craignoient les juifs.* Les parens de l'aveugle étoient instruits, ils pouvoient répondre à la question toute entière, mais ils n'en eurent pas le courage. Quelque timide cependant et politique que fût leur réponse, la vérité ne laissoit pas d'y paroître dans tout son jour. Ils ne disoient pas tout ; mais le peu qu'ils disoient, suffisoit pour constater le miracle. S'ils n'osoient nommer l'auteur du miracle, s'ils s'en déchargeoient sur leur fils, c'étoit timidité ; mais cette timidité même donnoit

une nouvelle force à leur témoignage, et mettoit hors de soupçon la déposition qu'ils avoient faite, que c'étoit-là leur fils, et qu'il étoit aveugle. La crainte que nous aurions aujourd'hui du jugement des hommes, seroit en nous bien moins pardonnable. Ne nous a-t-elle pas quelquefois intimidés jusqu'à nous faire trahir les intérêts de la vérité et de la religion !

3°. La vérité triomphe de la politique de la synagogue. *Car les juifs avoient déjà arrêté entre eux, que quiconque reconnoîtroit Jesus pour le Christ, seroit chassé de la synagogue.* Cet arrêté de la synagogue étoit connu de tout le monde; et les chefs des juifs ne pouvoient rien faire de plus propre pour retenir le peuple et lui faire méconnoître le Messie. Voilà donc déjà la synagogue endurcie dans son aveuglement; la voilà déclarée contre le Christ, qu'elle auroit dû reconnoître la première pour le faire connoître aux autres; la voilà dès à présent, et pour toujours, la rivale, l'ennemie de l'Eglise, jusqu'à ce que la vérité ait pleinement triomphé d'elle. Mais sa politique va être trompée, même dans le fait présent; ses menaces et ses fureurs ne serviront qu'à en constater la vérité, et à lui donner un nouvel eclat.

Troisième Point.

Second et dernier interrogatoire de l'aveuglé-né, où le zele triomphe de l'esprit de séduction.

1°. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en écartant les questions inutiles. Plus les pharisiens faisoient de démarches pour obscurcir la vérité, plus elle se montroit à eux et aux yeux de tout le peuple. Cependant, comme ils avoient aperçu de la timidité dans les parens, ils espérèrent qu'elle se seroit communiquée au fils, et qu'ils en tireroient une réponse plus favorable et plus ménagée. Mais son cœur étoit inaccessible à tout sentiment de crainte. Il voyoit avec indignation la mauvaise foi et la partialité de ses juges: leurs interrogations captieuses lui devenoient insoutenables à entendre, et ces fameux docteurs, dont il avoit souvent ouï parler, et qu'il voyoit pour la première fois, ne lui parurent que méprisables. *Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avoit été aveugle, et lui dirent: Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme-là est un pécheur.* Ce début, dans lequel les pharisiens affectoient un ton de zèle et de religion, ce discours le choqua; la gloire de son bienfaiteur y étoit trop outragée, pour qu'il pût se contenir; il interrompit l'interrogation, et prit la parole sans attendre ce qu'on vouloit lui demander; il

leur dit donc : *Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que j'étois aveugle, et que je vois maintenant.* C'étoit aller directement au but. A quoi bon, en effet, quand il s'agit de la foi, tant de questions inutiles, que l'on ne propose que pour donner le change, et faire perdre de vue l'objet principal ? L'impiété et l'hérésie ne cherchent qu'à prévenir les esprits contre ceux qui combattent leurs dogmes. On prend soin de proposer un objet à la haine du peuple, afin d'empêcher qu'il ne tourne son indignation contre ceux qui enseignent l'erreur. Mais, allons au fait : quand l'Eglise a parlé, quand l'Eglise a décidé, que les personnes soient ce qu'elles pourront, cela ne fait rien à la question, reste toujours qu'il faut croire à l'Eglise, se soumettre à ce qu'elle a décidé et à ce qu'elle enseigne. Quand on ne cherche que la vérité, on l'a bientôt trouvée, et on n'a pas besoin de tous ces détours : quand on cherche à l'obscurcir, on n'a jamais fini.

2°. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en évitant les redites. L'orgueil des pharisiens fut sans doute piqué de la vivacité avec laquelle l'aveugle avoit répondu sur un point sur lequel on ne l'interrogeoit pas ; mais il fallut dissimuler, et on continua l'interrogation. Ils lui dirent encore : *Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les*

yeux? Ceux qui se roidissent contre la vérité, ne se lassent point de répéter des objections cent fois détruites, de faire sans cesse les mêmes questions, et de revenir toujours sur les mêmes difficultés. La malice et l'embarras des pharisiens, joints à cet air de gravité et de religion qu'ils affectoient, étoient méprisables et ridicules tout à la fois : notre aveugle, qui le sentoit fort bien, rejeta la question qu'ils lui faisoient, et s'en fit un sujet de raillerie. *Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu : pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Voulez-vous aussi devenir ses Disciples?* Il n'en falloit pas tant pour mettre à bout la patience des pharisiens. *Ils le maudirent*, ils le chargèrent d'anathème, d'injures et de malédictions, dont la plus terrible, selon eux, fut de lui dire : *sois toi-même son Disciple : pour nous, nous sommes Disciples de Moïse.* Moïse est le maître que nous suivons : celui-là nous suffit, nous n'en voulons point dautre. Tel étoit l'aveuglement des pharisiens; quand ils avoient nommé Moïse, ils croyoient avoir tout dit : mais Moïse les rejette, puisqu'il leur a annoncé le Messie, et qu'ils n'y croient pas. On ne se livre point à l'erreur, sans se vanter du maître que l'on suit. J'ai ma raison, dit l'impie; mais la raison le désavoue, puisqu'elle nous découvre le besoin que nous avons d'une autre lumière, et qu'ils n'en veulent

veulent pas. Je reconnois un Dieu, dit le déiste; mais Dieu le réprouve, parce qu'il a parlé assez clairement pour nous obliger d'écouter son Fils, et qu'il ne l'écoute pas. J'ai l'Evangile, dit l'hérétique, je n'ai besoin ni de conciles, ni de nouvelles décisions; mais l'Evangile même le condamne, puisqu'il nous renvoie aux décisions de l'Eglise, et qu'il ne les reçoit pas.

3°. Le zèle triomphe de l'esprit de séduction, en réfutant et prouvant avec solidité. Les pharisiens ajoutèrent, pour justifier leurs sentimens et entraîner le peuple: *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est.* A ces mots, notre généreux confesseur de Jesus-Christ sentit son courage se ranimer, il donna l'essor à son zèle, et répondit avec autant de raison que de vivacité: *Et voilà justement ce qu'il y a d'admirable*, que vous autres pharisiens qui vous piquez d'être savans, et qui vous faites nos docteurs, *vous ne sachiez pas d'où vient cet homme*, que vous ne daignez pas même vous en informer, *et que cependant il ait eu le pouvoir de me rendre la vue. Or nous savons*, et cette vérité incontestable vous nous l'enseignez vous-mêmes, *que Dieu n'exauce point les pécheurs* et les impies, en confirmant par des miracles leurs blasphèmes et leur impiété; *mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce.* Et de quel

miracle s'agit-il entre nous? d'un prodige sans exemple depuis l'origine des siècles, de la guérison d'un homme né aveugle. *Depuis la création du monde, on n'a jamais ouï-dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme n'étoit point l'Envoyé de Dieu, il ne pourroit rien faire de semblable.* Non-seulement il ne pourroit pas faire un si grand miracle, mais il n'en pourroit faire aucun. On ne peut s'empêcher de reconnoître ici l'accomplissement de cette grande promesse que Jesus-Christ avoit faite à ses Apôtres, en les assurant que quand ils seroient cités devant les juges, l'Esprit saint leur suggéreroit les paroles qu'ils devoient dire. Toute l'assemblée dût être extrêmement surprise de voir cette fermeté de courage et cette justesse de raisonnement dans un homme tel que celui-ci. Jamais les pharisiens n'avoient essuyé de scène aussi humiliante; ils ne surent où prendre des termes assez forts pour exprimer leur ressentiment. Malheureux, *lui dirent-ils, tu n'es que péché dès ta naissance;* la malédiction de Dieu t'a frappé dès l'instant où tu es né, tu étois indigne de voir le jour, tu as vécu misérable, tu es le dernier des hommes, *et tu te mêles de nous enseigner?* Sors d'ici, et qu'on ne te voie jamais. *Et ils le chassèrent dehors*, et le déclarèrent excommunié, indigne d'entrer dans le Temple, et exclus pour toujours de

la synagogue. Ainsi fut terminée cette grande affaire, et l'assemblee se sépara.

O heureux aveugle ! que votre sort est glorieux ! vous êtes chassé d'une synagogue réprouvée, pour être admis dans l'Eglise du Messie, et y tenir un rang distingué ! Le premier, vous avez été cité devant les magistrats pour le Nom de Jesus ; le premier, vous lui avez rendu témoignage devant les tribunaux ; le premier, vous avez confondu ses ennemis ; le premier, vous avez été fait anathème pour lui, et à peine cependant le connoissiez-vous. Que serez-vous donc, quand vous le connoîtrez, quand vous aurez reçu son Baptême et son Esprit ? Hélas ! je l'ai reçu ce saint Baptême et ce divin Esprit, et qu'il s'en faut que j'aie votre amour, votre zèle et votre courage ! Faites, ô mon Dieu ! qu'à la vue d'un tel exemple, rien ne m'effraye plus à votre service, que le respect humain ne m'arrête plus, que la présence des mondains, la crainte de quelques railleries, et l'appréhension des vexations les plus redoutables, ne m'empêchent plus de parler ou d'agir pour votre cause ! Ainsi soit-il.

CLXXXIII^e. MÉDITATION.

L'Aveugle-né instruit par Jesus-Christ.
Jean. 9. 35-41.

PREMIER POINT.

De la rencontre que Jesus fait de cet Aveugle.

1°. JESUS l'aborde. Jesus ayant appris qu'ils l'avoient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : *Croyez-vous au Fils de Dieu?* L'aveugle maltraité par les ennemis de Jesus-Christ, n'en devint que plus digne de la miséricorde de ce Dieu-Sauveur : il ne tarda pas même à être sensiblement consolé de la persécution qu'il venoit d'essuyer. Jesus-Christ voulut récompenser son généreux défenseur, en lui communiquant une lumière bien supérieure à celle du corps qu'il lui avoit donnée. Aussitôt il alla le chercher, il l'aborda le premier, et par une faveur qu'il n'avoit encore faite à personne, *il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu?* Quelle bonté en Jesus-Christ! On gagne toujours à son service, et une faveur dont on fait bon usage, est toujours le gage assuré d'une faveur encore plus signalée. Jesus-Christ a usé de la même bonté envers nous. A notre baptême, et avant que nous eussions pu rien faire

pour lui, on nous a demandé de sa part si nous croyions en lui, et dès notre enfance, on nous a apris à y croire; mais si on nous demandoit aujourd'hui si nous y croyons, que répondrions-nous? Quoi, nous croyons au Fils de Dieu, et tous les jours, nous violons sa loi, nous parlons de sa religion en impies, nous assistons à ses mystères sans dévotion, nous nous tenons devant lui sans respect; combien de profanations, combien de prévarications? et nous croyons au Fils de Dieu?

2°. Jesus lui manifesta sa divinité. L'aveugle guéri reconnoissoit bien Jesus pour un prophète, pour un homme suscité de Dieu; mais quand il entendit ce grand nom de Fils de Dieu, il ne sut plus si celui dont parloit Jesus étoit lui-même ou un autre. Son cœur lui disoit bien que c'étoit lui; mais il n'osoit se fier aux sentimens de son amour et de sa reconnoissance. Déterminé à en croire Jesus sur sa parole, sans crainte que celui qui lui avoit donné l'usage de la vue pût le tromper, brûlant du désir de voir le Fils de Dieu, et toujours flatté de la douce espérance que ce seroit son bienfaiteur, il répondit: *Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?* Ah! que ce cœur étoit bien disposé, et que cette disposition étoit agréable à Notre-Seigneur! Si nous l'avions, que nous serions bientôt éclairés! L'aveugle ne fut pas trompé dans son attente; Jesus lui dit: *Vous l'avez*

vu, vous le voyez encore, *c'est lui-même qui vous parle.* Qui pourroit dire de quel transport, de quelle joie ineffable le nouveau prosélyte fut saisi à cette déclaration ?

3°. Jesus reçoit son adoration. A peine le divin Sauveur s'est-il fait connoître à ce fervent néophyte, que cet homme, pénétré de respect, transporté de joie et d'amour, s'écria, et dit : *Je crois, Seigneur ;* en prononçant ces mots, *il se jeta aux pieds de Jesus, et il l'adora.* Ainsi, notre aveugle est-il encore le premier qui ait publiquement adoré Jesus-Christ comme Fils de Dieu. Tant de prérogatives doivent nous rendre ce mendiant bien respectable, et nous devons reconnoître ici l'accomplissement littéral de cette parole, que Jesus-Christ avoit avancée, que cet homme étoit né aveugle, afin que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui. Mais quelle fut son adoration ? Elle fut intérieure, pleine de foi, et l'effet même de sa foi ; elle fut extérieure, pleine d'humilité, telle que l'exigeoit l'objet de sa foi, et la qualité de Fils de Dieu en celui qu'il adoroit; elle fut publique et sans respect humain à la vue de tout le peuple et des ennemis même de Jesus-Christ. En est-il ainsi de la nôtre ? Et si Jesus-Christ reçut si favorablement la sienne, ne doit-il pas rejeter celle que nous lui rendons, et même nous en punir ?

Second Point.

Avertissement de Jesus au Peuple.

L'action de l'aveugle guéri ne plut pas moins à Jesus, que l'infidélité des pharisiens lui avoit déplu. Il le témoigna par ces paroles, qu'il adressa dans le moment même au peuple assemblé. *Je suis venu dans ce monde*, dit-il, *pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point, voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles.* C'est-à-dire, je suis venu en ce monde pour exécuter les décrets éternels de Dieu, qui, par des raisons cachées, ouvrent les yeux de l'esprit à ceux qui sont dans l'aveuglement, et frappe d'un aveuglement funeste ceux qui se croient les plus éclairés, et se vantent d'enseigner aux autres le véritable chemin du salut. Ce jugement d'une miséricorde infinie envers les uns, et d'un châtiment terrible sur les autres, s'est exécuté et s'exécute encore.

1°. Sur les Gentils et sur les juifs. Les Gentils, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ont reçu le Messie, et la lumière de l'Évangile; et les juifs, investis de cette lumière, instruits par Moïse et les prophètes, témoins oculaires du Messie, l'ont rejeté, l'ont crucifié, ont persécuté son Eglise, et se sont efforcés de l'étouffer dès son berceau.

2°. Sur les peuples du nouveau monde, et sur ceux de l'ancien. Les premiers sauvages et barbares se sont dépouillés de leur inhumanité, sont entrés et entrent tous les jours en foule dans le sein de l'Eglise catholique, pour y vivre avec une pureté et une ferveur qui nous font honte, et qui sont dignes des premiers siècles du christianisme; tandis que parmi nous, des peuples entiers ont abandonné la foi de l'Eglise, ont changé les maximes de la subordination et de la docilité avouées et suivies par leurs pères, ont reconnu des maîtres nouveaux, sans mission et sans aveu, et les ont préférés à ceux que Jesus-Christ leur avoit donnés, à qui il avoit promis son éternelle assistance, et qu'il leur avoit ordonné d'écouter comme lui-même.

3°. Sur les humbles et sur les orgueilleux. Ceux-là, petits et ignorans à leurs yeux, marchent avec simplicité dans la foi, connoissent et goûtent Dieu, observent sa loi, mènent une vie innocente, méprisent les biens du siècle présent, espèrent ceux de l'éternité, et meurent avec délices dans cette sainte espérance; tandis que ceux-ci, fiers de leur grandeur et de leurs richesses, ou enflés de leur savoir, négligent le soin de leur ame, ignorent la science du salut, n'ont d'intelligence que pour les biens, les amusemens du siècle, et ne comprennent

rien dans les voies de Dieu. O abîme profond des jugemens de Dieu ! Ne m'aveuglez pas, Seigneur, moi qui ai été élevé au milieu de tant de lumières, et qui en ai si long-temps obusé. Ayez pitié de mon aveuglement. Faites en moi un heureux changement. Ouvrez mes yeux. Que je vous voie, que je ne voie que vous, que je ne connoisse que votre volonté sainte, et que j'ignore tout le reste.

Troisième Point.

Réponse de Jesus aux Pharisiens.

Quelques pharisiens qui étoient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent : *Sommes-nous donc aussi aveugles ? Jesus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché : mais maintenant que vous dites : Nous voyons; votre péché demeure.* C'est-à-dire, si vous vous croyez aussi aveugles que vous l'êtes en effet, vous chercheriez à vous faire instruire, et bientôt vous ne seriez plus ni dans l'erreur ni dans le péché. Mais vous pensez tout savoir, et qu'on ne peut rien vous apprendre de nouveau ; c'est pourquoi vous ne reviendrez jamais de votre infidélité ; vous demeurerez toujours aveugles. Dans ces paroles remarquons trois sortes d'aveuglement.

1°. Il y a un aveuglement commun à tous les hommes, et que chacun doit tra-

vailler à dissiper. Ne demandons point avec les pharisiens, si nous sommes aveugles ; mais reconnoissons-le, et avouons-le avec humilité ! Oui, nous sommes aveugles, aveugles sur nos passions et leurs suites dangereuses, sur nos péchés et la nécessité d'en faire pénitence, sur nos devoirs et leur importance, sur nos scandales et leurs conséquences, sur l'usage du temps et le compte qu'il en faudra rendre ; aveugles dans les choses de Dieu, dans les mystères de Jesus-Christ, dans les voies intérieures, dans l'état de notre conscience, dans les replis de notre cœur ; aveugles enfin de mille et mille manières Humilions-nous, appliquons-nous, instruisons-nous, et demandons à Dieu qu'il nous éclaire. Gardons-nous sur-tout de fuir la lumière, par la crainte d'être obligés de faire le bien.

2°. Il y a un aveuglement involontaire que Dieu sait excuser. Les gentils, avant que l'Évangile leur fût annoncé, ne pouvoient pas s'y soumettre ; les peuples sauvages ou éloignés, à qui Jesus-Christ n'a pas encore été prêché, ne peuvent pas le reconnoître et l'adorer, et sur ce point ils sont sans péché. Si nous-mêmes nous avions transgressé une loi que nous eussions ignorée d'une ignorance invincible, si dans nos confessions nous avions fait quelque omission considérable, sans qu'il y eût eu

de notre faute, après un examen suffisant, et avec une volonté sincère de ne rien déguiser, en cela nous n'aurions point de péché. Si donc sur cela nous n'avons que des craintes vagues, sans que rien de déterminé se présente à notre mémoire, ne nous laissons pas troubler par de vains scrupules, qui ne feroient que nous retarder dans la voie de la perfection. Le Dieu que nous servons est saint, mais il est juste. Il connoît notre foiblesse, et il ne peut nous commander rien d'impossible.

3°. Il y a un aveuglement obstiné contre la lumière même, et que nous devons détester. Tel étoit celui des pharisiens, qui, contre l'évidence des prophéties et des miracles, s'obstinoient à ne pas reconnoître en Jesus le Messie; qui, disoient : Nous voyons, nous sommes les docteurs et les interprètes de la loi, et qui par-là détournoient le peuple de croire en lui. Tel est celui des impies, qui, contre l'évidence des preuves de la révélation, s'obstinent à ne la pas reconnoître ; qui disent : Nous voyons, nous sommes des esprits forts, élevés au-dessus des préjugés, et par-là entraînent dans leur impiété des esprits superficiels que la corruption des mœurs y a déjà disposés. Tel est celui des hérésiarques et des chefs de parti, qui, contre l'évidence de l'autorité de l'Eglise, s'obstinent à rejeter

ses jugemens ; qui disent : Nous voyons, nous sommes des savans, des théologiens profonds, nous pénétrons le sens des écritures, nous possedons la doctrine des pères, et par-là entraînent dans leur révolte des esprits vains et orgueilleux, amateurs de la nouveauté. O malheureux docteurs, esprits forts et savans, il vaudroit bien mieux pour vous que vous fussiez aveugles et ignorans ; mais parce que, de votre propre aveu, vous avez des lumières, et que vous croyez même en avoir plus que vous n'en possédez, à cause de cela votre péché subsiste. Il subsiste, parce qu'il ne peut être excusé par l'ignorance ; il subsiste, parce que votre obstination vous y fera persévérer jusqu'à la mort ; il subsiste enfin, parce que, par une fatale contagion, il se perpétuera d'âge en âge, et vous rendra responsables de tous les péchés dont il aura été la source.

Ah ! Seigneur, préservez-moi de cette fausse sagesse qui rend l'homme orgueilleux et indocile, parce qu'il est sage à ses propres yeux ! Ne me livrez pas à mes passions ni à mes préventions. Pardonnez-moi mes péchés d'aveuglement et d'ignorance, pardonnez-moi mes péchés que je ne connois point, accordez-moi votre lumière, afin que je les connoisse, et votre grâce, afin que je m'en corrige. Daignez, ô Jesus ! faire entendre au plus intime de mon cœur ces con-

solantes paroles que vous adressâtes à l'aveugle guéri : *Celui-là même qui vous parle, est le Fils de Dieu.* O mon ame ! sois attentive ; celui que tu vois sous les espèces sacrées, celui qui te parle intérieurement, et qui veut bien s'entretenir avec toi, c'est lui-même, c'est le Fils de Dieu, c'est ton Dieu, c'est ton Sauveur : tressaille donc d'alégresse, fonds en larmes de joie, et consume-toi d'amour pour un Dieu si grand, si puissant, et en même temps si bon et si aimable. Ainsi soit-il.

CLXXXIVe. MÉDITATION.

Dernier Discours de Jesus-Christ à Jérusalem, après la Fête des Tabernacles, et après la guérison de l'Aveugle-né.

Jesus est le vrai Pasteur. *Jean.* 10. 1-5.

Premier Point.

Jesus est le vrai Pasteur, par la manière dont il entre dans la bergerie.

En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis ; c'est à celui-là que le portier ouvre. 1°. Considérons quel

est le sujet de cette parabole. Notre-Seigneur tint ce discours à l'occasion de l'aveuglement, et de la résolution prise par les chefs des juifs, de chasser de la Synagogue quiconque croiroit que Jesus étoit le Messie. Pour entrer dans le sens allégorique, il faut d'abord en bien comprendre le sujet ou le sens matériel, qui étoit familier aux juifs, mais qui nous est devenu étranger par le changement des mœurs et des usages. Le soin d'élever des troupeaux avoit fait l'occupation des patriarches, et elle faisoit encore dans les campagnes la richesse de la nation. Il faut se représenter l'ordre qui régnoit, et l'usage qui se pratiquoit dans les maisons de ces pasteurs opulens, qui avoient de nombreux troupeaux de toute espèce. Chaque troupeau étoit confié à une personne en chef, qui, aidée de quelques autres, s'il étoit nécessaire, le conduisoit et le ramenoit. A mesure que les troupeaux arrivoient le soir, et entroient dans leurs différentes étables, celui qu'on nommoit portier fermoit à clef chaque étable, et portoit les clefs chez le maître. Le matin, le portier reprenoit les clefs, et ouvroit aux guides des troupeaux à mesure qu'ils se presentoient. Comme le troupeau de brebis est le plus délicat, et qu'il demande le plus d'attention, de même aussi est-il le plus doux, et celui auquel on s'attache avec le plus d'affection. C'est pourquoi

ivoit souvent pour pasteur le maître même,
i son fils. C'est sur ce dernier troupeau,
son pasteur, que Notre-Seigneur fonde
n allégorie ; c'est sous cette image, si
eine de douceur et de tendresse, qu'il
ous représente le rapport qu'il y a entre
i et nous. Hélas ! que nous devrions en
re touchés ! O divin pasteur de mon ame !
suis votre brebis, conduisez-moi ; ne
'abandonnez pas, je mets en vous toute
a confiance et tout mon amour !

2°. Considérons comment Notre-Sei-
ieur est entré par la porte. Jesus-Christ,
omme vrai pasteur, se met ici en opposi-
on avec le voleur ou le brigand, qui ne
ierche qu'à voler ou égorger les brebis. Le
iscernement est aisé à faire. Si quelqu'un
ntre dans la bergerie en montant par une
rèche, par une fenêtre, ou par le toit, c'est
coup sûr un voleur ; mais celui à qui le
ortier ouvre, et qui entre par la porte,
elui-là est le vrai pasteur. Or, comment
esus-Christ s'est-il fait connoître pour le
asteur de nos ames ? Comment est-il entré
ans la bergerie ? Dès qu'il s'est présenté,
outes les portes, pour ainsi parler, lui ont
té ouvertes. Les prophéties ont commencé
.e s'accomplir en lui dès sa naissance ; elles
nt continué à s'accomplir jusqu'à sa mort
t au-delà. Jean-Baptiste l'a annoncé, lui a
pplani les voies, l'a montré, la voix du

Père s'est fait entendre, et l'a nommé ; le Saint-Esprit a reposé sur lui ; le pouvoir des miracles l'a accompagné par-tout, et a autorisé toutes ses démarches et sa mission. C'est-là assurément entrer dans la bergerie par la porte. Les pharisiens avoient donc tort de ne pas reconnoître un Pasteur si légitime et si autorisé.

3°. Considérons qui sont ceux qui sont entrés par un autre endroit. Par où sont entrés tant d'illuminés, d'enthousiastes et de séducteurs ? Par où est entré un Mahomet, pour ne parler que de celui-là, comme du plus connu aujourd'hui, et du plus célèbre ? Il s'est présenté six cents ans après l'établissement du christianisme, qu'il a copié autant qu'il a pu ; mais de sa personne, de sa vie et de sa mort, pas un seul trait dans les prophètes ; cette porte lui a été fermée. Celle des miracles lui a encore moins été ouverte : il avoue lui-même qu'il n'a pas été envoyé pour faire des miracles. Comment donc est-il entré ? comme un voleur et un brigand ; par la fraude, en débitant des visions absurdes dont personne n'a pu être témoin ; par la violence, en prenant les armes, et les mettant à la main de tous ceux qui s'attachoient à lui ; par la flatterie, en favorisant les plus violentes passions, l'ambition et l'impureté, dont il donnoit lui-même l'exemple. Avec quelle pudeur les

ipies de nos jours osent-ils donc mettre en ıallèle Mahomet et Jesus-Christ, le maho-étisme et le christianisme ? Non, non ; .cune comparaison en ce genre ne peut bsister. Jesus-Christ est le Fils de Dieu le vrai pasteur de nos ames. La légitimité : ses titres ne sauroit être ni contredite ni)ntrefaite. Je vous adore, ô divin Pasteur : mon ame, je me soumets à votre con-ıite, je ne crains point de m'égarer, tandis ue je serai fidelle à vous suivre !

Second Point.

:sus est le vrai Pasteur, par la manière dont il en use avec ses brebis.

C'est à celui-là que le portier ouvre, et les rebis entendent sa voix ; il appelle ses propres rebis, chacune par leur nom, et il les fait ɔrtir. Et après qu'il a fait sortir ses propres rebis, il va devant elles, et les brebis le sui-ent, parce qu'elles connoissent sa voix. Le rai pasteur fait trois choses.

1°. Il appelle ses brebis chacune par leur om, par le nom que lui-même leur a onné. C'est ainsi que Jesus-Christ nous onnoît tous. Dès que le temps marqué fut rrivé, il nomma ses Apôtres, il choisit ses)isciples, il appela une infinité d'ames do-iles qui s'attachèrent à lui. Pour nous, il ous a appelés, pour ainsi dire, des le sein e notre mère, il nous a donné notre nom

au saint baptême. De ce moment, nous sommes du nombre de ses brebis, il nous connoît, il a les yeux sur nous, et il nous aime.

2°. Le vrai pasteur se met à la tête de ses brebis. C'est ainsi que chez les anciens peuples, le berger conduisoit son troupeau ; il marchoit à la tête, tandis que quelques domestiques se tenoient derrière pour empêcher qu'aucune brebis ne s'égarât. C'est ainsi que Notre-Seigneur en a usé à notre égard. Il ne nous a rien commandé qu'il ne l'ait pratiqué lui-même. Le premier il est entré dans les voies pénibles de la vertu, de la sainteté, de la pénitence, du désintéressement, de la patience. Le premier il a marché au supplice et à la mort, il est descendu au tombeau, il est ressuscité glorieux, il est monté triomphant au plus haut des cieux. Voilà où il nous mène, et la voie par laquelle il nous y conduit, si nous sommes fidelles à le suivre.

3°. Le vrai pasteur fait entendre sa voix à ses brebis. Dès que le portier lui a ouvert la bergerie, il commence par faire entendre sa voix à son cher troupeau, il se met ensuite à sa tête, et il ne cesse en marchant de faire entendre sa voix à ses brebis, afin qu'elles sachent où il est, par où il passe; il s'entretient avec elles, il les appelle, il les anime à le suivre. C'est ce que Notre-Sei-

eur a fait par ses instructions, et ce qu'il
: encore à notre égard par les saintes Écri-
es, par la voix des pasteurs qui nous
ıment sa place, par les livres de piété qui
us parlent en son nom, par les bonnes
ısées qu'il nous inspire, par les lumières
'il nous communique, et les consolations
érieures qu'il nous fait goûter. Ah! que
tte voix est douce, qu'elle est intime,
'elle est consolante! O vrai Pasteur de
ɔn ame, que de moyens de salut! Que
suis coupable, si je n'en profite pas!

Troisième Point.

ıus est le vrai Pasteur, par la manière dont les brebis se comportent avec lui.

1°. Les brebis le suivent. Combien d'ames
néreuses et fidelles ont suivi ce divin Pas-
ır! Combien l'ont suivi dans le désert et
solitude, le jeûne et la mortification,
ıns les travaux apostoliques, les persécu-
ɔns et les humiliations, dans les souffran-
s, les tourmens, jusque sur le Calvaire
sur la croix, et enfin jusque dans le ciel,
ì elles règnent maintenant avec lui.

2°. Les brebis connoissent sa voix. Sa voix
ıt si touchante, sa parole est si conforme aux
us pures lumières de la conscience, et aux
us nobles sentimens du cœur, qu'il est
sé, quand on le veut, de la reconnoître
ɔur la voix du vrai Pasteur. Les Saints la

reconnoissent, ils y croient, ils s'y confient avec une entière sécurité, ils savent que c'est leur Dieu qui leur parle, qui les instruit, qui leur promet; et c'est sur une assurance si bien fondée, qu'ils le suivent et qu'ils entreprennent tout pour lui. Nous entendons sa voix, nous savons que c'est la sienne, pourquoi ne la suivons-nous pas? Pour ceux qui suivent un imposteur, ce n'est pas sa voix qu'ils suivent, c'est la voix de leurs propres passions et de leur cœur corrompu.

3°. Les brebis fuient l'étranger. *Mais elles ne suivent point un étranger, au contraire elles le fuïent, parce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers.* C'est ainsi qu'en ont usé les Saints, et qu'en usent les ames fidelles. Un mot contre la foi, contre la religion, contre la docilité aux Pasteurs, contre la soumission à l'Eglise; un mot contre la charité, contre l'obéissance, les trouble, les alarme, les met en fuite. Est-ce ainsi que nous en usons? N'est-ce point cette voix étrangère que nous aimons, qui nous plaît, qui nous enchante, et à laquelle nous prêtons plus volontiers l'oreille qu'à celle de notre divin Pasteur! Ah! si cela est, ne nous flattons pas d'être du nombre de ses brebis! Nous ne pouvons en être, qu'autant que nous fuirons ces séducteurs, et que nous les aurons en horreur.

Hélas ! ne suis-je pas du nombre des bis de mon divin Sauveur? Quelle lâcheté ır moi de rester en arrière ! Ne serai-je ıais touché ni de l'amour du divin Pasteur i me précède, ni de l'exemple de ceux i le suivent, ni des récompenses aux- elles il m'invite. Ah ! Seigneur, vous s le vrai Pasteur, et je m'attacherai uni- ement à vous ; je fuirai tout étranger qui udroit me détourner de vous. Faites enten- : votre voix au plus intime de mon cœur ; truisez-moi en public et en particulier, airez-moi dans mes doutes, consolez-moi ns mes peines, secourez-moi dans mes ıux, dans mes foiblesses, dans mes be- ins ; conduisez-moi vers vous dans le ıps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

CLXXXVe. MÉDITATION.

ite du Discours de Jesus-Christ après la guérison de l'Aveugle-né. Jean. 10. 6-10.

Jesus est la Porte.

ESUS leur ayant adressé cette parabole, ils comprirent rien à ce qu'il vouloit leur dire ; leur dit donc encore dans une autre parabole : n vérité, en vérité, je vous le dis : je suis la rte par laquelle entrent les brebis ; tous ceux i sont venus avant moi, sont des voleurs et des

brigands ; aussi les brebis ne les ont-elles pas écoutés. Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé : il entrera, il sortira, et trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour perdre ; mais pour moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et quelles l'aient abondamment. Les juifs ne comprirent rien à la première parabole que Jesus leur proposoit. L'obscurité qui leur en cachoit le sens, étoit la punition de leur infidélité. Il leur en proposa une seconde dans le même genre, qu'ils ne comprirent pas davantage ; mais l'une et l'autre devoient servir un jour à nous instruire et à nous édifier ; et c'est dans cet esprit que nous devons méditer celle-ci, en l'appliquant à nos besoins. Jesus à notre égard est la porte, 1°. de la foi, 2°. de la mission Evangélique, 3°. de l'état que nous devons embrasser, 4°. de la vie intérieuue, 5°. de la vie éternelle.

1°. *Jesus est la porte de la Foi.*

C'est par la foi qu'on va à Dieu, et c'est par Jesus-Christ que les ames simples et fidelles reçoivent cette foi qui les conduit à Dieu. Toutes les écritures, l'Ancien et le Nouveau Testament ont Jesus pour objet. Ce n'est que par la foi en ce divin médiateur, qu'on peut aller à Dieu, lui plaire, et obtenir le bonheur de le posséder. Tous ceux

i ont annoncé aux hommes une autre
ie, n'ont été que des voleurs et des bri-
ıds. Les brebis, ceux qui cherchoient
eu avec sincérité, ne les ont point écoutés.
ı s'est lassé des chimères et des vains dis-
urs de la philosophie ; on a détesté la
perstition et l'impiété de la magie ; on a
:onnu le mensonge, l'opprobre de tant
mposteurs qui ont contrefait les inspirés.
ais dès qu'on s'est attaché à Jesus, et
'on est entré par cette porte mystérieuse,
sent qu'on est dans la voie du salut.
ıelle abondance, quelle variété de pâtura-
s n'y trouve-t-on pas ! Que la nourriture
'il nous y donne, est solide, salutaire,
délicieuse ! Là, tout porte le caractère de
vérité et de la sainteté, tout se soutient,
ut est digne de Dieu, tout est conforme
x besoins de l'homme, à ses malheurs,
lui offre de quoi remplir la vaste étendue
: tous ses désirs. Ne nous laissons donc
ıs séparer de Jesus, et de la succession
:s Pasteurs qu'il a établis dans son troupeau.
: monde, le Démon, l'impiété, l'hérésie
: nous sollicitent que pour nous perdre et
ɔus causer la mort. Ce n'est qu'en Jesus,
dans le sein de son Eglise, que nous pou-
ɔns trouver la vie de la foi ; mais nous l'y
ouvons avec toute l'abondance et toutes
s délices qu'un cœur qui aime Dieu peut
ɔuhaiter, avec la solide espérance de voir

Dieu, de vivre de lui, et de régner avec lui éternellement.

2°. *Jesus est la porte de la Mission Evangélique.*

Tout ministre de l'Evangile qui n'entre pas par Jesus dans le saint ministère, est un voleur qui ne peut que dérober, tuer et détruire. Il n'y a sur la terre qu'une mission légitime, qui remonte jusqu'à Jesus et jusqu'à Dieu. Dieu a envoyé son Fils; Jesus, Fils de Dieu, a envoyé ses Apôtres: ceux-ci et leurs successeurs ont donné la mission aux ministres inférieurs. Quiconque singère de soi-même, ou reçoit mission de quelque autre que de ceux que Jesus a établis pour gouverner son Eglise, est un intrus et un brigand; et ceux qui le suivent ne seront jamais reconnus par Jesus-Christ comme ayant été du nombre de ses brebis. C'est donc un aveuglement étrange parmi ces peuples nos voisins, qui se persuadent que leurs Pasteurs puissent recevoir une mission légitime de l'autorité laïque, ou même de la puissance souveraine. Remercions Dieu d'être soumis à des Pasteurs qui ne sont entrés que par Jesus, et dont la mission remonte jusqu'à lui. Jouissons d'un si grand bonheur, profitons des pâturages sains et abondans dans lesquels ils nous conduisent.

3°. *Jesus est la porte de l'état que nous devons embrasser.*

Rien n'est plus important pour notre salut, t même pour notre bonheur sur la terre, ue le choix d'un état. N'entrons dans un tat, dans une charge, dans un emploi, que ar Jesus, et nous nous y sauverons, nous trouverons mille vertus à pratiquer, mille onnes œuvres à faire : jusque dans nos eines et nos afflictions nous trouverons de a consolation, parce que Dieu nous y souiendra. Mais si nous nous y engageons, si ous y entrons, ou si nous en sortons par des notifs humains, par passion, par intérêt, ar ambition, par amour de nous-mêmes, quels dangers ne nous exposons-nous oint ? Au lieu d'être du nombre des brebis ociles, contentes et satisfaites, ne devienrons-nous point, en plus d'une manière, les voleurs et des brigands ?

4°. *Jesus est la porte de la vie intérieure.*

Heureuse l'ame qui entre dans cette vie de recueillement, d'oraison, de mortification, d'amour de Dieu, de renoncement à soi-même, de piété et de dévotion ! Elle y trouve des délices, et une surabondance de consolations inconnues à la tiédeur et à la dissipation. Il est bien remarquable que cette vie n'est connue que dans l'Eglise

catholique. On n'en entend point parler ailleurs, on n'y voit aucun livre sur cette matière, ni même aucun exemple dans la vie des personnages les plus illustres. Travaillons donc à entrer dans cette voie, à mener une vie vraiment intérieure, et à y conduire les autres : sans cela, craignons de tomber entre les mains des voleurs, qui n'ont d'autres desseins que de nous perdre.

5°. *Jesus est la porte de la vie éternelle.*

Ah ! c'est là qu'est l'abondance de la vie, et la surabondance des délices, par leur nombre, leur qualité, et leur durée infinie ! Hélas ! quand me sera donc ouverte cette porte de l'éternelle vie ! Quand vous verrai-je, ô divin Jesus ! Quand vous posséderai-je, ô tendre et charitable Pasteur de mon ame ! Quand introduirez-vous votre brebis dans ce pâturage céleste, où elle n'aura plus rien ni à craindre ni à désirer ! Ah ! loin de moi maintenant, et pour toujours, tout ce qui pourroit me séparer, m'écarter tant soit peu de mon divin Sauveur!

Chassez, éloignez de moi, ô Jesus ! ces voleurs et ces brigands, ces ennemis de mon salut, qui ne respirent que ma perte ! Défendez-moi de leurs embûches et de leurs violences, conservez-moi avec vous et auprès de vous, jusqu'à ce que je sois entièrement et pour toujours à vous ! Ainsi soit-il.

CLXXXVIe. MÉDITATION.

n du Discours de Jesus-Christ après la guérison de l'Aveugle-né.

Jesus est le bon Pasteur.

ıus, sous l'allégorie d'un bon Pasteur, annonce aux Juifs les mystères de sa mort, de sa Résurrection, et de son Eglise. Pour bien entrer dans le sens de cette Parabole, nous devons observer la ressemblance et la différence qui se trouve entre un bon Pasteur, dans le sens matériel, et Jesus-Christ le Pasteur de nos ames. Considérons, à cet effet, quelle est la générosité, quelles sont les connoissances, et quel est l'amour du bon Pasteur. *Jean.* 10. 11-18.

Premier Point.

De la générosité du bon Pasteur.

». IL donne sa vie pour ses brebis. *Je is le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa e pour ses brebis.* Le bon pasteur, dans sens matériel, donne sa vie, c'est-à-dire ıe, pour la défense de ses brebis, il s'exɔse quelquefois au risque de perdre la vie: ais en s'exposant au danger, il se garantit plus qu'il peut; il n'en est pas ainsi de :sus : pour sauver ses brebis, il se livre à ıe mort certaine, à l'ignominie, et aux ıpplices les plus cruels. C'est lui seul qui t le bon pasteur par excellence, et qui

donne véritablement sa vie pour ses brebis.

2°. Il défend ses brebis du loup. *Mais le mercenaire qui n'est pas le bon pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent point, ne voit pas plutôt venir le loup, qu'il abandonne ses brebis et s'enfuit; ainsi le loup les ravit, et disperse le troupeau.* Voilà la différence qu'il y a entre le bon pasteur et le mercenaire. Mais combien plus grande encore est la différence qui se trouve entre ce pasteur et le divin pasteur de nos ames ! Le pasteur délivre ses brebis d'une mort temporelle ; mais Jesus nous délivre d'une mort éternelle, il nous arrache à la fureur du démon qui nous entraînoit dans l'enfer, et il efface en nous le péché qui eût été suivi d'un supplice éternel. Que devenoient les hommes sans vous, que devenois-je moi-même, ô Pasteur généreux ! si vous n'aviez pas donné votre vie pour moi ? Quel eût été mon sort dans l'éternité ? Je devenois la proie du démon, et l'enfer eût été ma demeure éternelle. Ce n'est pas tout encore. Le berger, en préservant ses brebis du loup, ne les délivre d'une mort prochaine, que pour les réserver à une mort assurée; mais Jesus, en mourant pour nous, non-seulement nous délivre d'une mort éternelle, mais il nous procure une vie éternelle et nous rend dignes du ciel. O Dieu, quels extrêmes ! L'enfer ou le ciel ! Et quel milieu ! La mort de

esus-Christ qui nous délivre de l'un et nous ait obtenir l'autre. O mort ! ô bienfait ! 'uis-je assister à la mémoire qui s'en renouelle tous les jours sur nos autels, sans être énétré de la plus tendre et de la plus généeuse reconnoissance ? Ce n'est pas encore ssez. C'est pour son avantage que le berger auve ses brebis; il n'en est pas ainsi de ous, ô généreux Pasteur ! Vous ne vous ourrissez point de la chair de vos brebis, e sont vos brebis au contraire qui se nourissent de la vôtre. Quel mystère, quelle rofondeur, quelle charité !

3°. Il a soin de ses brebis comme lui ppartenant en propre. *Or le mercenaire s'enuit, parce que c'est un mercenaire, et qu'il ne e met point en peine de ses brebis.* Le mercenaire est un domestique gagé, à qui les rebis n'appartiennent point. Le pasteur est e fils du maître et l'héritier de la maison. Jn mercenaire qui conduit le troupeau, 'ira point exposer sa vie pour des brebis ui ne l'intéressent en rien; il n'y a que le asteur, il n'y a que son fils qui soit caable d'une telle générosité, parce que les rebis lui appartiennent. Oh ! combien plus ppartenons-nous à Jesus, qu'un troupeau 'appartient à son maître ! En tant que Dieu, l nous a créés ; en tant qu'Homme-Dieu, on Père l'a établi héritier universel de tous es biens. Il lui a donné les Anges et les

hommes, et lui a soumis toute la nature. Nous sommes à lui, nous sommes ses brebis; il est à nous, il est notre Maître, notre Pasteur et notre bon Pasteur, qui donne sa vie pour nous. Mais depuis qu'il l'a donnée pour nous, et que par sa mort il nous a rachetés, combien plus lui appartenons-nous ! Qui peut comprendre la force et la douceur de ce nouveau titre ? Qui peut dire quel amour il exige de nous ? quelle soumission, quelle confiance et quelle tendresse lui sont dues ? Il est mort pour nous, parce que nous étions à lui; combien plus sommes-nous à lui, parce qu'il est mort pour nous ! Il n'est point de manière d'appartenir si grande, si noble et si tendre.

Second Point.

Des connoissances du bon Pasteur.

1°. Il connoît ses brebis. *Je suis le bon Pasteur, et je connois mes brebis.* Quelle connoissance Jesus-Christ a-t-il de nous ? La plus intime et la plus universelle. Il connoît ce que nous sommes par le vice de notre nature, et ce que nous pouvons être par la force de sa grâce. Il connoît le bien et le mal qui sont en nous, nos infidélités ou les efforts que nous faisons pour lui plaire; aucune de nos actions, aucune de nos pensées ne lui échappe ! Oh ! combien cette ré-

lexion doit nous faire tenir sur nos gardes, loit nous animer et nous consoler!

2°. Il se fait connoître à ses brebis. *Je onnois mes brebis; et mes brebis me connois-ent, comme mon Père me connoît et que je onnois mon Père, et je donne ma vie pour nes brebis.* Le rapport qui est entre Jesus et ious, a pour modèle le rapport qui est en-re son Père et lui. Son Père le connoît et il :onnoît son Père, de même Jesus nous con-ioît et nous le connoissons. Que ces idées ;ont nobles! Que la religion chrétienne est grande et sublime! Comme le Père se ma-nifeste au Fils, de même le Fils se découvre à nous. Les ames fidelles le connoissent, elles connoissent sa grandeur et son amour, elles connoissent ses préceptes, ses conseils, ses exemples, ses goûts, ses inclinations, et elles s'y conforment. Elles croissent tous les jours dans cette connoissance, et tous les jours dans son amour. Suis-je de ce nombre? Les brebis connoissent leur pas-teur: Hélas! que l'instinct de ses animaux a de quoi me confondre! Ils connoissent leur pasteur, et je ne connois pas le mien.

3°. Il connoît la manière d'augmenter son troupeau. *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* Le berger qui veut augmenter son troupeau,

n'est pas encore le maître des brebis qu'il a dessein d'acquérir, et il ne les connoît pas encore. Il n'y a que Jesus qui puisse dire : J'ai d'autres brebis qu'il faut que j'amène. Il parloit des gentils, il parloit de nous, nous lui appartenions, et il nous connoissoit ; mais nous étions bien éloignés de le connoître et d'entendre sa voix. Sa parole s'est vérifiée, nous en voyons l'accomplissement. Nous voyons l'Eglise répandue dans tout l'univers, ne faire qu'un corps sous un chef invisible qui est dans les cieux, et sous un chef visible son vicaire en terre, Successeur légitime de saint Pierre, que Jesus a laissé à son Eglise en cette qualité, et qui le premier a conféré le baptême aux gentils. Où est aujourd'hui dans les sectes séparées de l'Eglise catholique, cette unité de troupeau et de chef ? Si pour elles Jesus-Christ est l'unique pasteur, pourquoi sur la terre en ont-elles d'autres ; et puisqu'elles ne peuvent se passer d'en avoir d'autres, où est pour elles sur la terre le point de réunion, le centre de l'unité, le Vicaire de Jesus-Christ le successeur de Pierre ? Peut-on ne pas voir à ce seul trait, que ce n'est pas une Eglise réformée que l'on a faite, mais une portion de l'Eglise qu'on a séparée, une branche qu'on a coupée, un peuple qui s'est retiré, et qui ne se trouve plus ni dans l'unité du troupeau, ni sous l'unité du pasteur ?

Troisième Point.

De l'amour du bon Pasteur.

C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte; car j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre: c'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

Ici cesse toute comparaison entre Jesus et un pasteur. L'amour consommé sur la croix est porté à son comble, et à un point qui ne peut avoir d'exemple dans les creatures. Un père ne peut ordonner à son fils unique de mourir pour son troupeau. Il aimeroit mieux perdre tout le troupeau, que de le sauver au prix d'une tête si chère. Il n'y a que Dieu qui puisse donner à son Fils un pareil ordre, parce qu'il n'y a que Dieu qui, en faisant à son Fils ce premier commandement, savoir, celui de mourir, puisse lui en faire un second, savoir, celui de ressusciter. Tâchons de pénétrer dans ce mystère d'amour, d'y reconnoître notre bonheur et nos obligations.

1°. De l'amour de Dieu le Père pour son fils et pour nous. Dans les desseins de Dieu nous ne pouvions être reconciliés avec lui que sa justice ne fût satisfaite; et pour la satisfaire pleinement, il a voulu que son Fils mourût d'une mort infame et cruelle. Il lui

en a donné l'ordre exprès, il le lui a intimé, et il aime son Fils, parce que ce Fils, obéissant et soumis, a ponctuellement exécuté un ordre si rigoureux. Mais en lui ordonnant de donner sa vie, il lui ordonne de la reprendre. Sans cela il n'y auroit pas de sagesse dans le commandement du Père, et l'obéissance du Fils resteroit sans récompense. La glorieuse résurrection du Fils ne diminue en rien le mérite de ses souffrances, mais elle fait quelles ne sont pas perdues pour lui. Elle fait que celui qui est réellement mort pour obéir à son Père et pour nous sauver, est en état de jouir de l'amour de son Père, et en droit d'exiger le nôtre. Ah ! quel mystère, quelle charité ! Dieu ordonne à son Fils de mourir pour nous ! Dieu aime son Fils parce qu'il est mort pour nous ? Pouvons-nous avoir un cœur, et n'être pas ravis d'admiration et embrasés d'amour ?

2°. De l'amour de Dieu le Fils pour son Père, et pour nous. Ce n'est pas par force que Jesus a obéi à son Père, mais par amour. Il est entré dans tous les desseins, dans tous les sentimens, dans toutes les volontés de son Père. Il en a connu l'équité, la sagesse, l'immense charité. *Comme mon Père me connoît et que je connois mon Père, je donne ma vie pour mes brebis.* Comme mon Père nous a aimés, il nous a aimés : comme son Père a voulu qu'il mourût pour

ous, il a voulu mourir pour nous ; cette ort a été de sa part parfaitement volon- ire, et le pur effet de son amour. La uissance de ses ennemis, la malice des dé- ions, la cruauté des bourreaux ne pouvoit en contre lui. Maître de quitter la vie et e la reprendre, il a été livré à la mort our nos péchés, et il est ressuscité pour otre justification, c'est-à-dire, que la mort u'il a subie opère en nous, et signifie la ort du péché pour lequel il a satisfait, et ue la vie qu'il a reprise opère en nous, et ignifie la vie de la grâce, de la reconcilia- ion avec Dieu, et de la justification dans aquelle il nous a rétablis. Jesus-Christ s'est lonné à nous tout entier; sa vie, sa mort, a résurrection, sa gloire, tout est pour ous. Comment tout notre cœur n'est-il pas à lui ? Comment tout ce que nous sommes n'est-il pas pour lui ?

3°. De l'amour que nous devons au Père, et à Jesus-Christ son Fils. Nous devons amour pour amour, vie pour vie. Si nous sommes fidelles à remplir ce devoir, nous aurons l'amour du Père, la résurrection et a gloire du Fils. Comme membres de Jesus-Christ, le double précepte de mourir et de ressusciter nous regarde, Dieu nous l'im- pose; notre bonheur, c'est de l'exécuter. On meurt pour son prince, pour sa patrie ; on meurt par la nécessité de la nature, et en

punition du péché : mais si en mourant ainsi, on ne meurt pas en même temps pour Dieu, pour lui obéir, et en union avec Jesus-Christ, la mort est en pure perte, et nous met hors d'état d'en goûter la gloire et d'en recevoir la récompense ; mais la mort en Jesus-Christ est un effort d'amour, dont tout le fruit nous revient et nous reste dans une vie éternelle.

O bon Pasteur ! qui avez voulu mourir pour moi, que puis-je désirer sur la terre, que la gloire et le bonheur de mourir pour vous, afin de régner éternellement avec vous ! Ainsi soit-il.

CLXXXVII^e. MÉDITATION.

De la dissention que causa parmi les Juifs le Discours précédent.

De trois états de lumières, par rapport aux Mystères de Jesus-Christ.

Premier état, celui des Juifs au temps de Notre-Seigneur. Second état, celui des Chrétiens dans ce monde. Troisième état, celui des Justes dans le Ciel. *Jean.* 10. 19-21.

PREMIER POINT.

Premier état : Celui des Juifs au temps de Notre-Seigneur.

LE premier état est celui où se trouvoient les juifs, lorsque Notre-Seigneur leur parloit. Le degré de lumière qu'ils recevoient,

étoit encore foible et environné de nuages. Mais malgré l'obscurité répandue dans les discours de Notre-Seigneur, si leurs cœurs eussent été dociles et bien disposés, ils se seroient aisément réunis dans la même foi, et Jesus-Christ eût été reconnu de tout le monde pour le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur des hommes; mais les passions ne permettront jamais cette uniformité de sentimens. Il y eut de la division parmi les juifs au sujet de la guérison de l'aveugle-né; *Il y en eut encore à cause de ces discours.*

1°. Les uns rejetèrent la lumière. Aveuglés par leurs préjugés et leurs passions, ils ne comprirent rien dans ce discours, et même ils n'y entrevirent rien. Si du moins ils fussent demeurés dans le silence, ils eussent pu, en quelque sorte, être excusés. Mais la passion n'est point tranquille, elle calomnie, elle manœuvre. Les plus aveugles sont les premiers à décider et à prétendre éclairer les autres. *Plusieurs d'entre eux disoient: Il est possédé du démon, et il a perdu le sens; pourquoi l'écoutez-vous?* Voilà comment les hommes vous ont traité, ô mon Sauveur! dans le temps même que vous les instruisiez de l'excès de votre amour, et du bonheur que vous étiez résolu de leur procurer!

2°. D'autres aperçurent la lumière. *Les autres disoient: Ce ne sont pas là les paroles d'un homme possédé.* Quoique ceux-ci ne

comprissent pas tout le sens du discours de Notre-Seigneur, ils ne laissoient pas d'y entrevoir quelque chose de grand et de lumineux, qui n'étoit rien moins que le langage d'un possédé et d'un insensé. Ils eurent le courage de le dire hautement, de soutenir la cause de Jesus, et d'opposer leur sentiment à celui de ses ennemis. Une réflexion aussi sage devoit détruire la calomnie, et en arrêter les funestes effets.

3°. Quelques-uns enfin recoururent à une autre lumière. *Le démon*, dirent-ils, *peut-il ouvrir les yeux des aveugles* ? Ils ne comprenoient point le discours de Jesus ; mais enfin l'aveugle-né étoit là ; sa guérison justifioit ce discours, et en éclairoit suffisamment l'obscurité. Non, disoient-ils, un démoniaque ne donne point la vue aux aveugles, le démon ne peut communiquer un tel pouvoir. Appuyés sur l'évidence du miracle, et contens de la lumière qu'ils y trouvoient, ils attendoient le temps de l'éclaircissement. Mais en l'attendant, ils croyoient en celui qui parloit avec tant de majesté et de douceur, et qui, en même temps, opéroit de si grands prodiges. Comment les premiers ne se rendirent-ils pas à un raisonnement si simple, à une preuve si sensible ? Cependant le contraire arriva. Les premiers étoient destitués de toute raison, et ne pouvoient opposer que des absurdités ;

nais armés de la calomnie et soutenus ›ar la cabale, ils triomphèrent enfin par 'abus de l'autorité publique. Jesus suc-·omba, et en succombant il accomplit le ens de ses divines paraboles ; mais à son our il triompha, et en ressuscitant il fit riompher la vérité, qui, au refus des juifs, ut reçue de l'univers entier. Soyez béni, ô livin Jesus ! d'avoir ainsi conduit toutes :hoses à leur fin, pour la gloire de votre ?ère et pour notre salut !

Second Point.

Second état, celui des Chrétiens dans ce monde.

Le second état, ou le second degré de umière, est celui où furent les juifs au emps de la prédication des Apôtres, et où ious sommes actuellement nous-mêmes. Ce degré, infiniment plus parfait que le ›remier, nous a expliqué tout le sens de a parabole : cependant la même dissention qui s'éleva parmi les juifs, se trouve encore parmi nous.

1°. Les uns rejetent la lumière, et parce qu'ils ne comprennent pas tout, ils ne veu-ent rien croire. Un Dieu fait homme, un Dieu-homme, Fils de Dieu, mort pour nos péchés, tout cela les révolte, et sans autre examen, ils le traitent de folie, et blasphè-ment ce qu'ils ignorent.

2°. D'autres aperçoivent la lumière,

Sans comprendre tout le fond de ces ineffables mystères, ils y entrevoient tant de grandeur, de majesté, d'ordre et de sagesse, qu'ils y reconnoissent aisément l'œuvre de Dieu; et c'est ce qui nous arrivera à nous-mêmes, à mesure que nous les méditerons avec attention, avec foi, avec pureté de cœur.

3°. D'autres enfin ont recours à une autre lumière, à la lumière extérieure qui environne les mystères, aux miracles et aux prophéties qui les attestent et en assurent la vérité. C'est à ce soutien de notre foi que nous devons nous-mêmes souvent recourir, et sur-tout dans les tentations contre la foi. Si je ne comprends pas les mystères de la religion, cela n'est pas surprenant, je ne comprends pas ceux de la nature. Mais l'histoire des prodiges qui ont accompagné la prédication de ces mystères; cette histoire reçue de toutes les nations, et transmise par elle à la postérité, peut-elle être une fable? Mais les prophéties qui ont annoncé le Messie et son règne, ne sont-elles pas accomplies? Ne vois-je pas de mes yeux le christianisme établi par-tout? Ne vois-je pas ce troupeau unique sur la terre, composé de toutes les nations, et réuni sous l'autorité d'un seul chef? Ne le vois-je pas subsistant dans la même forme depuis plus de dix-sept cents ans, depuis qu'il a été annoncé

r cette parabole ? Et je pourrois encore
)uter de la vérité des mystères que le
ristianisme annonce ! Non, il n'y a que
folie, l'entêtement et le péché, qui puis-
nt porter à fermer les yeux à l'éclat d'une
vive lumière. Cependant, quoique la lu-
ière qui démontre la religion de Jesus-
hrist, soit si sensible, quoiqu'on n'y
)pose que la déraison et l'absurdité, les
ssions triompheront. Il arrivera au monde
ıtier ce qui est arrivé parmi les juifs, et
rmi plusieurs peuples qui ont déjà perdu
foi. La calomnie, la cabale, l'autorité
réuniront pour perdre ce qui restera de
stes et de croyans sur la terre. Mais comme
résurrection de Jesus-Christ fit triompher
vérité, la résurrection générale la mani-
stera, et la remettra dans tous ses droits,
ec cette différence néanmoins, qu'après
résurrection du Sauveur, la vérité n'a
ercé qu'un empire de douceur et de liberté,
ı lieu qu'après la résurrection générale,
e exercera un empire de nécessité, qui
ra le châtiment des uns et la récompense
:s autres. Ah ! heureux alors ceux qui au-
nt cru ! heureux ceux qui auront combattu
)ur la foi, qui auront souffert, et qui
ront morts pour elle !

Troisième Point.

Troisième état, celui des Justes dans le Ciel.

Le troisième état, ou le troisième degré de lumière, est celui qui se trouve dans le ciel. Là il n'y aura plus d'ombres, plus d'obscurité, plus de foi. On sera dans cette lumière par laquelle le Père connoît le Fils, et le Fils connoît le Père. On vivra de cet amour dont le Père aime le Fils, parce qu'il s'est immolé pour nous. Quel amour du Père ! quel amour du Fils ! quel amour de tous les bienheureux sauvés par l'amour du Père et du Fils ! O amour ! ô Esprit saint, amour consubstantiel du Père et du Fils ! Esprit qui animerez tous les sentimens des bienheureux, qui embraserez tous les cœurs, et n'en ferez qu'un cœur avec Dieu même, donnez-moi une étincelle de ce feu sacré, qui me fasse sans cesse soupirer vers ce lieu de paix, où je n'aimerai que celui qui est mort pour moi. O heureuses sont les ames qui goûtent cet amour, et qui y répondent! O malheureux sont les pécheurs qui ne profitent pas d'un si grand amour, et qui le méprisent ! Hélas ! à quels regrets et à quels châtimens ne vous exposent pas votre ingratitude, votre obstination !

Soyez béni, ô Jesus ! de toute la tendresse, de toute la prédilection de votre cœur sacré pour moi en particulier, qui

suis si peu digne de vos miséricordes ! Ah ! ne permettez pas que j'en abuse davantage, ni que je manque de répondre à votre amour ! Soutenez-moi, ô bon Pasteur ! défendez-moi contre vos ennemis qui sont les miens, et conduisez-moi dans les pâturages éternels de la terre des vivans ! Ainsi soit-il.

CLXXXVIIIe. MÉDITATION.

Jesus mange chez un Pharisien, où il guérit un hydropique.

Jesus-Christ nous offre ici, soit dans ses exemples, soit dans ses discours, les caractères les plus sublimes de la charité, de l'humilité, et de la libéralité. *Luc.* 14. 1-14.

Premier Point.

De la Charité.

1°. La charité est complaisante et industrieuse. *Un jour de Sabbat, Jesus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas, et ceux qui étoient là l'observoient.* Jesus ayant quitté Jérusalem, cette ville indigne de ses soins, et prête à se rendre coupable de son sang, la Galilée lui fournit un asile durant plus de deux mois, qu'il destinoit encore à l'instruction des peuples, et sur-tout à celle de ses Apôtres. Là il fut invité, un jour de sabbat, à manger chez

un pharisien des plus distingués de sa secte, chef ou prince des pharisiens répandus dans ce canton. Le nombre des convives étoit grand, et Jesus eut la tendre complaisance de s'y rendre, dans l'intention de profiter de la conjoncture, pour édifier, instruire, convaincre, et, s'il étoit possible, pour gagner, à la vérité, ceux avec qui il devoit manger. Pour eux, ils avoient des pensées bien différentes. Quoiqu'ils ne fussent pas si animés contre Jesus que ceux de Jérusalem, ils ne s'étoient réunis à ce repas que pour l'observer, l'examiner, et voir s'ils ne trouveroient rien à reprendre en lui. Pour nous, observons Jesus-Christ, pour admirer ses vertus, profiter de ses instructions, et imiter son exemple.

2°. La charité est prévenante et compatissante. Jesus étoit avec les convives avant qu'on se fût mis à table: *Alors se présenta à lui un homme hydropique.* Cet homme ne demanda point sa guérison, la charité de Jesus prévint sa demande. Mais il y avoit là d'autres malades que sa compassion vouloit ménager, quoique leur maladie, qui ne venoit que de leur propre malignité, ne méritât aucun ménagement. C'étoient des pharisiens et des scribes, prêts à ce scandaliser d'une bonne œuvre faite le jour du Sabbat. Jesus donc, pour dissiper leurs préjugés, et les engager à réfléchir sur ce

ui faisoit si souvent la matière de leur candale, *prit la parole, et dit aux docteurs e la loi et aux pharisiens: Est-il permis de uérir quelqu'un le jour du Sabbat?* Comment st-il possible qu'il fallût faire une telle ques-ion à des docteurs : s'il est permis de faire lu bien, d'opérer un miracle, de pronon-er une parole pour guérir un homme le our du Sabbat? Ah ! le peuple grossier eût lécidé sans doute facilement. La science, ointe à l'orgueil, ne sert donc qu'à aveu-gler, qu'à faire trouver des difficultés où il n'y en eût jamais, et à jeter des doutes sur 'évidence même. Telle est la source de tant le questions absurdes, et dans lesquelles ios doctes impies trouvent des difficultés nsurmontables. A la question du Sauveur, es docteurs juifs ne répondirent rien. *Ils gardèrent le silence*, soit qu'ils ne surent, oit qu'ils n'osèrent, soit qu'ils ne voulurent as répondre. Que ce silence montre d'igno-ance, d'aveuglement et de foiblesse, ou plu-ôt qu'il renferme de perfidie, de malignité et le noirceur! Le silence est bon ou mauvais, uivant les principes d'où il procède. Exami-ons devant Dieu quel est le motif de celui ue nous gardons dans bien des rencontres.

3°. La charité est ferme et efficace. *Mais Jesus prenant cet homme par la main, il le guérit t le renvoya.* Le silence des pharisiens, et toute a malignité qu'il couvroit, n'arrêta point

la charité de Jesus; il prit l'hydropique par la main, le guérit, et le renvoya chez lui. La charité n'attend pas, pour agir, l'approbation de tout le monde, elle a les égards convenables, mais elle sait se mettre au-dessus du respect humain, et mépriser une injuste censure.

4°. La charité se justifie à la honte de ceux qui la critiquent. *Il leur dit ensuite : Qui est celui d'entre vous dont l'âne ou le bœuf soit tombé dans un puits, qui ne l'en retire pas aussi-tôt, le jour même du Sabbat? Et ils ne pouvoient rien répondre à cela.* A cette opposition simple et familière de leur propre conduite, les docteurs ne surent que répondre, et ils furent réduits au silence; et c'est ainsi qu'on y réduira toujours les censeurs de la charité, en rapprochant leur critique de leurs propres actions. Ils censurent la douceur et l'indulgence qu'on a pour les autres; et quelle indulgence n'ont-ils point pour eux-mêmes? Ils critiquent la dépense, quand il s'agit de bonnes œuvres; ils ne diroient rien, si on la faisoit pour le jeu et pour le plaisir : ils trouvent de l'excès dans les travaux du zèle et les rigueurs de la pénitence; ils n'en trouvent point, quand il s'agit de se procurer un intérêt temporel, de satisfaire son ambition, ou d'assouvir ses passions.

Second Point.

De l'humilité.

1°. L'humilité doit régler notre extérieur. Le moment de se mettre à table étant venu, les places les plus honorables furent prises avec un empressement qui montroit à quel point se portoit l'orgueil des scribes et des pharisiens. A ce sujet, lorsqu'on fut placé. « Jesus proposa cette parabole à ceux qui étoient conviés avec lui; car il avoit remarqué qu'ils choisissoient les premières places à table; il leur dit donc: » *Quand vous serez invités à des noces, ne vous mettez pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invité l'un et l'autre, ne vienne vous dire: Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez réduits à vous tenir avec honte au dernier lieu. Mais quand vous serez invités, allez vous mettre à la dernière place, afin que lorsque celui qui vous a conviés sera venu, il vous dise: Mon ami, montez plus haut; et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* Appliquons-nous cette parabole, par rapport à tout notre extérieur! examinons si nous faisons ce qui est prescrit si notre façon d'agir, si la manière dont nous nous comportons, dont nous nous ha-

billons, si les emplois que nous recherchons, et la manière dont nous les recevons, annoncent l'humilité. Hélas! parmi les hommes mêmes, l'orgueil est puni par l'humiliation, la haine, le mépris; et l'humilité est récompensée par l'élévation, l'amour et l'estime : que sera-ce donc devant Dieu!

2°. L'humilité doit régler nos discours. Les lois de l'Évangile et celles du monde se trouvent ici d'accord. Un homme qui se loue lui-même, qui se met au-dessus des autres, se rend méprisable. Cependant en combien d'occasions viole-t-on cette loi de modestie naturelle et évangélique! Examinons nos paroles : que de disputes, que de querelles, d'inimitiés, de murmures, de scandales nous éviterions, si l'humilité étoit la règle de tous nos discours!

3°. L'humilité doit régler nos pensées, par rapport au prochain. Mettons-nous en tout à la dernière place; rejetons toute estime de nous-mêmes, toute pensée flatteuse de notre propre mérite, comme quelque chose d'indigne, de vil et de honteux, qui nous couvriroit d'opprobre devant les hommes mêmes, s'ils voyoient ce qui se passe en nous. Songeons au contraire qu'il n'y a personne au monde qui, à certains égards, ne vaille mieux que nous, soit parce qu'il est plus noble, plus puissant, plus habile, plus utile; soit parce qu'il est plus régulier, plus fervent,

fervent, plus saint que nous. Songeons encore que, dans quelque genre que ce soit, il y en a toujours au-dessus de nous, et en comparaison de qui nous ne sommes rien. Oh ! que nous jouirions d'une paix profonde, si nous pratiquions cette maxime d'humilité ; et si, dans notre estime et dans toutes nos pensées, nous avions toujours soin de prendre la dernière place, et de réprimer cet orgueil qui nous fait si souvent et si injustement prendre la première !

4°. L'humilité doit régler nos sentimens intérieurs, par rapport à Dieu. L'évangéliste nous avertit que ce que Notre-Seigneur dit ici n'est qu'une parabole. Car nous pouvons bien penser que le but de Notre-Seigneur n'étoit pas de nous apprendre à éviter une confusion, ou à nous attirer quelque gloire devant les hommes; mais à éviter la confusion éternelle que l'orgueil s'attire devant Dieu, et à nous procurer la solide gloire dont l'humilité sera récompensée à son tribunal. C'est donc devant Dieu sur-tout qu'il convient de nous mettre à la dernière place. Reconnoissons devant lui notre néant, notre impuissance, notre indignité, nos péchés, nos démérites. Si nous ne tombons pas dans les derniers désordres, nous n'en sommes redevables qu'à lui. Si nous faisons quelque chose de bien, nous le lui devons tout entier, et sans nos infidélités

nous en ferions davantage. Supportons les tentations comme l'effet de notre misère, la suite funeste de nos péchés, et n'espérons notre secours que de Dieu, auquel nous devons sans cesse recourir. Assurés de notre extrême foiblesse et de nos mauvais penchans, fuyons avec soin les plus petites occasions du mal. Dans la sécheresse, reconnoissons notre indignité ; continuons de prier et de travailler, en avouant que nous ne méritons rien. Si nous éprouvons quelque consolation, remercions-en Dieu avec d'autant plus de reconnoissance, que nous devons nous en connoître plus indignes ; et quand la consolation cesse, gardons-nous d'en murmurer. Plus nous nous abaisserons ainsi devant Dieu, plus Dieu nous élevera et nous favorisera. C'est par-là que Marie est devenue la Mère de Dieu et la Reine des Saints. Combien, au contraire, pour ne s'être pas tenus dans ces sentimens d'humilité, ont perdu la dévotion, la ferveur, la piété, sont tombés dans la dernière humiliation par des chutes honteuses et mortelles! N'oublions donc jamais que celui qui s'exalte sera humilié, et que celui qui s'humilie sera exalté.

Troisième Point.

De la libéralité.

1°. De la libéralité mondaine. Jesus-Christ dit aussi à celui qui l'avoit invité : *Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'invitez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parens, ni vos voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et que ce ne soit là toute votre récompense.* Qu'est-ce que la libéralité qu'exercent les mondains ? Une libéralité d'intérêt ; on ne donne que pour recevoir, on ne donne qu'à ceux qui savent rendre la pareille. Une libéralité de coutume, qui souvent fait murmurer celui qui s'y voit obligé, et dans laquelle il n'entre aucun motif de charité ou de religion. Enfin, une libéralité de plaisir et d'ostentation. C'est ce que le monde appelle se faire honneur de son bien ; mais dans la vérité, c'est abuser d'un bien dont Dieu nous demandera compte, et qu'il est si important de mieux employer.

2°. Récompense de la libéralité mondaine. Si, en invitant, nous n'avons d'autre motif que de remplir un devoir de bienséance, notre récompense sera qu'on remplira à notre égard le même devoir. Si nous invitons par intérêt, nous courrons risque de faire des ingrats. Si nous invitons par ostentation, nous nous ferons des amis de table, qui nous méconnoîtront dans le be-

soin, qui, peut-être, se moqueront de nous dans le temps même qu'ils jouiront de nos bienfaits. Ah ! faisons de nos biens un meilleur usage ! Apprenons aujourd'hui de Notre-Seigneur à les employer d'une manière qui nous soit plus utile et plus honorable.

3°. De la libéralité chrétienne. Notre-Seigneur ajouta : *Mais quand vous faites un festin, invitez les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles.* Hélas ! qui suit ce conseil de Notre-Seigneur ? Les Saints l'ont suivi ; des grands, des rois l'ont suivi ; mais si nous n'avons pas le courage d'inviter les pauvres à manger avec nous, du moins envoyons-leur à manger chez eux, envoyons-leur à notre porte ou aux hôpitaux. Ah ! si nous connoissions nos véritables intérêts, notre intérêt éternel, que nous serions industrieux à retrancher de notre luxe et de notre vanité, à ménager même sur notre nécessaire, pour avoir de quoi donner aux pauvres !

4°. Récompense de la libéralité chrétienne. Notre-Seigneur ajouta : *Et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre ; car vous en serez récompensé à la résurrection des justes.* Notre-Seigneur sait ce qui se passera alors, et quelles en seront les récompenses, puisque c'est lui qui réglera tout en ce grand jour. Hélas !

nous ne pensons jamais à ce jour. Il viendra cependant, et il sera éternel. Que sera-ce alors de tout ce monde présent ? Que deviendront nos richesses, et à quoi aura abouti toute notre magnificence ? Tout sera perdu pour nous, et peut-être n'en serons-nous que plus coupables, et plus grièvement punis. Mais ce que nous aurons donné aux pauvres se trouvera, et il nous sera rendu; comment ? Ah ! qui peut le penser, qui peut se l'imaginer ? par un festin éternel, par une éternité de gloire et de délices ?

Rendez-moi digne de cette récompense, ô mon Dieu ! en me communiquant quelques rayons de cette tendre libéralité qui vous anima envers moi. Remplissez mon cœur d'une charité sincère et désintéressée envers tous mes frères. Enseignez-moi, Seigneur, cette leçon divine de l'humilité, qu'on ne peut apprendre que de vous, et afin que je l'apprenne utilement, daignez me l'enseigner de cette manière qui en inspire la pratique et l'amour ! Hélas ! ô divin Jesus ! je suis plus malade que cet hydropique que vous avez guéri chez le pharisien : me voici devant vous, guérissez-moi, ô mon Sauveur ! guérissez-moi de mon orgueil, de ma langueur, de ma foiblesse, et de cette soif insatiable des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde, afin de pouvoir être enivré de ce torrent de dé-

lices que goûtent vos Saints dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

CLXXXIX^e. MÉDITATION.

Parabole des conviés à un grand Festin. Luc. 14. 15-24.

Premier Point.

Du Banquet céleste, ou du bonheur du Ciel.

1°. DU désir que nous devons en avoir. *Un de ceux qui étoient à table avec Jesus, ayant entendu ces paroles, lui dit : Heureux celui qui sera du festin dans le royaume de Dieu !* c'est-à-dire, qui participera au banquet éternel de la céleste patrie. Heureux sans doute, puisque le pain qu'il y mangera, ne sera autre chose que Dieu même, dont il sera éternellement nourri et rassasié. Voilà une de ces aspirations, une de ces élévations de cœur qui doivent nous être familières : un de ces actes d'amour et d'espérance, que nous devons opposer à tous les dangers, à tous les scandales, à toutes les peines, et à toutes les tentations de la vie. Si le monde nous éblouit par l'éclat trompeur de ses faux biens, nous ferons tomber le charme en élevant notre esprit au ciel, et en nous écriant : Heureux celui qui jouit de Dieu dans le séjour de la gloire ! Si la chair nous

sollicite par l'amour du plaisir, nous éteindrons ses feux impurs par les chastes désirs des délices célestes, en élevant nos cœurs vers le ciel, et en nous écriant : Heureux celui qui, dans la splendeur des Saints, goûte les éternelles délices de l'amour divin ! Si le démon nous tente, si la persécution nous accable, si le poids du corps nous abat, si la douleur nous épuise, si le courage et les forces nous manquent, un regard vers le ciel nous rendra victorieux de tout et de nous-mêmes. Pourquoi donc sommes-nous si foibles et sitôt vaincus ? C'est que nous perdons de vue l'objet immortel de nos espérances, et que nous n'avons pas soin d'en remplir notre cœur. Prenons donc cette sainte habitude de dire souvent avec un ardent désir et une vive espérance : *Heureux celui qui sera du festin dans le royaume de Dieu !*

2°. De la grandeur de ce bonheur. *Alors Jesus lui dit : Un homme fit un jour un grand souper, auquel il invita plusieurs personnes.* Quel festin en effet que celui qui se donnera aux justes, à la fin du jour de cette vie, et à la fin du siècle présent ! Grand festin de toutes manières ; grand par celui qui le donne, c'est Dieu ; grand par le lieu, c'est le ciel, c'est l'immensité de Dieu ; grand par la multitude et la noblesse des convives, ce sont les enfans de Dieu, les Anges, les

Saints, les élus de Dieu de tous les temps et de toutes les nations, grand par l'ordre qui y règne, c'est la justice de Dieu qui y règle les rangs; grand par les délices qu'on y goûte, ce sont les délices de Dieu même, sa vue, sa possession et son amour; grand enfin par sa durée, ce sera l'éternité de Dieu. Ah! quel bonheur de se trouver à ce banquet divin, délicieux, éternel! Hélas! quel désespoir de s'en voir à jamais exclus par sa faute!

2°. De la bonté de Dieu à nous y inviter. *Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout étoit prêt.* Puisqu'ils étoient invités, ils eussent dû se rendre d'eux-mêmes, sans autre avertissement; mais ce qu'il y a de plus révoltant dans leur conduite, c'est que, quoiqu'invités, quoiqu'avertis, tous s'en excusèrent. *Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser* Prenons garde d'être de ce nombre. Par notre baptême, nous sommes du nombre des conviés, les avertissemens de nous disposer, de nous rendre, de venir, ne nous manquent pas; la voie pour y arriver nous est connue; c'est une vie sainte, recueillie, régulière et chrétienne. Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui s'excusent? N'employons-nous pas les mêmes prétextes qu'ils employèrent? Examinons-les.

Second Point.

Des prétextes des conviés, ou des obstacles du salut.

1°. Premier prétexte, un bien de campagne acquis ; et premier obstacle au salut, l'orgueil, l'oisiveté, les amusemens et la dissipation. Le premier dit : *J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous supplie de m'excuser.* Acquérir, s'agrandir, s'amuser, se réjouir, voilà pour les mondains des affaires sérieuses qu'ils appelent nécessaires, et desquelles ils ne peuvent se dispenser ; voilà ce qu'ils préfèrent à leur salut, ce qui leur fait oublier le ciel, mépriser les promesses de Dieu, les invitations qu'il leur fait, les avertissemens qu'il leur donne. Tout est inutile à ces ames vaines et frivoles, qui ne sont occupées que de leurs plaisirs et de leurs amusemens.

2°. Second prétexte, des bœufs achetés ; et second obstacle au salut, les occupations, les travaux, les affaires que causent les intérêts temporels. Le second dit : *J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les éprouver ; je vous supplie de m'excuser.* Autre espèce d'hommes non moins éloignés du salut que les premiers. Comment auroient-ils le temps de travailler à leur salut, étant toujours accablés de soins et de travaux pénibles pour entretenir leurs possessions, pour augmenter

leurs revenus et leur commerce ? Comment en auroient-ils le désir, étant toujours penchés vers la terre, ne connoissant d'autre intérêt, d'autre bonheur que celui de la terre. On comprend bien que les occupations qui forment ces deux premiers prétextes, ne sont pas condamnés absolument comme incompatibles avec le salut. La parabole nous avertit seulement de nous tenir sur nos gardes, de peur que ces occupations, quoiqu'innocentes en elles-mêmes, ne soient pour nous, comme pour tant d'autres, une source de péchés, une occasion d'infidélités, et la cause de notre perte éternelle. Il faut en dire autant du troisième prétexte.

3°. Troisième prétexte, une femme épousée ; et troisième obstacle au salut, les voluptés des sens, les attachemens criminels, et les habitudes honteuses. Et un autre dit : *J'ai épousé une femme et ainsi je ne puis y aller.* Un mariage légitime, saint et chrétien, n'a rien d'opposé au salut, et peut même devenir un moyen de salut. Ce qui détourne absolument du salut, ce sont ces mariages où l'on ne cherche qu'à satisfaire sa passion, qu'à goûter des voluptés criminelles, et que l'on souille par des excès monstrueux ? ce sont des attachemens illégitimes hors du mariage, et quelquefois malgré les liens sacrés du mariage ; ce sont tous les péchés de la chair qui abrutissent l'ame, qui lui

rendent odieuse la pensée même du ciel, et l'invitation de travailler à y tendre. Dans cette criminelle habitude, on ne s'excuse plus de ne pas se rendre à l'invitation, on déclare absolument qu'on ne le peut plus. Ah ! malheureux mondains, avares, voluptueux, quel échange vous faites, et quels biens vous perdez ! Dans quelle colère allez-vous mettre celui qui vous a invités avec tant de bonté, et quelle vengeance ne tirera-t-il pas de vos mépris ? Et ne sont-ce pas ces mêmes prétextes qui nous empêchent, dès cette vie, de manger le pain du royaume de Dieu, le pain de la prière, de l'oraison, de la méditation, et le pain céleste de la divine Eucharistie ?

Troisième Point.

Des conviés au Festin, ou de ceux qui sont appelés au bonheur du Ciel.

1°. De ceux qui sont conviés au défaut des premiers. *Le serviteur étant de retour, rapporta tout ceci à son Maître. Alors le pere de famille se mit en colère, et dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.* Les scribes et les pharisiens qui entendoient cette parabole, étoient bien éloignés de s'y reconnoître, et de penser qu'ils fussent ces premiers conviés qui irritoient Dieu par

leurs excuses, tandis que le simple peuple, et bientôt après les Gentils même devoient acquérir le Ciel par leur foi, en croyant au Messie que la synagogue alloit rejeter. Mais cette parabole nous présente bien d'autres mystères de substitution, qui s'exécutent dans le christianisme même. Appliquons-la aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres. Voilà donc les grands du monde, les riches de la terre, les voluptueux du siècle qui se sont exclus eux-mêmes du banquet céleste ; croient-ils que pour cela le Ciel ne sera pas rempli ? Non : ils auront le désespoir d'y voir des gens de la lie du peuple, des gens qui, par leur renoncement au siècle, sont devenus à leurs yeux vils et méprisables ; ils les verront prendre leurs places et jouir des délices de l'éternité.

2°. De ceux qui sont contraints d'entrer pour remplir le vide qui reste. *Le serviteur lui dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore de la place. Et le maître lui dit : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez d'entrer ceux que vous trouverez, afin que ma maison se remplisse.* Les hommes ne doivent point entreprendre, ils ne sauroient même venir à bout de forcer les consciences ; il n'y a que la grâce qui, sans faire de violence, puisse changer les cœurs et les tourner vers le bien qu'ils

avoient en horreur. On peut entendre par les pauvres ramassés dans la ville, le peuple Juifs ; et par les pauvres ramassés hors de la ville, le peuple des Gentils. Ou bien par les premiers conviés, on peut entendre la nation Juive ; par les pauvres de la ville, les Gentils des nations policées, comme les Grecs ; les Romains ; et par les pauvres ramassés dans les grands chemins et le long des haies, les Gentils des nations errantes et sauvages. Quoi qu'il en soit, cette parabole nous apprend que le ciel sera rempli, que le nombre des élus sera complet, et que ceux qui en seront exclus ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. En effet, qui pourra se plaindre du maître ? Sera-ce les premiers invités, eux qui pouvoient si aisément se rendre à des invitations réitérées ? Mais quelles actions de grâces n'auront pas à lui rendre les derniers et quel sera le vif sentiment de leur éternelle reconnoissance !

3°. De ceux qui ont été les premiers conviés, et qui ont refusé de se rendre. *Or je vous dis qu'aucun de ceux qui ont été invités, n'aura part à mon festin.* Parole tout à la fois bien terrible et bien consolante, ainsi que la conduite de Dieu qu'elle nous représente ! Dieu est bon et juste envers tous. Nul ne peut se plaindre de lui, mais uniquement de soi-même. Aucun réprouvé

qui ne le soit par sa faute, et qui n'ait reçu de Dieu des secours surabondans pour ne l'être pas; car Dieu veut le salut de tous les hommes, et il ne les à créés que pour cela; mais plusieurs résistent à ses invitations, et se damnent eux-mêmes. Dieu est rempli de miséricorde et de compassion; dans quelque état d'infidélité, d'aveuglement, d'abandon, où l'on puisse se trouver, il nous invite encore, il nous presse, et il emploie, pour nous attirer, tous les moyens extérieurs et intérieurs qui peuvent vaincre la dureté de nos cœurs. Ainsi, d'un côté, tenons-nous sur nos gardes pour ne pas rejeter ses premières invitations; de l'autre espérons toujours, correspondons aux grâces qu'il nous fait encore, et craignons que notre obstination ne nous conduise enfin jusqu'à la mort.

Hélas! Seigneur, n'ai-je pas lieu de craindre plus que tout autre d'être exclu de votre banquet céleste? Ne suis-je pas seul aussi coupable, dans les obstacles que j'ai apporté à mon salut, que ces trois sortes d'hommes qui, sous des prétextes spécieux, ont refusé de prendre part au festin du Père de famille? Avec les premiers, j'ai été invité par une grâce de votre prédilection; mais, hélas! je me suis excusé, je me suis occupé de tout autre soin que de celui de mon salut; j'ai repondu souvent, dans la

ıreur de ma passion, que je ne le pouvois as, et que c'étoit une nécessité pour moi e suivre mes penchans. Cependant, malgré ıon aveuglement et ma pauvreté, dans le énuement de tous les biens spirituels où : me suis trouvé, vous m'avez encore appelé, ıvité et conduit par votre grâce; mais hélas ! : me suis retiré de vous, Seigneur. Enfin, ans le grand chemin de la perdition, der- ère les haïes, c'est-à-dire, rongé de remords : de chagrins cuisans, j'ai été comme forcé ıtérieurement et extérieurement de revenir vous. Quelle doit donc être ma reconnois- ınce pour vous, ô mon Dieu ! Ah ! quel :roit mon crime, si je ne persévérois pas ans votre saint service, et si je venois en- ore à me rendre indigne d'entrer au banquet éleste, où vous me pressez de me trouver vec tant de bonté, de patience et de misé- corde ! Ainsi soit-il.

IHS

CXCe. MÉDITATION.

Du vrai Disciple de Jesus-Christ.

Jesus continua d'enseigner dans la Galilée, et surtout dans les endroits où il n'avoit pas encore été. Il y fut suivi, comme de coutume, d'un grand concours de peuple, auquel il exposa quelles sont les conditions qu'il exige de ceux qui veulent être ses Disciples, et sans lesquelles on se flatteroit en vain d'être de ce nombre. Il leur en marque quatre, qui doivent être pour nous la matière d'un sérieux examen : 1o. haïr ses proches, 2o. haïr son ame, 3o. porter sa croix, 4o. marcher après lui. *Luc.* 13. 25-27.

Premier Point.

Haïr ses proches.

Or une grande troupe de peuple marchant avec Jesus, il se tourna vers eux, et leur dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même son ame, il ne peut être mon Disciple. Des deux conditions contenues dans ces paroles, examinons d'abord la première, qui est la haine de ses proches. Outre ceux qui sont nommés ici, cette haine comprend encore tous ses autres parens, ses alliés, ses protecteurs et ses plus chers amis. Le terme haïr ne signifie pas que nous devions leur faire ou souhaiter du mal ; mais il marque l'ardeur, le courage, la force

vec laquelle nous devons leur résister, s'ils opposent à notre salut, s'ils nous entraînent au mal, s'ils nous détournent de prendre l'etat où Dieu nous appelle, et veulent nous engager dans celui auquel Dieu ne nous appelle pas, s'ils nous empêchent d'embrasser la vraie foi, et s'efforcent de nous retenir ou de nous engager dans l'erreur. Mais ces oppositions sont rares aujourd'hui; et peut-être arrive-t-il plus souvent qu'on hait son père et sa mère, son épouse et ses amis, parce qu'ils nous portent du bien, nous détournent du vice, et veulent nous faire marcher dans la voie du salut.

Second Point.

Haïr son ame.

Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas même son ame, il ne peut être mon Disciple. C'est-à-dire, qu'il faut être prêt à sacrifier sa vie, son repos, ses biens, ses commodités, plutôt que de perdre la foi et la grâce de Dieu; c'est-à-dire, qu'il faut réprimer ses passions les plus violentes, résister à ses penchans les plus doux, retenir ses sens dans la plus étroite captivité, détester et fuir avec horreur tout ce qui peut conduire au péché, et souiller l'ame. D'après ces principes, nous reconnoissons-nous pour de vrais Disciples de Jesus-Christ? Avons-nous en particulier

cette haine de notre ame, de ses plaisirs, de son honneur dans le temps ? Hélas ! peut-être ne la haissons-nous que trop, mais c'est pour l'éternité. Ah ! que de plaies ne lui avons-nous pas faites, et à quel péril ne l'exposons-nous pas, en ne l'aimant que pour le temps, et au lieu de la haïr dans le temps, et de l'aimer pour l'éternité !

Troisième Point.

Porter sa croix.

Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Ces mots renferment encore deux conditions, dont la première est de porter sa croix. Ah ! combien l'ont portée par les supplices affreux qu'ils ont endurés, ou par les pénitences, les macérations qu'ils ont exercées sur leur chair, ou par la patience héroïque qu'ils ont conservée dans les maladies les plus longues et les plus aiguës, dans les calomnies les plus atroces, dans les persécutions les plus injustes, dans les afflictions et les calamités les plus cruelles ! Mais pour nous, quelle est la croix que nous portons ? Quelle est cette peine qui nous trouble, qui nous inquiète, qui nous met hors de nous-mêmes ? Quel est le sujet de ce chagrin qui nous arrache tant de plaintes et tant de murmures, sur lequel nous nous épuisons en réflexions, qui nous suit par-tout, et que nous ne pou-

ns ni oublier ni supporter ? Enfin quelle
t cette croix que nous ne pouvons porter ?
h ! comparons la croix de Jesus-Christ et
lle des Martyrs avec la nôtre, et rougis-
ns de notre lâcheté ! Craignons que Jesus-
hrist ne nous méconnoisse un jour pour
re du nombre de ses Disciples, car nous
: pouvons nous glorifier d'en mériter le
orieux titre, qu'en marchant sur les traces
ue nous a frayées son sang. D'ailleurs, la
oix qu'on nous présente n'est-elle pas bien
gère, si nous la comparons avec celle que
ortent les mondains ? Ah ! comment donc
fuserions - nous de souffrir pour Jesus-
hrist, tandis que tant de personnes, tandis
ue nous-mêmes peut-être gémissons sous
joug tyrannique du monde ? Dirons-nous
ue, quelque lâches que nous paroissions,
ous serions prêts, s'il le falloit, à porter
croix de Jesus-Christ, ou celle des Mar-
rs ? Mais outre que cette croix ne s'offrira
mais à nous, comment l'envisagerions-
ous, nous qui ne pouvons porter ces
oix légères que Dieu nous présente ? Ah !
: sont celles-ci qu'il faut embrasser avec
ie, faute d'en avoir de plus grandes ! Le
ai Disciple de Jesus-Christ ne se plaint que
u peu qu'il a à souffrir, ne se console que
ans ce peu qu'on lui laisse, et qu'il re-
ırde comme un léger dédommagement des
andes croix qu'il ne mérite pas; mais,

hélas ! pour nous, c'est ce peu dont nous murmurons, et dont nous cherchons à nous délivrer !

Quatrième Point.

Marcher après Jesus-Christ.

Et quiconque ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Marcher sur les traces de Jesus-Christ, suivre Jesus-Christ, c'est imiter ses exemples, pratiquer ses vertus. Ce divin Sauveur ne nous ordonne rien qu'il n'ait pratiqué lui-même, et nous ne pouvons prétendre à l'honneur d'être ses Disciples, qu'autant que nous serons assez heureux pour marcher sur ses pas. Étudions donc sa vie, et dans chaque occasion, rappelons-nous ses vertus. Imitons sa pureté, sa douceur, son humilité, son zèle, sa patience, son silence, sa prière, sa résignation. Suivons-le sur-tout sur le Calvaire, à la mort et au tombeau, si nous voulons le suivre à la résurrection et à la gloire.

C'est de vous, Seigneur, que j'attends cette grâce, de tout quitter, de tout souffrir pour vous suivre. Donnez-moi assez d'humilité pour renoncer aux vanités du siècle, à mon amour-propre, et à ce moi-même ; assez de détachement pour renoncer à tout intérêt périssable; assez de fidélité pour renoncer à tout avantage illégitime, à toute société dangereuse, à toute occasion crimi-

elle ; assez de soumission pour renoncer tout ce que vous m'ôterez, ô mon Dieu ! ir l'injustice des hommes, par la crainte par la mort ; assez de charité pour renon- r à ce qui scandalise les foibles, à tout qui a l'apparence même du mal ; enfin, sez de force et de grandeur d'ame pour utenir l'auguste titre que je porte de votre isciple, et pour n'entreprendre rien que ans votre esprit, selon vos ordres, et par otre saint amour ! Ainsi soit-il.

CXCIe. MÉDITATION.

Parabole de la Tour qu'on veut bâtir. Luc. 14. 28-30.

Premier Point.

es réflexions qu'il convient de faire sur l'édifice qu'on veut élever.

Qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir ne tour, ne suppute pas auparavant et à loisir, dépense qui y sera nécessaire, pour voir s'il de quoi l'achever ?

1°. Il faut réfléchir sur la grandeur de entreprise. Plus l'entreprise est grande, lus il faut faire des réflexions : on ne man- ue point de les faire dans les choses tem- orelles, mais il n'arrive que trop souvent u'on les néglige dans les choses spiri-

tuelles. Faisons-les aujourd'hui, et considérons quels sont les devoirs du christianisme. Il ne s'agit point de délibérer si nous embrasserons le christianisme ou non; ce n'est point là le sens de la parabole. Nous sommes chrétiens par la grâce de Dieu; et si nous ne l'étions pas, nous serions obligés de le devenir. La parabole nous avertit seulement de ne pas faire profession du christianisme, sans savoir à quoi cette profession nous engage, et sans être dans la ferme résolution de remplir nos engagemens. En qualité de chrétiens, nous devons mener une vie sainte, exempte de péchés, pleine de bonnes œuvres et de vertus : nous devons remplir les quatre conditions que Notre-Seigneur exige de ses Disciples; haïr tout ce qui peut nous détourner de lui; nous haïr nous-mêmes, porter sa croix, et marcher à sa suite. C'est-là cette haute tour que nous devons bâtir, à laquelle nous devons travailler tous les jours et sans relâche, et que nous devons élever jusqu'au ciel, en persévérant dans ce travail jusqu'à la mort. Appliquons ceci à la perfection chrétienne, à la vie religieuse ou ecclésiastique, et aux devoirs de chaque état en particulier. S'il s'agit pour nous d'embrasser quelqu'un de ces différens états, gardons-nous de nous engager sans avoir pris du temps pour réfléchir, dans le repos de l'oraison et de la retraite, sur l'engagement que nous prenons.

2°. Il faut réfléchir sur ce qu'il doit nous coûter pour achever l'édifice. Comptons e pour remplir les devoirs du christianis-, il doit nous en coûter le sacrifice de tre esprit, par une foi humble, soumise ntière, le sacrifice de notre cœur, par un achement sincère de toutes les choses ées, n'aimant que Dieu, n'aimant que ur Dieu, n'aimant que ce que Dieu veut, de la manière dont il veut que nous ions; le sacrifice de nos passions, par résistance continuelle, sans en épargner, s en favoriser aucune, étouffant, dès leur ssance, les premiers mouvemens de leur ition; retranchant tout ce qui pourroit vir à les exciter, fuyant toutes les occasions elles pourroient s'enflammer, et pratiant tout ce qui peut contribuer à les dére et à les déraciner; enfin le sacrifice de biens, de notre réputation et de notre, lorsque Dieu l'ordonne, lorsque les onstances l'exigent, et que la cause de la gion le demande. Voilà ce qu'il doit nous coûter pour bâtir cette tour.

3°. Réfléchissons sur les moyens de four- à ce qu'il doit nous en coûter. Avons- s de quoi faire cette dépense? Sommes- s assez riches pour porter de si grands s? Non sans doute; nous n'avons rien, ious ne pouvons rien de nous-mêmes, s nous pouvons tout en celui qui nous

fortifie et qui nous appelle. Sa grâce ne nous manquera pas, pourvu que nous ne manquions pas à sa grâce. Avec la grâce, faisons ce que nous pouvons, et demandons ce que nous ne pouvons pas. Dieu n'exige de nous que deux choses, de veiller et de prier. Prenons-en aujourd'hui la ferme résolution; mettons la main à l'œuvre, et nous viendrons à bout d'achever l'édifice.

4°. Réfléchissons sur les motifs d'entreprendre et d'achever l'édifice. L'ouvrage est grand et difficile, il demande un travail pénible et de longue durée; mais considérons que c'est un ouvrage magnifique que nous élevons à la gloire de Dieu, et dans lequel Dieu se complaît davantage que dans les Temples les plus superbes que l'on puisse élever en son nom. Considérons que c'est un monument immortel que nous érigeons à la gloire de Jesus-Christ, et qui annoncera éternellement la puissance et le triomphe de sa grâce Considérons que c'est un asile assuré contre les flots de la colère de Dieu, contre le déluge de ces vengeances, et contre les feux de l'enfer. Considérons que cet édifice nous portera, nous élevera même jusqu'au ciel. Courage donc, ô mon ame! ne crains rien, entreprends courageusement l'ouvrage, travailles-y sans relâche; et si, par ta négligence, l'ennemi y fait quelque

ielque brèche, répare-la aussitôt, et reprend
n travail avec une nouvelle ardeur.

Second Point.

e la crainte qu'on doit avoir de ne pas achever l'édifice qu'on a commencé.

1°. Crainte continuelle. *Qui d'entre vous, ulant bâtir une tour, ne supputе pas la dépense cessaire pour l'achever, de peur qu'après en oir jeté les fondemens, il ne puisse l'achever?* e qui doit nous tenir toujours dans la ainte, c'est le grand nombre de ceux ui abandonnent l'ouvrage, non-seulement rès en avoir jeté les fondemens, mais ielquefois après l'avoir élevé fort haut, sur le point de le finir. Judas, qui avoit tendu cette parabole, en fut le premier emple. Combien de chrétiens ont perdu ur première innocence, sans se mettre peine de la recouvrer, Combien de pé-eurs ont été pleins de ferveur au com-encement de leur conversion, et ont ourné à leurs désordres! Combien ont ibrassé avec éclat ou l'état ecclésiastique, la vie religieuse, et s'en sont dégoûtés, nt rentrés dans le siècle, ou ont mené, ns un état saint, une vie toute mondaine! ombien d'ames touchées de Dieu se sont onnées aux exercices de la vie intérieure, ont pratiquées pendant quelques temps ec ferveur et consolation, et ensuite

les ont abandonnées pour se livrer à la dissipation, d'où elles sont tombées dans la tiédeur, dans le trouble de conscience, dans l'indévotion, et souvent dans des fautes griéves et des habitudees criminelles! Hélas! moi-même, combien de fois ai-je commencé avec un courage que je croyois ne pouvoir se démentir jamais, et bientôt après me suis-je trouvé épuisé, fatigué, rebuté par la difficulté, jusqu'au point que, désespérant du succès, j'ai abandonné l'entreprise!

2°. Crainte modérée. La crainte ne doit pas aller trop loin. En s'y abandonnant trop, on court risque de tomber dans le désespoir. Pour marcher surement, il faut marcher entre la crainte et l'espérance: craindre toujours, espérer toujours. Si le grand nombre de ceux qui se perdent a de quoi nous effrayer, le grand nombre de ceux qui se sauvent doit nous faire espérer. Si plusieurs n'ont pu achever l'ouvrage commencé, c'est par leur faute, c'est par leur lâcheté et par leur méchanceté. Mais si nous jetons les yeux sur tant de Saints de tout âge et de tout état que le ciel couronne, nous verrons qu'ils ont triomphé, par la grâce de Dieu, des obstacles renaissans que l'ennemi du salut avoit semés sur leurs pas. La même grâce nous est offerte, le même Dieu nous protége; imitons seulement leur courage,

plorons leur intercession, et espérons voir part un jour à leur récompense.
3°. Crainte attentive. La crainte de se mper rend attentif. Ce ne sont pas les nds crimes qui commencent notre perte. aminons donc, avec la plus sérieuse atten- n pourquoi un si grand nombre aban- nent l'entreprise, et pourquoi d'autres savent conduire à la perfection, c'est ce que les premiers n'ont pas fait les lexions nécessaires sur l'engagement qu'ils ntractoient: et que ne les ayant pas faites ont commencé sans être bien déterminés fournir à toutes les dépenses, c'est-à- e, à faire tous les sacrifices nécessaires ur continuer et achever l'entreprise: c'est ce que, dans le cours de l'ouvrage, ils nt pas eu soin d'entretenir ces réflexions de se dire tous les jours comme saint nard: Pourquoi êtes-vous venu, c'est in parce qu'ils ont trop compté sur eux- mes, et pas assez sur le secours de Dieu. and on se trouve foible et fatigué, on it que tout est perdu; et au lieu de recou- à la prière, et d'attendre avec humilité ecours de Dieu, on se livre à la dissipa- n, on renonce à une entreprise au-dessus ses forces, comme si c'étoit par nos pres forces, et non par celles du Tout- ssant, que nous pouvons continuer, ever, ainsi que commencer un si grand

ouvrage. Ah! les Saints au contraire, dociles aux avertissemens de Notre-Seigneur, ont réfléchi, supputé, calculé, veillé et prié ! Apportons la même attention, la même prudence.

4°. Crainte efficace. Plusieurs craignent d'être damnés ; mais ils n'ont d'un si grand malheur qu'une crainte oisive et stérile, qui ne leur fait pas faire la moindre démarche, ni prendre la moindre précaution. Pour nous soyons plus sages, craignons, et que notre crainte nous fasse tout entreprendre et tout sacrifier ! Imitons la conduite des Saints; comme eux, apportons tous nos soins à la construction de l'édifice que nous avons entrepris de bâtir: comme eux, évitons tout ce qui pourroit nous détourner de notre entreprise, en interrompre les progrès, ou la détruire : comme eux, pensons-y, réfléchissons-y sans cesse, supputons exactement, et calculons toutes choses avec nous-mêmes. Or c'est dans l'oraison, la méditation, la lecture, les examens, qu'il faut renouveler ses réflexions et ses calculs; sans cela, on perd de vue son objet, on n'avance pas l'ouvrage, on l'abandonne, il croule de lui-même, et il ne présente plus que des ruines.

Troisième Point.

Du mépris auquel sera exposé celui qui n'aura pas achevé l'édifice qu'il avoit commencé.

Qui est celui qui, voulant bâtir une tour, ne supputepas auparavant la dépense nécessaire, de peur que, s'il en jette les fondemens et qu'il ne puisse l'achever, tous ceux qui verront cela ne viennent à se moquer de lui, en disant: cet homme avoit commencé à bâtir, mais il n'a pu achever? Qui sont ceux qui verront votre folie, votre légéreté, votre inconsidérance, et qui commenceront à se moquer de vous et à vous insulter?

1°. Les hommes; vos amis, vos proches, ceux à qui vous aurez voulu plaire en oubliant les bienséances de votre état; ceux de qui vous aurez voulu éviter la raillerie ou gagner l'amitié, en abandonnant vos pratiques de piété; ceux-là seront les premiers à vous mépriser et à se moquer de vous. Auparavant ils railloient votre vertu, mais ils vous estimoient, et vous trouviez en Dieu, et dans des amis plus sincères, de quoi vous dédommager de leurs railleries; mais alors ils se moqueront de vous, ils vous mépriseront, vous sentirez que vous le méritez, et il ne vous restera plus de consolation ni dédommagement.

2°. Les démons, vos ennemis, après vous avoir tenté, pressé, sollicité, s'ils vous ga-

gnent enfin, si vous vous rendez à leur importunité, si vous tombés dans leurs filets, ils se moqueront de vous. Voilà, diront-ils, cet homme qui nous insultoit, qui comptoit occuper dans le ciel la place que nous y avons perdue : il travailloit pour cela, et il y auroit réussi ; il élevoit un édifice qui l'y auroit porté, il en avoit déjà posé les fondemens, et s'il eût voulu, il l'eût achevé ; mais il n'a pu en venir à bout, nous l'avons détourné, et, complice de notre inconstance, il sera participant de nos malheurs. Dans cet état, vous sentirez votre misère et vous en gémirez ; mais ils riront de vos gémissemens. Vous vous plaindrez de leur fourberie ; vous direz, comme Eve, qu'ils vous ont trompé, et qu'au lieu des plaisirs qu'ils vous promettoient, vous ne trouvez que peines, remords et désespoir ; mais ils insulteront à votre crédulité, et tâcheront encore de vous tromper, en vous engageant davantage dans les voies de l'iniquité, et vous promettant une tranquillité, dont ils verront avec plaisir que vous vous éloignez de plus en plus. Oh ! combien de fois, ô mon Dieu ! leur ai-je donné moi-même ce malin plaisir, et suis-je devenu l'objet de leurs dérisions et de leurs insultes !

3°. Les païens, les idolâtres au jugement universel. O saint caractère du baptême, vous êtes ineffaçable ! Quelle honte sera-ce

ce grand jour, de ne vous avoir porté ie pour vous profaner ! Quelle honte avoir si heureusement commencé une vie nocente, une vie dévote, une vie retirée, ne vie ecclésiastique, une vie religieuse, ne vie sainte, et de l'avoir abandonnée ! ui pourra soutenir les regards méprisans et isultans de tant de peuples qui n'auront pas çu les mêmes grâces, et qui verront l'abus norme que nous en aurons fait ? Ah ! mon ieu, cette pensée me fait trembler ; moi ui ne puis souffrir le moindre mépris, com- ient pourrai-je porter le poids accablant 'une confusion si générale et si justement éritée ! Préservez-m'en, Seigneur, et aites-moi la grâce de persévérer dans votre aint service, et de mourir dans votre saint mour.

4°. Les réprouvés dans l'enfer. Dans ce eu d'horreur et de confusion, de haine et e fureur, de quels sanglans reproches, e quels traits insultans n'accablera-t-on pas nsensé qui aura commencé l'œuvre de son lut sans l'achever ! Reproches cruels, con- nuels, éternels, mais qui ne seront rien ıcore, en comparaison de ceux que ce ré- ouvé se fera lui-même, dans la fureur ı le jeteront les feux dévorans et les sup- ices affreux dont il sera l'éternelle victime. O larmes ! ô regrets ! ô désespoir ! Puis- y penser, et me plaindre de ce que j'ai

à souffrir ici-bas ? Puis-je y penser, et me relâcher, me décourager, regarder en arrière, et vouloir retourner au siècle et au péché ? Non, Seigneur ! Ah ! loin d'abandonner l'entreprise de mon salut, je veux recommencer aujourd'hui, et ne plus m'en désister ; soutenez mes foibles efforts, ô mon Dieu ! accordez-moi votre grâce, afin de pouvoir achever heureusement un ouvrage que j'entreprends par votre ordre et sous vos auspices ! Ainsi soit-il.

CXCIIe. MÉDITATION.

Parabole d'un Roi en guerre contre un autre Roi. Luc. 14. 31-35.

Premier Point.

Du sens général de cette parabole.

1°. En quoi il consiste. *Quel est le roi, dit Jesus-Christ, qui voulant se mettre en campagne pour combattre un autre roi, n'examine pas auparavant à loisir, s'il peut marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui s'avance vers lui avec vingt mille ? Autrement il lui envoie des ambassadeurs lorsqu'il est encore bien loin, et lui fait des propositions de paix.* Le dessein général de cette parabole, ainsi que de la précédente, est de nous avertir que, comme dans les grandes affai-

es du monde, telles qu'un somptueux édifice à élever ou une guerre à soutenir, on n'entreprend rien sans avoir mûrement examiné la démarche que l'on va faire; de même, en embrassant soit le christianisme, soit dans le christianisme quelqu'état et quelque profession que ce puisse être, il faut connoître ses engagemens, y songer souvent; et les remplir avec fidélité.

2°. En quoi il ne consiste pas. Ce seroit nous écarter du but ou du vrai sens de ces deux paraboles, que de penser qu'il pût nous être permis ou qu'il pût être prudent pour nous de ne pas embrasser le christianisme, ou l'état auquel Dieu nous appelle, parce que l'entreprise nous paroîtroit trop difficile, comme il seroit prudent pour celui qui n'auroit pas de quoi achever un édifice, de ne le pas commencer, et pour un roi qui n'auroit pas de quoi soutenir la guerre, de demander la paix. La différence vient de ce que, dans l'édifice de notre perfection, ou dans la guerre spirituelle contre les ennemis de notre salut il n'y a pas à craindre que les moyens nous manquent, mais seulement que nous manquions aux moyens, que nous manquions à les demander et à nous en servir. Ce qu'il y a à craindre, c'est que ne connoissant pas nos engagemens, nous négligions de les remplir, que nous nous abusions nous-mêmes, et que nous nous

flattions d'être chrétiens, d'être Disciples de Jesus-Christ, tandis que nous ne le sommes point, ou que nous ne le sommes que de nom.

3°. Quelle en est la conclusion. C'est pour cela que Notre-Seigneur conclut ces deux paraboles par ces paroles, qui sont le sommaire de tous nos engagemens. *Ainsi, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon Disciple.* Renoncement de cœur et d'affection absolument nécessaire pour tous les chrétiens, renoncement réel et efficace pour ceux que Dieu appelle à un état qui l'exige, ou de qui l'équité, le devoir, la foi, la religion le demandent. On manque à ce renoncement, lorsqu'on jouit avec complaisance, avec avarice, avec orgueil, de ce que l'on possède, et que l'on refuse d'en faire part à l'indigent; lorsqu'on est trop avide d'avoir trop appliqué au soin d'acquérir, trop sensible à la joie d'un profit, et trop affligé d'une perte. On est dans une disposition toute contraire à ce renoncement, lorsque l'on retient avec injustice le bien d'autrui, lorsqu'on l'usurpe par des profits illicites, lorsque l'amour du gain, ou la crainte de perdre, nous engage dans l'iniquité, nous fait commettre le crime, nous fait trahir notre devoir. Voyons maintenant, et ne nous abusons pas, voyons si nous sommes Disciples de Jesus-Christ.

Second Point.

De la guerre de l'homme avec le Démon.

1°. Avec quelles forces s'entreprend cette guerre ? Ce roi contre qui nous avons à combattre, c'est le démon. Nous lui avons déclaré la guerre en recevant le baptême, nous en avons renouvelé la déclaration en recevant la confirmation, en recourant à la pénitence, en embrassant tel ou el état, et nous ne devons pas nous en epentir : nous devons seulement connoître es forces, et connoître les nôtres. Les siennes ont formidables, tout l'enfer est à ses ordres et a conjuré notre perte ; le monde est à a solde, et lui fournit autant de soldats ju'il a de partisans ; et ce qu'il y a de plus errible encore, c'est qu'il a des intelligences usqu'au milieu de nous et jusque dans notre ropre cœur. Supputons maintenant nos orces ; il est important de les bien conoître, pour les bien employer. A consilérer celles qui nous sont propres, hélas ! uelles sont-elles ? Chez nous tout est en lésordre, tout y respire la sédition et la évolte : nos sens mutinés, nos passions inomptées, et notre chair indocile ne demande qu'à se livrer à l'ennemi, trament ans cesse quelque trahison, et ne s'occuent que des moyens de la faire réussir. Ajoutons à cela le caractère des deux com-

battans; le premier est un ennemi implacable, vigilant, attentif, rusé, expérimenté, fourbe, et dissimulé : pour nous, nous sommes foibles, paresseux, sans défiance, amateurs du repos, et avec cela vains, téméraires, présomptueux, et sans précaution. Mais notre foiblesse fera notre force, si nous savons bien la connoître, et mettre toute notre confiance en celui qui nous soutient.

2°. Avec quel succès se fait cette guerre? Hélas! les succès en sont bien différens. D'un côté, on en voit plusieurs qui, après avoir commencé heureusement cette sainte guerre, viennent à se décourager, qui, après avoir renoncé au démon et au monde, commencent à s'en rapprocher. Abattus par quelques défaites que leur a attirées leur négligence, ils désespèrent de ne pouvoir réparer leurs pertes, et de se soutenir encore. Ils chancellent au premier choc, ils craignent la fatigue, ils abandonnent leur poste, et lâches transfuges, non-seulement ils demandent la paix, mais ils se livrent à l'ennemi, prennent parti dans ses troupes, et combattent sous ses étendards. D'un autre côte, on voit l'homme fidelle à la grâce, remporter de glorieuses victoires. Il a su se précautionner contre les ruses, et résister aux efforts de l'ennemi redoutable qu'il avoit à combattre. Il a mis l'ordre, et, pour parler ainsi, rétabli la discipline dans ses

roupes ; il a dompté ses sens, il a sacrifié l'objet de ses passions, il a accoutumé sa chair à l'austérité et aux rigueurs de la pénitence, il a veillé, il a prié ; tantôt il a su, par une habile retraite, éviter les piéges qu'on lui tendoit ; tantôt il a attaqué avec force, soutenu l'attaque avec courage, et enfin il a triomphé. Pourquoi n'en ferois-je pas autant ? Pourquoi ne ferois-je pas ce qu'on fait, et ce que font tant d'autres ? Ils avoient, ils ont les mêmes obstacles que moi ; j'ai les mêmes moyens qu'eux, j'ai les mêmes intérêts ; pourquoi ne les ferois-je pas valoir ?

3°. Comment se terminera cette guerre ? Par la recompense des vainqueurs, et la punition des lâches. Un royaume éternel pour ceux qui auront triomphé du démon et du monde, et un supplice éternel pour les lâches deserteurs des maximes du christianisme qu'ils avoient embrassé. Hélas ! combien de fois ai-je mis bas les armes, ai-je cherché à faire une paix honteuse, et me suis-je livré à mon ennemi ! Combien de temps ai-je servi sous lui, ai-je porté les armes pour lui ! Quelle a été ma récompense ? Ai-je trouvé à son service le repos, la félicité que je m'étois promis ? Ah ! je n'y ai trouvé que peines et fatigues, honte et opprobre, craintes et remords, chagrins cuisans et désespoir affreux ! O roi de mon

cœur ! je reviens à vous, puisque vous voulez bien me recevoir encore, je reprends mes premières armes, je veux combattre sous vos étendards jusqu'à la mort, assuré que je suis de triompher éternellement avec vous, si je vous demeure fidelle !

Troisième Point.

De la guerre du pécheur contre Dieu.

1°. De l'inégalité des forces dans cette guerre. On peut méditer cette parabole sous une autre face, et considérer, sous l'idée de ces deux Rois, l'homme en guerre contre Dieu. Dieu créa l'homme Roi de la terre ; il lui donna ce royaume, à la charge d'un tribut d'obéissance. L'insensé osa le refuser, et déclarer, par sa rébellion, la guerre au Roi du ciel. Nous savons quelles furent les suites funestes d'une révolte si insensée, et d'une guerre si inégale. Infortunés enfans de ce Roi aussitôt puni que rebelle, notre plus grand malheur n'est pas d'avoir été dépouillés avec lui de nos plus beaux priviléges, c'est de continuer encore une guerre si injuste et si disproportionnée. Ne réfléchirons-nous jamais sur les suites terribles de cette guerre que nous osons faire à Dieu, en refusant d'obéir aux justes lois qu'il nous a imposées? Ignorons-nous l'appareil formidable avec lequel il vient à nous? Ignorons-nous sa toute-puissance, sa science infinie, son im-

ensité ; son éternité ? Qu'avons-nous à lui
pposer ? Notre liberté ? mais bientôt il va
ous en dépouiller ; pour nous charger de
haînes éternelles : notre corps, sa vigueur,
t jeunesse, sa santé ? mais bientôt, abattu
ar la maladie, devenu la proie de la mort,
escendu dans la pourriture et la poussière
u tombeau, quelle sera sa force, et de
uel secours nous sera-t-il ? Notre intrédu-
té ? voilà donc le dernier rempart que nous
ons à opposer aux foudres du Tout-puis-
nt. Peut-être notre ame n'est-elle pas im-
ortelle ; peut-être n'y a-t-il point d'autre
ie ; peut-être Dieu nous a-t-il créés sans
essein, et après cette vie n'y aura-t-il ni
ustice, ni châtiment, ni récompense ? Un
eut-être fait donc toute notre ressource ?
n doute impie et affecté contre la parole
xpresse du créateur, contre les plus pures
umières de notre raison, contre le sentiment
ntime de notre cœur, et les remords con-
nuels de notre conscience ; voilà donc le
ouclier sous lequel nous croyons pouvoir
n assurance mépriser les lois et braver les
enaces de celui qui nous a donné l'être,
ller fièrement à sa rencontre, entrer d'un
as intrépide dans son éternité, et n'avoir
en à craindre de sa justice et de sa toute-
uissance ! Mais que ce bouclier nous pa-
oîtra foible au lit de la mort ! Il nous échap-
era à mesure que nous approcherons du

moment décisif. La mort enfin nous en dépouillera, et nous livrera pour toujours à la justice terrible d'un Dieu vengeur.

2°. De la nécessité où est l'homme de demander la paix. 1°. Il faut la solliciter. Ah ! que notre intérêt du moins nous donne de la prudence ! Demandons la paix, puisque nous ne pouvons continuer la guerre sans nous perdre éternellement. 2°. Il faut la solliciter présentement, tandis que celui que nous avons offensé est encore loin de nous, et que nous n'avons encore aucune nouvelle de son approche ; car, lorsqu'une fois nous serons tombés entre ses mains, il n'y aura plus de paix à espérer. Ce seroit même une folie d'attendre pour la demander, qu'il soit arrivé chez nous, qu'il ait le bras levé sur nous, et qu'il commence à nous faire sentir le poids de son indignation et de sa colère. C'est tandis que nous sommes en santé, et que nous pouvons encore nous promettre quelque temps de vie, qu'il faut demander cette paix. 3°. Il faut la demander par un autre, et non par nous-mêmes. Qui sommes-nous, pour nous présenter devant Dieu et oser traiter de paix avec lui ? Que pouvons-nous lui offrir ? Que pouvons-nous faire ou souffrir qui puisse réparer sa gloire et satisfaire à sa justice ? Mais ce Dieu, aussi bon qu'il est grand, aussi miséricordieux qu'il est juste, a su pourvoir à

otre impuissance ; il nous a donné son
ropre Fils, son Fils unique et bien-aimé
our médiateur de la paix, réconciliateur
niversel du ciel et de la terre. O Dieu !
on Sauveur, mon unique espérance, c'est
vous que j'ai recours, c'est par vous, c'est
ar vos mérites que je demande la paix à
ieu votre Père, que j'ai si souvent et si
iévement offensé ! Hélas ! je vous ai offensé
ous-même, en abusant de vos dons, de
otre sang, en refusant votre médiation, en
profanant ; mais, ô Jesus ! je n'ai cepen-
ant de ressource que dans vos boptés et
ans vos mérites ; j'ose y recourir encore,
vous supplier de m'accorder la paix, ré-
olu que je suis de ne la violer jamais, et
e vous être éternellement fidelle !

3°. Des conditions de la paix que Dieu
:corde à l'homme. La première, qu'il ne
:ra rien changé à l'arrêt de mort porté con-
e le premier homme et toute sa postérité,
i aux suites humiliantes de cet arrêt, comme
s maladies, la concupiscence, les passions,
travail. La seconde, que nous écouterons
otre médiateur, que nous croirons à sa
orole, que nous exécuterons ses lois, que
ous suivrons ses exemples, que nous ap-
rendrons de lui l'usage que nous devons
ire de notre châtiment, et la manière de
faire servir à réparer, par les mérites du
ils, la gloire du Père. La troisième, que si

nous sommes fidelles à notre médiateur ; nous entrerons dans tous les droits, non pas de notre premier père, créé pur homme comme nous, mais dans tous ceux de notre médiateur, Dieu et homme tout ensemble, Fils unique de Dieu et héritier de tous ses biens. Quelle paix, grand Dieu! quelle paix! Eussions-nous jamais osé en demander une pareille! Quelle est digne de votre grandeur et de votre justice, de votre miséricorde et de votre magnificence! Je l'accepte, ô mon Dieu! et pour m'y conserver, je suis prêt à vous suivre, mon Sauveur, à porter ma croix avec vous, à renoncer à tout ce que je possède, à tout ce qui pourroit posséder mon cœur et le détourner de votre amour. *C'est une bonne chose que le sel; mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on? Il n'est plus propre ni pour la terre ni pour le fumier, mais on le jettera dehors.* A quoi s'exposent ceux qui refusent d'accepter cette paix de Dieu, et d'en remplir les conditions! O sel évanoui, c'est-à-dire, ô raisonnemens humains, ô prudence de la chair! à quoi aurez-vous servi, qu'à exclure du ciel, et à précipiter dans les flammes éternelles ceux qui vous auront écoutés? *Que celui-là l'entende, qui a des oreilles pour entendre!* Qu'il entende son Sauveur, et qu'il médite bien ces grandes vérités!

Oui, ô Jesus! mon engagement est d'être

otre Disciple, et j'en accomplirai les con-
litions, en pratiquant les moyens de salut
lont l'obligation est pour moi si générale,
i étendue, si indispensable ! donnez-moi la
orce d'élever l'édifice de la tour évangélique.
\idez-moi à surmonter le démon, ce tyran
mplacable de mon ame. Fortifiez-moi dans
e désir que je ressens plus que jamais de
ı'être qu'à vous dans le temps et dans l'éter-
nité ! Ainsi soit-il.

CXCIIIe. MÉDITATION.

Bonté de Jesus pour les Pécheurs, justifiée par trois Paraboles.

Première Parabole : De la brebis égarée. *Luc.* 15. 1-7.

Premier Point.

Murmures des Scribes et des Pharisiens.

1°. L'occasion de leurs murmures. *Or les publicains et les gens de mauvaise vie se venoient auprès de Jesus pour l'écouter, et les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuroient.* Jesus souffroit que les pécheurs et les publicains approchassent de lui, il daignoit même quelquefois manger avec eux. Etoit-ce donc là de quoi exciter des murmures ? O bonté infinie ! à quoi ne vous expose pas

votre amour pour les pécheurs ! mais vous supportez tout, et rien n'est capable de ralentir l'ardeur que vous avez pour leur salut. Vous leur parlez, vous les instruisez, vous les laissez approcher de vous, vous les consolez, vous leur donnez des témoignages d'une bienveillance toute spéciale. Eh ! qui m'empêchera donc d'approcher de vous avec confiance ! Hélas ! ne suis-je pas pécheur ? Me voilà donc, Seigneur, en votre présence et auprès de vous, prosterné à vos pieds. Parlez-moi, ô mon Dieu ! je vous écoute avec docilité, et bien résolu de vous obéir toute ma vie.

2°. La vraie raison de leurs murmures. C'étoit la jalousie, la haine qu'ils avoient contre Jesus. C'étoit moins aux pécheurs qu'ils en vouloient, qu'à Jesus qu'ils cherchoient à décrier en disant: *Cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, et mange avec eux.* Ainsi ces hommes critiques se faisoient-ils, de la grandeur des miséricordes de Jesus, une raison de le censurer, de soulever tous les esprits, et d'exciter l'indignation publique contre lui. Heureux sont ceux qui, se sacrifiant tout entiers au salut et à la sanctification des ames, prouvent les mêmes effets de la jalousie et de la haine ! Que ces hommes, dignes imitateurs du Sauveur par leur zèle et leur patience, nous doivent paroître respectables ! qu'ils sont dignes de notre confiance,

t que nous nous rendrions coupables devant
: Seigneur, en nous joignant à leurs enne-
ıis, en répétant les calomnies dont on les
harge, et en contribuant à les décrier!

3°. La réponse de Jesus à leurs murmu-
us. *Et il leur proposa cette parabole.* Ce fut
ıoins pour justifier sa conduite, que pour
ous instruire, que Jesus daigna répondre
ux murmures des pharisiens. Remarquons
e trait d'une bonté et d'une sagesse toute
ivine dans Jesus; c'est que, soit qu'il ait
reprendre ses Disciples de quelque faute,
u à répondre à quelqu'une de leurs ques-
ions, ou à réfuter les objections de ses
nnemis, il en prend toujours occasion de
ous instruire de vérités plus profondes.
C'est ainsi qu'en réfutant ici les murmures
les pharisiens par une parabole à laquelle il
a joint deux autres, il nous découvre toute
a tendresse de son cœur, il inspire la con-
iance aux pécheurs les plus désespérés, il
ıous instruit de nos devoirs, et nous mani-
este les secrets même du ciel. Méditons ces
livines paraboles avec tout le respect, toute
a reconnoissance et toute l'attention dont
ıous sommes capables.

Second Point.

Comment le Pasteur cherche la brebis égarée.

*Qui d'entre vous, possédant cent brebis, et
n ayant perdu une, ne laisse dans le désert*

les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller chercher celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ?

1°. Le pasteur cherche promptement la brebis égarée. Ce pasteur avoit cent brebis : attentif sur son troupeau, aussitôt qu'une brebis s'est égarée et ne marche plus avec les autres, il s'en aperçoit, et dès ce moment il se met à la chercher. Nous n'abandonnons point Jesus pour nous livrer au péché, sans qu'il s'en aperçoive et que son cœur en soit touché. Il ne diffère pas un moment à nous chercher. Le remords qui suit le péché est la première démarche de ce bon pasteur vers nous ; c'est sa voix qui nous rappelle à lui. Ensuite viennent les craintes, les frayeurs, les dégoûts, le désir de sortir d'un état si triste et si dangereux. Rappelons-nous ici tout ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ces circonstances, rappelons-nous les recherches empressées de notre divin pasteur pour nous ramener à lui, et ne cessons de lui en rendre nos actions de grâces.

2°. Le pasteur cherche par préférence la brebis égarée. Le berger qui s'aperçoit qu'il lui manque une brebis, laisse paître les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les pâturages du désert où il les a conduites, et il va chercher celle qui s'est égarée. Cette conduite si digne de louange justifioit celle

: Jesus, quand il eût été vrai qu'il eût
onné plus de temps à ramener les pécheurs
u'à instruire les justes. Elle justifie encore le
le éclairé des pasteurs et des directeurs
:s ames, qui, dans la concurrence des justes
d'un pécheur, donnent la préférence à
:lui-ci, aiment mieux se priver de la con-
)lation tranquille qu'ils goûteroient auprès
es ames justes, et se livrer aux travaux,
ıx fatigues, aux peines, aux dégoûts que
)n essuie à la poursuite d'une ame qui
égare et que l'on espère ramener. Cette
rconstance de la parabole, appliquée à la
râce de Jesus-Christ, n'est pas rapportée
our nous faire entendre que Jesus aban-
onne les justes pour chercher le pécheur,
ıais seulement pour nous faire comprendre
/ec quelle ardeur, avec quelle charité il
ous vient chercher jusque dans nos déré-
emens.

3°. Enfin le pasteur cherche constamment
brebis égarée; il la cherche jusqu'à ce
ı'il l'ait trouvée. Sans cette constance, ô
ivin Pasteur de mon ame! sans cette per-
:vérance à me chercher, hélas! où en se-
)is-je! Combien de fois ai-je rejeté votre
)ix comme importune! Combien de fois
-je fui devant vous, pour échapper à vos
)ursuites et demeurer dans mon égare-
ent! Mais rien ne vous a rebuté; vous avez
ıfin vaincu mes résistances, vous m'avez

trouvé, et je suis à vous. Ah ! si quelqu'un périt, c'est qu'il s'obstine à vous fuir, et qu'il persévère dans son obstination jusqu'à la mort.

Troisième Point.

Comment le Pasteur traite la brebis trouvée.

Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules.

1°. Il la traite avec douceur. Il ne s'irrite point contre elle, il ne la maltraite point, il ne se plaint pas de la peine qu'elle lui a donnée. Dès qu'un pécheur rend les armes et forme la résolution de revenir à Dieu, les reproches cessent, les remords se taisent, la conscience ne parle plus que pour consoler et animer : une paix secrète et intime se répand dans le cœur, l'avertit que c'est son Dieu à qui il revient, et qu'il n'auroit jamais dû abandonner.

2°. Il la traite avec compassion. La brebis s'est fatiguée dans ses longs égaremens, comment pourra-t-elle retourner au troupeau ? Le bon pasteur lui en épargne la peine ; il est touché de l'état de foiblesse et d'abattement où il la voit ; il la charge sur ses épaules, et la porte lui-même au troupeau. Un pécheur sincèrement converti se trouve prévenu d'une grâce si abondante, qu'il marche moins qu'il n'est porté. Rien ne lui coûte, rien ne lui fait peine. L'aveu de ses fautes, les

les rigueurs de la pénitence, dont auparavant il étoit effrayé, sont aujourd'hui sa consolation.

3°. Il la reçoit avec joie. Jesus, la joie éternelle des bienheureux, veut bien se réouir de la conversion d'un pécheur. Qu'un Pasteur zélé, qui, par ses travaux, sa douceur, sa constance, a contribué au retour d'un pécheur, en ressent de joie ! que le pécheur converti en ressent lui-même. O sainte joie ! mille fois plus douce que toutes les joies du monde ! O joie qui doit être suivie d'une joie infinie et éternelle !

Quatrième Point.

Comment le Pasteur fait éclater sa joie.

Et étant retourné en sa maison, il assembla ses amis et ses voisins, et il leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue. Il ne parle point des autres brebis qui se sont égarées, il ne parle point de l'inquiétude qu'il a ressentie de la perte de celle-ci, de la fatigue qu'il a essuyée à la chercher, de la peine qu'il a eue de la porter; non : il n'est occupé et il ne parle que de la joie qu'il ressent de l'avoir retrouvée. Ces sentimens sont naturels, et on comprend assez que la chose doit se passer ainsi entre le berger et ses amis; mais ce qu'on n'auroit jamais compris, ce qu'on n'auroit même jamais soupçonné, c'est que

la joie que fait éclater ce berger pour sa brebis retrouvée, fût la figure de la joie du ciel à la conversion d'un pécheur. Oui, ajoute Jesus-Christ : *Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence*, c'est-à-dire, qui n'ont pas besoin d'un pareil changement et d'un pareil retour.

Vous nous l'assurez, ô mon Sauveur, et je le crois; n'est-ce pas en effet vous-même qui vous êtes représenté sous la figure de ce berger charitable ! Et si vous vous réjouissez de la conversion du pécheur, comment tout le ciel ne s'en réjouiroit-il pas ? comment, sur la terre, votre Eglise ne s'en réjouiroit-elle pas ? N'est-ce pas de votre esprit que vivent les bienheureux du ciel et les justes de la terre ? O ! que cette vérité est grande ! qu'elle est consolante et pour ceux qui travaillent à la conversion des pécheurs, et pour le pécheur qui se convertit, et pour celui qui s'est converti ! Je me regarde, ô Jesus ! du nombre de ces derniers; voudrois-je donc, par mes rechutes, troubler la joie que je vous ai causée, ô divin Pasteur ! la changer en deuil, et affliger de nouveau votre cœur ? Ah ! plutôt mourir, Seigneur, plutôt mourir ! Ainsi soit-il.

CXCIVe. MÉDITATION.

econde Parabole ; de la drachme retrouvée.
Luc. 15. 8-10.

Premier Point.

Du dessein de cette Parabole.

U qui est la femme qui, ayant dix drachmes : en ayant perdu une, n'allume la lampe, et, alayant la maison, ne la cherche avec grand oin jusqu'à ce qu'elle la trouve. Le dessein de ette parabole est le même que celui de la récédente. Mais Jesus-Christ ajouta celle-i à la première, pour nous faire comrendre,

1°. Combien il nous est important de onnoître l'excès de ses miséricordes et les isposition de son cœur par rapport au écheur, soit pour l'encourager au retour, oit pour animer les ministres et tous les delles à procurer ce retour. C'est pour cela u'après cette parabole, il en ajoute encore ne troisième.

2°. Combien il désire la conversion du écheur. Il met ici, pour le sujet de la paraole, une femme au lieu du berger qui fait : sujet de la première. N'est-ce pas pour ous mieux faire sentir les mouvemens de

sa tendresse, l'ardeur de ses désirs, et les empressemens de sa miséricorde ?

3°. Combien le pécheur qui peut encore se convertir, lui est cher, et combien il est encore précieux à ses yeux. Dans la première parabole, c'étoit un riche berger qui n'avoit perdu que le centième du nombreux troupeau qu'il possédoit. Ici c'est une femme peu fortunée, qui n'a pour tout trésor que dix drachmes, et qui, venant à en perdre une, perd le dixième de tout ce qu'elle a. La même gradation se trouve dans la troisième parabole, quoique sous une image plus noble, où l'on voit un père opulent, qui, n'ayant que deux enfans, vient à en perdre un. C'est sous ces idées aimables, ô divin Jesus ! que vous nous peignez la tendresse de votre cœur et l'amour que vous nous portez, lors même que nous vous avons offensé ; ah ! qui pourroit ne pas vous aimer ! Une si grande clémence, quand nous n'en serions pas l'objet, mériteroit notre amour ; mais c'est nous qu'elle regarde, c'est moi sur qui vous l'exercez, c'est moi que vous avez ainsi aimé, lorsque j'étois votre ennemi : et je pourrois maintenant ne pas brûler d'amour pour vous, et je pourrois vous offenser encore !

Second Point.

Du soin de cette femme à chercher la drachme perdue.

1°. Elle allume une lampe, qui est ici le symbole de la foi. A peine un pécheur a-t-il commis le premier péché, que la lumière brille à ses yeux, et que toute sa foi semble se réveiller. Il sent alors ce que c'est que d'avoir perdu Dieu, et d'être déchu de son amitié. Cette foi le poursuit par-tout, le trouble, l'épouvante. Tantôt il voit les flammes vengeresses et éternelles auxquelles son état l'expose; tantôt la pensée de la mort le frappe, lui en fait envisager la dernière heure, comme le terme fatal de tous ses plaisirs, lui découvre la vanité du monde, la briéveté et l'incertitude de la vie; tantôt une lumière plus douce lui fait espérer un retour facile et un accueil favorable. Dieu ne se lasse point de lui présenter la lampe de la vérité, jusqu'à ce qu'il ait ouvert les yeux et reconnu son erreur. Mais, hélas! souvent cette lumière est importune, et ce pécheur voudroit s'y dérober; il voudroit même pouvoir l'éteindre, et souvent il fait pour cela d'inutiles efforts! Ah! malheur à celui qui, par la multitude de ses péchés, par ses sacriléges, par son obstination et ses impiétés, en est presque venu à bout!

2°. Cette femme balaye la maison, et

jusque dans les balayures même elle cherche la drachme perdue. C'est ainsi que quelquefois Dieu représente vivement au pécheur l'indignité et l'ordure de toute sa conduite, pour lui en inspirer de l'horreur et le faire rentrer en lui-même. C'est ainsi que, jusque dans l'excès de ses débauches, et dans le crime même, le pécheur se sent inquiété, troublé, effrayé, dégoûté.

3°. Cette femme cherche avec soin, visite tout, examine tout, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la drachme qu'elle a perdue. Avec quel soin et quelle prévénance Dieu ne cherche-t-il pas le pécheur dans les plaisirs et dans les afflictions, dans la santé et dans la maladie, dans la solitude et dans les compagnies ! et cela malgré ses mépris, ses rebuts, ses péchés multipliés ; en sorte qu'il n'y a qu'une obstination diabolique, et la mort dans ce funeste état, qui puissent soustraire ce pécheur aux tendres recherches d'un Sauveur plein de miséricorde, pour les livrer entre les mains d'un juge redoutable, qui ne peut plus suivre que les lois rigoureuses de sa justice. Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu ! pour la bonté infinie et la longue patience avec laquelle vous m'avez cherché. Je vous remercie, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur, de ce que vous n'avez pas permis que je sois mort dans le péché, de ce que vous avez vaincu mes

résistances, et de ce que je suis maintenant à vous, résolu de vous servir et de vous aimer toute ma vie. Faites-moi cette grâce, ô mon Dieu! et soutenez-moi dans la résolution que je forme, et que je ne tiens que de vous!

Troisième Point.

Application de cette parabole au pécheur.

Les Pasteurs de l'Eglise peuvent s'appliquer cette parabole, et y voir ce qu'ils doivent faire pour retrouver leurs brebis, ramener les pécheurs à la pénitence, et à Dieu dont ils sont les ministres; l'obligation où ils sont d'allumer la lampe de la foi par l'instruction, de balayer la maison en retranchant les scandales, et enfin de chercher avec soin la drachme perdue. Appliquons aussi cette parabole au pécheur même qui songe à se convertir, et qui veut répondre aux recherches empressées de son Sauveur. Il doit, à l'exemple de cette femme, pour recouvrer la drachme précieuse de la grâce qu'il a perdue.

1°. Prendre en main le flambeau de la loi de Dieu, pour voir en quoi il a péché contre Dieu, contre le prochain, contre les devoirs de son état, et contre soi-même

2°. Balayer sa maison, ôter de son cœur toute affection au péché, toute haine, toute rancune, toute antipathie; retrancher toute

occasion de péché, jeux, spectacles, mauvaise compagnie, tableaux et livres dangereux; détruire le mal qu'il a fait, réparer le scandale qu'il a donné, rétablir la réputation qu'il a ôtée, restituer le bien d'autrui qu'il a retenu, se réconcilier avec ses ennemis :

3°. Chercher avec soin et sonder ses dispositions sur le passé et sur l'avenir; examiner s'il n'oublie rien, s'il se rappelle ses péchés; enfin les déclarer avec sincérité, sans rien cacher, sans rien déguiser, et accomplir fidellement les avis qui lui seront donnés et la pénitence qui lui sera enjointe.

Quatrième Point.

De la joie que cause la drachme retrouvée.

Et après l'avoir retrouvée, elle assemble ses amis et ses voisines, et elle leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avois perdue. Je vous dis que c'est de même une grande joie parmi les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence. Pécheurs, ne plaignez pas la peine qu'il doit vous en coûter pour faire une sincère pénitence et parvenir à une véritable conversion! Ah! que cette peine sera abondamment récompensée, par la joie ineffable qui vous en reviendra! l'Enfer en frémira, le monde s'en plaindra, les méchans en murmureront; mais la joie régnera dans votre cœur, elle

égnera dans l'Eglise et dans le cœur de vos rais amis ; elle régnera dans le cœur de esus votre Sauveur, dont la joie divine era la source de celles que vous éprouverez ous-mêmes ; enfin elle régnera parmi les Anges même.

Il est donc vrai, ô bienheureux habitans lu ciel ! que vous prenez intérêt à ce qui ous regarde, que vous vous réjouissez de otre conversion, de notre persévérance, le nos bonnes œuvres, de tout ce que ous faisons, et de tout ce qui peut nous éunir à vous ! Ah ! quand sera-ce que nous ous trouverons avec vous, pour louer et énir le Dieu qui nous a créés, et le Sauveur ui nous a rachetés ! ô charitables esprits, fidelles gardiens de nos ames, et vous leurs concitoyens, ô Saints que la terre a donnés au ciel, et dont plusieurs ont été pécheurs comme nous, priez tous pour nous, qui sommes encore dans les périls du voyage, afin que nous parvenions, comme vous, au port de la bienheureuse éternité ! Ainsi soit-il.

CXCV^e. MÉDITATION.

Troisième parabole : de l'Enfant prodigue.

Folie de son départ. *Luc.* 15. 11-13.

PREMIER POINT.

L'Enfant prodigue quitte la maison paternelle.

JESUS-CHRIST leur dit encore : Un homme avoit deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui me doit revenir de votre bien. Et le père leur partagea son bien.

Ces deux frères prirent chacun ce qui leur étoit échu en partage ; mais ils ne l'employèrent pas de la même sorte. L'aîné demeura avec son père, sans jamais manquer à l'obéissance qu'il lui devoit, le plus jeune, au contraire, n'eut pas plutôt obtenu ce qu'il avoit demandé avec instance, qu'il se sépara de son père. Pourquoi cette conduite ? Avoit-il quelque raison d'en user de la sorte ? Aucune. Et nous, quelle raison avons-nous eue d'abandonner Dieu, notre Créateur et notre Père ? Aucune.

1°, Le Prodigue ne pouvoit se plaindre du caractère de son père. Etoit-ce un homme dur, austère, impérieux, avare, de mauvaise humeur, bizarre ? Rien de tout cela. Au contraire, c'étoit un père tendre, bon

généreux, compatissant, familier avec ses enfans, leur ami, ne leur refusant rien, leur accordant tout ce qui pouvoit être accordé, comme il paroît par la complaisance qu'il eut de faire les partages, lorsque le cadet le désira, de peur sans doute de le contrister. O le tendre père! failloit-il jamais songer à le quitter? Mais Dieu n'étoit-il pas plus que tout cela à votre égard, ô pécheur! Vous étiez sa créature! par sa grâce, ils vous avoit adopté pour fils, il avoit pour vous tout l'amour d'un père et toute la tendresse d'une mère; il vous assuroit que si vous persévériez de demeurer avec lui, il vous donneroit un royaume et un royaume éternel; et un père si tendre, si bienfaisant, si puissant, vous l'avez abandonné! L'avez-vous bien pu? Et comment vous y êtes-vous déterminé? Ah! quelle folie, quelle ingratitude!

2°. Le Prodigue ne pouvoit pas se plaindre du traitement qu'il recevoit dans la maison paternelle. Pouvoit-il jamais espérer d'être mieux? Rien ne lui manquoit. Sans se mettre en peine de rien, il vivoit dans l'abondance, il étoit pourvu de tout, il avoit tout ce qu'il pouvoit honnêtement désirer. Et vous, pécheur, étiez-vous moins bien traité dans la maison de votre Dieu! Revêtu de sa justice, vivant de sa grace, nourri de sa divinité, n'étiez-vous pas dans l'abondan-

ce, de tous les biens spirituels? Votre père n'avoit-il pas ordonné que tout ce que vous demanderiez vous fût accordé? Attendoit-il même que vous demandassiez, et ne prévenoit-il pas non-seulement vos besoins mais encore vos désirs, N'étiez-vous pas son fils, et son fils chéri? Que vous manquoit-il dans la maison si abondante, si si opulente de ce père, aussi riche que libéral? et c'est cette maison que vous avez adandonnée!

8°. Le Prodigue ne pouvoit pas se plaindre de la vie qu'on menoit dans la maison de son père. C'étoit une vie noble, glorieuse, honorable, sans tache et sans reproche, qui se passoit dans une honnête joie, dans la paix, dans l'union, dans la régularité, avec l'estime et l'approbation de tout le monde. Une telle vie n'avoit-elle pas de quoi le charmer? Oui, elle l'avoit charmé jusqu'alors, il en avoit fait ses délices, mais certaines idées sont entrées dans son esprit, et obsèdent son imagination, il fréquente certains amis, il a prêté l'oreille à leurs discours! il a vu leur manière de vivre, il a entendu l'histoire de leurs amusemens et de leurs plaisirs, et il n'est déjà plus le même: les choses ont changé à son égard. La maison paternelle lui paroît une prison: ses passions naissantes y trouvent de la contrainte, la dépendance d'un père plein de tendresse

lui paroît un joug insupportable, la personne même de son père, celle de son frère, et leur genre de vie, tout lui cause un dégoût et un ennui mortel, dont il croit ne pouvoir se délivrer qu'en quittant la maison. Il lui tarde de s'en voir éloigné, et il ne se croira heureux que du jour qu'il en sera parti. Alors il sera libre, plus de gêne, plus de dépendance, liberté entière bonheur parfait. Voilà ce qui le flatte! et ce qui lui fait faire la démarche insensée de se séparer du meilleur de tous les pères. Ah! je ne me reconnois que trop dans ce portrait. Le joug du Seigneur si plein de douceur, que j'avois porté avec tant de joie, de charmes et de délices, cette vie pure et innocente où je ne craignois que le péché, cette régularité de conduite, accompagnée d'une si douce paix, l'assiduité à mes devoirs, à la prière, aux exercices de piété, la réception fréquente des Sacremens où je trouvois tant de consolation; le recueillement intérieur où je goûtois un si doux repos, tout cela ne m'est devenu à charge, ennuyeux, insupportable, que du moment où prêtant l'oreille aux suggestions de la nature et du Démon, j'ai cru qu'en secouant toute contrainte et toute gêne, je trouverois la liberté et le vrai bonheur. O folle pensée, qui m'a fait quitter mon père abandonner la maison paternelle, et avec elle toute ma joie, toute ma félicité!

Second Point.

L'Enfant prodigue quitte son pays.

Il le quitte sans réflexion, et par amour du libertinage, et c'est ce qui paroît,

1°. Par la précipitation de ses démarches. Quelque temps après, ce jeune homme ayant rassemblé tout ce qu'il avoit, s'en alla dans un pays éloigné. Après les partages faits, le fils aîné, sans changer de conduite, resta auprès de son père, lui laissant, comme auparavant, l'administration des biens qu'il lui avoit assignés. Il n'en fut pas ainsi du plus jeune; il prit l'administration de ses fonds, et peu de jours après, sans se donner le temps de réfléchir et de délibérer, il fit connoître l'usage qu'il en vouloit faire. Lorsqu'on a commencé à se retirer de Dieu, pour vivre à sa liberté, en peu de temps l'on fait de grands progrès dans le vice. Ce n'est plus une route où l'on marche, c'est un précipice où l'on tombe avec rapidité.

2°. Par la vente de ses biens. Des biens-fonds ne lui auroient rapporté qu'un revenu annuel, quoiqu'abondant; ils auroient exigé des soins et des attentions, ils auroient même demandé sa présence, ou ne lui auroient pas permis de s'écarter bien loin et pour long-temps; mais une grande quantité d'argent tout à la fois, avoit de quoi flatter sa vanité et éblouir ses yeux; elle ne deman-

ir point de soins, il n'avoit qu'à y puiser, elle lui paroissoit inépuisable; elle étoit mmode, facile à transporter, et avec elle on pouvoit manquer d'être bien reçu par-tout. dénature donc tous les biens de son héri- ge, meubles, immeubles, terres, maisons; se presse de vendre tout, et on peut pen- à quel prix: il en fait une somme consi- rable, dont il a enfin le plaisir de se voir maître. A quoi appliquerons-nous cette nduite insensée? Ne nous représente-t-elle s l'échange malheureux que fait un pé- eur des maximes de vertu selon la foi, ur les maximes de vertu selon le monde; le juste vit de la foi; les maximes de la sont son bien et son patrimoine: or, on ces maximes, il faut veiller sur soi- me mortifier ses passions, prier, méditer, quenter les Sacremens: voilà les biens, là l'héritage que Dieu notre Père nous a sé; mais ces biens demandent des soins des assiduités; et quand on commence à tter Dieu, on se défait de toutes ces ximes, on les change avec celles du mon- , et bientôt, comme le monde, on fait sister toute la religion et la vertu dans la bité et l'honneur: maxime sommaire et égée, commode et aisée, flatteuse et ouissante, que l'on débite avec faste, c laquelle on se croit bien pourvu, et qui s met en droit de mépriser ceux qui exi-

gent autre chose. Ah! quand on en est là, on est bien près de sa ruine!

3°. Par son départ dans un pays lointain. Ayant rassemblé le produit de tout son bien, et en ayant fait une somme, il part, il quitte, non plus la maison, mais la ville. Il y eût eu trop de témoins, de surveillans. Il quitte non-seulement la ville, mais encore le pays. Il eût pu trouver dans la même province des parens ou des amis qui l'auroient gêné dans ses plaisirs, et il veut s'y livrer sans contrainte; il passe dans un autre pays, non pas encore dans un pays voisin, on eût pu de là savoir de ses nouvelles, et là encore il eût pu recevoir des avis. Hélas! qu'il en coûte de peines pour pouvoir vivre tranquille dans le libertinage! Il en coûteroit bien moins pour vivre dans l'ordre, dans la retenue et la piété. Mais, quoi qu'il en coûte, il a commencé, il en veut venir à bout: il part, il marche à grandes journées, et se rend enfin dans un pays lointain, dans un pays inconnu, où jamais ni père, ni frère, ni parens, ni amis ne pourront troubler les délices qu'il va goûter. O entreprise inconsidérée! O départ peu réfléchi! Hélas! n'est-ce pas ainsi que par mes péchés je me suis éloigné de Dieu? Ne l'ai-je pas fui le plus loin qu'il m'a été possible? N'ai-je pas mis en oubli sa loi, ses menaces, ses promesses, ses bienfaits? N'ai-je pas rompu avec tous ceux qui pou-

voient me donner de salutaires conseils ? N'ai-je pas lié avec des personnes qui auparavant m'étoient inconnues, et qui ne pouvoient que me perdre ? Ne me suis-je pas mis au-dessus de tout ce qu'on pouvoit dire, de tout ce qu'on pouvoit penser de moi, pour me livrer sans contrainte à mes passions et à mes plaisirs ? Mais comment tant d'efforts pour me satisfaire m'ont-ils réussi ?

Troisième Point.

L'Enfant prodigue dissipe tout son bien.

Il le dissipe sans ménagement, par amour du luxe et de la débauche. *Il s'en alla dans un pays éloigné, où il dissipa tout son bien en débauche.* Quelle fut cette dissipation ?

1°. Ce fut une dissipation méprisable dans sa prodigalité. Le voilà donc ce jeune insensé au comble de ses souhaits, à l'abri de toute inspection, affranchi de toutes remontrances, maître d'employer comme il lui plaît tout l'argent qu'il a retiré de sa légitime. Il ne tarda pas à abuser de cette liberté. Il commença à paroître avec un luxe qui annonçoit ses intentions, et qui lui attira bientôt un grand nombre d'amis tels qu'il les méritoit. Festins, danses et concerts, des débauches de toute espèce partageoient tour-à-tour les momens de sa vie ; il y passoit les jours et les nuits, et tout flattoit ses désirs.

Il triomphoit au milieu de sa félicité ; ses amis applaudissoient à tous ses goûts, célébroient sa gloire, et exaltoient sa magnificence. Mais des amis libertins ne s'aiment point, et ils ne sauroient s'estimer. On peut bien croire que ceux du Prodigue le méprisoient ; que hors de sa présence, ils se jouoient de sa simplicité et de sa folie, qu'ils le regardoient comme leur dupe et en faisoient le sujet ordinaire de leurs satires et de leurs railleries les plus piquantes. C'est ainsi du moins que la chose se passe ordinairement. Vous vous fiez à ces amis qui vous ont perverti, vous croyez vous en faire estimer en les surpassant ; déjà vous montrez avoir moins de pudeur et moins de religion qu'eux, vous êtes plus hardi qu'eux dans les blasphèmes et dans les obscénités que votre bouche prononce, et dans les désordres auxquels vous vous livrez ; car souvent en applaudissant à vos excès, ils les abhorrent, et vous méprisent.

2°. Ce fut une dissipation courte dans sa durée. La vie que menoit le Prodigue, et après laquelle il avoit tant soupiré, étoit pour lui pleine de charmes ; mais elle ne pouvoit pas durer, et elle ne dura pas. Bientôt son argent s'épuisa, et tout son bonheur s'évanouit. Le bonheur qui ne consiste que dans le péché, est toujours de courte durée. Le bonheur qu'on fait consister dans la

atisfaction des sens, n'est qu'un bonheur maginaire. A peine l'a-t-on goûté, qu'il lisparoît, et ne nous laisse de lui-même u'un souvenir amer et plein de remords. .e bonheur qu'on goûte dans la vertu est le eul véritable, parce qu'il est le seul qui ait le la consistance. Il se soutient dans l'afflic- ion et la disgrace, dans la maladie et les langers de la mort : il se soutient à la mort nême, et il nous suit au-delà du trépas. Au ontraire, et dans tous ces cas, le bonheur les sens nous abandonne, et le crime qui ious en reste nous tourmente, nous effraie, :t nous poursuit jusque dans l'autre vie,)our s'y changer en un tourment éternel.

3°. Ce fut une dissipation inquiète dans a fin. Quelles durent être les inquiétudes lu Prodigue, lorsqu'il s'aperçut que les onds commençoient à lui manquer, et que)ientôt il ne lui resteroit plus rien? En effet, 'argent finit, et avec lui les plaisirs s'envolè- ent, les amis disparurent, et le Prodigue e trouva abandonné à lui-même et livré aux)lus inquiétantes réflexions. Heureux encore i elles l'avoient engagé à un prompt retour! Mais il s'obstina dans sa misère, et en s'y)bstinant il y mit le comble. O pécheur! 'ous êtes enfin parvenu à ce que vous pré- endiez, vous vous êtes livré avec une liberté :ntière, sans frein et sans mesure à tous vos lésirs, vous avez oublié Dieu, sa loi et sa

présence, vous avez étouffé la voix de la conscience, de la nature et de l'honneur, pour n'écouter que celle de vos passions. Heureux état! Vous en avez goûté les charmes, mais charmes trompeurs qui n'ont pu se soutenir long-temps, vous les avez déjà vu finir; l'ennui, le dégoût, une tristesse profonde et involontaire, une sombre mélancolie leur ont succédé. Ah! tout cela vous étoit inconnu au service de Dieu! Où est maintenant cette paix du cœur, cette sérénité du visage, cette douceur de caractère, cette uniformité d'humeur, cette noblesse de sentimens, cet amour de la vertu; cette délicatesse de conscience, cette tendresse de dévotion, cette attention à vos devoirs, ce goût de Dieu, de la prière, et des bonnes œuvres? Où est même cette probité et cet honneur dont vous vous vantiez, biens plus précieux que l'or et les pierreries? Hélas! tout est perdu, tout est dissipé, et qu'allez-vous devenir dans l'état d'indigence et de misère où vous vous trouvez? Ah! ne continuez pas d'imiter le Prodigue, profitez de vos premiers malheurs pour revenir à votre père, n'attendez pas à en éprouver de plus funestes contre lesquels il ne vous resteroit peut-être plus de ressources!

O mon Dieu! quelle a été ma folie en vous abandonnant pour me livrer au péché! Hélas! que puis-je trouver en m'éloi-

gnant de vous, ô mon adorable Sauveur! Rappelez-moi de mon égarement, cherchez, sauvez mon ame, ô le plus tendre des pères! rendez-moi à cette joie, à cette félicité que j'ai perdu par le péché, en m'attachant à vous par les liens les plus étroits d'un amour inaltérable. Ainsi soit-il.

CXCVIe. MÉDITATION.

Première suite de l'Enfant prodigue.

Malheur de son séjour dans le pays étranger. *Luc.* 15. 14-16.

PREMIER POINT.

De la famine qui régna dans le pays où il s'étoit retiré.

1°. FAMINE réelle. *Après qu'il eut tout dissipé, il survint une grande famine en ce pays, et il commença à être dans l'indigence.* A l'abri de toute inspection, affranchi de toute remontrance, le Prodigue a dissipé ses biens dans le luxe et dans la débauche, et pour surcroît de malheur, une famine qui survient et qui désole le pays où il s'est retiré, le réduit à la dernière misère. C'est un fait certain que la région des pécheurs est une région désolée par la famine, et qu'elle n'est habitée que par de faméliques. N'en croyez pas l'apparence; au dehors tout

paroît brillant, on n'y parle que joie, de plaisirs, de satisfaction, de divertissement; mais examinez de plus près, tâchez de pénétrer jusqu'au cœur de quelqu'un de ces prétendus heureux qui vous paroissent si satisfaits, si contens, et vous ne trouverez qu'un homme tourmenté jour et nuit par des désirs brûlans, par des souhaits chimériques, par des caprices bizarres, par des goûts dépravés, par une situation d'esprit inquiète, et à laquelle il manque toujours quelque chose pour rendre le cœur content.

2°. Famine extrême. On ne sauroit dire jusqu'à quel point se fait sentir la faim dévorante qui tourmente celui qui s'éloigne de Dieu, et qui persévère dans cet éloignement. A peine ceux qui sont sortis de cette terre de malédiction peuvent-ils l'exprimer. Vous êtes étonné de la dissipation continuelle où vit celui-ci, des amusemens frivoles dont s'occupe celui-là, des mouvemens et des peines que se donne cet autre. Ici vous voyez un riche qui travaille sans cesse à s'enrichir, là un autre fort élevé qui s'efforce de monter encore; ailleurs, un voluptueux toujours avide de plaisirs, toujours occupé à s'en procurer de nouveaux. Vous n'en seriez pas surpris, si vous connoissiez la faim qui les dévore, et qu'ils s'efforcent en vain d'assouvrir et de modérer. Mais ce qui doit vous étonner

davantage, c'est que leur faim est de telle nature, que plus ils lui accordent et plus elle augmente. Ah! c'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse remplir notre cœur et satisfaire pleinement notre ame. Revenez donc à lui, pécheur, et vous trouverez la fin de vos tourmens, vous vous rassasierez de l'abondance qui règne dans sa maison, et vous vous nourrirez de sa divinité même.

3°. Famine générale. Ne pensez pas qu'il y ait un seul pécheur, s'il persévère dans son péché, qui puisse être exempt des atteintes de cette famine. Il n'est point de précautions qui puisse l'en garantir. Celui qui a perdu Dieu, a tout perdu, et il ne lui reste plus rien. Quand le Prodigue eut dissipé tout ce qu'il avoit, il ressentit toute l'horreur de la famine. L'eût-il jamais pensé qu'il dût un jour, qu'il dût sitôt être réduit à cet état! O jeune inconsidéré! qui vous a conduit dans ce malheureux pays! Qu'allez-vous devenir? De quel côté vous tourner? Irez-vous trouver ces amis de votre dissipation, ces compagnons de vos débauches, ces complices de vos désordes? Les croyez-vous en état de vous soulager, de vous consoler, de vous nourrir? Ah! comme vous, ils sont dans la dernière misère, ou s'ils sont en état d'apporter quelque soulagement à vos maux, hélas! ils n'en sont pas même touchés! Sortez donc prompte-

ment d'un pays qui vous a été si funeste, revenez à la maison de votre père, et faites-lui l'humble aveu de votre égarement. Mais non, plutôt que de prendre une résolution si sage, il est déterminé de tout tenter; peut-être que les temps changeront, et que son sort deviendra plus doux, s'il peut encore le soutenir quelque temps... O espoir insensé, qui va mettre le comble à son infortune, et qui en a perdu tant d'autres!

Second Point.

De la condition où il fut obligé de se mettre.

1°. Du maître qu'il sert. *Il alla donc se mettre au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya à sa métairie pour garder les pourceaux.* Le Prodigue, résolu de rester dans le pays, malgré la famine qui y régnoit, ne trouva qu'un expédient pour pouvoir subsister; ce fut, après avoir tout vendu et tout dissipé, de se vendre lui-même, ou plutôt de se donner, de se faire esclave, pour avoir du pain. Celui à qui il se livra, étoit un citoyen de la ville, homme puissant, mais sans compassion. Celui qui pêche se fait esclave, et de qui? du péché, du Démon, de sa passion, de l'habitude du péché. Quel Maître! en est-il de plus cruel? Quel esclavage! en est-il de plus honteux? O enfant de Dieu? rougissez de vous être dégradé jusqu'à ce point, brisez vos liens, rompez vos

vos chaînes, et revenez au Seigneur votre Dieu et votre Père !

2°. Du lieu où il sort. Le Prodigue eût été encore moins à plaindre, s'il n'eût eu que cet homme pour maître, et qu'il eût pu rester auprès de lui ; mais dès qu'il se fut mis en son service, ce maître l'envoya à une de ses métairies, où ce malheureux Prodigue trouva autant de tyrans qu'il y avoit de personnes pour la gouverner. Voilà donc où a abouti cette liberté tant vantée, tant désirée, tant recherchée ! O insensé ! l'obéissance filiale, une soumission douce et honorable à l'égard d'un père qui vous aimoit ; et auprès de qui rien ne vous manquoit, vous a paru insupportable, et vous voilà l'esclave d'un maître étranger et impérieux, vous voilà relégué dans une métairie, et devenu le jouet de gens grossiers, qui n'auroient osé autrefois paroître devant vous qu'avec respect ! O vous, pécheur à qui le joug du Seigneur, le poids léger et glorieux de sa sainte loi ont paru trop pesans, à quel dur et honteux esclavage vous êtes-vous réduit ! Devenu esclave du Démon et de mille tyrans qui vous possèdent, esclave d'une passion dominante et de mille autres passions qui vous tyrannisent, voilà où vous a conduit la fausse liberté que vous avez recherchée, en abandonnant le Seigneur votre Dieu et votre Père. Joug accablant,

sous lequel vous gémissez et vous désespérez, sans pouvoir vous résoudre à briser des fers que vous aimez et que vous détestez tour à tour ! Et dans quels endroits traînez-vous ce joug honteux? Quels sont les lieux que vous fréquentez et où votre maître vous envoie? Lieux de crapule, de débauches, de prostitution et de péché, pour les temples de Dieu, vous ne les connoissez plus, ou si vous y paroissez encore quelquefois, c'est pour les profaner et y porter le scandale.

3° De l'emploi dans lequel il sert. Le maître, en l'envoyant à sa métairie, eut soin de lui assigner pour emploi, celui de garder les pourceaux. Quel emploi pour un enfant de famille! Dure nécessité mais à quoi ne se résout-on pas quand on manque de pain? Avec quelle hauteur de vils mercenaires ne lui commandent-ils pas ? Quelle chute pour un jeune homme qui vivoit chez lui dans la splendeur, environné de domestiques respectueux, et prêts à exécuter ses ordres au moindre signe de sa volonté! Ce n'est pas avec moins d'empire et de dureté que la passion commande à celui qui s'est fait son esclave, et l'emploi auquel elle l'applique n'est pas moins bas et moins honteux. Cette ame, tandis qu'elle fut fidelle à Dieu, et quelle lui fut unie, ne s'occupoit que des nobles idées de la divinité et d'une éternelle félicité. Les Anges la ser-

voient, Jesus-Christ l'adoptoit, Dieu étoit son Père, les bienheureux du ciel et les justes de la terre étoient ses amis, ses concitoyens, ses frères; mais devenue par le péché esclave du Démon, et persévérant dans cet esclavage, de quoi s'occupe-t-elle: quelles idées conçoit-elle: quelle est sa compagnie: à quoi emploie-t-elle ses soins? Les démons la gouvernent, mille et mille péchés l'obsèdent et l'environnent, les réprouvés l'attendent, toutes ses pensées et ses actions sont des pensées et des actions qui ne méritent que la honte, l'opprobre et l'enfer. Les passions, les crimes, les Démons, voilà le vil troupeau qui l'occupe, et auquel elle consacre son repos, ses peines et ses soins.

Troisième Point.

De la langueur où il tomba faute de nourriture.

1°. De la nourriture à laquelle il s'étoit attendu. *Et il eût bien voulu se rassasier des écosses que les pourceaux mangeoient, mais personne ne lui en donnoit.* En s'abaissant au vil état de porcher, il ne comptoit pas être nourri délicatement; il pensoit bien qu'il falloit renoncer aux délices de sa première condition, mais il espéroit au moins qu'il y trouveroit une nourriture convenable et suffisante, quoique grossiere. Telle est l'espérance du pécheur, en se faisant esclave du péché. Il sent bien qu'il s'avilit, que

les plaisirs qu'il se promet sont grossiers et bien au-dessous de ceux qu'il a goûtés au service de Dieu ; mais dans ses désordres mêmes, il ne prétend pas aller au-delà de ce qu'on appelle foiblesse humaine, et il compte qu'en cédant jusque-là à ses penchans, il pourra être satisfait et vivre heureux. Ah ! il ne connoît pas le maître à qui il s'est livré ! Qu'il apprenne donc à le connoître par la situation où se trouve le Prodigue !

3°. De la nourriture qu'il désire. Jugeons de la nourriture qu'on lui donnoit, par celle qui fait l'objet de ses désirs. Lorsqu'il avoit ramené son troupeau à la maison ; las, épuisé, excédé d'ennui et de fatigues, ce qu'on lui donnoit étoit si peu capable de le rassasier, qu'il envioit aux pourceaux la vile nourriture qu'il leur voyoit manger. Il se seroit cru heureux de pouvoir s'en remplir, et assouvir ainsi la faim qui le dévoroit. O malheureux Prodigue, voilà donc où aboutissent vos projets ! Vous avez quitté le meilleur des pères pour vivre en liberté, et vous voilà esclave. Vous avez porté votre bien dans un pays étranger, pour y vivre dans les délices, et vous ne trouvez qu'un pays désolé par la famine. Vous vous êtes mis en servitude pour avoir du pain, et vous êtes réduit à désirer la nourriture des pourceaux. Image effrayante, mais véritable, du pécheur qui s'obstine à

demeurer dans son péché ! Chaque pas qu'il fait le conduit à un nouveau précipice ; plus il s'efforce de trouver sa satisfaction dans le péché, plus il se dégrade lui-même, et plus il augmente son tourment. Ce voluptueux, fatigué, épuisé de débauches, après avoir dissipé son bien et ruiné sa santé dans les plus infames plaisirs, n'en est-il pas rassasié ? Quelle est donc encore la faim qui le dévore ? Quels sont les désirs qui le consument, que veut-il, que souhaite-t-il donc encore ? Ah ! on n'oseroit le dire, et on ne peut y penser sans horreur : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, toute la turpitude qui peut se trouver dans les livres les plus obcènes, dans les peintures les plus lascives, dans l'imagination la plus corrompue, devient l'objet de ses désirs effrénés, et fait le tourment de son cœur.

3°. De la nourriture qu'on lui refuse. Ah ! ce ne sont pas des mets délicats, ce n'est pas même du pain qu'il souhaite, c'est la vile nourriture qu'on donne aux pourceaux, dont il désire de se remplir, et c'est ce qu'on lui refuse ; il ne lui est pas permis d'y toucher ; il en demande, et personne ne l'écoute, personne ne lui en donne : dernier trait de la misère du Prodigue, et dernier trait qui peint celle du pécheur. Celui-ci, abruti par une longue habitude du péché, ne se plaint pas de la sévérité de la loi de

Dieu ou de la loi de nature. Depuis long-temps il a franchi les bornes de l'une et de l'autre. Il se plaint des lois de l'honnêteté publique qu'il voudroit abolir, pour y substituer une liberté cynique. La condition des bêtes lui paroît préférable à la sienne, il envie le sort des animaux les plus immondes; comme eux, il voudroit se veautrer dans la fange et dans l'ordure, il voudroit pouvoir vivre et mourir comme eux. Mais desirs chimériques, souhaits aussi vains qu'ils sont infames! Un homme, un chrétien peut-il bien se dégrader jusqu'à ce point! Qui l'eût dit à cette ame timorée, lorsqu'elle commit le premier péché, qu'un jour, et pas à pas, elle en viendroit là? Qui l'eût dit à l'Enfant prodigue, lorsqu'il demanda sa légitime à son père? Ah! que l'on doit craindre le premier pas que l'on fait, ou que l'on est sollicité de faire dans la route du péché! que l'on doit craindre d'y persévérer! Heureux celui que Dieu en a retiré! Mais fût-on arrivé, avec le Prodigue, aux derniers excès, il ne faut pas désespérer; il faut au contraire, s'armer d'un courage généreux, et retourner comme lui à son père.

Ne permettez pas, ô mon Sauveur! que je me livre jamais au démon, que je me réduise à ce honteux esclavage, où le pécheur, malheureuse victime des passions qu'il ne peut même satisfaire, s'avilit, se

dégrade, et se précipite dans la plus affreuse indigence ! Quelle plus grande misère, ô mon Dieu ! que celle de ne vous plus aimer ! Ne permettez pas que j'y tombe ! Ah ! Seigneur, je veux être à vous pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

CXCVIIe. MÉDITATION.

Seconde suite de l'Enfant prodigue.

La sagesse de son retour. *Luc.* 15. 17-20.

PREMIER POINT.

Sagesse dans les réflexions.

ENFIN, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ? Le Prodigue enfin rentra en lui-même. Le malheur des pécheurs, c'est de n'y rentrer jamais, d'éviter même ce qui pourroit les y faire rentrer ; ou si quelques événemens imprévus, si quelque mouvement de la grâce les rappelle au-dedans d'eux-mêmes, ils en sortent aussitôt, cherchant à se dissiper, et ne réfléchissant sur rien ; ou s'ils font quelques réflexions, ils n'en font que de superficielles, incapables de les retirer de leur malheureux état, ou ils n'en font que de désespérantes,

propres à les retenir et à les confirmer dans leurs désordres : pour le Prodigue, il en fit de sérieuses et d'utiles.

1°. Sur le passé, en comparant son état présent avec celui où il avoit été chez son père. Il est aisé de penser ce qu'il eut à se dire sur une différence si énorme, et ce que le pécheur peut se dire lui-même, en comparant le trouble, l'inquiétude, la misère, la langueur dans laquelle il vit, avec cette paix, cette alégresse qu'il ressentoit lorsqu'il servoit Dieu avec ferveur. De là les parens et ceux qui élèvent la jeunesse doivent comprendre combien il est important de former de bonne heure les enfans à la piété, de les avancer le plus qu'il est possible dans la connoissance et l'amour de Jesus-Christ, de leur faire goûter le Seigneur dans la participation des Sacremens, dans l'usage de la méditation, et dans des pratiques de mortification et de pénitence proportionnées à leur âge. En supposant que, malgré une telle éducation, quelques-uns s'écartent dans la suite, ils est constant que, comme il arriva au Prodigue, rien n'est plus propre à les ramener à Dieu, que le souvenir du bonheur qu'ils ont trouvé auprès de lui. On peut assurer que ceux qui s'endurcissent sans retour, sont ceux qui, mal élevés, n'ont jamais goûté combien le Seigneur est doux; mais pour ceux qui l'ont goûté, il

est rare qu'ils ne désirent pas de retourner à lui.

2°. Sur le présent. Le Prodigue juge par ce qu'il a vu chez son père, de ce qui s'y passe encore. Il compare son état, non avec celui où il s'est trouvé lui-même autrefois, mais, ce qui est encore plus touchant, avec celui où se trouvent actuellement les domestiques de son père. Ah ! s'écrie-t-il dans l'amertume de son ame, combien de domestiques chez mon père ont du pain en abondance ; et moi, son fils, je meurs ici de faim ! Hélas ! pouvons-nous dire, à son exemple, combien d'ames fidelles à Dieu, sans avoir reçu tant de grâces, tant d'instructions, tant de secours que moi, vivent dans l'innocence, dans l'horreur du vice, dans la pratique de la loi de Dieu, font leur salut avec tranquillité et avec joie ! Et moi, prévenu de tant de faveurs, instruit avec tant de soin, distingué par une vocation particulière, appelé à la perfection et à la sainteté, moi, je me damne, je croupis dans le péché, je vis dans la langueur, je meurs de faim ! O mon ame ! sors d'un si vil état, et reprends toute ta première ferveur !

3°. Sur l'avenir. Je meurs ici de faim, disoit le Prodigue ; si j'y demeure plus long-temps, je tomberai sous les coups de la mort. Je ne saurois mener une pareille

vie, cela m'est impossible : m'échapper, m'enfuir, me rendre chez mon père, j'en sens toute la difficulté ; mais enfin il s'agit pour moi de la vie, et je ne diffère plus. Ah ! si le pécheur jetoit un regard sur cet avenir terrible, sur cette mort certaine, sur cette damnation éternelle ; que fais-je, malheureux, s'écrieroit-il, que fais-je ? Si je reste dans cet état, je suis damné. Je n'ai peut-être que ce moment pour prendre mon parti ; peut-être demain je n'y serai plus. Si je diffère aujourd'hui, demain encore je voudrai différer, et à force de délais, j'irai jusqu'à la mort, et je serai enseveli dans l'Enfer. Ah ! daigne m'en préserver le ciel ! Quelque chose qu'il puisse m'en coûter, je ne veux pas me damner. Il s'agit de mon ame, il s'agit d'éviter une mort éternelle, un supplice sans fin. Je ne m'y expose pas davantage ; c'en est fait, à quelque prix que ce soit, je veux me sauver.

SECOND POINT.

Sagesse dans ses résolutions.

1°. Résolutions fondées sur la connoissance de sa misère. *Je me leverai*, dit-il, *et j'irai*. Pourquoi cette résolution si ferme ? C'est qu'elle a pour fondement l'horreur de son état, le sentiment de sa misère, et l'évidence du danger qu'il court. Voilà ce qui lui fait dire avec tant de fermeté : *Je me*

leverai, *et j'irai*. Nous le dirions avec la même fermeté, si nous donnions à nos résolutions les mêmes fondemens. Sans doute il se présenta à l'esprit de ce jeune Prodigue bien des choses qui se présentent au nôtre, et qui n'ont souvent que trop de force pour ébranler ou même renverser nos meilleures résolutions. D'un côté, la difficulté de rompre les liens de son esclavage, de tromper la vigilance de ses maîtres, et d'échapper à leur poursuite; de l'autre, la longueur, l'ennui, la fatigue, les périls d'un voyage entrepris dans cet état de foiblesse et de disette; enfin et plus que tout le reste, la contenance qu'il lui conviendra de prendre en arrivant chez son père, et la honte qu'il lui faudra essuyer après un pareil retour. Mais tout cela ne fait pas sur lui la moindre impression, parce qu'il s'agit de la vie. Je meurs ici; *je me leverai* donc. Je me leverai, et je me mettrai au-dessus de toutes les considérations, de tous les jugemens et de tous les discours. Je meurs ici; *j'irai* donc, je partirai, j'affranchirai tous les obstacles, je supporterai toutes les fatigues, je me traînerai comme je pourrai; mais toujours *j'irai*, et rien ne sera capable de me faire changer de résolution.

2°. Résolutions fondées sur la connoissance des bontés de son père. *Je me leverai, et j'irai à mon père.* A ce doux nom de père,

son amour se réveille, sa confiance se ranime, ses forces se renouvelent. *J'irai à mon père.* Non, je ne prendrai point une route écartée, je n'irai point me réfugier chez un parent ou un ami, pour de là me faire annoncer, ménager ma réconciliation, sonder les sentimens de mon père et composer avec lui. Non, *j'irai* d'abord à lui. Ah ! je connois mon père, je connois la tendresse de son cœur et ses bontés pour moi. J'en ai abusé, il est vrai; mais enfin elles ne sont pas épuisées : il est encore mon père, et *j'irai* à lui. Prenons les mêmes sentimens de confiance, car la bonté de ce père n'est que la figure de la bonté infinie du nôtre.

3°. Résolutions fondées sur la connoissance de sa faute. En abordant mon père, je n'userai point de détour, je ne chercherai point à m'excuser. J'irai à lui, *et je lui dirai : Mon père j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Cet enfant Prodigue eût pu accuser sa jeunesse et son inexpérience ; les faux amis et les mauvais conseils, mais non, il n'accuse que lui-même, il reconnoît toute l'énormité de sa faute, elle seule cause son repentir. Il ne parle point de tout ce qu'il a eu à souffrir, des malheurs qu'il a éprouvés, et des dangers qu'il a couru ; il n'est plus touché que de l'offense qu'il a commise, il l'avoue, il s'en repent, voilà toute son excuse. Telle doit être notre douleur

d'avoir offensé Dieu, et une douleur véritable ne manque point d'être accompagnée d'une humilité sincère. Après avoir confessé ma faute, se disoit à lui-même le Prodigue, mon premier soin sera d'expliquer mes sentimens à mon père, en me présentant devant lui. Je ne prétends pas diminuer la légitime de mon frère, ni aller désormais de pair avec lui; cela n'est pas juste. Je ne prétends rien non plus aux biens de mon père, ni à ses faveurs particulières, ni à ces libéralités, ni à sa familiarité; je ne le mérite pas. Je ne prétends pas qu'il me reçoive et qu'il me traite comme son fils. Je ne veux pas même en porter le nom, et qu'on me dise que je le suis. Après ce que j'ai fait, j'en suis indigne. Tout ce que je demande, c'est qu'il me souffre dans sa maison sur le pied de mercenaire, que j'y sois traité comme ceux qui sont engagés à son service, et que je puisse le servir comme eux. Je lui dirai donc: *Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.* C'est ainsi que le Prodigue se rendoit justice sans se flatter. Si nous nous la rendions ainsi nous-mêmes; si, comme lui, nous reconnoissions notre indignité; si une humilité sincère, fondée sur la connoissance de notre cœur et sur le souvenir de nos péchés, régloit nos prétentions: pourrions-nous nous plaindre de quelque

chose ? Et combien de grâces cette humilité ne nous attireroit-elle pas ! Mais souvent un orgueil, une délicatesse insupportable, et qui sied si mal après tant de péchés, nous rend odieux et à Dieu et aux hommes.

Troisième Point.

Sagesse dans l'exécution.

1°. Il exécute promptement. *Et se levant, il alla trouver son père.* Dès que le Prodigue a fait son plan, il se lève, il ramasse le peu de force qu'il lui reste, et se met en chemin. S'il eût différé de mettre en œuvre sa résolution, les forces lui eussent pu manquer ; son ardeur se seroit ralentie, ses maîtres auroient pu découvrir ou soupçonner ses desseins, et y mettre des obstacles invincibles ; jamais peut-être il n'auroit eu le bonheur de revoir son père, et sans doute il fût mort dans l'ignominie et la misère, au milieu des pourceaux avec qui il vivoit. Oh ! combien de résolutions sont devenues stériles par le délai de l'exécution ! Que de chrétiens damnés avec des résolutions saintes, mais différées et jamais exécutées ! Commençons donc sans plus de délai.

2°. Il exécute courageusement. A peine est-il parti, que l'idée de la maison paternelle se présente toute entière à son esprit, et remplit son cœur d'une joie ineffable. Il lui tarde d'y être, il y vole, et

sans s'apercevoir ni des fatigues, ni des dangers, il ne s'occupe que de l'espérance de revoir son père, et de pouvoir se jeter à ses pieds. Partons donc nous-mêmes sans différer ; à peine aurons-nous fait le premier pas, qu'une joie secrète et inconnue échauffera notre cœur et le remplira de courage ; nous sentirons que c'est à un père que nous retournons, nous marcherons avec ardeur, les difficultés s'évanouiront, nous volerons vers lui, et nous le trouverons.

3°. Il exécute fidellement. Il ne change rien au plan qu'il a formé. Il va droit à son père, et bientôt il lui fera l'aveu de ses fautes dans les mêmes termes qu'il a projetés. Et pourquoi nous, changeons-nous tant de points si essentiels dans le plan de réforme que nous nous sommes tracé ? Chaque jour nous retranchons quelque chose de ce que nous avons résolu de faire. Ah ! soyons fidelles à nos résolutions comme le Prodigue, si nous voulons, comme lui, goûter la douceur d'un accueil favorable !

O mon Dieu, je reviens à vous sans délai ! sans détour, avec confiance et pour toujours C'est vous-même qui m'inspirez le désir et le courage qui m'animent, ne permettez pas qu'ils se ralentissent jamais. Ma misère est infinie, mes fautes sont sans nombre ; mais votre tendresse est inépuisable. Mon cœur est ingrat et parjure ; mais ce cœur est vivement

ment contrit, sincèrement humilié, et vous ne rejeterez pas le sacrifice que je viens vous en faire. Ainsi soit-il.

CXCVIIIe. MÉDITATION.

Troisième suite de l'Enfant prodigue.

Les faveurs de sa réception. *Luc.* 15. 16-17.

PREMIER POINT.

Son Père le prévient tendrement.

LORSQU'IL éloit encore éloigné, son père l'aperçut, et, touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son cou, et l'embrassa. Observons toutes les démarches de ce tendre père; Notre-Seigneur, ne nous les expose que pour nous donner une idée de toute la tendresse qu'il a pour nous, lorsque nous revenons à lui.

1°. Son père le vit de loin, et le reconnut. Comment son père se trouva-t-il là le premier pour le voir? Ce ne fut point le hasard, ce fut la sollicitude paternelle qui l'y conduisit. Comment put-il le reconnoître de si loin, dans un état si méconnoissable? Ce ne furent point ses yeux qui le reconnurent, ce fut son cœur. O cœur, ô regard paternel de notre Dieu! vous nous suivez par-tout, et dès que nous revenons à vous,

vous nous reconnoisez pour vos enfans, et vous n'avez plus pour nous que de la tendresse !

2°. Son père en le voyant, fut touché de compassion. Et en effet, il étoit bien digne de compassion dans l'état où il se trouvoit ; mais étoit-ce pour un père si grièvement offensé et si indignement déshonoré ? O père trop tendre ! avez-vous donc oublié avec quelle présomption il vous demanda sa légitime ; avec quel mépris il vous quitta, avec quelle ingratitude il s'éloigna de vous ? Avez-vous ignoré la vie licencieuse qu'il a menée, jusqu'à quel point il s'est obstiné à vivre séparé de vous jusqu'à quel point il s'est avili, il s'est dégradé, et vous a déshonoré vous-même ? Ignorez-vous encore qu'il n'y a que l'excès de sa misère, que la crainte d'une mort prochaine qui l'ont fait penser à vous, et que si sa fortune se fût soutenue, il étoit résolu de ne vous revoir jamais ? Ah ! ce tendre père met en oubli tout le passé, il ne voit que l'état présent de son fils qui lui fait compassion ; il en est touché, et ne songe qu'à l'en tirer. O Dieu de miséricordes ! tels sont aussi vos sentimens de bonté à notre égard, dès que vous nous voyez revenir à vous !

3°. Son père court au-devant de lui. Ah ! il eût fallu du moins attendre ce fils repen-

tant et le laisser approcher, dissimuler pour un temps la compassion que sa vue inspiroit, prendre un air sévère, ou du moins froid et sérieux, pour faire comprendre à ce jeune libertin le juste mécontentement qu'avoit causé sa conduite. Oui, cela eût dû se faire ainsi, si Notre-Seigneur nous avoit proposé cette parabole pour servir de modèle aux pères terrestres; mais il nous l'a proposée pour nous faire connoître les miséricordes de notre Père céleste; et celle-ci sont autant au-dessus de celles des hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Ah! ne jugeons donc pas de Dieu par nous-mêmes, mais connoissons-le par ce que nous en dit notre Sauveur. En Dieu tout est infini; sa bonté, son amour, sa miséricorde, sa justice elle-même n'a pour fondement que sa tendresse pour nous.

4°. Son père se jette à son cou, le serre étroitement, et l'embrasse tendrement. Quel empressement! quelle démonstration! quel gage de réconciliation! Ah! il n'est pas de pécheurs sincèrement convertis, qui n'aient éprouvé ces marques de bonté de la part de Dieu! C'est à eux à nous dire ce qu'ils ont ressenti dans ces heureux momens, où Dieu les a reconciliés à sa grâce; et si nous avons été de ce nombre, c'est à nous, à nous le rappeler avec les plus vifs sentimens d'amour et de reconnoissance.

Second Point.

Son Père le fait revêtir noblement.

1°. De l'ordre que donne ce père. *Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ces serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ; amenez aussi un veau gras et le tuez.* Après les premières caresses, le père conduisit son fils à la maison ; ce jeune homme, pénétré et confus d'un accueil si peu attendu, si peu mérité, n'ayant pu jusque-là l'exprimer que par ses larmes et ses sanglots, prit ce moment pour lui dire avec la plus vive amertume : Ah ! mon père, j'ai péché contre le ciel, et je suis inexcusable devant vous, je ne mérite pas le nom de votre fils. Il alloit en dire davantage, lorsque son père, transporté de joie et l'écoutant à peine, ne lui laissa pas le temps d'achever. Il alloit lui demander une place parmi ses domestiques, lorsque ce tendre père lui-même mit tous les domestiques en mouvement pour le servir. Il ordonne avec un empressement qui marque le transport de sa joie, qui ne laisse pas à son fils le loisir de parler, et qui donne à peine à ses gens le temps d'obéir. Qu'on se presse, dit-il dès qu'il fut entré, qu'on m'apporte

une robe, et la plus belle que je possède, et qu'on l'en revête à mes yeux. Mettez-lui un anneau d'or au doigt, donnez-lui une chaussure. A peine a-t-il fini d'ordonner à ceux-ci, qu'il donne à d'autres des ordres non moins pressans pour les préparatifs d'un grand repas.

2°. Comment l'ordre du père est-il exécuté ! Les domestiques partagent la joie de leur Maître, et ne diffèrent pas d'exécuter ses volontés. Tandis que les uns vont préparer le repas, les autres viennent et s'empressent de revêtir cet heureux fils du plus tendre des pères. O jeune Prodigue ! où êtes-vous ? Vos sens sont interdits, et la parole vous manque. Vous voilà entre les mains d'une foule de domestiques empressés autour de vous; c'est à qui exécutera le plus promptement les ordres de votre père, à qui vous témoignera le plus de zèle et de respect. Quelle différence de ces honneurs, avec le mépris que vous avez eu à essuyer dans le lieu d'où vous sortez ! Vous reconnoissez-vous ? Est-ce bien vous-même ? Est-ce un songe ? Comment êtes-vous si subitement passé d'une extrémité à l'autre, d'un abyme de misère au comble de l'honneur ? A qui devez-vous cet heureux changement ? sinon au meilleur des pères.

3°. Ce que signifie cet ordre. O Père des miséricordes ! ô Dieu de toute consola-

tion ! c'est vous-même, ce sont les empressemens de votre amour divin que vous nous dépeignez ici ! C'est ainsi qu'en faveur d'un pécheur converti vous mettez en mouvement et le ciel et la terre, que vous ordonnez à vos ministres, à vos Anges visibles et invisibles, de s'empresser autour de lui, de le servir, de le revêtir, de le parer d'ornemens précieux; vous lui faites donner une robe magnifique, qui est celle de sa première innocence et de la grâce sanctifiante. Vous lui faites mettre l'anneau d'or au doigt en signe de noblesse, et pour marquer que ses mains ne sont pas destinées à des œuvres basses et serviles, mais que tout ce qu'il fera sera digne de son rang et méritoire à vos yeux. Enfin vous lui faites mettre une chaussure aux pieds, pour affermir ses pas et empêcher qu'il ne se blesse; ce qui figure les bons avis qui lui sont donnés de votre part, les soins que prennent de sa conduite son directeur et son Ange gardien, et enfin les saintes résolutions que vous lui inspirez vous-même, afin qu'il puisse marcher dans la voie de vos commandemens avec fermeté, fidélité et constance. C'est ainsi qu'enrichi et paré de vos biens, le pécheur devient tout autre, et que sorti de l'esclavage du démon, non-seulement il rentre dans votre maison pour être au nombre de vos serviteurs, mais pour y être traité comme votre fils. Mais ce

n'est pas tout encore, et vos bontés infinies ne se bornent pas là.

Troisième Point.

Son Père lui donne une fête magnifique.

1°. De la joie et du festin de cette fête. Le père avoit ordonné de tuer un veau gras, de préparer un grand repas, et de disposer tout pour une fête splendide. En donnant ces ordres, ce tendre père faisoit éclater ses transports, et animoit tout de l'alégresse qu'il ressentoit lui-même. *Mangeons*, disoit-il, *et faisons bonne chère*, livrons-nous à la joie, *car mon fils que voici étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé; et ils commencèrent le festin.* On se mit à table, la compagnie étoit nombreuse, la joie fut vive, le fils en étoit l'objet, et le père en étoit l'ame. A l'abondance et à la délicatesse des mets succédèrent les charmes de la symphonie, des concerts, et la danse; rien ne fut omis pour rendre cette fête aussi complète qu'éclatante.

2°. Ce que signifie cette joie. Hélas! Seigneur, qu'avez-vous donc voulu nous représenter, en vous servant ici de toutes les expressions des foibles joies de la terre? Vous nous l'avez déjà dit dans les paraboles précédentes, c'est l'image de la joie du ciel et de la fête que célèbrent les Anges à la conversion d'un pécheur.

3°. Ce que signifie ce festin. Seigneur, que signifie ce repas splendide et somptueux? à quoi fait-il allusion? C'est sans doute à celui que vous avez promis d'établir dans votre Eglise, et que vous y avez établi en effet. O repas! ô festin au-dessus de toutes nos pensées et de tous nos désirs, où un homme mortel reçoit le pain des Anges, mange le corps de Jesus-Christ et boit son sang, se nourrit de la divinité, et acquiert l'immortalité! Ce pécheur, qui auparavant gémissoit dans l'esclavage, pauvre, nu, misérable, affamé, et qui ne désiroit que la nourriture des pourceaux, le voilà maintenant vêtu de pourpre, assis à la table du Père céleste, servi par les Anges, et nourri de Dieu même.

Autant vous êtes terrible, ô mon Dieu! pour ceux qui ne font point pénitence, autant vous êtes plein de bonté et magnifique pour ceux qui ont le courage de la faire; dès qu'on a un cœur d'enfant, on trouve en vous un cœur de Père. Donnez-moi, Seigneur, rendez-moi ce cœur et le glorieux nom d'enfant, afin que je sois digne de vous avoir pour Père. Ainsi soit-il.

CXCIX^e. MÉDITATION.

Fin de la Parabole de l'Enfant prodigue.

Murmures du fils aîné. *Luc.* 15. 25-32.

PREMIER POINT.

De quelques défauts que les Justes doivent craindre et éviter.

CETTE derniere partie de la parabole est la réponse directe aux murmures des pharisiens, rapportés au commencement de ce chapitre, et qui donnèrent lieu à cette parabole, ainsi qu'aux deux précédentes. Elle peut nous porter à observer dans ce fils aîné, quelques défauts dont les justes ne sont pas toujours exempts.

1°. La curiosité. *Cependant le fils aîné, qui étoit dans les champs, revint; et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le concert et le bruit de ceux qui dansoient. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'étoit.* La curiosité du fils aîné n'eut peut-être rien de repréhensible. Il revenoit de la campagne, et en approchant de la maison, il entendit le bruit des danses et l'harmonie des instrumens et des voix. Il appela un domestique, et il lui demanda ce que vouloient dire une joie si imprévue et si peu ordinaire. Il avoit droit sans doute de

faire

faire cette question ; mais nous, quel droit avons-nous de vouloir être informés de tout ce qui se fait dans la maison d'autrui ? Pourquoi nous mêlons-nous sans cesse de ce que font les autres ? Ce fils interroge un domestique, pour savoir quel est le sujet de ce qu'il entend. Peut-être que si son cœur eût été entièrement droit et n'eût pas déjà ressenti quelque émotion, il fût entré tout de suite pour prendre part à la joie de son père, en même temps qu'il en eût appris le motif. Quoiqu'il en soit, c'est au moins un de ses domestiques qu'il interroge, mais nous, pourquoi appeler les domestiques des autres, pour savoir ce qui se passe dans l'intérieur des familles ; et les raisons de ce qui s'y fait ? Pourquoi interroger des voisins, ou autres personnes de cette sorte, souvent mal instruites, et qui se plaisent à interpréter tout en mal ? Enfin, pourquoi nous en rapporter à tout ce qu'il leur plaira de nous débiter de plus faux et de plus malin ?

2°. Un zèle outré. *Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu, et votre père a fait tuer un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé. Ce qui remplit celui-ci d'indignation.* C'étoit précisément la situation dans laquelle se trouvoient les pharisiens. Ils étoient indignés que Jesus se laissât approcher des pécheurs, et mangeât avec eux

On voit que trop souvent de ces hommes d'une sévérité outrée par les autres, qui entrent aisément en indignation contre ceux qui ont de la charité pour les pécheurs, et qui les traitent avec bonté et indulgence. Gardons-nous de ce zèle pharisaïque, et estimons le zèle vraiment charitable et si consolant pour les pécheurs.

3°. L'opiniâtreté. *Et il ne vouloit point entrer; mais son père sortit pour l'en prier.* Le fils aîne, se laissant aller aux mouvemens de son indignation, prit le parti de ne point entrer, et de ne pas troubler une fête où son dépit lui persuada qu'il seroit de trop. Il y a apparence qu'on lui fit bien des instances de la part de son père. Mais comme il persistoit dans son obstination, ce tendre père vint lui-même le prier, répondre à ses plaintes, et l'appaiser. Les gens de bien ne sont pas toujours exempts de cette sensibilité, de cette délicatesse qui les conduisent à une espèce de dépit, d'entêtement et d'opiniâtreté.

4°. La présomption. *Mais le fils répondant à son père*, lui exposa les sujets de son mécontentement, *et lui dit: Il y a tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien, et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me divertir avec mes amis.* On ne doit se ressouvenir du temps qu'on a passé au service de Dieu, que pour

l'en remercier, pour s'humilier, pour s'exciter : et non pour se plaindre, non pour prétendre à des douceurs, à des consolations de la part de Dieu, et beaucoup moins à des distinctions de la part des hommes. Cette vie est le temps du travail est du mérite et non celui de la récompense.

5°. L'aigreur contre les pécheurs. L'aîné ajouta: *Mais aussitôt que celui-ci, qui a mangé tout son bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu.* Que d'aigreur dans ces paroles, et qu'il en entre souvent dans les discours que nous tenons sur les désordres du prochain, songeons que ce prochain, que ce pécheur, dans la conduite duquel nous saisissons précisément ce qu'il y a de plus odieux, est non-seulement fils de notre Dieu, mais notre frère. Songeons qu'il peut encore se convertir, devenir un saint, et meilleur que nous. Songeons qu'intérieurement il gémit de ses désordres, et qu'il voudroit en être sorti. Songeons qu'il est peut-être déjà converti et réconcilié avec Dieu. Mais combien notre faute seroit-elle plus griève, si nous en parlions de cette manière dans le temps même qu'il donne des marques de retour, de repentir et de réconciliation!

6°. Les comparaisons odieuses de nous avec les autres. *Aussitôt que celui-ci, votre autre fils, est revenu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras.* Ces comparaisons roulent

sur deux points : sur ce que nous faisons, avec ce que font les autres, et sur ce que nous recevons, avec ce que reçoivent les autres. Moi, j'ai travaillé, servi, j'ai obéi ; lui, s'est amusé, et n'a fait que ce qu'il a voulu. A moi on n'accorde rien, on refuse tout ; à lui on accorde tout, on ne refuse rien. Comparaisons pleines d'orgueil et d'injustice, sources de troubles et d'inimitiés, de plaintes et de murmures. Gardons-nous de nous plaindre ainsi, soit de Dieu et de sa providence, soit des hommes et de leurs injustices. Mettons-nous en tout au dernier rang : l'humilité conservera le prix de nos bonnes œuvres, soutiendra notre vertu, et nous procurera la paix du cœur.

Second Point.

Des avantages des Justes.

Alors le père lui dit : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il falloit bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé.* Observons ici les avantages des justes.

1°. Dieu est leur Père, mais un Père plein d'amour et de bonté, plein de douceur et de condescendance. Voyez ce père de la parabole ; dès qu'il apprend que son fils aîné paroît mécontent, il sort, il va à lui ; et au lieu des reproches qu'il eût pu lui

faire, il n'emploie que les raisons, les caresses et les prières. Il écoute paisiblement ses plaintes, et quoiqu'elles soient injustes et trop amères, il ne s'en montre pas offensé, il y répond avec douceur, il dissipe ses soupçons, et emploie, pour l'appaiser, tout ce que l'amour paternel peut suggérer de plus raisonnable, de plus solide et de plus tendre. C'est ainsi que Dieu compatit à nos foiblesses, et qu'il nous anime à nous en corriger. Père aussi indulgent pour les justes, que miséricordieux pour les pécheurs, sa miséricorde invite ceux-ci à retourner à lui, et sa bonté excite ceux-là à se purifier, à se perfectionner de plus en plus, et à s'animer dans son service.

2°. Les justes sont toujours avec Dieu, toujours unis à lui par la grâce sanctifiante, toujours, ou du moins habituellement unis à lui par le recueillement intérieur, par la pensée de sa divine présence, et par le désir actuel de lui plaire. Dans cet état heureux, toutes leurs bonnes œuvres sont méritoires pour la vie éternelle, toutes leurs actions, même jusqu'aux plus communes de la vie, peuvent le devenir, s'ils les offrent à Dieu, s'ils les font pour sa gloire; en sorte qu'il n'y a pas un moment de perdu pour eux, parce qu'ils sont toujours avec Dieu.

3°. Tous les biens de Dieu sont à eux. Biens de la création et de la nature, biens

de la rédemption et de la grâce, biens de la gloire et de l'éternité. Dieu lui-même est leur bien et leur héritage; il est à eux, ils le possèdent, et ils en jouiront dans le ciel pleinement et pour toujours. Ne nous plaignons donc pas de l'uniformité de notre vie, et de ce que nous ne ressentons pas les grandes consolations intérieures et les douceurs spirituelles; persévérons seulement, elles seront à nous, et nous en jouirons dans le ciel. N'envions pas aux pécheurs nouvellement convertis celles qu'ils ressentent, et les fêtes qui se célèbrent à leur retour; nous ne perdons rien à tout cela. Prenons-y part plutôt nous-mêmes, entrons au festin avec eux, et réjouissons-nous de ce qui fait la joie de notre Père; il recouvre un fils, et nous un frère, qui, sans diminuer notre héritage, augmente le bonheur de la maison qui nous est commune, et ne peut que contribuer à notre propre consolation.

Troisième Point.

Réflexions sur la conversion du Pécheur.

Votre frère étoit mort, il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé. Notre-Seigneur met deux fois ces paroles dans la bouche du père de l'Enfant prodigue, et nous avertit par-là de l'attention que nous y devons donner.

1°. Qu'est-ce que l'état du péché? Un

état de mort et de perdition. Dans cet état, le pécheur est privé de Dieu et de sa grâce, qui est la vie de l'ame, comme l'ame est la vie du corps. Dans cet état, toutes les œuvres du pécheur sont des œuvres mortes, et qui ne sauroient mériter aucune récompense dans le ciel. Dans cet état, si le pécheur vient à être enlevé dans ce monde, sa mort devient une mort éternelle, non qu'il tombe dans une éternelle destruction, mais dans un état de perdition éternelle, parce qu'éternellement il subsistera privé de Dieu, et qu'il sera la victime éternelle de ses vengeances. Quel état! et qui peut y penser sans frémir? Hélas! combien se trouvent dans cet état de perdition? Dieu le sait, et il les connoît; ils paroissent vivans, et ils sont morts. Combien de temps n'y ai-je pas été moi-même? On pleure la mort corporelle de ses proches, de ses amis: ah! pleurons leur mort spirituelle, mille fois plus funeste que la première, puisqu'à tout moment elle peut se changer en une mort éternelle.

2°. Qu'est-ce qu'être converti? C'est être ressuscité, être retrouvé. On se félicite d'être échappé d'une maladie dont on croyoit mourir, où même dans laquelle on nous a cru morts; que seroit-ce, si, par miracle, après avoir en effet subi la mort, nous avions été rendus à la vie? Telle est, et incom-

parablement plus grande encore, la grâce de la conversion qui nous fait revivre à Dieu, nous remet dans tous les droits de la première vie que nous avions reçue au baptême, et qui nous conduit à la vie éternelle qui nous est assurée dans le ciel, si nous persévérons dans l'état de notre résurrection. Oh! quelle doit être notre reconnoissance pour un si grand bienfait? Quelle doit être notre ferveur à servir celui qui nous a rendu la vie, et une telle vie; quelles doivent être notre application et notre vigilance pour la conserver!

3°. Qu'est-ce que la rechute? Une folie inconcevable, une ingratitude monstrueuse. Ce n'étoit pas le but de la parabole, de nous parler de la persévérance du Prodigue; mais on peut bien penser comment il auroit reçu son ancien maître, si celui-ci se fût présenté pour lui dire de sortir de table, de se dépouiller de ses habits, et de retourner prendre son emploi auprès de ses pourceaux. Il nous est aisé de voir aussi comment nous devons recevons le démon, lorsqu'il a l'audace de nous faire une semblable proposition. On ne sauroit supposer le Prodigue assez insensé pour s'exposer une seconde fois à retomber dans l'état misérable où il avoit eu tant à souffrir, et d'où il avoit eu tant de peine à se retirer. Quel est donc l'excès de notre folie, de retourner encore au péché

après en avoir été délivrés, et d'y retourner si promptement, avec tant de facilité, non une fois, mais tant et tant de fois ? Mais enfin, supposons que le Prodigue, oubliant ses propres intérêts, eût été encore assez ingrat pour n'abandonner son père, qu'après avoir essuyé les mêmes malheurs, il se fût de nouveau présenté à lui dans le même état et avec les mêmes protestations que la première fois ; comment pensons-nous que son père l'eût reçu, et qu'il eût dû le recevoir ? Ah ! gardons-nous de mesurer la bonté de Dieu sur celle des hommes, ou d'en juger par nos foibles idées ! elle est au-dessus de toutes nos pensées, elle est infinie. Dieu est prêt à nous recevoir à pénitence, non-seulement une seconde fois, mais jusqu'à septante-sept fois, c'est-à-dire, autant de fois que nous retournerons sincèrement à lui avec un cœur repentant et brisé de douleur. Ah ! qu'il ait aimable ce Dieu si bon, si patient, si miséricordieux ! Mais quelles seroient notre malice et notre ingratitude, si la bonté de Dieu devenoit pour nous un motif de l'offenser, et non pas un attrait pour l'aimer ! Ah ! ne nous y trompons pas : plusieurs ont été victimes de leur cœur dépravé, et ont subi la peine due à leur ingratitude. Plusieurs, après leur rechute, n'ont pas eu le temps de revenir. Plusieurs, ayant pris goût au péché par leur rechute,

n'ont pas eu la volonté de revenir. Plusieurs, par leur rechute, ayant contracté l'habitude du péché, et ne voulant pas se faire la violence nécessaire pour la rompre, se sont obstinés à dire qu'ils n'avoient plus le pouvoir de revenir. Plusieurs enfin, après une vie tissue de confessions et de rechutes, se sont trouvés n'être jamais sincèrement revenus.

O mon ame ! bénis, loue et remercie le Seigneur, des miséricordes infinies qu'il t'a prodiguées ; jouis-en, mais crains d'en abuser. Faites, ô mon Dieu, que je corresponde fidellement et constamment à l'immensité de vos grâces, afin de participer un jour à l'immensité de votre gloire ! Ainsi soit-il.

CCe. MÉDITATION.

Parabole de l'Économe infidelle, mais prudent.

De l'usage des richesses. *Luc.* 16. 1-9.

Premier Point.

Dissipation de l'Econome.

1°. L'Économe est accusé de dissipation. *Jesus dit encore à ses Disciples : Un homme riche avoit un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.* Cet éco-

nome ou receveur à qui le riche avoit confié la recette et l'administration de ses biens, au lieu de rapporter fidellement ou de faire valoir au profit de son maître le revenu qu'il retiroit, le dissipoit, et ne le faisoit servir qu'à ses plaisirs. Une telle conduite ne manqua pas d'être connue du maître, et l'irrita. Ne suis-je pas, hélas! cet économe infidelle? Tout ce que j'ai, je le tiens de vous, ô mon Dieu! biens du corps et de l'ame, biens de la nature et de la grâce, biens de la naissance et de la fortune: vie, santé, esprit, talens, richesses, dignité, c'est vous qui me mettez tout cela entre les mains, afin que j'en fasse l'usage que votre loi me prescrit, et que tout soit employé à votre gloire! Mais l'usage que j'en ai fait jusqu'ici, ne m'accuse-t-il pas à votre trône, Seigneur? ne crie-t-il pas vengeance; et à vos yeux, ô souverain Bienfaiteur! ne suis-je pas un infidelle et un parjure? Oui, ô mon Dieu! je le reconnois, je m'en humilie, et je vous en demande pardon!

2°. L'économe est cité devant son maître, et en reçoit de justes reproches. Mettons-nous ici dans la présence de Dieu, et écoutons avec tremblement les reproches qu'il peut nous faire, et que notre conscience nous suggérera. Ce maître *fit venir* cet économe, *et lui dit: Qu'est-ce que j'entends dire de vous?* Je n'entends de vous que des plaintes, et

de toutes parts on réclame ma justice contre votre dissipation. Je le reconnois, Seigneur, avec confusion, je n'ai donné jusqu'ici, dans toute ma conduite, que des sujets de plainte contre moi. J'en ai donné dans tous les âges où j'ai vécu, dans tous les lieux où j'ai été, dans tous les états par où j'ai passé, dans tous les emplois qu'on m'a confiés. J'en ai donné à tous ceux avec qui j'ai eu quelque rapport, à mes supérieurs, à mes inférieurs, à mes égaux. J'en ai donné par mes actions, par mes paroles, par mes scandales. Votre loi que j'ai violée, votre religion que j'ai déshonorée, votre grâce que j'ai rejetée, vos Sacremens que j'ai profanés, tous vos biens dont j'ai abusé, tout parle, tout élève sa voix contre moi : le ciel et la terre me condamnent, et il ne me reste de recours que dans votre miséricorde. Je l'implore, ô Jesus ! avec une vive douleur du passé, et un ferme propos d'être plus fidelle à l'avenir.

3°. L'économe est obligé de rendre ses comptes. *Rendez-moi compte de votre administration.* Quel coup de foudre pour cet homme qui n'avoit peut-être jamais rendu aucun compte, qui ne tenoit rien en règle, qui se regardoit comme propriétaire, qui dissipoit tout, qui usoit de tout au gré de ses désirs ! Ah ! il le reconnoît enfin, qu'il a un maître à qui il faut rendre compte !

O homme qui n'avez que quelques jours à passer sur cette terre, oublierez-vous toujours que vous avez un maître, et qu'il faudra lui rendre compte ? Attendrez-vous au dernier moment à préparer ce compte exact de toute votre vie ? Sera-t-il temps de le préparer lorsqu'il vous faudra le rendre, lorsqu'on vous y forcera, et qu'on l'exigera dans la dernière rigueur ? O mon ame ! soyons plus sages, tenons tout en ordre, ne laissons écouler aucun jour sans examiner soigneusement l'état de notre administration, afin de réparer au plutôt le préjudice que notre négligence auroit pu apporter.

4°. L'économe est privé de son état. *Car je ne veux plus que vous gouverniez mon bien.* Il viendra un jour auquel on nous ôtera toute administration, auquel on nous dépouillera de tout. Il est déjà venu pour plusieurs de ceux que nous avons connus, il viendra pour nous, et quand une fois il sera venu, et que l'administration des biens de ce monde nous aura été ôtée, ce sera pour toujours et sans espérance de retour. Ah ! ne tirerons-nous jamais de conséquence pratique d'une vérité si sensible ? Vivrons-nous toujours comme si ce monde nous appartenoit, comme si nous n'en devions pas sortir, comme si nous ne devions pas rendre compte à celui qui nous y a mis, de la manière dont nous aurons vécu ; comme

si une éternité de supplices ne devoit pas être le châtiment de notre infidélité, ou une éternité de délices, la récompense de notre fidélité ?

Second Point.

Prudence de l'Econome.

1°. Prudence active ; il cherche le moyen de se tirer d'affaire. *Que ferai-je, dit-il en lui-même, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurois travailler à la terre, et j'aurois honte de mendier ?* Dans l'extrémité où je me trouve, il n'y a cependant qu'un de ces deux partis à prendre : je ne puis me résoudre ni à l'un ni à l'autre. Riches du siècle, hommes opulens et voluptueux, avares attachés à vos richesses, c'est pour vous sur-tout que Jesus-Christ propose cette parabole. Économes infidelles, rentrez donc en vous-mêmes, souvenez-vous donc que bientôt vous devez mourir, songez aux moyens d'expier vos crimes et de sauver votre ame. Mais que faire pour cela ? Jeûnez, mortifiez votre chair, revêtez-vous, s'il le faut, de la haire et du cilice. Ah ! je n'en ai pas la force, je ne suis point accoutumé à ces pénibles exercices. Eh bien, retirez-vous du monde, vivez en solitaire, qu'on ne vous voie plus que dans les Eglises, occupez-vous de la méditation et de la prière ! Ah ! je n'oserois, je ne saurois me

résoudre à commencer un genre de vie si différent de celui que j'ai mené jusqu'ici ! et que diroit-on de moi ? non, cela m'est impossible ! Hélas ! que vous êtes à plaindre d'avoir si peu de force et de courage ! Cependant Dieu est si bon, qu'il compatit à votre foiblesse, et si vous avez un véritable désir de vous sauver, il va lui-même vous en fournir un moyen aisé.

2°. Prudence efficace; cet économe trouve un moyen de se tirer d'embarras, et il le met en œuvre. Après y avoir bien pensé, *je sais bien*, dit-il, *ce que je ferai ; afin que lorsqu'on m'aura ôté mon emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir chacun de ceux qui devoient à son maître, et il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barrils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous là, et faites-en vîte une autre de cinquante. Il dit ensuite à un autre : et vous, combien devez-vous ? Il répondit : Cent mesures de froment. Reprenez*, dit-il, *votre obligation ; et faites-en une de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidelle de ce qu'il avoit agi en homme d'esprit.* Il ne put s'empêcher de donner des louanges à l'industrie de cet homme, qui, par une manœuvre plus prudente qu'équitable, se ménageoit une ressource pour le temps où sa gestion lui seroit ôtée. Avons-nous cette lumière pour décou-

vrir ce qu'il faut faire pour notre salut, et cet empressement de le pratiquer effectivement ? En remettant aux hommes les fautes qu'ils ont faites contre nous, mais qui sont encore plus contre Dieu que contre nous, nous nous acquitterions de nos propres dettes envers Dieu. En faisant l'aumone, nous nous ferions des amis qui nous recevroient dans le ciel : en cela nous serions prudens sans être injustes, puisque nous suivrions la volonté de notre divin maître, en même temps que nous assurerions notre salut.

3°. Prudence supérieure à la nôtre. *Car*, ajouta Jesus-Christ, *les enfans de ce siècle sont plus prudens dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfans de lumière.* Les enfans du siècle sont ceux qui ne songent qu'à la vie présente, qui ne sont occupés que de ce qui les intéresse sur la terre. Les enfans de lumière sont ceux qui savent qu'il y a une autre vie, qui aspirent à la vie éternelle, qui la désirent et veulent faire leur salut. Nous avons le bonheur sans doute d'être de ce nombre ; mais comparons maintenant notre prudence pour des intérêts éternels, avec la prudence des mondains pour leurs intérêts temporels, et voyons combien la leur est supérieure à la nôtre. Supérieure pour l'action. Ils ne craignent point leur peine, c'est même leur principe qu'on n'acquiert rien

sans peine ; aussi ne s'épargnent-ils en rien: que de mouvemens, que de soins, que de voyages, que de fatigues, que d'embarras! rien ne les rebute. Supérieure pour l'instruction. Ils ne veulent rien ignorer de ce qui peut leur être utile : ils étudient, ils examinent, ils approfondissent, ils consultent, ils interrogent, ils s'informent ; tout leur esprit est là, ils écoutent tout, ils profitent de tout. Enfin, supérieure pour les ressources. Les mauvais succès ne les découragent point, ils viennent à bout de se tirer des plus mauvaises affaires. C'est alors sur-tout que paroissent leur activité et leur habileté. Il n'est point de moyens qu'ils n'inventent, de tentatives qu'ils ne fassent, de ressorts qu'ils ne mettent en œuvre ; et dans leurs plus grandes disgraces, ils ont le secret de trouver encore des ressources, comme l'économe de notre Evangile. Hélas ! faut-il que ces hommes soient si prudens pour la terre, et que nous le soyons si peu pour le ciel ! Nous voudrions que tout fût aisé, et qu'il ne nous en coutât ni peine ni travail. Nous croyons tout savoir, et nous ne nous embarrassons plus de rien apprendre. Le moindre revers nous décourage ; nos fautes, nos péchés, nos rechutes nous désespèrent ; et au lieu de songer aux moyens de réparer le passé et de nous prémunir pour l'avenir, au lieu de recommencer avec un nouveau

courage et de nouvelles précautions, nous sommes tentés d'abandonner tout, et nous sommes quelquefois assez imprudens pour le faire en effet.

Troisième Point.

Rapport de la Parabole avec notre état.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous explique ces rapports. *Et moi je vous dis de même: Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.*

1°. Quelles sont ces richesses d'iniquité? Pour le comprendre, il faut nous ressouvenir que le maître, dans la parabole, ne nous représente pas un homme, mais comme nous l'avons dit, notre souverain Maître, Dieu lui-même, qui nous a confié des biens dont nous avons abusé, et dont il doit bientôt nous ôter l'administration. Ces richesses d'iniquité ne sont donc point ici le bien de notre prochain, car il ne nous est point permis de le prendre pour nous faire des amis dans le ciel; et si nous l'avions pris, il faudroit le rendre à qui il appartient: ou si nous n'en pouvions trouver le maître, nous devrions le donner aux pauvres: ce devoir seroit pour nous d'une obligation étroite; mais nous imiterons la prudence de l'économe de la parabole, si,

comme lui, nous employons à nous faire des amis dans le ciel, ces biens de notre maître, dont il nous laisse encore pour quelque temps l'administration, avant que nous lui rendions nos comptes. Ces biens sont des richesses d'iniquité, soit par l'usage que nous en avons fait, parce que nous les avons fait servir au péché, au luxe, au scandale, à la débauche; soit par la manière dont nous les avons acquises, savoir, avec trop d'avidité, de dureté, d'empressement et de soins, y employant un temps que nous devions au service de Dieu, à notre salut, et au besoin de notre ame; soit enfin par la manière dont nous les avons possédées, les regardant comme les vrais biens, nous y attachant, y mettant notre amour et notre espérance, et les refusant aux besoins du prochain et à la nécessité des pauvres. C'est de ces richesses dont il faut maintenant nous faire des amis dans le ciel, avant que la mort nous les enlève pour toujours.

2°. Quels sont ces amis que nous pouvons nous faire par ces richesses? Les pauvres, que nous préserverons du péché en soulageant leur misère; les serviteurs et les servantes de Dieu, qui consacrent leur vie au service des pauvres dans des maisons qui ne subsistent que des charités qu'on leur fait: les pauvres volontaires, qui, pour ne vaquer qu'à leur salut et à celui du prochain,

se sont dépoulliés de tout, et dont nous mériterons la reconnoissance par nos largesses ; les ames qui souffrent dans le purgatoire ; les Saints même qui sont dans le ciel, et qui peuvent à ce prix devenir nos amis, et par les aumônes que nous ferons en leurs considérations, et par le soin que nous pouvons prendre d'augmenter leur culte, d'orner leurs temples et leurs autels.

3°. Quelle est l'occasion où nous aurons besoin de ces amis ? pendant la vie, pour nous obtenir des grâces de conversion, de courage et de ferveur ; à la mort, pour nous obtenir des grâces de patience, de résignation et de persévérance ; après la mort, pour suppleer par leurs prières et leurs mérites à la foiblesse de notre pénitence, et aux satisfactions dont nous nous trouverons redevables en vers notre maître pour nos péchés. C'est sur-tout alors que toute administration nous ayant été ôtée, nous aurons besoin de trouver des amis à qui nous puissions avoir recours.

4°. Quel sera alors le pouvoir de ces amis ? *De nous recevoir dans les tabernacles éternels*, dans le ciel, dans le séjour des Bienheureux. Cette expression est si forte et si énergique, qu'on ne peut rien dire pour l'expliquer, qui ne l'affoiblisse ; peut-être même paroîtroit-elle outrée, si elle n'étoit de Notre-Seigneur lui-même. O pouvoir de l'aumône!

ô pouvoir des pauvres! ô pouvoir des Saints! Ah! ne comprendrons-nous jamais le véritable usage des richesses, et quels précieux avantage nous en pouvons retirer en nous en dépouillant pour le ciel ?

Quatrième Point.

Différence entre l'Econome et nous.

Pour mieux saisir le but de cette parabole, en pénétrer la beauté, et sentir la tendresse de celui qui nous l'a proposée, il est non-seulement utile de considérer ses rapports, ainsi que nous venons de le faire, mais encore ses différences, et c'est à quoi il faut maintenant nous appliquer.

1°. Le moyen que prit cet économe étoit injuste. Il se faisoit des amis aux dépens de son maître, en lui faisant tort, en commettant un vol et faisant une injustice. Si son maître le loua sous un rapport, il ne pouvoit l'approuver en tout. Mais nous, en imitant l'économe, nous ne commettons aucune injustice envers notre maître et nous ne lui faisons aucun tort. Il n'a pas besoin des biens qu'il nous a confiés. Ainsi, quoiqu'ils lui appartiennent et qu'il doive nous en demander compte, si cependant, après une mauvaise administration, nous nous en servons pour nous faire des amis dans le ciel, non-seulement il louera notre prudence, mais il la récompensera.

2°. La reconnoissance des amis de l'éco-

nome étoit frauduleuse, parce qu'elle étoit indépendante de la volonté de son maître, mais celle des amis que nous nous faisons par l'aumône vient de notre maître lui-même, c'est lui qui veut qu'ils aient cette reconnoissance, et qui leur donne le pouvoir qu'ils ont de nous la témoigner. Bien plus, lui-même se met à leur place et répond pour eux, en sorte que l'aumône faite à de mauvais pauvres, qui nous auroient trompés, ne seroit pas moins utile pour nous, que si nous l'avions faite à Jesus-Christ même.

3°. Le succès de la prudence de l'économe étoit incertain. Sa prudence fut le fruit de son industrie, elle pouvoit le tromper et ne faire que des ingrats. La prudence qui nous fera profiter de son exemple, nous est enseignée par Notre-Seigneur lui-même; c'est lui qui nous suggère cette fraude innocente, et qui, en nous apprenant, pour ainsi dire, l'art d'éluder la sévérité de sa justice, en garantit lui-même le succès.

4°. La remise que l'économe fit aux débiteurs de son maître fut considérable, parce qu'il étoit chargé d'une administration importante: sans cela, quels amis eût-il pu se procurer? mais si nous n'avons que peu, en donnant peu, nous pouvons également nous faire des amis pour le ciel. L'aumône n'est donc pas seulement un moyen sûr et efficace, mais encore un moyen aisé et

universel pour racheter nos péchés, pour attirer sur nous les miséricordes de Dieu, et pour nous ouvrir l'entrée de son royaume éternel. Il n'y avoit que Jesus qui pût nous découvrir des secrets de cette importance, et nous les proposer d'une manière si vive et si touchante. Que la bonté de Dieu éclate dans ce mystère de providence ! La même aumône devient, pour ceux qui sont en état de la faire, un remède à leurs péchés et à leurs passions ; et pour les pauvres qui la reçoivent, un secours à leur indigence et un hommage qui doit bien les consoler de l'état d'abjection dans lequel ils vivent. Mais, hélas ! si les riches refusent d'entrer dans les vues d'une providence si aimable, que deviendront les pauvres, que deviendront-ils eux-mêmes ?

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu ! de mépriser les faux biens de ce monde, de les dispenser avec sagesse, et de les sacrifier avec joie pour votre amour ! Triomphez, Seigneur, de mon imprudence, de mon inattention, de ma lâcheté dans une affaire où il s'agit de votre gloire et de mon salut éternel, tandis que les enfans du siècle sont si attentifs, si prudens, si laborieux et si persévérans pour arriver à leurs fins ! Faites que leurs passions mêmes m'instruisent de ce que je dois faire pour vous! Ainsi soit-il.

CCIe. MÉDITATION.

De quelques maximes de Notre-Seigneur.
Luc. 16. 10-18.

PREMIER POINT.

Maximes que Notre-Seigneur adresse à ses Disciples.

CES maximes sont la suite et comme la conclusion de la parabole précédente.

1°. Maxime sur la fidélité dans les petites choses. *Celui qui est fidelle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes.* Tout le monde reconnoît la vérité de cette maxime, et c'est d'après elle que nous jugeons les autres ; mais appliquons-la à notre propre conduite, étendons-la à tous les points de la loi, à tous les vices, à toutes les vertus, et jugeons-nous ensuite nous-mêmes. Comment nous vaincrons-nous dans les grandes choses, si nous ne savons pas nous vaincre dans les petites ? Si nous ne pouvons résister au plaisir d'une légère vengeance, aux charmes d'une médiocre satisfaction, à l'appât d'une foible tentation, comment résisterons-nous, lorsque l'occasion sera plus dangereuse, et que tout notre cœur se trouvera ému, assié-

gé,

gé, combattu ? Soyons donc fidelles à observer la loi de Dieu, à nous vaincre nous-mêmes, à pratiquer la vertu, à fuir le vice dans les plus petites occasions, si nous voulons l'être dans les plus grandes. Cette maxime est essentielle dans l'affaire du salut, et est une des plus importantes de la vie spirituelle.

2°. Maxime sur le bon usage des fausses richesses de ce monde. *Si donc vous n'avez pas été fidelles dans les richesses trompeuses, qui vous confiera les véritables* ? C'étoit particulièrement à ses Disciples que Notre-Seigneur adressoit ce discours. Si les Apôtres n'eussent pas été fidelles à renoncer aux fausses richesses du monde, dont l'acquisition, la possession et la conservation causent tant de peines et souvent font commettre tant de péchés ; s'ils y avoient eu encore le cœur attaché, comment Notre-Seigneur leur eût-il confié les biens véritables et surnaturels de son Evangile ? Un ministre de Jesus-Christ, qui n'est pas, en matière d'intérêt, au-dessus de tout soupçon, n'aura jamais la confiance des fidelles, ni celle de son maître ; et quiconque possède avec injustice ou avec trop d'attachement les biens de la terre, est incapable de posséder les biens de la grâce et ceux du ciel.

3°. Maxime sur le bon usage des biens qui nous sont donnés pour autrui. *Si vous*

n'avez pas été fidelles dans un bien étranger ; qui vous mettra en possession de ce qui vous est destiné ? L'économe qui n'administre pas avec fidélité les biens qu'on a confiés à ses soins, mérite qu'on lui ôte son administration et qu'on le prive de sa récompense : mais quels sont ces biens qui sont à autrui ? 1°. Les biens temporels qui appartiennent à Dieu, dont il nous laisse la jouissance, et qui ne nous sont donnés que pour en faire part aux pauvres : 2°. les biens spirituels confiés aux ministres de l'Evangile, afin qu'ils les distribuent aux fidelles. Rien de ce qui est dans ce monde ne nous appartient. Si nous administrons fidellement les biens que le souverain Maître nous a confiés, le ciel est notre récompense, il est à nous, et on ne l'ôte plus à ceux à qui on l'a une fois donné ; mais qui nous le donnera, si nous sommes infidelles dans notre administration ?

4°. Maxime sur l'impossibilité de servir deux maîtres, Dieu et l'argent. *Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haira l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.* Cette maxime, qui regarde tout le monde jusqu'à un certain point, devoit être pratiquée par les Apôtres dans toute son étendue, les travaux de l'Apostolat étant incompatibles avec les soins que deman-

dent les biens de la terre, elle doit être pratiquée encore avec proportion par ceux qui ont succédé à une partie des devoirs des Apôtres; mais chacun doit bien craindre que les tempéramens qu'on y apporte ne l'abolissent entièrement, et qu'en se flattant d'aimer Dieu et d'être attaché à son service, on ne le néglige souvent pour vaquer à des intérêts temporels.

Second Point.

Dérision des Pharisiens.

Les pharisiens, qui étoient avares, entendoient dire toutes ces choses à Jesus, et ils se moquoient de lui. Ce qui les portoit à se moquer ainsi, c'étoit,

1°. La haine qu'ils avoient pour le Sauveur. Dérision impie et sacrilége. Le Verbe de Dieu descend sur la terre, se fait homme pour instruire les hommes, et des hommes téméraires se moquent de lui! Ils entendent ses divins enseignemens pour les tourner en ridicule! Vous le souffrez, ô Jesus! pour instruire les ames fidelles, vous vous exposez aux insultes des méchans!

2°. L'amour des richesses. Ces ames terrestres étoient bien éloignées des sentimens de détachement que Jesus annonçoit. Hélas! le monde se moque encore de cette céleste doctrine, et en suit une tout opposée. Ne suis-je point moi-même de ce nombre?

3°. Le dessein de détourner le peuple. La raillerie et la dérision sont des armes puissantes entre les mains des impies. Un mot quelquefois fait plus de mal, cause plus de scandale, et est plus efficace pour arrêter les progrès de la vertu, que les menaces et les supplices. Hélas ! les railleries des méchans ne m'ont-elles jamais détourné de mon devoir ? et moi-même, par mes dérisions, n'ai-je jamais cherché à en détourner les autres ?

4°. Le désir de se justifier eux-mêmes. Les pharisiens étoient avares et intéressés ; mais en comparant leur conduite avec ces maximes de détachement que Jesus venoit de donner à ses Disciples, leur avarice en paroissoit encore plus odieuse. Pour se justifier donc aux yeux du peuple, ils prirent le parti de se moquer de ces maximes et de celui qui les établissoit. Il n'est point de passion qu'on justifie plus communément à ses propres yeux, que l'avarice. On passe condamnation sur tout le reste ; mais pour le soin d'amasser, d'acquérir, d'accumuler, il nous paroît toujours innocent. On l'érige même en vertu ; c'est un trait de prudence ; c'est un devoir indispensable. On se moque de tout ce qu'on entend dire de contraire ; et si on ne se moque pas ouvertement de l'Evangile, on se croit du moins dans le cas de l'exception, et on se persuade qu'on a

des raisons que l'Evangile ne condamne point. Ne nous trompons pas cependant sur un point de cette importance.

Troisième Point.

Maximes que Notre-Seigneur adresse aux Pharisiens.

1°. Maxime sur les faux prétextes. Et il leur dit : *Vous avez grand soin de paroître justes devant les hommes, mais Dieu connoît le fond de vos cœurs.* Les pharisiens se justifioient eux-mêmes par la profession publique qu'ils faisoient d'une vertu et d'une régularité au-dessus du commun ; leur nom, leur habit, leur manière de vivre annonçoient la justice et la sainteté. Ils se justifioient encore par de fausses interprétations de la loi, comme si la loi, en promettant une heureuse abondance au peuple qui l'observoit fidellement, eût approuvé par-là l'attachement aux richesses, l'avarice, le mépris des pauvres, et la dureté du cœur envers ceux qui sont dans le besoin. Enfin ils prétendoient se justifier, en se moquant du discours de Notre-Seigneur. Examinons si nous ne ressemblons pas en quelque chose aux pharisiens. Que sert-il qu'on nous croie des Saints ? que sert-il qu'on canonise notre conduite, que nous nous trompions nous-mêmes ? Dieu voit le fond de notre cœur,

et c'est par le cœur qu'il faut nous justifier à ses yeux.

2°. Maxime sur le jugement des hommes. *Car ce qui est grand aux yeux des hommes, est en abomination devant Dieu.* Que d'abominations cachées sous ce qu'il y a de grand, d'illustre, d'élevé, d'imposant, et d'estimé dans le monde ! Ces maximes d'honneur, de gloire, de plaisir, de fortune, de luxe, d'opulence, d'agrandissement et d'élévation, que le monde débite comme les sentimens des ames nobles et sublimes, ne sont-elles pas le plus souvent autant d'abominations devant Dieu ? Ah ! que les jugemens de Dieu sont différens des jugemens des hommes ! Mais quelle honte pour ces hommes abusés, lorsque le masque sera tombé, lorsque tous les dehors dont ils se couvroient seront détruits, et qu'il ne restera que l'abomination que Dieu voyoit en eux, et qui sera manifestée aux yeux de l'univers ! Alors le jugement de Dieu subsistera, et toutes les intelligences créées, les hommes et les Anges, les Saints et les réprouvés porteront le même jugement que lui.

3°. Maximes sur l'Evangile. *La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean : depuis ce temps, le royaume de Dieu est annoncé aux hommes, et chacun emploie une sainte violence pour y entrer.* En vain donc les pharisiens

vouloient-ils s'autoriser de la loi, quoiqu'interprétée à leur manière : à cette loi ancienne succédoit la loi nouvelle, la loi de l'Evangile, la loi du royaume de Dieu, que Jean avoit annoncée, et que le Fils de Dieu établissoit actuellement ; loi plus sainte, plus parfaite, plus développée que l'ancienne ; loi de pureté, de détachement, d'abnégation, de douceur et de patience ; loi à laquelle il falloit croire et obéir. Mais bien loin de se soumettre à cette loi de l'Evangile et du royaume de Dieu, on s'élevoit contre elle de toutes parts; les pharisiens excitoient tout le monde à se déclarer contre elle, et ne cessoient de la combattre et de la persécuter. On l'avoit persécutée dans la personne de Jean qui l'avoit annoncée ; on la persécutoit actuellement dans le Messie, dans le Législateur souverain qui la promulguoit ; on la persécuta ensuite dans les Apôtres qui l'annoncèrent, et dans les Chrétiens qui l'embrassèrent. Hélas ! on la combat encore, et elle sera combattue par les hommes charnels jusqu'à la fin des siècles ; mais malgré eux elle subsistera et triomphera toujours ! Pensons que nous vivons sous cette loi sainte, et que nous devons vivre d'une manière digne d'elle, tout souffrir pour elle, et nous faire violence à nous-mêmes, pour persévérer dans l'observation de ses préceptes, et en recevoir la récompense.

4°. Maxime sur l'accomplissement de la loi. *Or il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'un seul point de la loi manque d'avoir son accomplissement. Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère; et quiconque épouse celle que son mari a répudiée, commet un adultère.* Tout le culte figuratif et prophétique de l'ancienne loi a eu son accomplissement dans la loi nouvelle. Tous les préceptes des mœurs contenus dans l'ancienne loi ont été renouvelés, développés et perfectionnés dans la loi nouvelle, bien loin d'y être détruits et anéantis, comme les pharisiens l'objectoient. Notre-Seigneur en cite pour exemple l'indissolubilité du mariage, qui est une loi de l'Evangile. Si telle a été la solidité de la loi ancienne, quelle sera l'immutabilité de la loi nouvelle, sous laquelle nous vivons ? Ah ! le ciel et la terre passeront; le monde qui viole et méprise cette loi, passera; mais il ne tombera pas de cette loi sainte un seul point, il n'y en aura pas un seul dont l'observation fidelle ne soit éternellement récompensée, ou la transgression éternellement punie. C'est à quoi nous devons nous attendre, et c'est sur cette importante maxime que nous devons régler notre vie.

Non, mon Sauveur, aucune de vos lois ne sera jamais abrogée, et si elles me paroissent trop au-dessus de ma foiblesse, vous

saurez bien les adoucir par votre grâce. Écartez de moi, ô Jesus ! cette lâcheté qui voudroit, pour ainsi dire, composer avec vous, et apporter des tempéramens à vos préceptes ! Accordez-moi ce courage qui m'est nécessaire pour les observer, en me combattant sans cesse moi-même, et me faisant une continuelle violence ! Ainsi soit-il.

CCIIe. MÉDITATION.

Le mauvais Riche et Lazare.

De la différence de leur sort. *Luc.* 16. 19-26.

Premier Point.

De cette différence pendant leur vie.

Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitoit splendidement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré de se rassasier des miettes qui tomboient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnoit, et les chiens venoient lui lécher ses plaies. Notre-Seigneur, pour confirmer ce qu'il avoit dit du détachement des richesses, et de l'usage qu'il en falloit faire, ajouta cette parabole, ou, si l'on veut, cette histoire, mais proposée en style de parabole, et dont plusieurs traits ne

sont rapportés que dans un sens figuratif, qui renferme les plus terribles vérités. Il s'agit donc ici de deux hommes bien différens l'un de l'autre.

1°. Différence sensible pour les biens de la fortune. L'un étoit riche, et, comme parle le monde, il mangeoit son bien avec honneur. Il étoit superbement vêtu de pourpre et de fin lin ; sa maison étoit ouverte au cercle le plus brillant, sa table étoit toujours magnifiquement servie, et c'étoit tous les jours chez lui des festins somptueux, où régnoient également la délicatesse et l'abondance. L'autre étoit un pauvre mendiant, qui demeuroit couché à la porte du riche, où il ne désiroit autre chose, pour assouvir la faim qu'il souffroit, que ce qui tomboit de sa table ; mais ce soulagement même, personne ne songeoit à le lui donner.

2°. Différence sensible pour la santé du corps. Le riche jouissoit d'une santé parfaite, qu'entretenoit une molle oisiveté ; le pauvre, hors d'état de gagner sa vie par le travail, étoit couvert d'ulcères, pouvoit à peine se traîner, et étoit obligé de se tenir couché à la porte du riche. O providence de mon Dieu ! se peut-il que le même père fasse de ses biens un partage si inégal entre ses enfans ? Que vos vues sont profondes, Seigneur, qu'elles sont élevées, qu'elles sont adorables ! Prenons patience, attendons le

jour des miséricordes et des vengeances, et la scène changera.

3°. Différence sensible pour les sentimens de l'ame. Le riche au milieu de son abondance, enivré des plaisirs et bouffi d'orgueil, se regardoit, lui et ses pareils, comme étant d'une espèce différente des autres hommes. Il ne daignoit pas jeter un regard de compassion sur le malheureux qui étoit étendu à sa porte, il ne daignoit pas même dire à quelqu'un de ses gens de lui donner quelque secours ; il eût cru se déshonorer ; et les domestiques, aussi durs que le maître, n'y faisoient pas plus d'attention que lui. Les animaux, les chiens se montroient plus compatissans que ces hommes de bonne chère, et ils venoient à la porte lecher les ulcères de Lazare. Est-il à présumer que ce riche voluptueux crût une autre vie, et qu'il pensât qu'il y avoit un Dieu vengeur des droits de l'humanité ? Ah ! on peut croire qu'il ressembloit en ce point à tous ceux qui placent leur bonheur dans les biens de ce monde ! Quel monstre donc devant Dieu, que ce riche si admiré et si applaudi des hommes ! Mais pour Lazare, quels étoient ses sentimens à la vue de sa misère et de la dureté de ce mauvais riche ? Lazare souffroit avec patience, adoroit la main de Dieu qui le frappoit, se soumettoit avec résignation aux ordres rigoureux de la Providence,

attendoit la fin de ses maux, et espéroit les récompenses promises à ceux qui, dans l'état où Dieu les a mis, ne s'écartent jamais de ses saintes volontés. Qui pourroit s'empêcher d'admirer des sentimens si héroïques! Ah! qu'ils sont dignes de Dieu et des récompenses du ciel!

Second Point.

De cette différence à la mort.

1°. Différence dans le souvenir du passé. Il arriva que le pauvre Lazare se trouva au bout de sa carrière, et prêt à mourir: la même chose arriva au riche; et de ce moment, avant même que d'expirer, les voilà tous deux égaux: leur fortune, leur puissance, leur misère, tout est égal entre eux. O mort, ô cruelle mort, tu mets tous les hommes au même niveau, parce que tu leur enlèves tout! Il ne reste plus rien au mauvais riche des délices qu'il a goûtées, rien au mondain des folles joies qu'il a aimées, rien à l'avare des frivoles richesses qu'il a entassées, rien au pécheur des honteuses voluptés qu'il a recherchées, rien à l'ame dissipée et lâche de la fausse liberté qu'elle s'est procurée: tout est passé, tout est fini. De même, il ne reste plus rien à l'infortuné Lazare de la misère qu'il a endurée, rien au pénitent de la mortification qu'il a pratiquée, rien au religieux de l'assu-

jettissement qu'il a embrassé, rien à l'ame fervente et recueillie de la gêne qu'elle s'est imposée : tout est passé, tout est fini. Et de tout le passé il ne reste aux uns et aux autres que le souvenir; mais que ce souvenir cause dans leur cœur de mouvemens différens ! O souvenir amer pour les uns ! ô souvenir consolant pour les autres ! L'homme le plus voluptueux voudroit alors avoir passé sa vie dans la pénitence, et l'ame la plus tiède avoir vécu dans la ferveur. Mais désir chimérique et illusoire ! Il est impossible de goûter la joïe d'avoir pratiqué les devoirs pénibles de la vertu, si en effet on ne s'en est pas donné la peine. Si nous voulons jouir d'une douce consolation à la mort, le seul moyen de nous la procurer, c'est de vivre maintenant comme nous voudrions alors avoir vécu; et de le faire sans délai, parce que la mort peut n'être pas éloignée, et que les projets les plus beaux, mais sans exécution, ne seroient pas capables alors de diminuer nos regrets.

2°. Différence dans la vue de l'avenir. Lazare ne voit dans la mort prochaine que la fin de ses maux, les miséricordes de Dieu et les récompenses dans lesquelles il espère. Le riche n'y voit que la fin de ses plaisirs ; et s'il a de la religion, la justice de Dieu et ses vengeances; et s'il n'en a pas, une incertitude cruelle et désespérante. Ah ! que

la mort est amère à ceux qui ont établi leur repos et leur félicité dans les plaisirs de ce monde ! Ah ! que ceux-là sont sages, qui emploient tellement la vie présente, qu'ils puissent à la mort espérer un heureux avenir ! Voulons-nous être de ce nombre ! mettons dès-à-présent la main à l'œuvre, ne perdons pas un moment, et persévérons courageusement jusqu'à la fin.

3°. Différence dans le sentiment du présent. Lazare, accoutumé à souffrir et à offrir ses souffrances à Dieu, supportoit avec joie les douleurs d'une mort qui lui annonçoit son éternelle délivrance : mais combien devoit-il paroître dur à ce riche voluptueux, de sentir les douleurs de la maladie, de voir ce corps qu'il avoit idolâtré, perdre sa couleur, son embonpoint et ses forces, tomber dans la défaillance pour tomber bientôt après dans la pourriture du tombeau, sans que ni la compassion de ses amis, ni le soin de ses domestiques, ni les secours de l'art, pussent diminuer ses souffrances et l'arracher des bras de la mort ! Quelles souffrances que celles qui ne sont adoucies par aucun motif de la religion, ni par aucune espérance de l'autre vie ! Quelle situation redoutable ! Ne sera-ce point un jour la nôtre ? Apprenons donc à bien mourir en nous y disposant tous les jours, et en faisant un bon usage des biens et des maux de la vie présente.

Troisième Point.

De cette différence après la mort.

1°. Différence dans l'accueil que leurs ames reçurent en sortant de ce monde. *Or il arriva que ce pauvre mourut et fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Laissons la philosophie faire ici ses réflexions sur un événement qui se renouvelle tous les jours sous ses yeux, sur la mort. Suivons les lumières de notre divin maître, qui percent au-delà de la mort, et nous révèlent ce qui se passe dans l'éternité. En quittant cette vie, Lazare fut accueilli et reçu par les Anges de Dieu, conduit et porté entre leurs mains. Ce pauvre qu'on ne daignoit pas regarder sur la terre, dont la vue faisoit horreur, et dont les chiens léchoient les ulcères, le voilà servi par les Anges, et devenu leur concitoyen. Le riche inhumain, en quittant cette vie, est saisi par les démons dont il devient la proie et la victime. Où sont les amis de sa table, les compagnons de ses plaisirs, ses domestiques, dont le nombre fut si grand ? Ils sont encore sur la terre. Ils ont pu le soulager, le consoler jusque sur le lit de douleur, ils pourront accompagner son cadavre jusqu'au tombeau ; mais au-delà il est passé seul, et il ne trouve d'autre compagnie que celle des démons. Quelle catastrophe ! quel changement de scène !

2°. Différence dans la demeure qui leur fut assignée en l'autre monde. Lazare, porté par les Anges, fut placé dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire, dans les limbes des pères, dans ce lieu où les ames saintes attendoient la venue du Sauveur qui devoit leur ouvrir le ciel et leur procurer la jouissance de Dieu même. Ah ! maintenant ce séjour est ouvert à nos désirs, et c'est dans le sein de Dieu que sont placés; après cette vie, ceux qui, par leur ferveur, par les suffrages de l'Eglise et ses Sacremens, ont achevé d'expier les restes de leurs péchés, et de se purifier des taches inévitables à la fragilité humaine ! O quel bonheur ! que ne devons-nous pas être prêts à entreprendre et à souffrir pour y parvenir ! Le riche fut précipité par les démons, et enseveli dans les gouffres de l'enfer, pour y souffrir des tourmens éternels. Voilà le dénouement de la scène du monde, où l'on voit l'impie exalté et le juste opprimé. Voilà la solution de cette difficulté, la réparation de ce scandale, et la justification de la providence. Que nous sommes bornés dans nos vues, foibles dans nos moyens, inconsidérés dans nos jugemens ! Nous voudrions que les desseins éternels de Dieu se développassent sur la terre, et eussent leur entier accomplissement dès cette vie. Hélas ! nous ne voyons que cette vie, et nous oublions facilement notre Dieu qui règne dans l'éternité.

3°. Différence dans les obsèques que l'on fait à leurs corps. Instruits comme nous le sommes du sort de leurs ames, de quel œil verrons-nous la différence de leurs funérailles ? Mépriserons-nous cette sépulture simple que l'on donne au pauvre Lazare ? Ah ! puisse mon cœur être enseveli comme le sien, et mon ame placée comme la sienne ! Admirerons-nous la pompe funèbre et le nombreux cortège qui accompagne le cadavre du riche, au superbe mosolée qu'on lui a érigé ? Ah ! malheureux, à quoi te sert ce dernier appareil de ta grandeur passée ! Ton nom effacé du livre de vie, est tombé dans un éternel oubli, et celui de Lazare vivra éternellement. Au dernier jour, le corps de Lazare, également méprisé et pendant sa vie et après sa mort, ressuscitera glorieux, pour participer aux délices de son ame ; et le tien, couvert, pendant la vie, de vêtemens précieux, et renfermé, après la mort, sous le marbre et le porphyre, sortira de sa cendre, hideux et abominable, pour prendre part au supplice éternel auquel tu es condamné. O scène du monde ! que tu es vaine et trompeuse ! Qu'il doit un jour arriver de changemens dans le sort et la condition des hommes !

O mon Dieu ! faites que je me rende digne de ce vrai bonheur que goûte dans le ciel ce pauvre que vous avez purifié sur

la terre par des épreuves, et qui, délivré de tous les maux de la vie, maux qui n'en ont que l'apparence, et qui sont de vrais biens, repose maintenant dans votre sein avec tous les justes, et y est comblé d'une consolation infinie ! Ainsi soit-il.

CCIII^e. MÉDITATION.

Première suite du mauvais Riche et de Lazare.

Supplice du mauvais Riche. *Luc.* 16. 23-26.

PREMIER POINT.

Premier supplice, penser qu'il y a un Paradis.

1°. LE premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis plein d'immortelles délices. *Le mauvais riche étant dans les tourmens, leva les yeux, et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein.* Tandis que nous vivons ici-bas, tous nos regards sont tournés vers la terre, pour y chercher notre bonheur. Les biens que nous y possédons, et ceux que nous y espérons, attachent notre cœur et l'occupent entièrement. Les plaisirs qu'on y goûte, nous charment et nous transportent jusqu'à ce point que nous nous en contenterions pour toujours, et que nous consentirions à n'en avoir jamais d'autres. L'enchantement, la fureur vont si

loin ; que, quoique nous éprouvions combien ils sont vains et incapables de satisfaire nos désirs, combien ils sont bas et honteux, combien ils sont traversés et agités, quoique nous sachions combien ils sont fragiles, et combien il est sûr qu'ils doivent un jour nous être enlevés, rien de tout cela ne peut cependant nous faire lever les yeux vers le ciel, et nous faire penser à ce séjour de repos, de tranquillité, de gloire et de délices immortelles. Les misères même de cette vie, les malheurs, les disgraces, les infirmités, la caducité, n'en détachent pas nos cœurs, et ne peuvent nous porter à penser qu'il y a un paradis où il est en notre pouvoir de nous procurer une place. O aveuglement ! Il faut donc les tourmens de l'enfer pour nous y faire penser. Oui, nous y penserons alors, mais inutilement, et cette pensée elle-même qui sur la terre eût fait notre salut, ne servira qu'à augmenter notre supplice.

2°. Le premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis perdu pour eux. *Il vit Abraham de loin.* Celui qui pense au ciel sur la terre, et qui travaille à l'acquérir, le voit de près ; ce doux objet de son espérance n'est pas éloigné, l'intervalle n'est que de quelques jours qui seront bientôt écoulés. L'espérance même rapproche l'objet, en donne l'avant-goût, et en

anticipe la possession. Mais le réprouvé ne le voit que dans un lointain inaccessible. Il n'y pense que comme au souverain bien à jamais perdu pour lui. O perte, ô regrets inconcevables! Dieu perdu pour moi! Dieu mon créateur, la source et le centre de tous les biens, pour jamais éloigné de moi, et qui ne me laisse en partage que des tourmens, juste prix de l'oubli que j'ai fait de sa loi, et du mépris que j'ai eu pour lui!

3°. Le premier supplice des damnés, c'est de penser qu'il y a un paradis perdu pour eux, et occupé par d'autres. *Il vit Abraham, et Lazare dans son sein.* Les réprouvés n'ignorent pas que le paradis qu'ils ont perdu est occupé par d'autres: et par quels autres? par un Lazare, par ceux-là même qu'ils ont méprisés, rebutés, traités inhumainement insultés, traversés, calomniés, persécutés. Oui, ceux-là sont dans la gloire et les délices, et pour eux ils sont dans les tourmens. Par qui encore occupé? par des gens de même état, de même profession, de même condition qu'eux; par des gens qui avoient trouvé à leur salut les mêmes obstacles, qui avoient eu les mêmes passions, qui s'étoient trouvés dans les mêmes occasions; mais qui, en vue du ciel, avoient su résister à tout, dompter leur chair, et se faire violence; par des gens enfin qui avoient autant ou plus péché qu'eux, qui avoient

contracté les mêmes habitudes qu'eux, mais que la pensé de la mort, le désir de leur salut ont touchés d'un repentir sincère, ont ramenés à Dieu, ont humiliés devant Dieu jusqu'à faire à ses ministres l'aveu sincère de leurs désordres, et ont engagé enfin à mener une vie pénitente et toute nouvelle. Ah! s'écrient-ils, que n'en ai-je fait autant! je serois dans le ciel, et je suis dans l'enfer.

Second Point.

Second supplice, éprouver qu'il y a un Enfer.

1.° Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer; c'est-à-dire, un lieu de tourmens. Ce riche *s'écria*: *Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue: car je souffre cruellement dans ces flammes.* Les tourmens de la terre, tout ce que la fureur des tyrans a inventé de plus cruel, de plus barbare, tout ce que les maladies aiguës font souffrir de plus douloureux, tout cela n'est rien en comparaison des tourmens de l'enfer; tourmens universels dans l'esprit, dans le cœur, dans les sens, dans toutes les puissances de l'ame, dans toutes les parties du corps; tourmens continuels, sans interruption, sans diminution, sans consolation; enfin, tourmens éternels. La terre est le lieu où

sont mêlés les tourmens et les plaisirs ; mais le ciel est le lieu des plaisirs, et l'enfer le lieu des tourmens.

2°. Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer : c'est-à-dire, un lieu de feux et de flammes : *Je souffre cruellement dans ces flammes.* Le feu de l'enfer, cet instrument terrible de la colere de Dieu, a des qualités qui nous sont tout-à-fait incompréhensibles. Il s'attache immédiatement aux esprits destitués de corps, comme aux corps même ; il est sans splendeur et sans lumière ; il agit avec discernement, et tourmente plus ou moins, à proportion de la multitude et de l'énormité des crimes ; il est cuisant et pénétrant à un tel point, que le nôtre, en comparaison, n'est qu'un feu sans force et sans vigueur ; enfin il brûle sans consumer et sans détruire, et par conséquent sans se ralentir et sans s'éteindre. S'il vous falloit, pécheur, passer par le feu pour aller à l'objet de votre passion, vous reculeriez, et vous ne songez pas qu'en suivant votre passion, elle vous conduit au feu. Ah ! vous craignez le feu, et vous ne craignez pas l'enfer !

3°. Le second supplice des damnés, c'est d'éprouver qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu de cris et de désespoir. Il s'écria, et dit : *Ayez pitié de moi.* Une goutte d'eau *pour rafraîchir ma langue.* Dans l'enfer, plus de

pitié, plus de miséricorde, plus de consolation, plus d'adoucissement : la moindre diminution de peines, le moindre soulagement demandé en grâce, et désiré avec ardeur dans des tourmens si affreux, leur est absolument refusé. De là il s'élève dans le cœur de ces réprouvés une rage et une fureur qu'on ne sauroit concevoir. Ils s'en prennent à Dieu qu'ils voudroient détruire, aux Saints qu'ils voudroient détrôner ; ils s'en prennent aux compagnons de leurs supplices, aux démons qui les ont tentés, aux séducteurs qui les ont trompés, aux complices de leurs désordres qui les ont rassurés, ils s'en prennent à eux-mêmes, ils se maudissent, ils se déchirent, ils se désespèrent ; ils voudroient, en un mot, pouvoir s'anéantir et anéantir Dieu lui-même et toutes les créatures : mais tout se refuse à leurs insensés désirs. Hélas ! de quels cris, de quels hurlemens retentissent continuellement les profonds abîmes ! Quel séjour que celui de l'enfer ! Ah ! Seigneur, il est trop tard dans l'enfer d'implorer votre miséricorde, c'est maintenant que je l'implore. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu et mon Père, ô mon créateur et mon juge, ayez pitié de moi ! Ne permettez pas que je tombe dans ce gouffre affreux, et que je vous blasphème éternellement ! Je reconnois que je l'ai mérité, et sans votre infinie miséricorde, j'y

serois déjà, et il n'y auroit plus d'espoir pour moi. Mais puisque vous m'avez conservé la vie, vous me conserverez l'espérance, et vous ne voulez pas que je périsse. Vous laissez encore à ma disposition l'eau de la la pénitence, je vais m'y laver, je vais m'y purifier, et je ne vivrai plus sur la terre que pour vous servir, que pour vous témoigner mon amour, en souffrant avec joie toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer, et qui me paroîtront toujours bien légères en comparaison de celles de l'enfer que j'ai tant de fois méritées.

Troisième Point.

Troisième supplice, comparer les biens et les maux du temps, avec ceux de l'éternité.

1°. Le troisième supplice des damnés, est de se resouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et de voir leur disproportion infinie. *Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare au contraire n'y a eu que des maux. Maintenant il est dans la joie, et vous dans les tourmens.* Oui, le réprouvé s'en souvient, et pourroit-il jamais l'oublier? Il s'en occupe sans cesse, et ce souvenir est pour lui un cruel supplice. Hélas! se dit-il, quels ont été ces biens de la terre, pour lesquels je suis privé des biens du

du ciel et je souffre les maux de l'enfer ; quels ont été ces maux de la terre, pour lesquels cet autre est exempt des maux de l'enfer, et jouit des biens du ciel ? Ah ! ces biens de la terre qui m'ont fermé le ciel et ouvert l'enfer, étoient-ils grands, satisfaisans, tranquilles, continuels, sans mélange de maux durables, éternels ? Voilà cependant, en fait de biens, quel a été mon partage. J'ai reçu et je ne recevrai plus rien, sinon des maux et des maux cruels, désespérans, continuels, interminables. Et quels ont été ces maux de la terre, qui m'ont fermé l'enfer et qui ont ouvert le ciel à cet autre ? Etoient-ils dévorans, sans consolation, sans relâche, sans espérance, sans aucun mélange de bien ? Cependant voilà les uniques maux que celui-là a éprouvés, et il n'en éprouvera plus d'autres ; et il ne lui reste pour ces prétendus maux qu'il a soufferts, que des couronnes à porter, et des délices ineffables et éternelles à goûter.

2°. Le troisième supplice des damnés, est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et de voir la folie de leur choix. C'est moi, se dira ce réprouvé, c'est moi qui ai fait un choix si insensé J'ai eu devant moi le péché avec tous ses faux charmes, ses vains plaisirs, ses frivoles douceurs, ses biens chimériques, et j'en savois

les conséquences. J'ai vu la vertu avec ses rigueurs, son austérité, sa retenue, son silence, sa patience, sa solitude, sa pureté, sa modestie, son recueillement, et j'en connoissois les récompenses. J'ai vu ceux qui avoient choisi le péché, et, malgré leurs plaisirs, je les ai vus dans le trouble, dans l'inquiétude, et jamais satisfaits. J'ai vu ceux qui avoient choisi la vertu, et, malgré leurs mortifications, je les ai vus dans la paix, dans la consolation, et toujours contens de tout. J'ai éprouvé moi-même l'une et l'autre situation. J'ai passé de l'un à l'autre état, et quoique mon expérience ait été toute en faveur de la vertu, j'ai choisi le péché, et je m'y suis fixé. Qu'est-ce donc qui m'a déterminé à un choix si funeste et si insensé? Hélas! pour goûter un plaisir d'un moment, pour jouir d'une fatale liberté, pour ne pas me priver d'une vaine satisfaction, pour m'épargner un peu de violence qu'il eût fallu me faire, un peu de honte qu'il eût fallu subir dans la confession, un mot de raillerie qu'il eût fallu essuyer dans le monde, un peu de gêne qu'il eût fallu prendre, un peu d'attention qu'il eût fallu avoir sur moi-même, j'ai perdu le ciel et je me suis précipité dans l'enfer! O fureur, ô folie! mais folie irréparable et sans ressource.

3°. Le troisième supplice des damnés,

est de se ressouvenir des biens et des maux de la vie passée, de les comparer avec les biens et les maux de l'éternité, et d'y voir l'equité des jugemens de Dieu. Au souvenir des biens faux et frivoles qu'il a goûtés sur la terre, pour lesquels on lui refuse l'entrée du ciel et on l'accable des tourmens de l'enfer, le réprouvé entrera dans des fureurs et dans un désespoir affreux, il vomira mille blasphèmes contre le ciel et contre Dieu. Mais il sera forcé de détourner ses fureurs contre lui-même, et de reconnoître l'équité des jugemens de Dieu. Les biens qu'il a goûtés dans le péché n'étoient rien en eux-mêmes ; mais ces biens étoient défendus par le créateur et le souverain Maître de toutes choses, qui exigeoit cette marque de soumission et de dépendance : ils étoient défendus sous peine de l'enfer pour ceux qui les goûteroient, et avec promesse du ciel pour ceux qui s'en abstiendroient. Or avoir foulé aux pieds la Loi de Dieu, avoir également méprisé, et ses promesses et ses menaces, et cela pour un bien si vil, si méprisable et si passager, c'est un crime que l'enfer ne pourra jamais expier. Les maux qui se trouvoient dans la vertu n'étoient rien en eux-mêmes, il est vrai; mais embrassés et soufferts pour l'amour de Dieu, pour obéir à sa Loi, et dans la crainte de l'offenser ; embrassés et soufferts, soutenus et

continués jusqu'à la mort, sur la foi de sa parole, de ses promesses et de ses menaces : c'étoit un hommage digne de Dieu, et qu'il étoit de sa grandeur de récompenser en Dieu.

Quatrième Point.

Quatrième supplice, être assuré d'une éternité de peines.

L'éternité offre à l'esprit d'un réprouvé trois objets qui le tourmentent sans cesse et qui le désespèrent.

1°. L'enfer où il est détenu, et d'où il ne pourra jamais sortir. Abraham ajouta : *De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme du lieu où vous êtes, on ne peut venir ici.* Quelque affreux que soient les tourmens de l'enfer, ils ne seroient encore rien, s'ils devoient un jour finir, ne fût-ce qu'après des siècles et des millions de siècles. L'espoir de ce terme changeroit la nature de l'enfer et en adouciroit tous les tourmens ; mais ce qui met le comble à la rigueur de ces supplices atroces, c'est l'assurance qu'ils seront toujours les mêmes et qu'ils ne finiront jamais. Toujours brûler, jamais ne cesser. Toujours, jamais, voilà les terribles mots dont retentit l'enfer. Si encore un damné pouvoit distraire son esprit d'une si cruelle pensée ; mais non,

la rigueur des tourmens la lui rappelle sans cesse, et sans cesse cette horrible et accablante pensée met le comble à tous ses tourmens.

2°. Le paradis où il n'est pas, et d'où ne sortiront jamais ceux qui y sont. La même éternité qui fait le supplice et le désespoir des réprouvés, met le comble au bonheur et au repos des élus. Jamais rien ne troublera leur félicité, jamais elle ne finira, et ils sont sûrs d'en jouir éternellement. Un chaos immense les sépare à jamais de la foule des réprouvés, et la joie d'avoir évité un sort si affreux et de n'avoir plus à le craindre, est pour eux un surcroît de bonheur, de reconnoissance, et d'amour. Mais cette même pensée dans un sens opposé, combien est-elle accablante pour le réprouvé! Hélas! se dit-il, ils sont dans les délices et ils y seront éternellement, je suis dans les supplices et j'y serai éternellement! O pénitence! où êtes-vous? O sang du rédempteur! qu'êtes-vous devenu? Mais, cris impuissans et qui ne seront plus entendus! Un chaos, un intervalle immense placé de la main de Dieu et consolidé par sa toute-puissance, nous sépare à jamais. O éternité! éternité de délices pour les autres, et éternité de supplices pour moi!

3°. La terre où il a vécu, qui seule communique aux deux extrémités, et sur laquelle il ne revivra plus. De l'enfer au ciel.

et du ciel à l'enfer, il n'y a point de passage. De l'enfer au ciel à la terre, il n'y en a pas non plus pour changer d'habitation; ce n'est que de la terre que le passage est ouvert au ciel ou à l'enfer. Notre première demeure est sur la terre; c'est là que nous sommes créés; c'est là que nous devons être quelques momens, pour entrer ensuite dans une éternité, ou de supplice, si nous sortons de cette terre coupable et criminelle ou de délices, si nous en sortons justes et purifiés. Or cette terre, où notre séjour est si court, où le réprouvé a vécu est mort dans le péché, mais où il auroit pu vivre et mourir dans la justice, sera toujours présente à son esprit. Il maudira sa folie, il désirera de retourner sur la terre pour y recommencer une nouvelle vie. Et quelle vie ne meneroit-il pas? Quels objets pourroient l'attacher ou le tenter! Quelles souffrances pourroient lui arracher un murmure!. Quelle rigueur de pénitence, quelle austérité de vie pourroient l'effrayer! Mais, désirs chimériques! On ne vit qu'une fois sur la terre, on n'y meurt qu'une fois, et de là on entre dans l'éternité; mais de l'éternité on ne retourne plus habiter la terre. Les réprouvés n'en goûteront plus les avantages et les Saints n'en courront plus les risques. Il n'y a que nous, nous qui vivons, qui puissions encore abuser ou profiter de la

liberté que Dieu nous laisse de choisir entre les deux éternités, l'une des deux devant être nécessairement et bientôt notre partage. On nous donne le choix, non entre la terre et l'éternité, mais entre l'heureuse ou la malheureuse éternité, car il nous faut nécessairement quitter la terre et entrer nécessairement dans l'une de ces deux éternités.

O éternité, dont chaque instant m'approche! Ah! si j'eusse pensé à vous jusqu'ici, que de fautes j'aurois évitées, quels progrès n'aurois-je pas faits dans la vertu! C'en est faït, ô éternité! je ne vous perdrai jamais de vue, vous deviendrez la règle de toutes mes actions! Sans cesse je me dirai: Je marche vers l'éternité; tout ce que je fais, tout ce que je pense, tout ce que je dis, me conduit à l'éternité; mais est-ce à une heureuse ou à une malheureuse éternité? Ah! songes-y mon ame, parce qu'une fois séparée de ce corps vil et méprisable, ton sort sera décidé sans retour, et de l'une des deux éternités, où tu seras, tu ne verras plus qu'un chaos immense entre toi et l'autre éternité. O Dieu! qui ne tremblera en méditant ces vérités! Qui pourra encore vous offenser après s'en être pénétré! Pour moi, Seigneur, c'en est fait, je déteste mon iniquité et je n'y veux plus retomber! O Jesus! je veux être à vous dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CCIVe. MÉDITATION.

Fin du mauvais Riche et de Lazare.

De la foi d'une autre vie. *Luc.* 16. 27-31.

PREMIER POINT.

De la sagesse de Dieu dans la manière dont il nous a fait connoître cette vérité.

ET le riche dit : Père Abraham, je vous supplie d'envoyer Lazare à la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourmens. Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent !

1°. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par la tradition. Dieu l'a révélé au premier homme, et par lui à toute sa postérité. Adam, après son péché, assuré de la mort qu'il devoit subir, et averti de la venue future d'un rédempteur en qui il devoit espérer, n'ignora pas pourquoi il restoit sur la terre, pourquoi il en devoit sortir, et où il devoit aller en la quittant, selon la manière dont il s'y seroit comporté. Cette vérité fut transmise de père en fils jusqu'au juste Noé et à ses enfans, qui ne la laissèrent pas ignorer à leurs descendans. On trouve dans toutes les nations des traces

de cette tradition, quoique plus ou moins altérée par les fables et les systèmes que la force des passions et la foiblesse de l'esprit humain ont fait inventer.

2°. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par la conscience. Dieu l'a gravée dans le cœur de l'homme, et dans la constitution même de ce monde. Notre conscience qui l'a reçue ou qui l'approuve, nos désirs insatiables et interminables, les désordres même de ce monde et les injustices qui s'y commettent, tout réclame une autre vie, tout l'annonce et la prouve. D'ailleurs qu'elle seroit la fin de la création, s'il n'y avoit pas d'autre vie? Dieu nous auroit-il créés pour un moment sur la terre comme les bêtes, sans aucune fin ultérieure? Le vice et la vertu, le bien et le mal, le culte et le blasphème, la cruauté et la patience, tout seroit-il égal aux yeux du Souverain Être? Dieu auroit-il moins d'équité que nous, nous qui n'en avons que parce qu'il en a imprimé en nous le sentiment?

3°. L'importante vérité d'une autre vie nous est manifestée par l'écriture. Dieu l'a tracée dans les saintes Ecritures qu'il nous a laissées en testament. Cette vérité si intéressante, si sensible et si palpable, a été oubliée, étouffée, contestée, défigurée par les passions des hommes qu'elle gênoit. Dieu a voulu encore la retracer dans des écrits ins-

pirés, qui durassent jusqu'à la consommation des siècles, et remissent sans cesse devant les yeux des mortels la fin pour laquelle ils avoient été créés. La loi de Moïse et les écrits des prophètes, ou supposent par-tout la vérité d'une autre vie, ou l'expriment formellement; c'est pourquoi Abraham répond au mauvais riche : *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent !* Mais dans la plénitude des temps, Dieu, selon sa promesse, nous a envoyé son Fils, non-seulement pour nous assurer de nouveau de la vérité d'une autre vie, mais pour nous expliquer en détail, autant que nous étions capables de l'entendre, et qu'il étoit nécessaire à notre salut, tout ce qui se passe dans cette autre vie. Le feu qui brûle et tourmente les pécheurs morts dans leur péché, feu qui ne s'éteindra jamais, et les tourmentera toujours : le ciel qui comblera de délices et de gloire, ceux qui auront cru en lui et qui seront morts dans sa grâce. C'étoit au Fils de Dieu à qui il appartenoit de nous révéler de si importans secrets, lui qui les avoit puisés dans le sein de son Père; lui qui étoit chargé de racheter les hommes, de les instruire, et de juger un jour les vivans et les morts; lui qui du ciel est venu sur la terre, de la terre est descendu aux enfers, des enfers est revenu sur la terre, et de la terre est remonté au ciel; lui qui, pendant

sa vie, pour preuve de sa mission, a interrompu à son gré le cours de la nature, et a d'une seule parole ressuscité les morts. Qui ne croit pas cette vérité sur un tel témoignage, est un furieux, qui, de gaieté de cœur, veut se perdre éternellement. Pour nous, croyons-la, mais d'une manière si inébranlable et si efficace, qu'elle devienne notre règle, notre force et notre consolation.

Second Point.

De la folie de ceux qui voudroient qu'un mort ressuscitât pour les assurer de cette vérité.

Le riche repartit : *Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence.* Il n'est pas rare de trouver des gens qui, pour croire ou s'affermir dans leur foi, voudroient avoir le témoignage d'un mort revenu de l'autre monde ; et c'est pour nous guérir de cette illusion, que Notre-Seigneur fait parler ici le mauvais riche en ces termes. Convainquons-nous donc qu'un pareil désir est une folie, et pour nombre de raisons.

1°. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire, ne convient point à la sagesse de Dieu. Dieu veut nous conduire par la foi ou la parole, et non par des visions particulières. Ceux qui nous ont précédés se sont sauvés par la foi, et c'est par elle aussi que nous devons nous sauver ;

notre conduite ne doit pas être différente de la leur. Si nous voulons le témoignage d'un mort, un autre le voudra aussi. Faudra-t-il que chaque homme ait sa révélation et voie un mort ? Quand l'impression que cette vision aura faite sur nous sera diminuée, et qu'il nous surviendra encore quelque autre doute, nous désirerons encore de voir un mort ; faudra-t-il nous l'envoyer, et ainsi à chacun des vivans selon sa fantaisie ? Quelle extravagance !

2°. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire, ne convient pas à l'état des morts. Ce ne sont point les morts qui sont chargés de nous instruire, ce sont les vivans ; nos pères, nos maîtres, nos pasteurs, nos directeurs, nos prédicateurs, Moïse, les prophètes, les Apôtres, l'Eglise, Jesus-Christ le Fils de Dieu qui nous a parlé par lui-même, qui a inspiré les prophètes, les Apôtres, et a laissé son Esprit à l'Eglise. Les morts ne sont point chargés de ce ministère, et ce seroit une folie de l'attendre d'eux. Il y a eu plusieurs morts ressuscités par Jesus-Christ et par ses serviteurs dans l'ancien, et plus encore dans le nouveau Testament : leur résurrection a bien prouvé la mission divine de ceux qui les ressuscitoient ; mais aucun d'eux n'a été chargé de nous rapporter ce qu'il avoit vu dans l'autre monde. Dieu peut avoir permis

que quelques morts soient apparus, mais cela n'a jamais été pour apprendre les secrets de l'autre vie. Jesus-Christ lui-même est ressuscité, selon qu'il l'avoit promis, et sa résurrection a mis le sceau aux vérités qu'il nous a annoncées ; mais c'est pendant sa vie mortelle qu'il nous les a annoncées. Il les savoit avant que de descendre sur la terre, il les avoit puisées dans le sein de Dieu même son Père. Sa mort et sa résurrection ne lui ont rien appris, et si après sa résurrection il s'est entretenu avec ses Apôtres du royaume de Dieu, ce fut pour leur apprendre comment ils devoient gouverner son Eglise, et non pas pour leur enseigner de nouvelles vérités que la mort lui eût apprises, ou qu'il ne leur eût pas annoncées auparavant. Consultons donc ses divins oracles, étudions l'écriture, écoutons l'Eglise. Attendre de la part des morts des lumières nouvelles ou plus sûres, c'est une folie !

3°. La résurrection ou l'apparition d'un mort pour nous instruire, ne convient point à notre situation présente. Quelle seroit notre tranquillité sur la terre, si nous étions toujours ou dans l'attente ou dans la crainte de l'apparition de quelque mort ! Quelle seroit l'unanimité de notre foi, si chacun régloit la sienne sur ce qu'il auroit entendu ou cru entendre d'un mort, et sur l'interprétation qu'il donneroit à ses paroles ! Quel

seroit enfin notre désespoir ou notre présomption, si nous savions qui sont ceux de nos proches ou de nos amis qui sont dans l'enfer ou dans le ciel ! C'est une vue que nous ne pourrons supporter que lorsque nous serons entièrement unis à Dieu et transformés en lui. Le désir de voir des morts pour apprendre d'eux ce qui se passe dans l'autre monde, est donc une folie dont nous devons nous guérir, et, si nous le pouvons, guérir les autres.

Troisième Point.

De l'utilité de l'apparition d'un mort à l'égard de ceux qui ne croient pas cette vérité.

Abraham lui répondit : *S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciteroit.* Pourquoi ? parce que l'apparition d'un mort ne détruiroit pas les obstacles qu'ils opposent à la foi.

1°. L'apparition d'un mort ne calmeroit pas les troubles volontaires de leur imagination. Ce qui ébranle ou détruit notre foi, c'est que nous voulons concevoir la nature des mystères. C'est ainsi que nous nous laissons troubler en pensant à l'éternité de Dieu, à son immensité, à la Trinité des Personnes, à l'Incarnation du Verbe, à la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : nous voulons former en nous des images de

ces mystères ; n'y pouvant réussir, nous tombons dans le trouble, et nous sommes tentés de ne les pas croire. C'est ainsi, en particulier, que l'éternité des peines des réprouvés nous trouble. En vain nous mesurons, nous calculons, nous entassons siècles sur siècles, notre imagination s'échauffe, nous succombons sous nos efforts, et souvent nous finissons par rejeter cette vérité, du moins par en douter, et cela parce que nous ne pouvons l'imaginer. L'ame fidelle s'appuyant uniquement sur la parole de Dieu, croit les mystères révélés sans faire aucun effort pour s'en former des images ; elle se laisse pénétrer, sans se troubler, des sentimens que ces vérités inspirent, soit de respect, soit d'amour ou de crainte. Mais comment l'apparition passagère d'un mort calmeroit-elle l'imagination de ceux que la parole de Dieu, toujours subsistante, ne peut calmer ?

2°. L'apparition d'un mort n'arrêteroit pas les faux raisonnemens de leur esprit. On veut raisonner sur des mystères qui sont au-dessus de notre raison ; on creuse, on approfondit, et l'on n'enfante que des chimères ; on pose des principes dont on ne voit pas la certitude, on tire des conséquences dont on ne voit pas la liaison. Nous faisons Dieu de la même nature que nous ; nous lui attribuons nos foiblesses, et nous jugeons

de lui par nous-mêmes. Nous voulons que dans l'autre monde il tienne la même conduite que dans celui-ci ; et parce que dans cette vie il est plein de bonté et de miséricorde pour les pécheurs, nous voulons qu'il soit tel dans l'autre ; parce qu'une éternité de supplices surpasse notre intelligence, parce que des criminels dans les flammes nous font compassion, nous voulons qu'il en soit ainsi de Dieu. L'ame fidelle croit à la parole divine, et elle y trouve la tranquillité de l'esprit. Sans vouloir fonder l'abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, elle profite ici-bas de ses miséricordes, elle espère ses récompenses, elle redoute ses châtimens. Mais comment l'apparition d'un mort, sans suite, sans liaison, sans autorité, arrêteroit-elle dans l'incrédule la passion de raisonner, si la parole de Dieu, continuée depuis Adam, depuis Moïse, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous, si cette parole si instructive, si lumineuse, appuyée de tant de prodiges, annoncée avec tant d'éclat, ne peut l'arrêter ?

3°. L'apparition d'un mort ne guérit pas les passions effrénées de leur cœur. Avouons-le sincèrement, ce n'est que l'intérêt qui nous fait douter de l'autre vie et d'une éternité ; ce n'est qu'en faveur du crime et des passions qu'on tâche d'obscurcir cette vérité. Ah ! dans les beaux jours de notre

innocence, nous n'avions sur cela aucun doute. Lors même qu'après quelque chute, nous eûmes recours à la pénitence, que nous nous efforçâmes à dompter nos passions, et que nous remportâmes sur elles des victoires, nous ne doutions pas encore. Ce n'est que depuis que nous avons commencé à céder à leurs efforts et à nous livrer à leur emportement, que nous nous sommes follement persuadés qu'il n'y avoit ni enfer ni éternité. O pécheur ! ô insensé ! vous bravez les lumières de la raison, les remords de la conscience, la voix de la nature, le cri des nations, et toute la majesté de la religion : vous demandez la résurrection d'un mort pour croire un enfer; vous devriez bien plutôt la demander pour vous assurer qu'il n'y en a pas, et que vous pouvez impunément vous abandonner au péché. Dans toute autre affaire, le parti où l'on risque le plus doit être le plus assuré; et ici, pour risquer votre être, et le malheur éternel de votre être, vous ne demandez aucune preuve, tandis que du côté où vous ne risquez rien, aucune preuve ne vous manque, et aucune ne vous satisfait. Ah ! reconnoissez qu'il n'y a que la passion qui puisse vous aveugler à ce point !

O mon Dieu ! par votre grâce spéciale et non méritée, je suis encore au monde comme y étoient les frères du mauvais

riche, et je peux profiter de son malheur. Qu'attends-je pour prendre et exécuter de bonnes résolutions ? Voudrois-je voir un mort ressuscité ? Mais que me diroit un réprouvé qui m'apparoîtroit, que ce que me dit le mauvais riche : *Je souffre cruellement dans cette flamme* ? Une telle vision seroit-elle plus certaine pour moi que l'Evangile ? J'ai l'Écriture ; ah ! si je n'en profite pas, je n'écouterois pas un mort ressuscité. C'en est donc fait, ô mon Dieu ! Loin de moi tout esprit d'orgueil, toute semence d'endurcissement. Je crois une autre vie, et je veux la mériter, en n'usant de celle-ci que pour vous et d'une manière digne de vous ! Ainsi soit - il.

CCV^e. MÉDITATION.

De quelques Instructions que Notre - Seigneur répète à ses Disciples. Luc. 17. 1 - 6.

Premier Point.

Sur le scandale.

1°. Il ne faut pas s'étonner du scandale. Jesus dit à ses Disciples : *Il est impossible qu'il n'arrive des scandales.* Il paroît que Notre-Seigneur étoit seul avec ses Disciples lorsqu'il leur tint ce discours. Cette nécessité du scandale ne vient que de la corrup-

tion et de la malice des hommes ; mais les hommes étant tels qu'ils sont, il n'est pas possible qu'il n'arrive des scandales dans le monde, dans l'Eglise, dans l'état le plus saint. N'en est-il pas arrivé dans le collège même des premiers Apôtres ? Il est impossible que cela soit autrement ; et il est plus important qu'on ne pense d'être bien convaincu de cette vérité, afin de n'être pas étonné de ces scandales, de n'en être pas ébranlé dans sa foi, et détourné de la pratique de la vertu. Si nous voyons des scandales, n'en soyons pas surpris, c'est que nous vivons parmi des hommes. S'il arrive un scandale, ne nous en troublons pas, c'est un homme qui l'a causé, et un homme foible comme nous ; mais n'allons pas, par malice, étendre ce scandale, et en supposer coupables plusieurs autres qui en sont aussi innocens que nous. Si ces scandales se multiplient, ne pensons pas pour cela que tout soit perdu, ou que la Providence ne gouverne pas le monde, puisque ces scandales même sont prédits.

2°. Il ne faut pas donner de scandale. *Mais malheur à celui par qui il en arrive ! Il vaudroit mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits.* Quelque cachés ou quelque multipliés que soient ces scandales, Dieu en saura bien distin-

guer l'auteur. Jugeons de la vengeance qu'il en tirera, par ce que Notre-Seigneur en dit ici : ah ! méditons bien ces paroles. Examinons-nous nous-mêmes, principalement sur ce qui regarde les petits, c'est-à-dire, ceux qui, par leur âge ou leur condition, sont au-dessous de nous.

3°. Il ne faut point prendre de scandale. *Rendez-vous attentifs sur vous-mêmes.* Soyez attentifs non-seulement pour n'être pas étonnés du scandale et n'en point donner, mais encore pour que le scandale ne pénètre pas jusqu'à vous, et ne vous soit pas une occasion de chute. Ne vous imaginez pas qu'une chose soit permise, parce que d'autres la font; qu'elle soit sans reproche devant Dieu, parce qu'elle est sans blâme devant les hommes. La loi de Dieu, l'Evangile, la conscience, l'Eglise, voilà quelle doit être votre règle, et non la pratique, la coutume et l'usage du monde.

Second Point.

Sur le pardon des offenses.

Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le; et s'il se repent, pardonnez-lui. S'il pèche contre vous sept fois le jour, et si sept fois le jour il revient vous trouver, et vous dit : Je me repens; pardonnez-lui.

1°. Des offenses que nous faisons aux autres. Soyons attentifs pour n'offenser per-

sonne ; mais, si, par vivacité, ou même par mégarde, nous offensons quelqu'un, souffrons qu'il nous reprenne, et écoutons sa correction avec humilité ; s'il ne nous reprend pas, reprenons-nous nous-mêmes, et reconnoissons notre faute : ensuite allons le trouver, disons-lui que nous nous en repentons, et prions-le de nous pardonner.

2°. Des offenses que les autres nous font. Reprenons avec douceur celui qui nous offense, pardonnons-lui du fond de notre cœur ; et dès qu'il se reconnoît, assurons-le que nous lui pardonnons, sans que la multiplicité de ses rechutes lasse notre patience ou refroidisse notre charité.

3°. Des offenses faites à Dieu. Quel est l'homme qui soit offensé sept fois le jour, à qui on demande pardon sept fois le jour, et qui doive accorder ce pardon ? Qui est celui qui ait une si grande douceur, et qui ait occasion d'exercer une si grande charité ? Ah ! Seigneur, c'est votre divine charité que vous exprimez ici, et que vous voulez que vos Apôtres exercent envers les pécheurs repentans ! En effet, dès qu'on revient à vous sincèrement, et qu'on sait dire cet heureux mot : Je me repens ; dès-lors vous oubliez tout, vous pardonnez tout. Dès que je vous offense, vous me reprenez, dès que je me repens, vous me pardonnez. Helas ! je vous offense à tout moment, et à tout

moment vous êtes prêt à me pardonner. O douceur ineffable, ô bonté infinie, vous n'exigez de moi que ces deux conditions, que je me repente, et que je pardonne!

Troisième Point.

Sur la Foi.

1°. De la diminution de la foi. *Et les Apôtres dirent au Seigneur: Augmentez en nous la foi.* Les Apôtres n'avoient jamais été repris par Jesus-Christ, pour avoir manqué de charité? mais fort souvent pour avoir manqué de foi. C'est peut-être ce qui leur a fait dire à Notre-Seigneur: *Augmentez en nous la foi.* La foi est un don de Dieu dans son commencement, dans son accroissement et dans sa perfection. Nos péchés journaliers, notre dissipation, la contagion du monde, ne cessent de la diminuer en nous. Peut-être aujourd'hui en avons-nous moins que dans un âge moins avancé. La diminution de la foi, à son tour, fait que nous péchons plus souvent, plus grièvement, et avec moins de peine. Elle nous rend le joug du Seigneur pesant, la vertu difficile, la fréquentation des sacremens insipide, la pratique de l'oraison et du recueillement dégoûtante et ennuyeuse. Ranimons donc le peu de foi qui nous reste, et travaillons à l'augmenter!

2°. De l'augmentation de la foi. La foi

s'augmente par la prière, l'instruction et les œuvres. Demandons sans cesse au Seigneur qu'il augmente en nous la foi, que cette prière des Apôtres soit notre prière ordinaire, sur-tout dans les tentations, dans les dégoûts, et dans les occasions d'exercer une vertu qui nous coûte ; mais en priant, travaillons de notre côté à augmenter notre foi par de pieux entretiens, de bonnes lectures, de saintes méditations.

3°. De l'usage de la foi. *Le Seigneur leur répondit : Si vous aviez une foi semblable à un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et va te planter au milieu de la mer ; et il vous obéiroit.* Façon de parler bien énergique, pour nous exprimer la puissance de la foi ! Non, sans doute, les Apôtres n'ont jamais fait usage de leur foi, pour opérer des merveilles inutiles et d'ostentation, et ce n'étoit pas l'intention du Sauveur, ni les sens de ses paroles. Mais les Apôtres, confirmés dans la foi, en ont fait d'utiles et éclatantes, en chasant les Démons, en guérissant les malades et ressuscitant les mort. Par-là ils ont converti le monde entier, ils ont déraciné l'idolâtrie, qui a été comme précipitée au fond de la mer, et n'a jamais reparu depuis. Ah ! si nous avions de la foi, il n'y auroit en nous ni penchant, ni habitude qui ne cédât à nos ordres, et qui ne fût arraché jusqu'aux moindres racines,

pour ne reprodire jamais. C'est cette foi qui a fait triompher les saints du monde, des tyrans, et d'eux-mêmes. Faisons-en le même usage, et nous triompherons comme eux.

Augmentez ma foi, ô mon Sauveur! Donnez-moi cette foi vive qui me fasse comme toucher au doigt les vérités du salut, cette foi ardente qui me tire de la langueur où je suis, et qui me fasse embrasser avec courage les maximes qu'elle m'enseigne! Je ne vous demande pas, Seigneur, cette foi qui a fait opérer des miracles à vos Saints; mais je vous demande cette foi qui les a fait devenir des Saints: non cette foi qui les a illustrés aux yeux des hommes, mais celle qui les a rendus humbles, mortifiés, ennemis d'eux-mêmes, celle enfin qui a plu à vos yeux! Ainsi soit-il.

CCVI^e.

CCVIe. MÉDITATION.

Parabole du bon Serviteur qui fait ce qu'il doit. Luc. 17. 7-10.

Premier Point.

Du travail extérieur du bon Serviteur.

Les Apôtres, dont la foi devoit opérer de grandes merveilles, avoient besoin d'une grande humilité pour ne se glorifier ni de leurs immenses travaux, ni de leurs glorieux succès. Notre-Seigneur leur fit, dans ce dessein, une parabole bien propre à les instruire, et à nous instruire nous-mêmes. Il s'agit d'un maître qui, ayant un serviteur, l'emploie au travail.

1°. Travail dépendant et commandé. *Qui de vous*, dit Jesus-Christ, *ayant un serviteur employé à labourer, ou à paître les troupeaux, lui dise aussitôt qu'il est revenu des champs : Allez vous mettre à table ?* Le maître occupe son serviteur comme il lui plaît. Le serviteur fait la volonté de son maître, et non la sienne. Si le maître l'envoie aux champs, il y va ; s'il lui commande de labourer ou de paître les troupeaux, il le fait. Ce monde est le champ du Seigneur, et les hommes sont le troupeau. Les Apôtres ont défriché et façonné ce champ ; ils ont conduit le trou-

peau, et lui ont donné la nourriture. Toute leur vie extérieure a été employée à faire en cela la volonté de leur maître. Les hommes apostoliques ont reçu de Dieu le même emploi; les Pasteurs de l'Église, selon leur rang, y participent plus ou moins. Tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, sont les serviteurs de Dieu, et il ne les a placés dans ce monde que pour y travailler chacun selon son état et selon la volonté du souverain maître. Comment remplissons-nous ce devoir ?

2°. Travail pénible et assujettissant. Dans quelque état que la providence nous place, nous sommes condamnés, comme pécheurs, à travailler pour remplir nos devoirs. Si dans ce travail nous trouvons de la peine et de l'assujettissement, gardons-nous de nous en plaindre ou de nous en dispenser.

3°. Travail assidu et constant. Ce n'est que le soir que le serviteur revient des champs où son maître l'a envoyé, et où il a travaillé tout le jour, et s'il revient le soir pour prendre un peu de repos, ce n'est que pour retourner au travail le lendemain matin, et le continuer ainsi tous les jours: telle doit être la vie de l'homme sur la terre, tandis qu'il est en santé. Il doit sans cesse être occupé d'un travail proportionné à ses forces, mais utile, sérieux, et travailler ainsi jusqu'à la mort. Telle est la volonté de

notre maître : comment la remplissons-nous? Il nous en demandera compte. Comment nous traitera-t-il, si à la fin nous n'avons à lui présenter qu'une vie passée dans la mollesse, l'oisiveté, les plaisirs, ou dans un travail qui n'étoit pas pour lui, qu'il ne nous avoit pas commandé, peut-être même qu'il nous avoit défendu ?

Second Point.

Du travail intérieur du bon Serviteur.

Le Maître ne lui dira-t-il pas plutôt : Apprêtez-moi à souper, ceignez-vous, et me servez jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela vous mangerez et vous boirez? Après le travail extérieur de la campagne, il reste un travail intérieur et domestique.

1°. Travail honorable. Le serviteur qui a donné ses soins aux biens de son maître, doit encore les employer auprès de ce même Maître, et le servir lui-même. Après que les Apôtres avoient donné tout le jour aux besoins du prochain dans les fonctions de l'apostolat, ils passoient une bonne partie de la nuit en oraison. Après que nous avons travaillé pendant le jour à remplir les devoirs de notre état, nous devons, avant notre repos, nous ménager un temps pour vaquer à la prière, pour louer Dieu, pour le remercier, pour lui rendre compte de notre travail, lui demander pardon de nos fautes,

et la grâce de mieux faire le lendemain. Nous devons prendre, dès le matin, un temps semblable pour lui rendre nos hommages, pour demander son secours et lui offrir notre travail. Quoi de plus honorable pour un serviteur, que de servir ainsi son maître, que de recevoir ses ordres, et de s'entretenir avec lui.

2°. Travail indispensable. Sans ce travail intérieur, le travail extérieur est fort suspect. Le serviteur qui a soin du bien de son maître, et qui refuse de servir sa personne, ne remplit point son devoir, ne sauroit plaire à son maître, et fait voir qu'il ne l'aime point. Prenons bien garde que notre travail extérieur, quelque estimé qu'il soit des hommes, quelque utile qu'il soit aux autres, quelque fatigant qu'il soit pour nous, ne nous détourne de servir notre maître; car alors ce ne pourroit être qu'un travail d'humeur, d'inclination, de vanité ou de nécessité, et non un travail de devoir, et qui pût lui plaire. Mais si au travail extérieur de l'action nous joignons le travail intérieur de la prière et de la dévotion, nous pouvons espérer alors d'avoir rempli notre devoir.

4°. Travail récompensé. Après que le serviteur a rempli ses devoirs au dehors et au dedans, aux champs et à la maison, il prend sa réfection et ensuite son repos.

C'est alors aussi qu'une ame fidelle goûte la satisfaction d'avoir servi son maître, de lui avoir plu, d'être dans ses bonnes grâces, et d'avoir son approbation. Mais pouvons-nous entendre ces paroles de Notre-Seigneur : *Vous mangerez et vous boirez*, sans nous ressouvenir du pain et du vin que lui-même nous a préparés. O nourriture divine ! que l'ame y goûte de délices ! O digne récompense des travaux de cette vie, et gage assuré d'une récompense éternelle ! Nous ne nous reprochons peut-être rien sur le travail extérieur ; mais le travail intérieur, comment nous en acquittons-nous ? Ah ! si nous le négligeons, ne soyons pas surpris de ne point goûter la douceur du service de Dieu, et de nous trouver même à la communion sans ferveur et sans dévotion !

Troisième Point.

Des sentimens du bon Serviteur.

1°. Sentimens d'humilité. C'étoit pour affermir les Apôtres dans l'humilité, que Notre-Seigneur leur proposa cette parabole. Ayant donc exposé les devoirs dont le serviteur s'est acquitté, Notre-Seigneur demande : *Le maître a-t-il obligation à ce serviteur, quand il a fait ce qu'il lui avoit ordonné ?* Et il répond ? *Je ne le pense pas.* Puis il ajouta : *Ainsi vous, quand vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous*

sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. On n'a point d'obligation à celui qui ne nous donne que ce qu'il nous doit. De quoi donc nous énorgueillir ? Pourquoi nous estimer nous-mêmes, lorsque nous n'avons fait que ce qui nous a été commandé ? Disons donc alors avec sincérité : *Nous sommes des serviteurs inutiles.* Serviteurs inutiles par rapport au succès. Le succès, non-seulement en ce qui regarde le salut des ames et la gloire de Dieu, mais même dans toutes les affaires que nous entreprenons, dépend entièrement de Dieu, et doit lui être rapporté en tout. Serviteurs inutiles, par rapport aux moyens. Les moyens que nous employons pour procurer la gloire de Dieu, ou pour quelque autre chose que ce soit; n'est-ce pas Dieu qui nous les a donnés ? L'esprit, les talens, les forces, la vocation, les occasions, tout vient de Dieu, et lui appartient. Enfin serviteurs inutiles, par rapport à la volonté même, et au bon usage que nous faisons de notre liberté. Nous ne pouvons nous donner à nous-mêmes cette bonne volonté; c'est Dieu qui nous la donne. Nous ne pouvons, sans lui, choisir le bien et fuir le mal; ce n'est que par le secours de sa grâce que nous faisons un bon usage de notre liberté, et que nous nous déterminons au bien. Ainsi nous devons

à Dieu non-seulement nos services, mais encore nous tenons de lui de pouvoir et de vouloir le servir. Ainsi notre travail, notre fidélité, notre exactitude, nos mérites sont des dons de Dieu ; et quand il nous récompensera selon nos mérites, il récompensera ses propres dons. L'humilité n'est donc pas fondée sur le mensonge, mais sur la vérité. Les plus grands Saints, les plus fidelles serviteurs de Dieu, qui ont travaillé le plus et le plus mérité, ont été les plus humbles, et ont le mieux reconnu devant Dieu leur inutilité. Mais, hélas ! Seigneur, j'ai bien d'autres motifs de m'humilier. Il s'en faut bien que je puisse dire que j'ai fait ce que je devois faire. Eh ! comment puis-je n'être pas humble, après vous avoir si mal servi et tant offensé, après avoir si long-temps violé votre loi et résisté à votre grâce ? Et cependant je m'estime moi-même, et je veux qu'on m'estime. La moindre marque de mépris, la moindre humiliation me met hors de moi-même ; un mot, un manque d'attention, un rien m'offense, me trouble et m'irrite. Et comment tant d'orgueil peut-il subsister avec tant de raisons de m'humilier ?

A ces sentimens d'humilité, qui sont le but de la parabole, ajoutons ces deux autres qui n'y sont pas étrangers.

2°. Sentimens de reconnoissance. Non,

le maître n'a aucune obligation à son serviteur de ce qu'il a fait ce qu'on lui a ordonné de faire ; mais combien le serviteur n'est-il pas obligé à son maître de l'avoir retiré de la misère, en le prenant à son service, et en l'y retenant !

3°. Sentimens d'amour. Qu'un bon maître mérite d'être aimé ! et en est-il de meilleur que celui que nous servons ? En est - il de plus doux, de plus compatissant, de plus magnifique dans ses récompenses ?

Oui, Seigneur, je suis mille fois plus à vous qu'un esclave ; mon devoir est de vous servir, j'y trouve mon avantage et ma gloire ; vous pouvez vous passer de moi, sans rien perdre ; vous pouvez tout exiger de moi, sans me rien devoir : mais telle est votre grandeur, telle est votre infinie miséricorde, que vous voulez bien me compter jusqu'aux moindres désirs de vous plaire, et me récompenser comme si vous me deviez tout. Quel excès de bonté ! Pour la mériter plus encore, ô mon Dieu ! je vais redoubler mes efforts et mes travaux, sans cesser de me regarder toujours comme un serviteur inutile. Ainsi soit-il.

CCVIIe. MÉDITATION.

Jesus allant à Jérusalem pour la Fête de la Dédicace, guérit dix Lépreux.

Observons leur prière, leur foi et leur reconnoissance. *Luc.* 17. 11-19.

Premier Point.

De la Prière.

Un jour Jesus allant à Jérusalem, passoit au milieu de la Samarie et de la Galilée. Et comme il étoit près d'entrer dans un bourg, dix lépreux vinrent au-devant de lui, et se tenant éloignés, ils élevèrent la voix pour lui dire : Jesus notre Maître, ayez pitié de nous! Jesus voulut encore une fois paroître à Jérusalem avant le dernier voyage qu'il devoit faire pour y consommer son sacrifice ; il quitta donc la Galilée, et après avoir parcouru cette province, il traversa la Samarie, et se rendit en Judée. Il étoit sur le point d'entrer dans un bourg qui étoit peut-être celui de Béthanie, où demeuroient Marthe, Marie sa sœur, et Lazare leur frère, et qui n'étoit pas éloigné de Jérusalem, lorsque dix lépreux, dont neuf étoient juifs et le dixième Samaritain, ayant été informés de son passage, se réunirent pour lui demander leur guérison. Observons les qualités de leur prière.

1°. Prière humble. Ils se tinrent loin de Jesus et du chemin, ainsi que la loi l'ordonnoit aux lépreux. Ainsi notre prière doit-elle être humble, et cette humilité doit naître de la connoissance de notre indignité. Qui suis-je devant vous, ô Dieu de sainteté ! qu'un indigne lépreux qui ne mérite pas d'approcher de vous ? Toute ma vie n'est qu'une lèpre. Tant de péchés que j'ai commis, tant de fautes et d'imperfections où je tombe tous les jours, sont autant de taches qui défigurent mon ame, qui la souillent, qui la rendent indigne d'approcher de vous. Je me tiens donc à l'écart, je reconnois mon indignité ; mais du fond de ma misère, je crierai vers vous, puisqu'il m'est permis encore d'implorer et d'espérer vos miséricordes.

2°. Prière fervente. Dès que ces lépreux virent Jesus à portée de les entendre, ils élevèrent la voix et se mirent à crier. Ils crioient parce qu'ils étoient éloignés. Plus une ame se sent éloignée de Dieu, timide, lâche et dissipée, plus elle doit élever la voix et crier vers lui. Ils crioient encore par le désir qu'ils avoient de leur guérison, et par la crainte où ils étoient de manquer une si belle occasion. Ah ! si nous sentions le malheur d'être éloignés de Dieu, et séparés du commerce des Saints, avec quelle ardeur ne demanderions-nous pas d'être délivrés

de ces péchés, de cette tiédeur, de cette dureté de cœur, de cette dissipation et de cette indévotion qui sont la cause d'une si funeste séparation !

3°. Prière éclairée. Les deux titres que les lépreux donnent à celui dont ils implorent le secours, sont celui de Jesus ou de Sauveur, et de celui de Maître. La cupidité et l'ignorance sont une double lèpre que nous avons contractée avant que de naître, et dont le baptême, en effaçant le péché originel, ne nous a pas délivrés. Mais nous avons dans Jesus un Sauveur pour nous faire triompher des passions de notre cœur, et un maître pour dissiper les ténèbres de notre esprit. Invoquons-le donc sous ces deux titres. Jesus, mon Sauveur et mon Maître, répandez sur moi votre divine grâce, qui est une grâce de force et de lumière, afin que ni le péché ni l'erreur ne me séparent jamais de vous !

4°. Prière commune. La même disgrace et le même espoir avoient réuni ces malheureux, sans distinction de pays et de nation. Ils élevèrent la voix ensemble et prièrent, non chacun pour soi, mais en commun et pour tous : *Ayez pitié de nous.* Ce concert de prières, si recommandé par Jesus-Christ même, ne pouvoit manquer de lui être agréable, et d'obtenir tout de lui selon sa promesse. Unissons-nous donc

tous ensemble pour implorer les miséricordes du Seigneur. Se séparer des assemblées de religion, ne pas s'unir à la prière commune qui se fait à l'Eglise, à sa paroisse, à moins qu'une raison légitime ne nous en empêche, c'est s'exposer visiblement à être privé de bien de grâces : au lieu que, réunis ensemble, notre ferveur ou s'anime ou s'entr'aide mutuellement. La ferveur des uns supplée à la lâcheté des autres, et ce cri commun fait au Seigneur une douce violence à laquelle sa bonté ne sauroit résister.

Second Point.

De leur Foi.

1°. Foi humble et sans murmures. Jesus ayant entendu leurs cris, se tourna vers eux, *et les ayant aperçus, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres.* Que de majesté, que de puissance dans ce commandement! Mais il falloit une foi bien humble pour l'exécuter sans murmure. C'étoit l'usage de Jesus, lorsqu'il guérissoit les malades, de les toucher et de leur parler avec bonté. Il ne s'étoit pas dispensé d'en user ainsi avec le lépreux qu'il avoit guéri en descendant de la montagne; mais pour ceux-ci il ne les fait point approcher, il ne les touche point, il ne leur dit rien, il ne promet rien, seulement il leur crie de loin de se retirer et d'aller se montrer aux prêtres. Un sentiment d'orgueil

dans ces lépreux eût empêché peut-être leur guérison. Dans une occasion à peu-près semblable, l'orgueil de Naaman, ce Seigneur Syrien qui étoit venu trouver le prophète Elisée pour être guéri de sa lèpre, pensa lui faire perdre le fruit de son voyage. Nous voulons que les envoyés de Dieu nous servent selon notre goût, suivant nos idées et nos prétentions. Si un confesseur, un directeur, un prédicateur manque aux égards que nous attendons de lui, notre orgueil s'irrite, les murmures s'élèvent dans le cœur et quelquefois éclatent, le dépit succède, et, faute d'humilité, nous manquons notre guérison.

2°. Foi simple et sans raisonnement. La loi de Moïse, que suivoient aussi les Samaritains, obligeoient les lépreux à se montrer aux prêtres, mais c'étoit lorsqu'ils étoient guéris, afin que leur guérison étant authentiquement reconnue, ils fussent rétablis dans le commerce de la vie civile; mais ceux-ci pouvoient dire: On nous envoie aux prêtres, et on ne nous a pas guéris; qu'irons-nous faire là dans l'état où nous sommes? C'est ainsi que raisonnoit Naaman, envoyé par le prophète aux eaux du Jourdain: Est-ce donc, disoit-il, que nous n'avons pas en Syrie des fleuves qui valent le Jourdain? Eh quoi, avec Dieu, en fait de religion, toujours des raisonnemens! Ah! laissons-

nous conduire, croyons et obéissons avec simplicité. C'est un hommage que Dieu demande de nous, et auquel il a attaché notre salut. Les lépreux ne raisonnèrent point, ils obéirent, et leur foi fut couronnée.

3°. Foi récompensée sans délai. *Et comme ils y alloient, ils furent guéris.* C'est aussi ce qui arriva à Naaman, lorsqu'enfin il eut obéi au prophète; et c'est ce qui arrivera à quiconque, renonçant à ses préjugés, à son orgueil, à ses idées et à ses faux raisonnemens, ira où Dieu l'envoie, et marchera avec humilité et simplicité dans la voie que le Seigneur lui a prescrite, soumettra son jugement à celui de l'Eglise, croira la perpétuité, l'indéfectibilité, la sainteté de cette Eglise, en recevra les écritures, les Sacremens, les cérémonies, les pratiques, les décisions et les lois. Celui-là trouvera dans sa foi et dans son obéissance la paix du cœur, la tranquillité de l'esprit, la pureté de l'ame, sa guérison et son salut.

4°. Foi docile jusqu'à la fin. L'Evangéliste ne dit point que ces lépreux furent en effet se présenter aux prêtres; mais outre que c'étoit une pratique communément observée, formellement commandée par la loi, l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur puissant Libérateur, ne permet pas de douter qu'ils s'y soient conformés. Le Samaritain comme les autres se présenta sans doute aux

prêtres de Jérusalem, sans aller trouver les prêtres schismatiques de Samarie, à qui il comprit bien que Jesus ne le renvoyoit pas. Quelque grâce singulière qu'on ait reçue du ciel, rien ne nous dispense de l'observation de la loi, et ne peut nous soustraire à la juridiction des supérieurs légitimes. Il ne peut y avoir qu'erreur et illusion, où manquent la docilité et l'obéissance.

Troisième Point.

De leur reconnoissance.

1°. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est juste. *L'un d'eux se voyant guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix.* Un de ces dix lépreux, qui étoit le Samaritain, voyant que sa guérison étoit certaine, et qu'il ne lui restoit plus aucun vestige de son impure difformité, se rappelant d'un autre côté avec quelle bonté, quelle puissance, et d'un seul acte de sa volonté, Jesus les avoit tous guéris, entra dans un si grand transport de joie, d'admiration, de reconnoissance, que sans songer à jouir de son bonheur, il ne songea qu'à retourner promptement sur ses pas pour remercier son divin Libérateur. N'avons-nous pas les mêmes motifs de reconnoissance ? N'est-ce pas avec la même bonté, avec la même puissance, que Dieu, a tout instant, nous comble de ses bienfaits, nous

sauve de nos péchés, et nous délivre de mille maux ? Combien grande devroit être notre reconnoissance !

2°. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu doit être expressive. *Et il vint se prosterner aux pieds de Jesus, le visage contre terre, pour lui rendre grâce. Or celui-là étoit Samaritain.* Ce Samaritain revint trouver Jesus dans le bourg où il l'avoit vu sur le point d'entrer ; et il y vint louant Dieu à haute voix, et ne cessant sur toute sa route de célébrer ses bienfaits. Dès qu'il fut arrivé devant Jesus, il se jeta à ses pieds la face contre terre. Ah ! qui pourroit dire quels furent alors les sentimens de son cœur ? Sa bouche ne pouvoit que foiblement les exprimer ; mais Jesus les voyoit, et sa posture les indiquoit. Hélas ! ne devrois-je pas être sans cesse prosterné à vos pieds, divin Sauveur de mon âme, vous qui m'avez délivré, non une fois, mais tant de fois, d'une lèpre bien plus honteuse et plus dangereuse pour moi, de la lèpre de mes péchés, vous qui, non content de me purifier, daignez encore me nourrir de votre chair, m'abreuver de votre sang, me communiquer votre Être divin ! Ah ! toute ma vie ne devroit être qu'une continuelle action de grâces pour tant de bienfaits, et je ne vous en remercie que foiblement, je n'en parle pas, je ne m'en entretiens pas !

3°. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est rare. *Alors Jesus dit : N'y a-t-il pas eu dix guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est trouvé aucun qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger.*

Celui qui savoit si bien le nombre des lépreux guéris, n'ignoroit pas où étoient les neuf ingrats dont il se plaignoit : mais il parle ainsi, pour nous faire connoître combien la reconnoissance est rare, et qui sont ceux qui, pour l'ordinaire, sont les plus ingrats. Après une solennité, une mission, une retraite, les fêtes de Pâque, où plusieurs pécheurs ont été guéris de leur lèpre, en voit-on beaucoup à une fête prochaine revenir au Sauveur, lui témoigner leur reconnoissance ? A peine de dix en voit-on un seul, et les neuf autres où sont-ils ? Ils ont oublié la grâce reçue, ils l'ont peut-être déjà perdue. Ils vaquent à leurs affaires temporelles ; ils sont livrés à la dissipation, à la joie, aux plaisirs ; peut-être déjà sont-ils replongés dans leurs mêmes péchés, dans leurs habitudes criminelles. Le seul étranger est touché de reconnoissance, parce qu'il se regardoit comme plus indigne de la faveur qu'il a reçue. Ce qui étouffe en nous les sentimens de reconnoissance, c'est que nous imaginons, comme les juifs, que tout nous est dû. Ah ! si nous faisions au con-

traire cette réflexion salutaire, que par rapport à la foi nous sommes des étrangers en ce sens, qu'elle ne nous étoit nullement due; si nous pesions que le désir de recourir à la pénitence est une grâce du Sauveur, que cette absolution que nous recevons avec tant d'indifférence, est le prix de son sang et de sa mort, et un excès de ses miséricordes, et que si nous étions morts un moment avant de recouvrer sa grâce, nous étions éternellement réprouvés, peut-être qu'alors nous reconnoîtrions le prix de notre réconciliation, et que nous en témoignerions notre reconnoissance? Ce sont quelquefois les plus grands pécheurs, et ceux qui paroissoient les plus éloignés de Dieu, qui sont touchés de reconnoissance, tandis que ceux qui jouissent tous les jours de ses bienfaits n'en ont aucune.

4°. Considérons combien la reconnoissance envers Dieu est profitable à celui qui en est pénétré. *Et Jesus lui dit: Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.* Les autres aussi avoient été sauvés par leur foi; mais ils n'eurent pas le bonheur de se l'entendre dire de la bouche de Jesus-Christ même. Ah! combien, par cette divine parole, la foi du Samaritain fut-elle augmentée, éclairée, embrasée! La crainte des prêtres avoit peut-être étouffé dans les neuf juifs la voix de la reconnoissance. Mais s'ils furent si

timides et si ingrats alors, que furent-ils, lorsque, peu de temps après, la persécution fut déclarée contre Jesus-Christ et ses Disciples ? Pour le fidelle Samaritain qui avoit élevé sa voix dans Jérusalem et dans la Judée, on peut bien croire qu'il ne garda pas le silence lorsque Samarie eut reçu la parole de l'Evangile. La gratitude est un fort préjugé pour la persévérance, et l'ingratitude pour la défection.

O mon Dieu ! je reconnois et je déplore mon ingratitude à votre égard ! Ah ! Seigneur, recevez un pécheur que la reconnoissance ramène à cet instant à vos pieds, et s'y va fixer pour toujours. Animez, fortifiez vous-même la gratitude qui m'anime en ce moment, rendez-la stable et permanente, afin que j'y puise sans cesse un nouveau courage, et de nouvelles forces pour marcher dans les voies de la justice ! Ainsi soit-il.

CCVIIIe. MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec les Juifs de Jérusalem, un des jours de la Fête de la Dédicace. Luc. 10. 22-30.

Premier Point.

De l'incrédulité des Juifs.

1°. Incrédulité hypocrite. *Or, on faisoit à Jérusalem la fête de la Dédicace du*

Temple, et c'étoit en hiver. Comme Jesus se promenoit au Temple, dans la galerie de Salomon, les juifs s'assemblèrent autour de lui. Lorsque Notre-Seigneur arriva à Jérusalem, on y célébroit la fête du renouvellement de la dédicace du Temple, instituée par Judas Machabée. Cette fête se célébroit avec octave, comme les trois grandes solennités ordonnées par la loi. Elle tomboit en hiver, et commençoit, selon notre manière, de compter, vers la fin de décembre, environ deux mois après la fête des Tabernacles. Notre-Seigneur finissoit alors sa trente-deuxième année, et alloit bientôt commencer la trente-troisième, qui devoit être la dernière de sa vie mortelle. Si cependant cette fête ne frappa les yeux des juifs d'aucune de ces merveilles qui avoient toujours signalé son séjour dans la capitale, on peut dire qu'il s'y étoit fait annoncer par dix miracles visibles dans la personne des dix lépreux qu'il avoit adressés aux prêtres. Il parut au Temple de grand matin; et comme, selon la saison, il faisoit froid, Jesus, en attendant que l'assemblée se formât, se promenoit dans le portique de Salomon. C'étoit un ample vestibule à qui on avoit donné le nom du premier fondateur du Temple. Dès qu'on fut averti de l'arrivée de Jesus, on s'empressa de l'y venir trouver, et il se vit bientôt environné d'une

grande foule d'auditeurs. Les principaux des juifs, et ses plus mortels ennemis, se trouvant plus près de lui, entamèrent la conférence, et lui dirent : *Jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement.* Qui ne croiroit, à entendre ces hypocrites, qu'ils sont dans la disposition la plus favorable pour Jesus, et que c'est à tort qu'on leur refuse l'éclaircissement qu'ils demandent, et qui paroît si raisonnable ? Mais Jesus connoissoit le fond de leurs cœurs et leur peu de bonne foi. Reconnoissons également le peu de cas que nous devons faire des plaintes que font les impies et les hérétiques, lorsqu'ils nous disent qu'ils ne demandent qu'une preuve décisive, qu'une explication claire et précise, qu'une décision authentique de l'Eglise, pour se soumettre. Subterfuge pitoyable ! Ah ! ce n'est pas la clarté, la netteté, l'évidence, la lumière qui manquent, c'est l'humilité, la docilité, la bonne foi, qui sont en défaut. Ayons ces vertus, ayons les yeux de la foi ; et nous verrons la lumière, et nous ne demanderons plus rien !

2°. Incrédulité opiniâtre. *Jesus leur répondit : Je vous ai parlé, et vous ne me croyez pas ; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de ce que je suis.* Quel témoignage ! Quelle opiniâtreté ne falloit-il

pas pour s'y refuser ! Opiniâtrete qui n'est pas moindre dans les incrédules de nos jours. Tout parle, et ils ne croient pas : l'Histoire, les monumens, les siècles, l'Eglise, les Pasteurs les peuples, l'Univers parlent, et ils ne veulent rien entendre, ils ne veulent pas croire.

3°. Incrédulité orgueilleuse. *Notre-Seigneur ajouta : Mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Dans ces deux mots se trouvent la source de la punition de l'incrédulité. L'orgueil, ce vice si opposé à la douceur et à la docilité des brebis, l'orgueil fait qu'on n'est pas une brebis docile : voilà la source de l'incrédulité ; et l'incrédulité fait qu'on est retranché du nombre des brebis, voilà la punition. En vain le juif reconnoît Moïse, le déiste, Dieu, et l'hérétique, Jesus-Christ; en vain, l'impie porte le nom qu'il a reçu au Baptême ; en vain, l'hérétique se fait une Eglise, ou s'en figure une en idée à laquelle il s'attache ; dès qu'il est sorti de celle de Jesus-Christ, ou qu'il n'en a pas la foi, il n'est plus des brebis de Jesus-Christ, et il n'aura jamais de part à son royaume.

Second Point.

Des brebis de Jesus-Christ.

1°. Leur docilité. *Les brebis qui sont à moi entendent ma voix : je les connois, et elles*

me suivent. Docilité d'esprit : elles écoutent sa voix. Elles l'écoutent dans la lecture et la méditation de l'écriture, et dans la prédication de la divine parole. Elles l'écoutent dans l'enseignement et les décisions de l'Eglise ; elles l'écoutent dans l'intérieur de leur ame, pendant l'oraison et dans les temps d'un profond recueillement. Docilité de cœur. Elles les vivent dans ces maximes, dans ses conseils, dans ses sentimens. Docilité d'action. Elles le suivent à la prière, aux œuvres de zèle te de charité. Elles le suivent au temple, au désert, dans la retraite et la solitude. Elles le suivent dans l'état de vie où il les appelle, et dans l'accomplissement de tous les devoirs de l'état de vie qu'elles ont embrassé. Elles le suivent au calvaire, sur la croix, et jusque dans le tombeau. Enfin elles le suivent dans le ciel et dans l'éternité.

2°. Leur bonheur sur la terre. Jesus les connoît : *Je les connois.* Jesus connoît aussi ceux qui refusent d'être à lui ; mais la connoissance qu'il a de ces brebis est une connoissance d'amour, de protection, de direction. Il les aime, il les distingue au milieu du monde et des plus nombreuses assemblées. Il les protège, les défend, les soutient, et fait tourner tous les événemens à leur avantage et à leur perfection. Il les dirige ; les conduit, les inspire, et leur fait connoître, dans l'occasion ; la route qu'elles doivent tenir, et le parti qu'elles doivent

prendre. Heureuses brebis que Jesus connoît, que votre sort est digne d'envie! Ah! soyons des brebis dociles, et nous serons des brebis connues et chéries de Jesus-Christ.

3°. Leur récompense dans le ciel. *Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais.* O vie éternelle! ne ferez-vous jamais qu'une foible impression sur nos cœurs! Entrer en possession d'une vie éternelle, échapper au supplice d'une mort éternelle: à ce mot, rien ne devroit nous coûter. Ambition, plaisirs, intérêts, envie, haine, amour, joie, liberté, dissipation, tout doit céder à ce grand mot, vivre éternellement: ne pas périr éternellement. Placé entre ces deux points, sûr de vivre ou de périr éternellement, je me jette à vos pieds, ô divin Jesus! comme la plus humble et la plus docile de vos brebis. Sauvez-moi, ô mon Sauveur! donnez-moi la vie éternelle, et ne permettez jamais que je tombe dans la mort éternelle! Pardonnez-moi mes égaremens passés, égaremens aussi grands qu'ils ont été fréquens. Ah! c'est de ce jour que je veux commencer à vous être fidelle. Je vous en fais ici la promesse solennelle, accordez-moi votre grâce pour l'accomplir!

Troisième Point.

Des Mystères de Jesus-Christ.

Jesus-Christ, en continuant son entretien s'exprime

s'exprime de telle sorte, qu'il explique et nous fait entrevoir des mystères que la prédication des Apôtres et la foi de l'Eglise nous ont développés.

1°. Mystères d'une puissance infinie. *Et qui que ce soit ne m'arrachera ces brebis de mes mains.* Les brebis de Jesus-Christ, les ames fidelles qui croient en lui, qui observent sa loi, qui ont sa foi, sa grâce et son amour sont dans sa main; et qui que ce soit, ni homme, ni démon, par violence ou par artifice, ne peut les lui enlever malgré elles. Elles n'ont à craindre qu'elles-mêmes, leur propre cœur et leur liberté. Mais lorsqu'elles auront persévéré jusqu'à la fin, lorsque la mort aura mis le sceau à leur fidélité, et qu'il ne s'agira plus que de leur récompense, alors affranchies de tout danger et de toute crainte, elles se reposeront entre les mains de leur Sauveur, et nulle puissance ne pourra les en arracher. Oh! quel bonheur! Mais comprenons la raison que Jesus-Christ en donne, et qui va nous découvrir bien d'autres mystères capables de nous ravir et d'absorber toutes nos pensées.

2°. Mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. *Mon Père qui me les a données, est plus grand que toutes choses.* Une ame qui croit en Jesus-Christ, qui est fidelle à sa loi, et qui persévère dans sa fidélité, est un don que le Père fait au Fils, parce

que cette ame ne croit, n'est fidelle, et ne persévère que par la grâce du Père, méritée par le Fils, méritée par les humiliations, les tourmens et la mort du Fils, par tout ce que le Fils a souffert dans son humanité; or, ce don est plus grand que tout, au-dessus de tout, et hors de toute atteinte: qui disputera au Fils de Dieu ce que Dieu son Père lui a donné? O ames bienheureuses, que votre gloire est grande, que votre félicité est assurée! Que ne dois-je point faire pour mériter un pareil sort! O Dieu! mon créateur et mon Père, vous m'avez déjà donné à votre Fils pour croire en lui; achevez, Seigneur, votre ouvrage, faites-moi la grâce d'être fidelle à sa loi, d'y persévérer jusqu'à la fin, et d'être du nombre de ceux que vous lui donnez pour régner éternellement avec lui. Hélas! aurois-je le malheur de me soustraire à un sort si glorieux et si fortuné, pour me donner à quelqu'autre? Et à qui me donnerois-je? Au Démon, qui ne veut que ma perte? Au monde, qui périra! A la chair, qui tombera en pourriture et en poussière? Ah! c'est à vous, ô mon Dieu! à qui je me donne. Donnez-moi à mon Sauveur, je me donne à lui et à vous pour le temps et pour l'éternité.

3°. Mystères de la Consubstantialité et de la Trinité. *Mon Père qui me les a données est plus grand que toutes choses, et personne*

ne sauroit les arracher de la main de mon Père. Agréez, Seigneur, que je vous demande l'explication de ces paroles! Vous venez de dire que qui que ce soit n'arrachera vos brebis d'entre vos mains, et vous dites ici que votre Père vous les a données, et que personne ne peut les arracher de ces mains. Il semble que vous deviez répéter que personne ne les arracheroit de vos mains, entre lesquelles elles ont été remises par le don que vous en a fait votre Père. Pourquoi dites-vous donc que personne ne les arrachera des mains de votre Père? Ecoute, ô mon ame! écoute avec tremblement et respect les paroles de ton Sauveur! *Mon Père et moi nous sommes une même chose.* O abîme de profondeur! O majesté adorable et redoutable! Je m'anéantis devant vous, mon esprit se confond, mes sens se troublent, et mon cœur tombe en défaillance. Rassurez votre créature, ô mon Dieu! afin qu'elle puisse contempler dans la lumière de la foi, la majesté de votre être! Voilà donc deux personnes bien distinctes, le Père et le Fils: le Père qui donne à son Fils, et le Fils qui reçoit de son Père; et ces deux personnes ne sont qu'un même être, qu'une même nature, qu'une même substance, qu'une même Divinité, qu'une même puissance, qu'une même essence, qu'un même Dieu. O Dieu de majesté! quelle gloire habitez-

vous, et qui pourra en contempler l'éclat? Mais comprenons-nous bien la part que nous avons dans ces profonds mystères, et pour combien nous y entrons? Est-il donc vrai que nous, hommes foibles et misérables créatures sur la terre, nous ayons été rachetés par le sang et la mort d'un Dieu, que nous ayons été sanctifiés par l'infusion du Saint-Esprit, qui est la troisième personne de l'adorable Trinité, et en tout égale aux deux autres? Est-il possible que nous devions être dans le ciel le don que Dieu le Père fera à son Fils, que Dieu le Fils recevra de son Père, et que les trois personnes divines se feront gloire de posséder, sans que personne puisse le leur ravir?

A quel heureux sort, ô mon Dieu! suis-je donc destiné? Faites, Seigneur, que je ne conçoive plus que des sentimens dignes d'une telle grandeur, d'une telle noblesse, et que je sois toujours prêt à tout faire, à tout souffrir pour arriver à une si glorieuse destination! Ainsi soit-il.

CCIXe. MÉDITATION.

Fin de l'Entretien de Jesus avec les Juifs de Jérusalem, un des jours de la Fête de la Dédicace.

Observons comment Jesus appaise le tumulte des Juifs; comment il se justifie du blasphème qu'on lui impute; et comment il prouve et confirme tout ce qu'il a dit. *Jean.* 10. 31-39.

Premier Point.

Comment Jesus appaise le tumulte des Juifs.

1°. Fureur des Juifs. *Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider.* Voilà donc la bonne foi de ces hommes qui ne demandoient autre chose, sinon qu'on ne les laissât pas dans le doute et dans la perplexité, et qu'on leur parlât clairement. Mais à peine a-ton commencé à s'expliquer; qu'ils s'arment de pierres et ne respirent que le sang. On a vu, dans tous les siècles, les hérétiques tenir le même langage et la même conduite. Leurs chefs ont commencé par protester qu'ils soumettoient tous leurs sentimens et toutes leurs expressions au jugement du saint Siége. Le saint Siége a-t-il donné quelque signe d'improbation, quelque bref de condamnation? on s'irrite, on réclame, on demande un décret dans la forme la plus au-

thentique. Le décret paroît-il ? on s'arme, on se déchaîne avec plus de fureur, on demande un concile. Le concile a-t-il décidé ? on ne garde plus de mesures ; les guerres et les persécutions sanglantes sont le fruit de l'erreur. Pour ne point parler des autres hérésies, et pour nous en tenir à celle qui est de notre sujet, et qui a nié la divinité de Jesus-Christ comment l'arianisme a-t-il traité le premier concile œcuménique ? Comment a-t-il reçu le terme de consubstantialité, si propre à expliquer clairement la foi catholique ? Que d'artifices, que de mensonges, que de calomnies n'a-t-on pas employés pour éluder la décision du concile ! Et enfin, quels fleuves de sang n'a pas fait couler l'hérésie pour anéantir cette vérité !

2°. Douceur et tranquillité de Jesus. Déjà une autre fois les juifs s'étoient mis en mouvement pour le lapider ; mais il s'étoit caché, et avoit ainsi échappé de leurs mains. Après ce qu'il venoit de dire de sa puissance, il ne convenoit peut-être pas qu'il en usât ici de la même sorte. Il leur fit donc voir, dans cette occasion, qu'il ne craignoit pas leur fureur, et qu'il étoit le maître des événemes. Il se contenta de leur parler tranquillement et avec douceur. *Jesus leur dit : J'ai fait à vos yeux plusieurs œuvres merveilleuses par la puissance de mon Père :*

pour laquelle de ces œuvres voules-vous me lapider? Vous vous armez contre moi, vous êtes altérés de mon sang, et quel est donc le sujet de tant de fureurs? J'ai fait devant vous des œuvres admirables, je les ai faites en votre faveur, je les ai faites au nom et par le pouvoir de mon Père; laquelle de ces œuvres de puissance ou de miséricorde anime votre haine? Est-ce la guérison d'un paralytique de trente-huit années, ou celle de l'aveugle-né, qui excite votre indignation? Est-ce pour ces œuvres miraculeuses, ou pour tant d'autres que j'ai opérées en votre présence, que vous voulez me lapider? Appliquons-nous ces paroles dans les temps de tentation et dans l'occasion du péché. O mon ame! depuis que Dieu t'a mise dans ce monde, il n'a cessé de te combler de biens, et il t'en promet encore de plus grands dans l'autre; pour lequel de ces bienfaits veux-tu l'offenser? O mon Dieu! que mes péchés me paroissent inexcusables, lorsque je les compare avec votre amour et vos bienfaits!

3°. Accusation des juifs. *Les juifs lui répondirent: Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous voulons vous lapider, mais parce que vous blasphémez, et qu'étant homme vous vous faites Dieu.* Il y avoit une contradiction manifeste dans cette accusation. Les œuvres dont il s'agissoit étant des œuvres

miraculeuses, et une interruption du cours de la nature, il y avoit contradiction que cet homme qui les faisoit au nom de Dieu son Père, pût blasphémer; et lorsqu'en les faisant il assuroit que tout homme qu'il étoit, il étoit Fils de Dieu, une même chose avec Dieu, et Dieu lui-même, c'étoit un oracle qu'il falloit adorer, et qui ne pouvoit jamais, en de telles circonstances, être regardé comme un blasphème. Y a-t-il moins de contradiction dans l'accusation que des chrétiens osent intenter contre l'Eglise, l'Epouse de Jesus-Christ, lorsqu'après que Jesus-Christ lui a promis son infaillibilité jusqu'à la fin des siècles, ils osent l'accuser de superstition et d'idolâtrie, lui imputer de condamner et de persécuter la vérité, de blasphémer contre l'amour de Dieu; sa toute-puissance et sa grâce? Ah! Seigneur, ce sont vos ennemis qui blasphèment contre Dieu, en blasphémant ainsi contre vous et votre Eglise! Que ceux qui, par attachement à votre Eglise, sont accusés de blasphème, doivent trouver auprès de vous de consolation et de force, en voyant que vous en êtes vous-même accusé!

Second Point.

Comment Jesus se justifie du blasphème qu'on lui impute.

1°. Jesus-Christ se justifie par un argument de parité. *Jesus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi, j'ai dit que vous êtes des Dieux* ? En leur rappelant à la mémoire qu'il y a des hommes que Dieu même, dans l'Ecriture, appelle des Dieux, et les Fils du Très-Haut, il leur fait bien voir qu'il ne falloit donc pas si promptement se scandaliser de cette dénomination, sans avoir auparavant bien examiné qui est celui qui se l'attribue. Rien n'étoit plus propre à calmer les esprits, que ce début. Aussi le peuple continua-t-il d'écouter le Sauveur sans l'interrompre ; et le Sauveur profita de leur attention pour nous instruire, et nous révéler les sublimes mystères de sa Divinité.

2°. Jesus-Christ se justifie par un argument du moins au plus. *Si donc la loi appelle Dieux, ceux à qui cette parole de Dieu s'adressoit, et que l'écriture ne puisse être contredite, direz-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu?* Notre-Seigneur indique ici deux différences qui se trouvoient entre lui et ces hommes que l'Ecriture appelle des Dieux. La première, que ces hommes sont des juges à

qui Dieu adresse la parole pour leur reprocher leur peu de droiture et l'iniquité de leurs jugemens; au lieu que lui, il est celui que le Père a sanctifié. Les juifs ne pouvoient pas entendre comme nous toute la force de ce mot. Le Père a sanctifié le Fils, parce qu'il l'engendre éternellement dans la plénitude de sa sainteté, parce qu'il a joint sa sainte humanité de la Divinité même, en l'unissant en unité de personne avec le Verbe éternel, la seconde personne de la sainte Trinité, et parce qu'en conséquence de cette divine union, il a mis en elle les trésors de la science, de la sagesse, et de la grâce, et a fait reposer sur elle son Esprit saint. Mais ce que les juifs voyoient, c'étoit du moins une vie sainte et irréprochable, et une vie de prodiges et de miracles inouis. La seconde différence, c'est que ces hommes étoient des juges à qui la parole de Dieu avoit été adressée pour les constituer juges, Dieu les envoyant en cette qualité à son peuple; au lieu que Jesus est celui que le Père a envoyé dans le monde. Expression unique, et qui ne convient à aucun autre homme qu'à Jesus-Christ, parce qu'il n'est autre chose que le Verbe incarné ou fait homme. Cette expression suppose qu'il étoit avant que d'être conçu dans le sein de la Vierge, selon ce qu'il avoit dit lui-même, lorsque les juifs, pour la première fois,

voulurent le lapider : qu'il étoit avant Abraham. Dieu nous a tous créés et mis au monde, ce qui suppose que nous n'étions pas auparavant; mais il faut être déjà pour être envoyé. Dieu ensuite a choisi parmi nous ces hommes qu'il avoit créés, et il les a envoyés à tel peuple pour tel ou tel ministère; mais il n'y a que Jesus-Christ qui ait été envoyé dans ce monde, pour le racheter et pour le sauver. Je vous adore, ô Saint des Saints ! ô Sauveur adorable ! Je me réjouis de ce que vous êtes, je remercie Dieu votre Père de vous avoir envoyé ; et vous, Seigneur, d'être venu vers nous, avec tant d'amour, de bonté et de miséricorde.

3°. Jesus-Christ se justifie par un tendre reproche. *Direz-vous que je blasphème, parce que j'ai dit que je suis Fils de Dieu ?* Comme s'il disoit : Qui est-ce donc qui m'accuse de blasphème ? C'est vous, vous, dis-je, instruits par la loi et les prophètes ; vous, avertis de la venue du Messie et du temps où il doit paroître ; vous, qui savez qu'il doit être votre Dieu avec vous, vous, qui l'attendez actuellement, vous, qui avez vu mes œuvres et qui avez joui de mes bienfaits, c'est vous qui me dites que je blasphème, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu. Après cette divine apologie, suivie d'un reproche si tendre, les pierres, sans doute,

devoient tomber des mains des juifs, la confusion se peindre sur leur front, et le repentir pénétrer leurs cœurs, mais si ces hommes endurcis ne vous rendent pas justice, agréez, ô mon Sauveur! que je tâche de vous dédommager par mes respects et par mon amour! Est-il possible, ô Dieu de sainteté! que les hommes vous traitent de blasphémateur, lorsque vous venez leur découvrir les mystères de votre divinité pour les en rendre participans! Ah! n'est-ce pas là ce qui doit faire notre gloire et notre bonheur d'avoir un tel Sauveur! Votre divinité n'est-elle pas la source de notre consolation et le fondement de toute notre espérance! Et vous, Seigneur, vous écoutez patiemment ces blasphèmes que vous pourriez punir, vous daignez y répondre avec douceur, et au lieu de vous dégoûter de nous et de nous abandonner, vous en prenez occasion de nous instruire de plus en plus, et de nous révéler vos plus profonds mystères! Quelle miséricorde!

Troisième Point.

Comment Jesus prouve et confirme tout ce qu'il avoit dit.

1°. Il le prouve par ses œuvres. *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres.* Preuve décisive. Des miracles revêtus de

tous les caractères de la vérité, sont le langage de Dieu même, auquel nul homme raisonnable ne peut se refuser. Preuve à la portée de tout le monde : le petit comme le grand, l'ignorant comme le savant en sentent la force, et s'y laissent entraîner. Preuve générale qui prouve tout, ne laisse rien d'indécis, et ne permet plus de discuter ou de contredire aucun autre point. Preuve incontestable, parce qu'elle consiste dans des faits de la dernière importance. Or ces faits, s'ils avoient été faux, n'auroient pas été crus par les premiers qui auroient été témoins de leur fausseté, beaucoup moins par l'âge suivant, et jamais ils ne seroient parvenus comme vrais jusqu'à nous, mais tout au plus comme des fables et des impostures; jamais il n'y auroit eu au monde de christianisme. Preuve inimitable : quelque abrégée et quelque efficace que soit cette preuve, aucun enthousiasme, aucun séducteur, aucun hérétique n'a osé l'employer; aucun n'a osé dire : Si vous ne m'en croyez pas, croyez à mes œuvres. Ce langage divin étoit réservé au Fils de Dieu, et à ceux qui agiroient en son nom. Si quelqu'un eût voulu tenter cette voie, il se seroit bientôt attiré un mépris universel. Pourquoi ? c'est que cette preuve consistant en faits publics, des faits supposés ne sauroient obtenir du public une

foi générale et durable. Or c'est sur cette preuve solide, à laquelle se joignent encore plusieurs autres, qu'est appuyé, comme sur un fondement inébranlable, l'édifice de notre foi, que rien au monde n'est capable de renverser.

2°. Jesus-Christ confirme tout ce qu'il a dit en le répétant. *Croyez à mes œuvres, afin que vous connoissiez et que vous croyiez que mon Père est en moi et que je suis en lui.* C'est ce que Notre-Seigneur avoit dit d'abord : que le Père et lui étoient une même chose. Il n'a donc pas repris la parole pour modifier ce qu'il avoit dit, pour rejeter de lui comme une calomnie ce qu'on disoit, qu'il se faisoit Dieu ; mais au contraire, il reprend la parole pour insinuer cette vérité aux juifs, pour les y amener avec douceur, pour la leur prouver avec évidence, et la confirmer par des expressions encore plus fortes. Les trois personnes de la sainte-Trinité, quoique différentes et réellement distinctes entre elles, sont néanmoins l'une dans l'autre, parce qu'elles subsistent également toutes trois dans la même nature, dans la même essence, dans la même divinité, en sorte que chacune d'elles est Dieu, et toutes trois ne sont qu'un Dieu. Voilà la profondeur de l'être de Dieu, et la majesté de notre Rédempteur. Voilà ce que nous devons reconnoître de ce grand mystère, ce

que nous ne saurions comprendre, mais ce que nous devons croire. Voilà ce qui doit nous anéantir devant notre Dieu, nous ravir d'admiration, nous pénétrer de reconnoissance et d'amour, et nous attacher inviolablement à Jesus-Christ notre divin Sauveur, notre médiateur et notre Dieu.

3°. Conclusion de cet entretien. *Les juifs cherchèrent encore à se saisir de lui ; mais il s'échappa de leurs mains.* Le peuple resta dans le silence. Plusieurs sans doute furent dans l'admiration. Ceux de Jérusalem qui croyoient en lui, et qui étoient ses Disciples secrets, furent consolés et fortifiés ; mais les chefs du peuple, prêtres, scribes et pharisiens, ne pouvant rien répondre et ne pouvant nier les faits, n'en devinrent que plus furieux. S'abandonnant aux transports de leur haine et de leur jalousie, mais n'osant rien tenter en public, ils résolurent de se saisir de Jesus, et de le condamner dans toutes les formes d'un jugement régulier. Ils en cherchèrent l'occasion ; mais Jesus se sauva encore de leurs mains. Il sortit de Jérusalem pour la dernière fois, et pour n'y plus rentrer que lorsqu'il viendroit s'y livrer à la fureur de ses ennemis, exécuter les ordres de son Père, et accomplir l'œuvre de notre Rédemption. Quel aveuglement dans les chefs ! Quel malheur pour ce peuple, d'avoir eu de tels guides ! Mais aussi quelle

infidélité dans ce peuple, de s'être laissé séduire contre ses propres lumières et les remords de sa conscience, par des chefs dont la passion, la haine et l'injustice étoient si manifestes !

Grand Dieu, que vos voies sont profondes ! que vos secrets sont impénétrables ! Préservez-moi de l'aveuglement de ces juifs indociles ! Admirable sagesse de mon Dieu, vous n'avez pas voulu m'obliger à croire des mystères au-dessus de la raison, sans avoir fait vous-même, pour me les confirmer, des œuvres au-dessus de la nature. Ah ! que je vive et meure dans la foi-pratique de cette religion sainte et adorable que vous m'avez révélée ! Ainsi soit-il.

CCXe. MÉDITATION.

Jesus quitte Jérusalem, et se retire au-delà du Jourdain. Matt. 19. 1-2. Marc. 10. 1. Jean. 10. 40-42.

Premier Point.

Du lieu où Jesus se retire.

Et il s'en alla de nouveau dans le pays de la Judée qui est le long du Jourdain, au même lieu où Jean avoit d'abord baptisé, et il demeura là. Saint Matthieu et saint Marc disent que *Jesus sortit de la Galilée, et se*

retira sur les confins de la Judée, au-delà du Jourdain : cela est exactement vrai ; mais il n'en faut pas conclure que la retraite de Jesus au-delà du Jourdain ait suivi immédiatement son départ de la Galilée. Il se passa entre ces deux événemens bien des choses qui sont racontées par saint. Luc et saint Jean, et que nous avons expliquées. Ce fut donc aussitôt après sa sortie de Jérusalem, comme le dit saint Jean, et pour se soustraire aux poursuites des chefs des Juifs, que Notre-Seigneur se retira au-delà du Jourdain, sur la rive occidentale de ce fleuve, où il demeura près de trois mois. Jesus avoit déjà paru dans cet endroit, lorsque le Précurseur l'avoit montré à ses Disciples comme l'Agneau de Dieu, après avoir rendu témoignage de lui devant le peuple et devant les députés de la synagogue. C'est là que ce divin Sauveur avoit commencé à s'associer des Disciples, dont les premiers furent Pierre et André, Philippe et Nathanaël. Enfin c'est là que Jean-Baptiste lui-même, chassé par les scribes des premiers déserts qu'il avoit sanctifiés par ses prédications, s'étoit retiré pour baptiser et instruire, avant que d'être contraint, pour éviter de nouvelles persécutions, de s'enfuir jusque dans la Galilée. Ainsi,

1°. Le lieu où se retira Notre-Seigneur, fut un lieu de solitude et de pénitence. Et

c'est là où nous devons nous retirer avec lui, sur-tout dans les temps d'affliction et de persécution.

2°. Le lieu où se retira Notre-Seigneur, fut un lieu de baptême et de consécration; pour nous apprendre à revenir souvent aux engagemens de notre baptême, de notre vocation, de notre état, et aux sentimens de notre première ferveur.

3°. Le lieu où se retira Notre-Seigneur, fut un lieu de témoignage et de vérité. Se dire persécuté pour la vérité, et se réfugier, non au centre de l'unité Catholique, mais au milieu des hérétiques et des schismatiques, en briguer l'amitié et le suffrage, et y être reçu comme ami et confédéré, c'est se contredire soi-même, trahir sa cause, et en manifester l'erreur.

Second Point.

Des occupations de Jesus dans le lieu de sa retraite.

1°. Jesus enseignoit. *Et comme les peuples vinrent en foule auprès de lui, il les instruisit selon sa coutume.* Malgré le déchaînement presque général des prêtres du sanctuaire, et la violence déclarée des maîtres de la république, dès que Jesus se montra sur les confins de la Judée, au-delà du jourdain, les habitans même de Jérusalem que ses instructions et ces miracles lui avoient cons-

tamment attachés, et un assez grand nombre de prosélytes répandus çà et là, dont la plupart avoient été les Disciples de son Précurseur vinrent le trouver, et il les confirma dans la foi et les instruisoit. Allons nous-mêmes à ce divin Sauveur. Nous le trouverons dans la solitude, l'oraison et le recueillement, prions-le de nous instruire, de nous éclairer, de nous faire goûter ses divins mystères et ses saintes maximes, et il ne nous rebutera pas.

2°. Jesus guérissoit les malades. *Une grande multitude le suivit, et il guérit leurs malades.*

Un grand nombre de malades coururent le chercher, ou se firent porter à ses pieds pour être délivrés de leurs maux, et il les guérit. Suivons aussi ce divin sauveur avec confiance: exposons-lui les maladies de notre ame, après en avoir acquis nous-mêmes une entière et parfaite connoissance; ayons un vrai désir d'en être guéris, et il les guérira.

3°. Jesus fait tout cela *selon sa coutume.* Comme il avoit par-tout le même but dans ses travaux, qui étoit de préparer le peuple d'Israël à l'établissement du royaume de Dieu par-tout aussi il gardoit la même méthode, et l'on ne voit point de diversité dans ses exercices. Imitons Notre-Seigneur quelque part où nous allions, en quelque lieu que la providence nous place, avec qui que ce soit que nous ayons à traiter;

prenons cette bonne coutume, et qu'elle nous suive par-tout, d'instruire, selon notre état, d'édifier, de parler de Dieu, de donner de bons conseils, de porter au bien et à la vertu, de consoler les affligés, de visiter et de soulager les malades, sans que la persécution des hommes, leur malice, leur ingratitude, le peu de fruit que nous recueillerons de nos peines, nous ralentissent jamais dans la pratique de ces bonnes œuvres. Mais, hélas! n'avons-nous pas une coutume toute contraire! Ne sommes-nous pas de ceux qui scandalisent par-tout, qui sont oisifs et inutiles par-tout, ou qui, au moindre mécontentement qu'ils reçoivent, abandonnent tout, ou font tout avec dégoût et négligence? Comme si nous devions ignorer que c'est Dieu que nous servons, et de qui seul nous devons attendre notre récompense!

Troisième Point.

Du raisonnement que fait le Peuple.

Quand le peuple étoit laissé à lui-même, et qu'il n'étoit plus obsédé par ses faux Docteurs, il raisonnoit sur Jesus d'une manière fort sensée. Ici il compare Jesus avec Jean-Baptiste qu'il avoit vu et entendu dans ce même lieu. Il fait sur cela deux observations très-judicieuses, et il en tire une conclusion très-juste.

1°. Première observation, que Jean-Baptiste n'avoit fait aucun miracle. *Et ils disoient: Jean n'a fait aucun miracle.* C'est-à-dire, Jean-Baptiste n'a paru qu'avec la mission ordinaire des envoyés de Dieu: il n'a pas fait un seul miracle, et cependant nous n'avons pas laissé de croire à sa parole. L'austérité de sa vie, l'éclat de ses vertus, la force et la sagesse de ces discours nous l'ont fait regarder comme un prophète; ils ont suffi pour attirer tout le monde à lui, et pour lui attacher un grand nombre de Disciples. Mais Jesus n'a-t-il pas sur Jean bien des avantages? Sa vie ne paroît pas si austère; mais sa sainteté, avec une vie commune en apparence, n'en brille qu'avec plus d'éclat, et les exemples de vertu qu'il donne dans tous les genres, sont à la portée d'un plus grand nombre de personnes, et s'insinuent avec plus de douceur. Ses discours au peuple, et ses réponses aux pharisiens, sont d'une sagesse et d'une autorité bien supérieure à celle des prédications de Jean. Mais sur-tout il exerce un pouvoir absolu sur toute la nature, il opère tous les jours des prodiges qui ne peuvent venir que de Dieu; pourquoi donc ferions-nous difficulte de croire en lui, et pourrions-nous même, sans folie, nous en dispenser?

2°. Seconde observation, que ce que Jean-Baptiste avoit dit de Jesus étoit vrai.

Et tout ce que Jean a dit de celui-ci s'est trouvé véritable. Jean, continuoient-ils ne s'est pas donné pour celui à qui on dût s'attacher pour toujours ; il ne prêchoit au contraire que pour annoncer un autre qui viendroit après lui, qui devoit croître, tandis que lui diminueroit, et dont il n'étoit pas digne de dénouer les souliers. Jean a montré Jesus lui-même, en disant : Voilà celui que je vous ai annoncé. Jean a annoncé Jesus comme le Fils de Dieu : et ce même Jesus aujourd'hui se dit le Fils de Dieu, et en fait les œuvres. Ainsi la réputation de Jesus-Christ, le nombre de ses Disciples, la grandeur de ses miracles, la persécution même qu'il éprouve de la part de nos princes et de nos prêtres, ce qu'il assure de lui-même, tout cela s'accorde avec le témoignage de Jean. Après tant de preuves, ne serions-nous donc pas inexcusables de ne pas croire en lui ?

3°. Conclusion de ces observations. C'est qu'en effet un grand nombre crut en Jesus, et s'attacha à lui, et *plusieurs crurent en lui.* Si les impies, si les hérétiques vouloient réfléchir de bonne foi sur l'histoire de la Religion, sur ce que Dieu a opéré dans le monde et établi sur la terre pour conduire les hommes et les éclairer ils auroient bientôt pris leur parti, et nous les verrions avec consolation se réunir à l'Eglise de

Jesus-Christ mais nous qui croyons toutes ces vérités, et qui y réfléchissons, sommes-nous de vrais Disciples de Jesus-Christ? Quel est notre attachement pour lui? Quelle est la vivacité de notre foi? Quelle est la fidélité de notre amour? Quelle est notre ardeur à observer sa loi? Serons-nous donc toujours lâches, tiédes, languissans au service d'un si grand maître, qui a tout fait pour nous, et qui nous promet encore de si grandes récompenses?

O mon Dieu! je reconnois et je déteste mes égaremens, ma langueur et ma lâcheté, et j'attends de vous-même la guérison de tant de maux! O divin Sauveur, ô Agneau de Dieu, ô époux de mon ame, ô source de grâce, ô lumière des hommes, ô Jesus! augmentez ma foi, ma confiance, mon amour et ma reconnoissance! Ah! ne vous éloignez pas de moi, comme vous le fîtes des juifs de Jérusalem; je veux être votre Disciple fidelle, pendant la vie et à la mort, afin qu'après avoir cru en vous dans le temps, je vous contemple, je vous possède dans la gloire de l'éternité! Ainsi soit-il.

CCXI^e. MÉDITATION.

Question des Pharisiens sur le Divorce.
Matt. 19. 3-12. Marc. 10. 2-12.

PREMIER POINT.

Interrogation des Pharisiens, et réponse de Jesus.

1°. INTERROGATION des pharisiens. *Alors des pharisiens vinrent à lui pour le tenter ; et ils lui dirent, est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit ?* Quelque part que Jesus se retirât, ses ennemis venoient à lui, non pour s'instruire, mais pour lui tendre des pièges et lui proposer des questions captieuses ; mais toujours ce divin Sauveur les confondit. Il s'étoit expliqué plus d'une fois sur l'indissolubilité des lieus du mariage. Cette matière étoit d'autant plus délicate que Moïse, par une simple tolérance, s'étoit relâché sur la sévérité de la loi, et que pour en rétablir la pureté primitive, il falloit paroître contredire cet ancien ligislateur. Ce fut donc dans le dessein de mettre Jesus-Christ en contradiction, ou avec lui-même, ou avec Moïse, que les pharisiens lui dirent: maître. *est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque cause que ce soit ?* Malheur à ceux qui,

qui, semblables aux pharisiens, n'interrogent que pour surprendre, n'entendent la parole de Dieu que pour la critiquer, et pour décrier celui qui l'annonce !

2°. Interrogation de Jesus. *Mais Jesus les interrogeant à son tour, leur répondit : Que vous a ordonné Moïse? Moïse, dirent-ils, a permis de renvoyer sa femme en lui donnant un acte de divorce. Jesus leur dit : c'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il a fait cette ordonnance.* Les pharisiens ne citoient que ce passage, comme s'ils n'eussent lu que cela dans Moïse. A leur exemple, les hérétiques n'ont qu'un ou deux passages de l'écriture, ou d'un saint Père, qu'ils citent perpétuellement, comme s'ils n'avoient rien lu de plus dans l'Ecriture et dans ce saint Père, et comme s'ils n'y trouvoient pas une infinité d'autres passages qui expliquent et ramènent ceux-ci au dogme catholique.

3°. Première institution du mariage. Notre-Seigneur continuant de leur répondre, leur dit : *N'avez-vous point lu que celui qui a créé l'homme, créa au commencement un homme et une femme, et qu'il dit : C'est pour cette raison que l'homme quittera son père et sa mère, et qu'il s'attachera à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une seule chair. Ainsi ils ne seront plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.* C'est-à-dire, ces divorces que l'on a tolérés,

ne furent point au commencement du monde ; l'indissolubilité est de la première institution du mariage, pourquoi n'observeriez-vous pas ce que vos pères ont observé ? Dieu, pour vous faire connoître ses volontés sur les lois du mariage, n'a-t-il pas dit au premier homme et à la première femme ces paroles remarquables, qui démontrent nécessairement l'union d'un homme seul avec une femme seule : le mari *quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et tous deux ne seront plus qu'une seule chair.* Or, les choses étant ainsi, est-il permis de séparer ceux que Dieu a joints ensemble pour toute leur vie ? Quelles expressions pouvoient nous marquer plus vivement l'union qui doit être entre les époux ? L'union de Jesus-Christ avec l'Eglise en doit être le modèle ; or ce Dieu Sauveur doit demeurer avec cette chaste épouse jusqu'à la fin des siècles, malgré toutes les persécutions qu'elle doit souffrir, et les crimes de ses enfans. Il n'est point permis à l'homme de séparer ce que Dieu a joint. Les désirs même, les pensées, les affections criminelles sont entièrement opposées à l'institution divine: l'homme et la femme en répondront à Dieu, qui leur fera sentir dès cette vie même, qu'il n'est rien de plus affreux qu'une société aussi intime, aussi indissoluble, dès qu'elle n'est plus soutenue et animée d'un

amour mutuel, et modélée sur Jesus-Christ. et son Eglise. Quoi de plus monstrueux en effet, que de voir des cœurs désunis en des personnes qui ne sont plus qu'une même chair ! Que penseroit-on d'un corps animé de deux ames, dont tous les mouvemens et toutes les inclinations seroient contraires? Malheur donc aux parens qui, dans l'établissement de leurs enfans, ne consultent rien moins que la conformité des mœurs ! Malheur à ceux qui ne contractent des mariages que dans des vues profanes, souvent criminelles ou peu chrétiennes ! Hélas, par un juste jugement, ô mon Dieu ! vous permettez souvent que ces mêmes passions fassent rompre les liens qu'elles ont formés !

Second Point.

Les Pharisiens répliquent à Jesus, et Jesus leur explique sa première réponse.

1°. Instance des pharisiens. Les pharisiens n'ayant rien à opposer à l'institution de Dieu, si bien marquée dans Moïse, ni à la conséquence que Jesus en avoit tirée, revinrent au passage qu'ils avoient déjà cité, quoique Jesus y eût répondu. *Ils lui dirent: Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné qu'on donnât à sa femme un écrit de divorce, et qu'on la renvoyât?* Les impies, les hérétiques reviennent sans cesse aux mêmes objections;

et opposent toujours les mêmes passages, quoiqu'on y ait mille fois répondu ; mais la charité ne doit point se lasser de représenter les mêmes preuves, et de faire les mêmes réponses aux difficultés que l'opiniâtreté ne se lasse point de répéter.

2°. Réponse de Jesus. Ce divin Sauveur leur renouvelle la reponse qu'il leur a déjà donnee. *Il leur répondit: C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes.; mais cela n'a pas été dès le commencement.* Cest-à-dire, vous vous trompez : ce n'est pas là une ordonnance, une loi de Moïse, mais une simple tolérance de sa part, pour éviter un plus grand mal, de plus grands excès dont il vous savoit capables, parce qu'il connoissoit la dureté de vos cœurs. Il ne vous a pas commandé de répudier vos femmes ; son précepte ne tombe pas sur le divorce qu'il ne fait que tolérer, mais sur l'acte du divorce qu'il faut donner à sa femme par écrit en la renvoyant. Au reste, dans les anciens temps on n'en usoit pas de la sorte. Jesus-Christ abroge la permission que Moïse avoit donnée aux juifs de répudier leurs femmes, sans condamner cependant la condescendance du saint législateur. Travaillons, par nos discours et par nos exemples, à faire revivre la ferveur des premiers fidelles, et à faire observer la loi évangélique dans

toute sa perfection ; mais ne condamnons point les justes tempéramens que les Pasteurs de l'Eglise ont cru devoir, en certains temps, apporter à l'ancienne discipline pour le bien même de l'Eglise. Ne reprochons pas à cette tendre et fidelle épouse de Jesus-Christ des abus qu'elle ne fait que tolérer pour éviter un plus grand mal, et dont elle gémit elle-même. C'est à tort qu'on voudroit s'autoriser de ces abus, et les regarder comme des actions permises et qu'on peut imiter ; il faut en revenir au commencement : à la première institution : aux règles primitives établies de Dieu, et contre lesquelles il ne peut y avoir de prescription.

3°. Décision et loi de Jesus. Alors, sans craindre la présence des pharisiens, et prénant devant eux l'autorité de maître et le ton de législateur, il ajouta : *Et moi je vous déclare que quiconque repudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, ou en épousera une autre, sera coupable d'adultère; et que celui qui épousera celle qui aura été répudiée, deviendra aussi adultère.* Cette clause, *si ce n'est pour cause d'adultère*, est une exception à la défense de renvoyer sa femme, laquelle défense est ici sous-entendue: mais elle n'est pas une exception à la défense d'en épouser une autre ; car le mariage ne pouvant être indissoluble qu'il ne le soit des deux parts, s'il est vrai que celui qui épouse la femme adultère ré-

pudiée devienne adultère, le mari qui l'a renvoyée deviendroit donc également adultère s'il en épousoit une autre; parce que par ce second mariage il sépareroit également ce que Dieu a uni. C'est le sens naturel des paroles de Jesus-Christ, et l'Eglise a condamné comme hérétique ceux qui ont voulu leur en donner un autre, en accordant au mari qui a renvoyé une femme adultère, le pouvoir d'en épouser une autre du vivant de la première. Cette loi est exactement observée dans l'Eglise catholique, et elle doit nous faire comprendre combien on doit apporter d'attention et de pureté de cœur dans le choix que l'on fait d'un époux ou d'une épouse, combien il faut consulter le Seigneur, combien il est nécessaire de lui demander et d'obtenir sa bénédiction, et enfin combien il est important d'écarter de ce choix toute passion, tout crime, toute vue d'ambition et d'intérêt.

Troisième Point.

Les Apôtres interrogent Jesus, et Jesus satisfait à leur demande.

1°. Réflexion des Apôtres sur l'indissolubilité du mariage. *Quand il fut dans la maison, ses Disciples l'interrogèrent encore sur le même sujet, et il leur dit: Quiconque quitte sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard de sa première femme. Et si une femme*

quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère. Ses Disciples lui dirent : Si telle est la condition d'un homme à l'égard de sa femme, il n'est pas expédient de se marier. L'état du mariage sans doute n'est pas le plus avantageux, le plus tranquille, le plus saint, le plus parfait, mais quand c'est Dieu qui y appele, qu'on ne s'y engage qu'après l'avoir consulté et lui avoir demandé son secours, qu'on ne s'approche de ce sacrement qu'avec la pureté de cœur et la droiture d'intention qu'il exige, on peut s'y sanctifier et y acquérir même une grande sainteté, si on en supporte les peines avec patience, et si on en remplit les devoirs avec fidélité. Mais fuir le mariage, ou différer de s'y engager par des motifs purement humains, pour éviter les croix qui en sont inséparables, pour jouir d'une liberté oisive, pour s'abandonner à ses passions, à ses goûts, à ses caprices, c'est manquer à ce qu'on doit à l'Eglise et à l'Etat, et mener une vie également réprouvée de Dieu et des hommes.

2°. Réponse de Jesus sur le célibat. *Jesus leur dit : Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais seulement ceux qui ont reçu le don.* Renoncer au mariage pour vivre chaste dans le célibat et pour servir Dieu avec plus de pureté, c'est une résolution dont tous ne sont pas capables. La vocation à un si

saint état est un don de Dieu, qui n'est pas donné à tous. Ceux qui ne l'ont pas reçu doivent donc bien se donner de garde d'embrasser témérairement un si sublime genre de vie, de s'y engager par des vues humaines, de repos, d'interêt, d'ambition. Ceux qui on reçu ce don, et qui se sentent appelés à cet état, doivent bien se donner de garde de se laisser enlever un don si précieux par des passions naissantes, par des habitudes criminelles, par le goût et le commerce du monde, et l'espérance de ces faux biens. Enfin ceux qui ont reçu ce don et se sont déjà engagés, doivent le conserver avec un soin extrême, par la prière, l'oraison, le recueillement, la ferveur de l'esprit, la fuite du monde et des occasions. Faisons sur tout ceci de sérieuses réflexions, et voyons si nous n'avons rien à nous reprocher.

3°. Motifs de se maintenir dans la pureté du célibat. Notre-Seigneur ajouta : *Car il y a des eunuques qui sont sortis tels du sein de leur mère, il y en a que les hommes ont fait eunuques, et il y en a qui se sont fait eux-mêmes eunuques*, en renonçant au mariage *pour le Royaume des cieux*. Ceux que Dieu appelle à la chasteté du célibat, doivent s'animer par les considérations que Notre-Seigneur nous met ici sous les yeux. Combien y en a-t-il que la nature, que la fortune, que des conjonctures inévitables forcent à

meurer dans le célibat ! Combien ont été duits, par ordre de leurs propres parens, l'état des eunuques naturels, dans des mps et dans des pays où cet état étoit utile, u pour occuper des emplois, ou pour exer- er des talens lucratifs ; mais sur-tout com- ien y en a-t-il qui, par une noble ambi- on et un intérêt vraiment solide, ont pris des ngagemens indissolubles, par lesquels il 'est plus en leur pouvoir de quitter le céli- at pour le mariage ! O ames sublimes ! ce 'est pas pour un intérêt temporel que vous renez une résolution si généreuse, c'est our le royaume des cieux, c'est pour le ieux goûter dès cette vie même par la ureté du corps et du cœur, par la prière, ar l'oraison, et pour en jouir avec plus de loire dans l'autre.

Notre-Seigneur finit cette divine leçon par es paroles qu'il employoit souvent après avoir nnoncé quelque grande vérité : *Qui peut omprendre comprenne !* Ces paroles nous con- luisent à une réflexion solide : c'est qu'au- ourd'hui dans le christianisme il n'y a que 'Eglise catholique qui ait retenu l'intelli- ence et la pratique de cette importante leçon. Dans aucune secte hérétique ou schismatique ui se soit ouvertement séparée de l'Eglise omaine, on ne trouve plus personne qui, our le royaume des cieux, s'engage dans e célibat à une virginité et une chasteté per-

pétuelle ; personne qui exhorte, qui anime à cet état de perfection que Notre-Seigneur a établi dans son Eglise, que saint Paul recommandoit avec tant d'ardeur, et dont une multitude infinie de Saints et de Saintes nous ont donné l'exemple. La prétendue réforme au contraire s'est fait honneur de violer et d'abolir de si saints engagemens en les déclarant superstitieux ; et il s'est trouvé des chrétiens qui ont pu l'en croire, et à qui ce blasphème n'a point fait horreur. O Eglise sainte, vraie Épouse de Jesus-Christ, vous seule avez compris les paroles de votre divin Epoux ; vous seule lui présentez des milliers de Vierges qui mènent sur la terre la vie des Anges ; vous seule excluez du ministère des saints Autels ceux qui ne se seroient pas engagés à une entière et éternelle pureté de corps ; vous seule êtes digne du céleste Époux, de cet Époux toujours Vierge, né d'une Vierge, et le roi des Vierges ! Heureux qui se met à sa suite en se consacrant à une chasteté perpétuelle ! Heureux ceux que sa grâce a su rendre victorieux des puissans attraits de la volupté ! Ces ames pures et généreuses approcheront le plus près de l'Agneau, et formeront sa cour.

Accordez-moi, Seigneur, des grâces proportionnées aux besoins de l'état où vous m'avez appelé ! Vous m'avez acquis par votre sang, rendez-moi fidelle à vos leçons

nnez-moi cette droiture, cette pureté de eur qui est si lumineuse : qu'elle m'em- che de me rien permettre de ce qui n'est léré à présent que pour être puni plus vèrement à votre tribunal ; et afin que je is éternellement avec vous dans le ciel, ites que je sois pleinement et parfaitement vous sur la terre ! Ainsi soit-il.

CCXIIe. MÉDITATION.

es Pharisiens demandent à Jesus quand le oyaume de Dieu doit arriver. Luc. 17. 20-21.

Des pharisiens lui demandoient un jour and viendroit le royaume de Dieu, et il leur pondit : Le royaume de Dieu ne viendra oint avec un éclat qui le fasse remarquer. On dira point, il est ici, ou il est là : car ès à présent le royaume de Dieu est au milieu e vous. Les pharisiens qui entendoient esus-Christ, et qui avoient entendu son récurseur parler sans cesse du royaume de Dieu, annoncer aux peuples qu'il approhoit, qu'il vènoit, qu'il étoit venu, lui emandèrent à ce moment, par dérision, et vec une sorte d'insulte : Quand est-ce donc ue vient le royaume de Dieu ? Par le oyaume de Dieu, les juifs comprenoient la enu du Messie, les victoires qu'il remporeroit sur ses ennemis, et la vengeance qu'il

tireroit de ceux qui avoient opprimé son peuple. Ils se figuroient que sous ce nouveau roi ils vivroient dans la paix, la gloire et l'abondance, et que toutes les nations leur seroient soumises et tributaires. Jesus répondit à leur question par trois paroles pleines d'une sagesse divine, et que nous devons méditer et nous appliquer.

Premier Point.

Première parole de Jesus aux Pharisiens.

Le royaume de Dieu ne viendra pas avec un éclat qui se fasse remarquer. C'est-à-dire :

1°. Le royaume de Dieu ne viendra pas avec ces marques éclatantes d'une grandeur mondaine qui éblouissent les yeux des hommes, et qui leur font adorer la majesté du trône. Non, le règne du Messie, qui doit nous conduire à Dieu, n'est point le règne de l'orgueil et du faste, mais le règne de la sainteté et des vertus, le règne des cœurs détachés de la terre, et qui ne soupirent qu'après les biens du ciel. Règne plein de grandeur, mais d'une grandeur céleste, seule digne de Dieu. Est-ce sous ce règne que nous vivons, que nous triomphons, que nous jouissons de la paix, de la gloire, de l'abondance des biens spirituels qu'il nous offre ?

2°. Le royaume de Dieu ne sera point annoncé par des signes dans le ciel et des

énomènes dans l'air, qu'on puisse ob-
ver. On ne connoîtra point la venue du
essie et l'établissement de son règne, en
servant les mouvemens du ciel, le cours
s astres et les lois de la nature. L'établis-
nent du règne de Dieu ne peut être prévu
mme on prévoit le beau temps ou la pluie,
observant la direction des vents et la situa-
n des nuages. Observations frivoles,
ences funestes, si elles nous font négliger
science du salut, si elles nous font per-
e de vue l'Auteur de la nature, ses desseins
ses vues pour notre sanctification et notre
icité éternelles. Eh ! que sert de savoir tout
reste, si on ne sait pas, si on ne pratique
s la religion ? Ce que les pharisiens au-
ient dû observer avec droiture de cœur,
ce qu'ils n'observoient qu'avec malignité,
toit la vie sainte de Jesus, ses miracles,
l'empire absolu qu'il exerçoit sur les dé-
ons : à ces traits, ils auroient aisément
nnu que le royaume de Dieu étoit déjà
au. Etudier Jesus-Christ, la nature de
n régne, la manière dont il le fait sub-
ter sur la terre, ce qu'il faut faire pour y
trer, y vivre et en goûter les divins avan-
es, voilà l'occupation solide et la vraie
ence de l'homme; sans cela tout le reste
st que folie.

3°. Le royaume de Dieu ne sera point
u, et on ne peut se disposer à le recevoir

et à y entrer par des observances extérieures, superstitieuses et hypocrites, mais par les vertus solides qui font l'esprit de la loi, par l'humilité du cœur, la docilité et la soumission de l'esprit, la pureté des mœurs, la droiture d'intention, l'amour de Dieu et de son prochain. Qui a ces vertus, n'a pas de peine à reconnoître le règne du Messie et l'Eglise qu'il a fondée; il y entre; il en goûte les fruits, et il en attend les récompenses. Hors de ce règne, il n'y a que des vertus trompeuses, et celui qui n'a que l'extérieur des vertus, ne vit pas, à proprement parler, sous ce règne. Cependant, parmi nous, que de dehors sans intérieur, que de surface sans profondeur, que d'apparences sans réalité! Examinons-nous ici, et ne nous trompons pas.

Second Point.

Seconde parole de Jesus aux Pharisiens.

On ne dira point, il est ici, ou il est là. Si on le disoit, dès-lors ce seroit une preuve qu'on est dans l'erreur, et qu'on veut séduire.

1°. On ne pourra point parler de la sorte de la personne du Messie, et en parler avec vérité, parce que lorsque son règne s'établira avec éclat; et qu'il fera sentir à ses ennemis les premiers traits de sa vengeance, par la ruine de leur ville et de leur temple, et par

ispersion de leur nation, il ne sera plus même sur la terre d'une manière visible: era monté aux cieux, il sera assis à la ite de son Père, d'où il ne se montrera s aux hommes en général, ni à aucun ıple en particulier, que lorsqu'il viendra ur les juger tous, et épuiser sur ses enmis les derniers traits de sa justice. En endant, il regnera sur la terre, par sa ésence invisible et sacramentelle, par ses is et son esprit.

2°. On ne pourra point parler de la sorte : son règne invisible qu'opère la grâce. Le)yaume de Dieu que doit établir le Messie, uant à sa partie essentielle et finale, ne onsiste en rien d'extérieur qu'on puisse ıontrer, et dont on puisse dire : Il est ici ıu il est là : ce règne est tout intérieur; il st dans l'ame du juste, où Dieu établit son rône; il consiste dans les vertus infuses de a foi, de l'espérance et de la charité, dans l'obéissance aux lois et aux maximes divines, dans l'union avec Dieu qu'opère en nous l'Esprit du Père et du Fils. Ce royaume est-il en nous? Vivons-nous sous ce divin empire? Travaillons - nous à l'établir en nos ames par l'exercice de toutes les vertus, et par la fuite de tous les vices?

3°. On ne pourra point parler de la sorte de son règne visible, qui est sa sainte Eglise. Le Messie, en établissant le royaume de

Dieu parmi les hommes, ce royaume, quoiqu'intérieur, et dans un sens invisible, devoit aussi nécessairement être extérieur et visible, par la profession de la même foi, par la réception des mêmes Sacremens, et par l'obéissance aux mêmes chefs et pasteurs. Les juifs s'attendoient que ce règne seroit uniquement pour eux, qu'eux seuls en goûteroient les délices, et que les autres peuples n'en sentiroient que le poids et l'autorité. Mais ce règne adorable ne devoit pas être attaché à aucun pays ni à aucune nation de la terre; et c'est ce que nous appelons la catholicité de l'Eglise, l'Eglise catholique. Chaque schisme, chaque hérésie, chaque secte a son canton et son peuple affecté; on peut dire de toute fausse religion: Elle est ici, elle est là: mais le royaume de Dieu, l'Eglise de Jesus-Christ est de tous les pays et de tous les peuples, cette Eglise n'est attachée qu'à la mission que Jesus-Christ a reçue de Dieu, et qu'il a donnée à ses Apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. Si nous disons que l'Eglise romaine est le centre de la foi, ce n'est pas à cause de Rome même, de sa situation, de ses fondateurs ou de ses habitans; c'est parce que cette Eglise a pour chef le successeur de Pierre, chef des Apôtres, de quelque pays et de quelque nation qu'il soit. Le royaume de Dieu, c'est-à-dire,

l'Eglise de Jesus-Christ, en ce sens, n'est donc ici ni là ; il est où est la mission de Jesus - Christ, où est la succession de l'Apostolat, unie au successeur de Pierre, où est l'obéissance à cette succession. Ouvrage véritablement divin, et que nous voyons subsister depuis plus de dix-sept cents ans, et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles! Ah! vous qui n'êtes pas dans ce royaume, dans cette Eglise, hâtez-vous d'y entrer, ne différez pas, hors de là point de salut. Mais pour nous qui avons le bonheur d'y être, remercions-en Dieu, n'y soyons pas comme des membres corrompus, morts, inutiles ; mais vivons-y de la vie de la grâce, et profitons des grands biens que cet heureux règne nous offre en abondance.

Troisième Point.

Troisième parole de Jesus aux Pharisiens. Car dès à présent le Royaume de Dieu est au milieu de vous.

1°. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux par la présence du Messie, le Fils et le Christ de Dieu, le Roi d'Israël descendu du ciel, envoyé par son Père pour établir le royaume de Dieu ; mais, comme leur reprochoit Jean-Baptiste, il étoit au milieu d'eux, et ils ne le connoissoient pas, ou ne vouloient pas le connoître ; ils feignoient

de le chercher, et ils le persécutoient. Jesus est encore au milieu de nous dans son Sacrement; le reconnoissons-nous, l'adorons-nous, le recevons-nous? Comment nous acquittons-nous de ce que nous lui devons, comment répondons-nous à son divin amour?

2°. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux, par la prédication de l'Evangile, qui étoit l'établissement actuel du royaume de Dieu. On l'annonçoit alors, on le prêchoit, plusieurs y entroient par une foi sincère. Les pharisiens le savoient, le voyoient, ils en murmuroient, ils s'y opposoient, au lieu d'y entrer, et de suivre l'exemple qu'on leur donnoit. Le royaume de Dieu est encore de cette manière au milieu de nous. On le prêche, on l'annonce, on le pratique. Que de saintes ames vivent dans toute la perfection du christianisme, et dans une parfaite obéissance aux divines lois de ce royaume, goûtent la paix et les douceurs du royaume de Dieu, et aspirent à ses recompenses éternelles! Nous connoissons plusieurs de ces ames fidelles, nous les voyons, nous vivons avec elles, et elles vivent avec nous. Mais, hélas! spectateurs oisifs de cet heureux règne qui est au milieu de nous, qui est pour nous, nous ne sommes touchés d'aucune émulation! Bien loin d'imiter leur docilité et leur vertu, nous

nous en moquons peut-être, nous les en raillons, nous les en détournons, nous les persécutons.

3°. Le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux par l'éclat des vengeances qui devoient bientôt tomber sur eux, et qu'ils méritoient déjà. Les juifs attendoient un roi victorieux, qui écraseroit ses ennemis et soumettroit toutes les nations. Mais outre les victoires spirituelles de ce divin roi, dont ils n'avoient aucune idée, ses victoires et ses vengeances temporelles devoient, par leur incrédulité et en punition de leur déicide, tomber sur eux-mêmes. C'étoit au milieu d'eux, au milieu de leur nation, de leur pays, et de Jérusalem même, que devoit éclater ce règne de terreur dont leur indocilité et leur haine cimentoient les fondemens. Ce n'étoient pas les nations qui devoient leur être soumises par ce roi vainqueur, c'étoient eux-mêmes qui, après avoir été vaincus par les nations, devoient être dispersés, et demeurer errans jusqu'à la fin du monde, pour apprendre à tous les peuples et à tous les fidelles la terrible vengeance que tire d'eux leur roi et leur Dieu qu'ils ont crucifié. Ainsi Dieu punit les hommes par mille funestes événemens qui ne paroissent être que les effets ou de la politique des rois, ou des lois de la nature. On sait par combien de voies Dieu se venge de ses enne-

mis, et on néglige d'examiner si on n'est pas soi-même du nombre de ces ennemis sur qui doivent tomber ses vengeances. Nous nous entretenons volontiers des châtimens que subissent les autres, et nous ne pensons pas à ceux que nous méritons nous-mêmes. Le royaume de Dieu, le règne de sa colère et de ses vengeances est peut-être déjà au milieu de nous, et nous ne nous en apercevons pas. Nous multiplions nos péchés, nous y vivons tranquilles, et nous ne craignons des châtimens qui peut-être sont prêts à tomber sur nous, si nous ne nous corrigeons et ne faisons pénitence.

Loin de moi, ô mon Dieu! un tel malheur! Ah! plutôt faites que j'estime, que je mette à profit ces momens où vous m'offrez, où vous me prodiguez vos grâces, pour établir votre royaume au milieu de moi! Je vous adore, ô roi de gloire! Je reconnois votre royaume visible, votre Eglise sainte, j'en crois et professe les vérités augustes, j'attends avec tremblement et confiance le grand jour de votre dernier avénement! Ah! Seigneur, que votre royaume m'arrive, rendez-m'en digne, et daignez m'y conduire par telle voie qu'il vous plaira! Ainsi soit-il.

CCXIIIe. MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec ses Disciples, sur le séjour du Fils de l'Homme.

Jesus-Christ traite dans cet entretien, de la Foi des Justes, des souffrances de l'Eglise, et de la sécurité des pécheurs. *Luc.* 17. 22-30.

PREMIER POINT.

De la Foi des Justes.

1°. DES désirs de la foi. Les pharisiens se retirèrent peu contens de la réponse de Jesus, et n'ayant pu rien tirer de lui qui fournît matière à leurs calomnies et à leurs censures, ils le laissèrent seul avec ses Disciples. Ce divin Sauveur parla à ceux-ci d'une manière moins énigmatique sur toutes les parties de la question des pharisiens. *Il viendra un temps, leur dit-il, où vous désirerez de voir un des jours du Fils de l'Homme, et vous ne le verrez point.* Ce temps ne tarda point à venir pour les Apôtres, lorsqu'après l'Ascension de Jesus-Christ et le commencement de la publication de l'Evangile, ils virent s'élever de toutes parts tant de faux Apôtres, de faux Christs; de faux prophètes qui corrompoient la vraie foi, qui n'étoient inspirés que par l'ambition et l'intérêt, et qui faisoient dégénérer en luxure la grâce et la sainteté

même de l'Evangile. Qui peut s'empêcher de gémir à la vue de tant d'ames qui sont aujourd'hui dans la séduction, et qui tous les jours encore se laissent aveugler, séduire et corrompre? Qui peut s'empêcher de désirer que Jesus paroisse, qu'il prenne lui-même sa cause en main, qu'il confonde les séducteurs et arrête le progrès de la séduction? Mais non, il ne paroîtra plus qu'au dernier jour, sa divine sagesse l'a réglé ainsi; et après toutes les instructions qu'il nous a laissées; il faut convenir qu'il n'y a de séduits que ceux qui veulent bien l'être. Nos désirs ne doivent donc pas avoir pour objet, que ce Dieu Sauveur se montre parmi nous pour régler notre foi, mais qu'il nous conduise à lui pour vivre avec lui.

2°. Du cri de la foi. *On vous dira: Il est ici, il est là, mais gardez-vous d'aller et de suivre.* Nous l'entendons et on nous le dit encore: Ici est le Christ, la parole de Dieu, le pur Évangile; là est le Christ, la vérité, la vraie doctrine des Pères; ici est le Christ, sa puissance, ses prodiges, ses miracles. Ah! tout cela n'est point le cri de la foi. Gardons-nous de nous laisser séduire, ne croyons point à ces discours, n'allons point à ces assemblées, ne lisons point ces livres, n'entrons point dans ces sectes, ces cabales, ces partis. Restons où nous sommes et où étoient nos ancêtres,

Restons dans notre soumission aux légitimes Pasteurs, dans l'Eglise de Jesus-Christ. Voilà le cri de la foi : l'Eglise, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, les premiers Pasteurs unis à leur chefs. C'est dans cette Eglise catholique et universelle qui est par-tout, que nous trouverons Jesus-Christ, la parole de Dieu et le pur Evangile, la vérité et la doctrine des Pères, les vrais prodiges et les vrais miracles. Tenons-nous-en là, n'allons point ailleurs, ne nous laissons point entraîner ni par la curiosité, ni par le mauvais exemple.

3°. De la lumière de la Foi. *Car, comme l'éclair répand son éclat d'une extrémité du ciel à l'autre, il en sera de même du Fils de l'homme, lorsqu'il paroîtra en son jour.* Cet éclair qui se fera voir d'une extrémité à l'autre, est tout à-la-fois la figure de la prédication évangélique, qui, de la Judée, s'est répandue de toutes parts et a éclairé toutes les nations ; la figure de l'Eglise, dont la vive lumière se montre encore à tous les peuples du monde ; la figure des châtimens dont Dieu punit les pécheurs dans le temps qu'ils s'y attendent le moins ; la figure en particulier du châtiment terrible qu'il a exercé contre les juifs par la ruine de Jérusalem, la destruction du Temple, et la dispersion de ce peuple déicide sur toute la surface de la terre ; et enfin la figure du dernier jour des vengean-

ces du Seigneur, où il n'y aura plus d'aveuglement volontaire, où toutes les créatures seront forcées de reconnoître Jesus le Fils de l'homme pour le vrai et unique Fils de Dieu. La nature nous remet souvent sous les yeux le phénomène dont parle ici Notre-Seigneur. Au lieu donc de nous laisser saisir alors d'une frayeur frivole et puérile, rappelons-nous les paroles de Jesus-Christ, songeons que ces éclairs et ces tonnerres ne sont qu'une légère image de la colère qui éclatera contre les incrédules qui auront rejeté les lumières de la foi, et contre les pécheurs qui n'auront pas vécu selon les règles de la foi.

Second Point.

Des souffrances de l'Eglise.

1°. Dans son chef. *Mais auparavant il faut qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette nation.* C'est pas sa mort, par ses tourmens et ses humiliations, que Jesus a fondé son Eglise, est entré dans sa gloire, et a acquis le droit de ce venger de ses ennemis; de sauver son peuple, et de juger les vivans et les morts. Oh! que sa gloire est infinie; mais aussi que ces souffrances ont été grandes! Ah! que nous lui avons d'obligation, puisque sa gloire et ses souffrances sont pour nous, puisqu'il nous offre le mérite de celles-ci et l'éternité de celle-là!

2°.

2°. Des souffrances de l'Eglise dans ses membres. Les membres doivent être traités comme le chef, être persécutés comme lui, humiliés, méprisés, haïs, rejetés comme lui, souffrir beaucoup, et mourir enfin comme lui. C'est ainsi qu'ont été traités, pendant plusieurs siècles, les Apôtres, les chrétiens, les catholiques, par les juifs, par les païens, par les hérétiques. Admirons le courage de tant de généreux Martyrs; leurs souffrances sont passées, leur gloire ne passera point. Ils sont dans le ciel réunis à leur chef, ils triomphent et jugeront l'univers avec lui.

3°. Des souffrances de l'Eglise dans nous-mêmes. Nous nous attendrissons aisément sur les souffrances de Notre-Seigneur; nous admirons volontiers les combats des Martyrs et des Confesseurs de la foi; mais nous avons bien de la peine à nous appliquer à nous-mêmes la nécessité de souffrir. Nous soupirons après la récompense, et nous ne songeons point que pour la mériter il faut auparavant souffrir beaucoup. C'est ce qui fait que dès que l'occasion de souffrir se présente, ou nous l'évitons, ou nous en murmurons: cependant il faut remplir cette mesure, souffrir beaucoup. Loin de fuir les souffrances, saisissons donc avec avidité et avec joie toutes celles qui se présentent; et au défaut de celles qu'offroit la persécution, embrassons celles

que nous offrent les pratiques de la pénitence, es devoirs de notre état, le commerce deshommes, la misère des temps, la rigueur des saisons, les incommodités de l'âge ou de la maladie, les douleurs de la mort. Profitons de tout, recueillons tout, et disons-nous souvent : Il faut que je souffre beaucoup ; je ne suis ici que pour cela, je n'en ai pas toujours le pouvoir, et je suis encore bien éloigné d'avoir souffert beaucoup : ces réflexions animeront notre courage, nous rendront la patience plus aisée à pratiquer, et sanctifieront le peu que nous souffrons.

Troisième Point.

De la sécurité des Pécheurs.

1°. Parcourons le passé, et d'abord le déluge universel. *Et ce qui est arrivé au temps de Noé, arrivera encore au temps du Fils de l'homme : on mangeoit et on buvoit, on se marioit, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et alors le déluge survenant les fit tous périr.* Noé, averti de Dieu que la terre va être submergée en punition des crimes de ses habitans, construit une arche par son ordre, afin de se sauver, lui et sa famille, de ce déluge universel. Que pensèrent les pécheurs à la vue des préparatifs de ce saint Patriarche ? Ils eurent pitié de sa crédulité. De quoi s'occupèrent-ils ? de leurs plaisirs, de leur fortune, de l'établissement de leur famille.

Cependant Noé entra dans l'arche, en ferma la porte, et tous les hommes furent engloutis dans les eaux du deluge. O hommes insensés! vous attacherez-vous toujours à la terre, comme si elle ne devoit jamais vous manquer! Ne songerez-vous jamais que vous avez un maître, et qu'à force de l'irriter vous touchez au moment où il va faire éclater sa vengeance?

2°. L'embrasement de Sodome. *Il en sera encore comme au temps de Loth : ils mangeoient et buvoient, ils achetoient et vendoient, ils plantoient et bâtissoient; mais le jour que Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre, qui les fit tous périr.* Sodome, séjour délicieux, centre de l'abondance, de la volupté et des plaisirs, et en même temps l'assemblage de tous les crimes, Sodome ne songe qu'à jouir de sa félicité et à continuer ses débauches. Il n'y a plus de déluge à craindre; mais Dieu a des châtimens de plus d'une sorte. Le jour où l'unique juste que renferme cette ville criminelle, est sorti de ses murs, une pluie de feu et de soufre la consume, elle et tous ses habitans. 3°. La prise de Jérusalem. *Il en sera de même aux jours du Fils de l'Homme.* Comme Notre-Seigneur répète ces paroles un peu plus bas, nous pouvons les entendre ici de la ruine de Jérusalem, du temple, et de la nation juive, par les Romains. Les

juifs, à la veille de ce funeste événement, ne s'attendoient à rien de semblable. Ils avoient crucifié le Fils de Dieu, ils persécutoient ses Apôtres, ils faisoient mourir ses Disciples, ils étoient bien éloignés de craindre ses menaces ; ainsi mettoient-ils le comble à leurs crimes. Le châtiment se préparoit lentement, et enfin il éclata tout-à-coup avec toutes les circonstances qui avoient été prédites. Comment tant d'exemples de la colère de Dieu ne frappent-ils pas les hommes, ne les arrêtent-ils pas ! Mais on n'y réfléchit point ; on ne pense qu'à la terre, à s'y établir, à y goûter les faux charmes du péché, et à se rassurer contre la rigueur des châtimens de Dieu.

2°. Considérons le présent. Voyons comment on vit dans le monde, et avec quelle sécurité on ne cesse d'irriter le Seigneur ; cependant ses châtimens ne sont pas épuisés, ils éclatent tous les jours, et ne nous rendent pas plus sages. Comment vit-on dans ce pays que la peste ou la guerre va désoler, dans cette ville qu'un tremblement de terre va renverser, ou que l'ennemi va foudroyer, dans ce quartier que les flammes vont dévorer, dans cette maison qui va s'écrouler? Comment vit-on dans cette armée que la mort va ravager, dans ce vaisseau exposé à la fureur de tous les élémens, et qui, dans un instant, va périr ? Comment vit-on dans

un corps fragile, qu'une mort subite, qu'une maladie de peu de jours va précipiter au tombeau ? O folie des hommes ! Ne suis-je point moi-même du nombre des insensés ? Je touche peut-être à ma dernière heure ; suis-je prêt ? tout est-il en ordre ? Le juste se trouve souvent enveloppé dans le même accident qui accable l'impie ; mais le même accident est pour le juste qui se trouve prêt, une grâce inadmissible, et le dernier trait de sa prédestination ; et pour l'impie, son dernier châtiment dans cette vie, est l'arrêt irrévocable de sa réprobation éternelle.

3°. Jetons les yeux sur l'avenir. *Il en sera de même au jour où le Fils de l'Homme sera manifesté.* Si nous voulons entendre ces paroles du jour du jugement général, on peut dire que les hommes qui vivront alors, seront surpris dans leurs occupations frivoles et dans leurs plaisirs criminels, comme ceux qui vivent aujourd'hui. Il est vrai qu'ils sont avertis ; mais ne le sommes-nous pas, et ne méprisons-nous point les avertissemens ? Ils verront des signes précurseurs de la colère de Dieu ; mais n'en voyons-nous pas, et n'avons-nous pas le talent d'expliquer tout par les lois de la nature, sans rien rapporter à Dieu, et sans nous rien appliquer à nous-mêmes pour l'amendement de nos mœurs ? Mais quoi ! la crainte des châtimens de Dieu doit-elle nous empêcher de boire et

regarder derrière soi. *En ce temps-là, que celui qui se trouvera sur le toit, et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende point pour les prendre; et que celui qui sera dans les champs, ne retourne pas non plus sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Loth.* Ces paroles marquent combien le péril sera pressant, et avec quelle promptitude il faudra fuir pour s'y dérober, sans s'arrêter à prendre quoi que ce soit pour l'emporter avec soi. C'est ainsi qu'on en use quand une ville est livrée aux flammes par un ennemi vainqueur et irrité. C'est ce qui devoit arriver bientôt à l'infidelle Jérusalem, plus coupable que Sodome, et ce qui doit arriver un jour au monde entier. Mais pour appliquer ceci à un sens moral, c'est ainsi que nous devons fuir le monde, ou en effet, ou du moins de cœur, d'affection et de conduite; le fuir ce monde, parce qu'il est dévoré par les flammes de la cupidité, de l'impureté, de l'ambition, de l'avarice, de la vengeance; le fuir, de peur de périr avec lui dans les flammes, et de passer de celles du vice dans celles de l'enfer; le fuir sans délai, sans le regreter, sans en rien emporter, sans retourner sur nos pas, sans écouter nos anciennes inclinations, sans regarder même derrière nous. *Souvenez-vous de la femme de Loth.* Combien échappoient comme elle à l'incendie, et qu'un seul regard a perdus!

Ah ! oublions le monde, ignorons ces folies, ses intrigues, ses crimes ! Ne songeons qu'à nous en éloigner de plus en plus et à nous sauver. Du moins à cette heure où nous connoissons la vanité du monde, du moins dans cet asile qui nous sépare du monde, du moins à l'heure de la mort, à cette dernière heure, la seule qui nous reste de tant d'autres que nous avons perdues, ne songeons plus au monde, ne songeons qu'à notre salut.

2°. Sur le renoncement à la vie. *Quiconque cherchera à sauver sa vie, la perdra : et quiconque l'aura perdue, la sauvera.* Notre-Seigneur inculque souvent cette maxime; ce qui doit nous en démontrer l'importance. Plusieurs, par amour de la vie présente, ont renoncé à la foi, ou n'ont osé l'embrasser, et se sont damnés. Plusieurs, par ménagement pour leur santé, pour jouir des commodités de la vie, pour goûter les plaisirs du monde, n'ont pas voulu l'abandonner, et s'y sont perdus. Ah ! quand il s'agit de la foi et du salut de l'ame, rien ne doit nous être cher, pas même la vie ! Eh ! qu'est-ce que cette vie, en comparaison de celle que l'on gagne en sacrifiant celle-ci ! Plusieurs même, à la mort, ne sont occupés que du soin de conserver une vie qui s'éteint malgré eux, au lieu de songer à se rendre dignes de la vie que leur offre l'éternité dans laquelle ils vont entrer.

3°. Sur le discernement que Dieu fait des hommes. *Je vous déclare que cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans un même lit, l'une sera prise et l'autre laissée; de deux femmes qui seront à moudre au même moulin, l'une sera prise et l'autre laissée; de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre laissé.* Quoique ces paroles regardassent spécialement les événemens que le Sauveur avoit en vue dans ce discours, nous pouvons bien les appliquer à ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, et qui doit nous faire adorer avec tremblement et actions de grâces les impénétrables conseils de la sagesse de Dieu. Dans le même lieu, dans le même état, dans la même condition, dans les mêmes occupations, dans la même famille, l'un est pris et l'autre laissé; l'un est enlevé de ce monde, et l'autre y est laissé; l'un est conduit dans la retraite, et l'autre reste exposé à tous les dangers du siècle; l'un sert Dieu avec fidélité, ne songe qu'à lui plaire, et l'autre n'est occupé que de ses plaisirs, que de sa fortune et de son ambition; enfin, au dernier jour, l'un sera pris pour être placé avec les Anges et les Saints dans la gloire, et l'autre sera abandonné aux démons, pour être avec eux la proie des flammes éternelles. Grand Dieu, quelle séparation! Ici tout est confondu; bons et mauvais vivent ensemble, couchent sous le même toit, exercent les mêmes fonc-

tions, s'occupent des mêmes travaux ; mais l'œil de Dieu discerne tout, et son jugement infaillible et irrévocable séparera tout.

Second Point.

Question que les Disciples font à Jesus.

Les Disciples prenant la parole, *lui dirent : Où, Seigneur ?* Jesus - Christ ne prétendoit pas toujours que ses Disciples comprissent tout le sens des discours qu'il leur tenoit. Le Saint-Esprit devoit un jour leur donner l'intelligence des mystères, et les événemens devoient leur découvrir la vérité des prédictions. Nous ne savons nous-mêmes aujourd'hui sur quoi tomboit précisément la question des Disciples. C'est ici un de ces endroits de l'Écriture devenus obscurs pour nous, qu'il faut passer avec humilité, ou n'examiner que pour notre édification.

1°. Leur question étoit - elle générale ? Demandoient - ils où se feroit ce discernement par lequel l'un seroit pris et l'autre laissé ? Si cela étoit, la réponse dependoit de l'objet de la prédiction. S'il s'agit, dans cette prédiction, du jugement que Dieu devoit exercer sur le peuple juif, et par lequel les uns devoient rester et perir sous le fer des Romains, et les autres leur échapper ; par lequel les uns devoient rester dans leur haine contre le Messie et leur opposition au christianisme, et les autres embrasser la foi

des Apôtres et profiter de la grâce de la rédemption; ce discernement devoit se faire à Jérusalem même et dans toute la Judée. S'il s'agit du jugement que Dieu exerce sur les hommes et de celui qui éclatera au dernier jour, l'univers entier est le lieu où se fait journellement et où se fera solennellement ce discernement des bons et des méchans, des réprouvés et des élus; et c'est par-tout qu'on doit craindre ce jugement et se tenir sur ses gardes.

2°. Leur demande tomboit-elle en particulier sur ceux qui seroient laissés? Demandoient-ils où on les laisseroit, et à quel sort ils étoient destinés? Les juifs, qui devoient être laissés, étoient destinés à la mort, à la captivité, à la dispersion, à l'aveuglement, à l'endurcissement, à la haine et au mépris de tous les peuples de la terre. Ceux qui sont laissés dans la corruption et les vices du monde, n'ont d'autre sort que le péché, l'ignorance, les soins inutiles, l'oubli de Dieu, l'aveuglement et l'endurcissement. Ceux enfin qui seront laissés après le dernier jugement, n'auront d'autre partage que celui des démons, les feux et les tourmens de l'enfer. Prions donc, afin de n'être pas laissés; n'évitons pas le rédempteur qui s'offre pour nous prendre et nous délivrer, ne résistons pas à la main

charitable qu'il nous tend, suivons-le, et nous laissons conduire.

3°. Leur demande tomboit-elle en particulier sur ceux qui devoient être pris? Demandoient-ils où on devoit les conduire, et ce qu'ils devoient devenir? Ceux qui devoient être pris, devoient être tirés des ombres et des figures de la loi, des ténèbres du paganisme, des erreurs du siècle, pour être conduits à l'accomplissement, à la réalité qui est Jesus-Christ. Ils doivent, au dernier jour, être tirés de la compagnie des pécheurs pour être conduits à Jesus-Christ, et régner éternellement avec lui dans la gloire. O séjour heureux! c'est vers vous que je vais tendre, que je désire et j'espère parvenir, en m'attachant dès à présent et pour toujours à mon divin rédempteur, et en me séparant de ceux qui ne le connoissent pas, ou qui ne suivent point les maximes et les lois de son Evangile.

Troisième Point.

Réponse de Jesus à ses Disciples.

Et il leur répondit : En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y assembleront. Proverbe commun et usité, mais dont il n'étoit pas aisé aux Disciples de faire alors l'application. Les aigles, ainsi que tous les oiseaux de proie, cherchent leur pâture dans les cadavres, et s'assemblent où ils en

trouvent. Mais ici quel est le corps qui doit servir de pâture, et quels sont ces aigles qui doivent s'assembler et s'en nourrir ? Sans prétendre déterminer la vraie application de ces paroles, nous pouvons, pour notre édification, les appliquer,

1°. Au corps de la nation juive, dans le temps de la ruine de Jérusalem. Corps mort, abandonné et rejeté de Dieu, sur lequel devoient se jeter les aigles romaines pour le dévorer, quelque part qu'il pût se réfugier et se renfermer. Image du peuple des réprouvés, sur lesquels fondront les démons, comme des oiseaux carnaciers, pour les rendre compagnons de leurs supplices après les avoir rendus complices de leur révolte.

2°. Au corps mystique de Jesus-Christ, qui est son Eglise. Ce corps, en butte à la persécution, sans cesse exposé à la mort, ou plutôt véritablement mort aux vanités, aux erreurs, aux plaisirs de ce monde, par-tout où il se trouvera, les ames généreuses le découvriront d'un œil perçant, le fixeront d'un regard assuré, et s'y assembleront pour se nourrir des vérités crucifiantes qu'elles y trouveront, pour se nourrir du corps même de Jesus-Christ, caché sous les voiles d'une nourriture ordinaire, et présenté dans un état de mort, en mémoire de celle qu'il a soufferte pour nous, et que nous devons être prêts à souffrir pour lui.

3°. Au corps glorieux du Sauveur dans le grand jour de son triomphe et du dernier jugement. Ce corps inhumainement traité, déchiré de coups, épuisé de sang, élevé sur la croix, percé d'une lance, enfermé dans le tombeau, paroîtra alors vainqueur et triomphant, portant encore les cicatrices de ces plaies qui ont sauvé le monde. C'est à l'entour de ce corps glorieux que les ames fidelles, qui auront puisé dans ses plaies leur force et leur courage, se rassembleront en foule, et entreront avec lui dans le ciel, où elles se nourriront de lui dans les délices de l'amour divin, et pendant l'eternité.

Faites, Seigneur, que je sois du nombre de ces aigles mystérieux qui s'élevent jusqu'au ciel, qui n'ont rien de rampant, ni aucun attachement aux choses de la terre, et qui contemplent les rayons du soleil de justice! Animez-moi de votre sainte grâce, ô mon Dieu! afin que je puisse dignement me nourrir de votre corps sacré, et y trouver un gage assuré et consolant de ma réunion éternelle avec vous. Ainsi soit-il.

CCXVe. MÉDITATION.

Parabole du Juge et de la Veuve.

De la constance dans la Prière. *Luc.* 18. 1-8.

Premier Point.

Du but de cette Parabole.

Jesus leur dit ensuite cette parabole, pour leur apprendre qu'il faut toujours prier et ne point se décourager.

1°. Il faut toujours prier. Cela se pratique de deux manières: 1°. par la continuité de la prière, en sorte qu'une personne prie toujours ou presque toujours, en prenant ce terme moralement, sans qu'il se trouve dans sa prière d'interruption même considérable. Une pratique si belle et si utile n'est pas aussi difficile qu'on veut souvent se l'imaginer. Il ne s'agit que de la préparation du cœur, et de vaincre ensuite cette paresse, cette tiedeur qui nous empêche de faire aucun effort. Ah! si nous voulions en faire l'essai et nous y exercer quelque temps, bientôt nous approcherions de cette perfection, et nous y parviendrions enfin! Qui nous empêche, toutes les fois que nous en avons le bon mouvement, d'elever notre cœur à Dieu, ou pour le remercier, ou pour le louer, ou pour lui

demander son secours, le pardon de nos péchés, la grâce même de la prière, pour lui offrir ce que nous faisons, ou ce que nous avons à souffrir pour lui? Qui nous empêche de lui dire que nous croyons en lui, que nous espérons en lui, que nous l'aimons? Dans combien d'occasions pourrions-nous, sans qu'elles en souffrissent, penser à Dieu qui voit tout, qui est présent à tout, nous entretenir de Pseaumes, d'Hymnes, de Cantiques spirituels! Quand nous ne ferions que réciter l'Oraison dominicale, la Salutation Angélique, ou quelqu'autre prière vocale; quand nous les répéterions plusieurs fois le jour, croyons-nous que notre journée ne seroit pas mieux employée qu'elle ne l'est pour l'ordinaire? Quelle consolation, quels avantages n'en retirerions-nous pas! Et il ne faut point pour cela d'effort, de contention d'esprit, il ne faut que de la bonne volonté, aimer Dieu et désirer de lui plaire. 2°. Par la persévérance dans la prière. Persévérance dans les exercices réglés de la prière; persévérance dans la demande que nous faisons à Dieu de quelque grâce particulière que nous voulons obtenir. Il y a des grâces qu'il faut demander jusqu'à la mort. Une prière persévérante est toujours exaucée d'une manière ou d'une autre, et toujours de la manière qui convient le mieux à notre sanctification.

2°. Il ne faut jamais se décourager. 1°. Dans les maux de cette vie, parce que nous en avons le remède dans la prière. Notre-Seigneur venoit de parler à ses Disciples, de périls et de malheurs qui devoient arriver; il les exhorte à ce moment à ne point se décourager, mais à recourir sans cesse à la prière. Pourquoi? c'est que la prière est un bouclier qui nous rend impénétrables aux adversités. Les adversités mêmes nous sont utiles, en ce qu'elles nous obligent de recourir à la prière. Ne nous décourageons donc point, ni dans les maux qui nous oppriment, ni dans les persécutions qu'on nous suscite, ni dans les tentations que la chair et le démon nous font éprouver: ne nous décourageons pas même dans nos imperfections, dans nos chutes, dans nos péchés. La prière est un remède à tout. Recourons à la prière, prions sans cesse et avec persévérance, et nous triompherons de tous nos ennemis; leurs efforts même tourneront à notre avantage. 2°. Il ne faut pas se décourager dans la prière même. On se décourage par paresse, par ennui, par dégoût: ce sont des obstacles qu'il faut surmonter, des épreuves qu'il faut supporter, et qui n'ont qu'un temps; ce sont enfin des tentations qu'il faut vaincre. On se décourage, parce qu'on se persuade que l'exercice de la prière nous est inutile,

que Dieu ne nous exaucera pas, que nous n'en retirerons aucun profit, que nous y perdons du temps, que nous y prenons une peine inutile, et qu'enfin nous ne sommes pas créés pour cela, et que Dieu ne l'exige point de nous. Chassons loin de nous toutes ces pensées, qui sont autant d'erreurs que le démon s'efforce de nous inspirer pour nous détourner de la prière, assuré que, s'il y réussit, nous serons sans defense exposés à tous ses traits. On se décourage encore par les fautes que l'on fait, pas les dissipations auxquelles on se livre, par les péchés dans lesquels on tombe; mais c'est alors qu'il faut plus que jamais prier, ne pas manquer de recourir à la prière, et y recourir promptement et avec un nouveau courage. N'écoutons pas le démon, qui mettra tout en œuvre pour nous en détourner; écoutons plutôt notre divin Sauveur, qui nous y anime de la manière la plus forte et la plus touchante, par la parabole suivante. Demandons-lui la grâce d'en bien pénétrer le sens, et de n'oublier jamais l'instruction qu'elle renferme.

Second Point.

Du corps de la parabole.

2°. Caractère des personnes, et d'abord du Juge. *Il y avoit dans une certaine ville un Juge qui ne craignoit point Dieu, et qui ne se soucioit pas des hommes* Qu'une ville

est à plaindre quand elle est gouvernée et jugée par un homme de ce caractère, qui n'a ni conscience ni honneur, qui ne craint pas les jugemens de Dieu, et qui n'a aucun égard ni aux besoins ni aux sollicitations des hommes, qui ne s'embarrasse ni du soin de son ame, ni de sa réputation! Le bon droit auprès d'un pareil Juge, est une foible ressource contre l'injustice et l'oppression. 2°. Caractère de la Veuve. *Il y avoit aussi dans cette même ville une veuve.* Cette veuve étoit affligée, sans fortune, sans protection et sans appui; ou le peu de bien qu'elle avoit, lui avoit été enlevé par un injuste ravisseur, qui lui demandoit encore ce qu'elle n'avoit pas, et qui la vexoit cruellement. Image bien sensible de l'Eglise persécutée, et de toute ame affligée qui souffre avec elle! Cette parabole l'instruit des devoirs qu'elle doit remplir, et de l'espérance qui doit la soutenir.

2°. Leur conduite. La veuve avoit recours au Juge: *Elle venoit souvent le trouver et lui disoit: Faites-moi justice de ma partie:* vengez-moi, délivrez-moi de l'oppression, réprimez et punissez celui qui m'opprime: *Mais le Juge fut long-temps sans vouloir le faire.* Veuve infortunée, que ferez-vous donc! Qui implorerez-vous pour flechir ce cœur barbare! Vous n'avez personne qui s'intéresse pour vous; et quand vous auriez

quelqu'un ; votre Juge n'écoute personne, il ne se soucie de personne. Ah ! il ne vous reste qu'un affreux désespoir ! Non : cette veuve délaissée, rebutée, sans autre secours qu'elle-même et sa prière, ne se décourage point, elle revient au Juge, et lui dit : Délivrez-moi de l'oppression. Le Juge la renvoie et n'en veut rien faire. Elle revient encore, même prière et même refus. La veuve ne se lasse point ! elle retourne, elle renouvelle sa demande ; le Juge ne s'attendrit point, il lui refuse toute justice. Que de délais ! Cette sucession de demandes et de refus ne finit point ; mais la veuve ne se rebute pas. Hélas ! veuve infortunée, vos démarches et vos instances sont inutiles, assurément vous perdez vos pas et vos prières ! Ne connoissez-vous pas votre Juge ? Vous ne ferez que l'irriter contre vous, au lieu de le fléchir. N'importe ; la veuve continue, et revient toujours. Enfin l'assiduité, la persévérance, l'importunité de la veuve l'emportèrent sur la dureté, l'iniquité et l'obstination du Juge : *Il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je n'aie aucune considération pour les hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne plus sans cesse me tourmenter.* Non, disoit-il, il n'est point de motif de religion ni de considération humaine qui soit capable de me faire faire ce que je ne veux pas ; mais au

moins je dois quelque chose à ma tranquillité. Cédons à l'importunité de cette veuve. Ainsi la veuve, par la persévérance, vint à bout d'obtenir de ce Juge la justice qu'elle lui demandoit, et qu'il lui refusoit depuis si long-temps. Comprenons-nous le sens de cette parabole? Est-il rien de plus pressant et de plus efficace pour nous animer à la prière, pour nous remplir de confiance et nous consoler dans tous nos maux? C'est Jesus-Christ même qui nous propose cette touchante parabole; mais écoutons-le nous en donner l'explication.

Troisième Point.

Explication de la parabole.

1°. Différence entre le sujet de la parabole et l'objet qu'elle représente. 1°. Entre le juge et Dieu. *Remarquez*, ajouta le Seigneur, *ce que dit ce méchant juge; et Dieu ne fera pas justice à ses élus?* Observez, dit Jesus-Christ, que ce juge est pervers et inique, et que votre Dieu est juste, l'équité même; que ce juge est barbare et inflexible, et que votre Dieu est tendre et compatissant; que ce juge est sans honneur et peu jaloux de sa réputation, et que votre Dieu est jaloux de sa gloire qu'il ne cédera à personne, un Dieu qui s'est réservé la vengeance, et qui doit l'exercer avec éclat. Or vous avez entendu la résolution que prend ce juge im-

pitoyable et injuste, d'écouter les vœux d'une femme persécutée, et de faire cesser la vexation, non par des sentimens d'humanité, mais pour son propre interêt, et parce que la suppliante l'importune; mais le Dieu que vous servez est juste et bon, c'est le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation; comment donc pourriez-vous croire qu'il n'écoutera pas la voix de ses élus ? 2°. Différence entre la veuve et l'Eglise qu'elle représente. *Et Dieu ne feroit pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit; et il souffriroit toujours qu'on les opprimât ?* Là, c'est une veuve pour qui le juge n'a que de l'indifférence ou même du mépris; ici ce sont les élus de Dieu, c'est l'Épouse chérie de son Fils bien-aimé, ce sont des ames douées de sa grâce, où il habite, en qui il se complaît, et dont les intérêts sont les siens mêmes : là c'est une veuve qui vient tout au plus tous les jours supplier son juge; ici c'est l'Eglise catholique qui, dans ses divins offices qu'elle célèbre jour et nuit sans interruption, demande vengeance de ses ennemis, de ceux qui la persécutent, qui la calomnient, qui l'oppriment: là, c'est une prière ennuyeuse et importune : ici ce sont des cris agréables au Seigneur, poussés par ses ordres, formés par son esprit; c'est dans les Pseaumes que l'Eglise trouve ces cris perçans qui touchent le cœur de Dieu,

elle ne les pousse pas par haine contre ses ennemis, elle désire leur conversion, elle les pousse même en leur présence, afin qu'ils en craignent les effets, et qu'ils se convertissent; et s'ils ne le font pas, elle ne pousse pas encore ces cris par un désir de vengeance particulière, mais par un désir ardent que la gloire de Dieu soit vengée et que sa justice éclate. Les persécuteurs voudroient que non-seulement les chrétiens, mais encore que leur Dieu fût sans vengeance; cependant il n'en sera pas ainsi. L'Eglise ne doit pas se venger par elle-même, mais elle a ordre de crier, de demander vengeance jour et nuit, et Dieu la délivrera des violences que lui font ses ennemis et les siens, et il ne verra pas sa confiance sans compassion.

2°. Conclusion de cette parabole. Notre-Seigneur termine cette parabole par une assurance qu'il nous donne, et par une question qu'il nous fait. 1°. L'assurance qu'il nous donne. *Je vous déclare que Dieu leur fera justice dans peu de temps.* La vengeance divine ne tarda pas à tomber sur l'infidelle Jérusalem. Contre combien de particuliers, de tyrans et de nations entières n'a-t-elle pas éclaté! Par quelles guerres, par combien de meurtres, d'incendies et de ravages, Dieu n'a-t-il pas puni le mépris de la foi, et les persécutions suscitées à l'Eglise, dans

l'Affrique, l'Asie et la Grèce, sans parler du reste de l'Europe ! Mais le comble du malheur, c'est qu'en tombant sous les coups d'un Dieu vengeur, on s'endurcit comme les juifs, on méconnoît la main qui frappe, on ne s'humilie pas, on ne se convertit pas. Mais, hélas ! tous ces traits de la vengeance divine ne sont que comme quelques gouttes du Calice préparé aux pécheurs pour le grand jour des vengeances du Seigneur, lorsque l'univers entier s'armera pour lui contre les insensés. Ce jour n'est pas éloigné pour nous, puisque l'intervalle qui est entre notre mort et ce grand jour, ne doit être compté pour rien. 2°. La question que nous fait Jesus-Christ. *Mais lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ?* Voilà donc la source de la persécution que souffrent les élus, et des sentimens pour lesquels Dieu les venge ; le dépérissement de la foi. On néglige les œuvres de la foi, on écoute les séducteurs, on les protège, on méprise la voix des pasteurs, on change peu à peu de maximes et de langage, on hait ceux qui restent attachés à la foi et qui la défendent. Dans ces dispositions, il ne faut qu'une étincelle pour allumer l'incendie, qu'un léger incident pour faire éclater la persécution. Les élus sont sacrifiés ; mais quoique leurs ames jouissent dans le ciel du fruit de leurs victoires,

toires, cela n'empêche pas que ces mêmes ames, selon l'expression figurée de l'Apocalypse, ne soient toujours sous l'Autel, où jour et nuit elles crient vengeance; et lorsque le Fils de l'Homme exauce leurs cris et vient châtier les persécuteurs, il ne trouve que peu ou point de foi dans les contrées où il exerce ses vengeances. Restoit-il beaucoup de foi à Jérusalem, quand les Romains la détruisirent? En restoit-il beaucoup dans ces autres contrées autrefois si florissantes par la religion, lorsqu'elles ont éprouvé les terribles révolutions qui en ont changé la face et le gouvernement? Ce qui est arrivé à ces nations particulières, arrivera un jour à l'univers entier. Après avoir reçu la foi, il la persécutera lui-même; le sang des élus coulera, et il restera peu de fidelles sur la terre, lorsque le Seigneur y portera les derniers coups, lorsqu'il viendra lui-même venger pour jamais ses élus, et accabler ses ennemis de tout le poids de sa puissance. Prions donc ce Dieu formidable, dans l'attente de ses jugemens impénétrables; prions-le avec confiance, avec persévérance, sans jamais nous lasser, ni nous décourager.

Ah! Seigneur, je comprends que le délai de vos miséricordes n'est pas un refus, mais une épreuve; qu'il faut vous prier avec d'autant plus de ferveur, qu'on a déjà prié plus long-temps sans apparence de succès,

et qu'on doit espérer avec d'autant plus de confiance, qu'après de longs retardemens, on est plus près d'être exaucé, si on ne s'ennuie point de prier. Malheur donc à moi, si, faute de persévérer quelques momens, je venois à perdre ma consolation et ma couronne ! Je vous prierai donc, ô mon Dieu ! je ne cesserai point de vous prier, et l'amour et la confiance animeront sans cesse mon cœur. Faites, Seigneur, que la foi me porte à prier, et que la prière augmente ma foi, ou plutôt donnez-moi vous-même l'esprit de prière, formez en moi, par votre Esprit saint, des prières dignes de vous; et afin que je ne cesse jamais d'obtenir, faites que je ne cesse jamais de vous demander ! Ainsi soit-il.

CCXVI^e. MÉDITATION.

Parabole du Pharisien et du Publicain.

De l'humilité dans la Prière. *Luc.* 18. 9-14.

PREMIER POINT.

De ceux à qui Notre-Seigneur adresse cette parabole.

IL proposa aussi cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes, et qui méprisoient les autres.

1°. Qui étoient ceux à qui Jesus-Christ

adressa cette parabole ? C'étoient des hommes pleins de confiance en eux-mêmes. Cette confiance en soi-même est opposée à la confiance en Dieu, à la crainte de Dieu, au respect dû à Dieu : elle vient de l'orgueil, et est incompatible avec l'humilité. Dans cette funeste disposition, il n'est pas possible de faire à Dieu une prière qui lui soit agréable, parce qu'on se présente à lui avec des sentimens de suffisance, une estime de son propre mérite, une bonne opinion de soi-même, qui offense ses regards, et qui choque même les hommes, quand on en donne quelques marques extérieures qu'ils puissent apercevoir. Il est facile de tomber dans cette faute, prenons-y garde. Combien qui, comptant sur leurs prétendus mérites, semblent, dans la prière, moins solliciter une grâce, que poursuivre une dette !

2°. Qui étoient ceux à qui Jesus-Christ adressa cette parabole ? C'étoient des hommes qui se regardoient comme justes. Trois sortes de personnes tombent dans ce défaut : des justes qui n'ont que trop lieu de douter de leur justice ; des lâches qui n'ont que trop de sujet de craindre d'être dans le péché ; enfin, qui le croiroit ? des pécheurs même, sur-tout lorsque leurs désordres n'ont pas éclaté devant les hommes. Tels sont ceux qui se présentent devant Dieu, qui entrent dans le lieu saint, qui assistent

aux saints mystères, aux exercices de la prière, avec une familiarité, une hardiesse, un orgueil, une indévotion qui souvent se manifestent au dehors, qui scandalisent les hommes et irritent le Seigneur. Qui que nous soyons, nous ne sommes devant Dieu que des pécheurs. Pénetrons-nous donc du sentiment de notre indignité, si nous voulons être exaucés dans nos prières.

3°. Qui étoient ceux à qui Jesus-Christ adressa cette parabole ? C'étoient des hommes qui méprisoient les autres hommes, comme gens indignes de leur être comparés. Le mépris qu'on a pour les autres, vient de l'orgueil et nourrit l'orgueil. Si ce vice est si caché, si invétéré en nous que notre amour-propre nous le déguise et nous empêche de l'apercevoir, reconnoissons-le du moins, et attaquons-le sans ménagement dans ses effets, dont le principal est le mépris qu'il nous inspire pour les autres. Ne souffrons pas qu'il s'élève dans notre cœur le moindre sentiment, qu'il sorte de notre bouche la moindre parole de mépris pour qui que ce soit. Gardons-nous de nous préférer devant Dieu au moindre des hommes, et même aux plus grands pécheurs. Prenons garde d'être du nombre de ces trois sortes de personnes à qui Notre-Seigneur adressa cette parabole. *Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un étoit pharisien*, c'est-

à-dire, un de ces hommes qui faisoient profession d'une régularité exemplaire et scrupuleuse, qui se donnoient et qui passoient pour être justes. *L'autre étoit publicain*, c'est-à-dire, un homme d'une profession décriée, parce que ceux qui la suivoient ne se piquoient pas de régularité, parce qu'ils étoient sujets à l'injustice, à l'avarice, au luxe et à la bonne chère, et tels en un mot que la voix publique les désignoit souvent par le nom de pecheurs. Qui ne sera surpris de voir deux hommes d'une profession si différente se trouver ensemble, et se rendre en même temps au Temple pour prier? Qui ne s'attendroit que le premier va faire une oraison sublime, agréable à Dieu, et digne de nous être proposee pour modèle; et que le second au contraire, peu éclairé dans les voies de Dieu, et peu instruit de sa loi, va faire une prière qui sera rejetée du Seigneur? Cependant le contraire arrive, et c'est ce qui doit sans doute nous humilier bien profondément et nous faire craindre de juger personne.

Second Point.

Prière du Pharisien.

1°. Il se préfère à tout le monde. *Le pharisien se tenant debout.* Si l'expression du texte ne signifie pas absolument qu'il se tenoit debout, elle marque toujours l'air de confiance

et d'ostentation avec lequel il s'étoit avancé dans le Temple jusqu'auprès de l'Autel, et s'y étoit placé avantageusement pour y être aperçu, distingué, et reputé un grand homme de bien. Hélas ! notre maintien dans la maison de Dieu n'a-t-il point quelque chose qui se ressente de la vanité du pharisien ! *Il prioit ainsi en lui-même : O Dieu ! je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes !* L'action de grâces est une des parties de la prière ; mais elle doit être fondée sur la connoissance de notre néant et de notre indignité ; elle doit être accompagnée d'un sentiment de confusion et de douleur d'avoir si peu profité des bienfaits reçus, et d'un sentiment de crainte pour le compte que nous en devons rendre ; enfin elle doit tourner toute entière à la louange de Dieu et non à la nôtre, se terminer à l'amour de Dieu et du prochain, et non à l'amour de nous-mêmes et au mépris du prochain. *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères.* Il y avoit dans ce discours une satire amère, et une folle présomption. On déclame volontiers contre la méchanceté des hommes et les désordres qui règnent parmi eux ; mais ce zèle est bien suspect, et il est dangereux de s'y abandonner, lorsqu'on n'est pas obligé de corriger les autres. Il y entre ordinairement

de l'injustice, parce qu'on suppose aisément la corruption plus grande et plus générale qu'elle n'est. Il y entre beaucoup d'orgueil, parce qu'on a cette prétention, que le mal qu'on dit des autres deviendra l'éloge de notre vertu. Mais, hélas ! quelle vertu ! On se croit saint, parce qu'on ne croupit pas dans l'abîme du vice. Ah ! si nous voulons nous comparer à quelqu'un, comparons-nous aux Saints qui nous ont précédés, ou aux ames ferventes qui nous environnent : nous trouverons là de quoi nous humilier, de quoi nous instruire, et de quoi imiter ! Si nous pensons aux désordres qui règnent dans le monde, que ce soit pour nous en affliger, pour en demander pardon à Dieu, et pour empêcher sa colère d'éclater contre les coupables ; que ce soit en nous humiliant par cette pensée, que, sans une faveur particulière, nous serions nous-mêmes plus méchans ; que ce soit en tremblant, dans la crainte que nous ne tombions nous-mêmes dans les excès que nous blâmons. *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas tel que ce publicain.* N'y a-t-il donc aucun asile contre la censure et l'orgueil de ce pharisien ? Mais ce publicain est dans le Temple, il y est modeste, il y prie ; pourquoi le traiter avec tant de mépris, et le mettre encore au rang des plus grands pécheurs ? Ah ! combien est abominable aux

yeux de Dieu cet orgueil qui n'épargne pas même ceux qui se réfugient dans sa maison pour y prier ! Hélas ! les ames pieuses ou pénitentes sont-elles à l'abri de la censure dans le sein même de la piété, dans les tribunaux de la pénitence, et à la sainte Table !

2°. Le pharisien se loue lui-même. *Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.* Les juifs fervens jeûnoient le mardi et le jeudi. Dans la suite, les chrétiens, pour ne pas judaïser, jeûnèrent le mercredi et le vendredi. Les juifs devoient la dîme des gros fruits de la terre; mais les zélateurs de la loi, comme les pharisiens, donnoient la dîme de tous les légumes et des moindres herbes. A entendre notre pharisien, il étoit donc un Israélite fervent et un observateur zélé de la loi; oui, mais l'énumération qu'il fait devant le Seigneur de toutes ses bonnes œuvres, lui en fait perdre le mérite. Sa vanité devient l'écueil de sa régularité. Il est permis quelquefois de faire mention de ses bonnes œuvres, quand on se trouve obligé de repousser la calomnie comme Job, de soutenir son ministère comme saint Paul, de s'animer à l'espérance et de résister à la pusillanimité et à la défiance comme David; mais hors de ces circonstances, s'entretenir de ses bonnes œuvres ou avec Dieu, ou avec les

hommes, ou avec soi-même, c'est se mettre en danger, non-seulement d'en perdre tout le fruit, mais encore d'en faire des œuvres d'orgueil, de murmures, de mépris pour les autres, des œuvres d'iniquité.

3°. Le pharisien ne demande rien. Qu'a-t-il demandé à Dieu ce pharisien venu au Temple pour le prier ? Dans la bonne idée qu'il a de sa vertu, en a-t-il demandé l'accroissement ? A-t-il du moins demandé d'y persévérer ? A-t-il demandé quelque chose pour les autres ? Rien : content de lui-même et méprisant les autres, il est venu satisfaire son amour-propre, se montrer devant les hommes, se vanter devant Dieu, lui faire l'éloge de ses prétendus mérites, et se donner à ses propres yeux la préférence sur ceux qui l'environnoient. Ne nous arrive-t-il pas souvent de sortir de la prière sans avoir rien demandé ? Notre langue a prononcé peut-être des paroles pleines de ferveur et de demande ; mais nous, qu'avons-nous demandé ? Rien. Ah ! si nous réfléchissions sur ce qui nous a le plus souvent occupé devant Dieu, ne reconnoîtrions-nous pas avec confusion que notre prière n'est digne que de nos larmes, et que trop semblable à celle du pharisien, elle a besoin d'être purifiée par une prière semblable à celle du publicain !

Troisième Point.

Prière du Publicain.

1°. Son extérieur. Ne perdons aucun des traits que Notre-Seigneur a pris soin de rassembler ici. Observons tout dans ce publicain ; 1°. la place qu'il prend. *Le publicain au contraire se tenant au loin.* C'est-à-dire, à la porte du Temple, tandis que le pharisien s'étoit placé près de l'Autel. Ah ! si venant à l'Eglise nous ne nous tenons pas à la porte, du moins dès la porte songeons à la majesté du lieu où nous entrons, et en nous purifiant par l'eau bénite, reconnoissons notre indignité, et pénétrons-nous de respect pour la sainteté et la grandeur de Dieu que nous venons adorer ! La dissipation, l'inattention avec laquelle on entre dans l'Eglise, ou avec laquelle on se met à prier, est un présage trop sûr de la mauvaise prière qui va suivre. Avançons avec modestie, prenons la place qui se présentera, ne la recherchons pas avec affectation, ne la disputons avec personne ; et si elle n'est pas telle que notre vanité pourroit la souhaiter, songeons que nous sommes encore trop honorés de l'avoir, que nos péchés mériteroient l'exclusion du Temple. 2°. Ses yeux : *Il n'osoit pas même lever les yeux au ciel.* Pour nous, nous ne voulons ni les lever au ciel par un motif d'espérance et pour en réclamer

les secours, ni les baisser en terre par un motif d'humilité et pour témoigner notre respect; mais nous les levons avec une audace qui offenseroit un grand de la terre, si nous étions en sa présence ; nous les levons sur tous les objets qui nous environnent, pour y chercher un aliment à notre dissipation, à notre curiosité, à notre malignité, et peut-être à notre cœur corrompu. 3°. Ses mains : *Mais il se frappoit la poitrine.* C'étoit l'usage, dès les premiers siècles de l'Eglise, de frapper sa poitrine à la bénédiction du saint Sacrement, à l'élévation de la sainte Hostie pendant la Messe, et lorsque le Prêtre se la frappe lui-même avant la communion ; mais aujourd'hui on n'ose plus le faire, ou si quelques-uns le pratiquent, c'est comme en secret, tant le respect humain a prévalu. L'usage étoit encore, pendant le reste du temps, de prier les mains jointes, ou un peu élevées vers l'Autel, ou modestement arrêtées, ou enfin tenant un livre de prière sous les yeux; mais aujourd'hui, au lieu de tout cela, c'est un mouvement, une agitation perpétuelle, qui montrent également la légéreté de l'esprit et la dissipation du cœur. 4°. Sa posture. On ne dit point qu'elle étoit sa posture ; mais un homme qui tenoit ses yeux fixés en terre, et qui de ses mains frappoit sa poitrine, n'avoit pas une contenance telle que nous osons quel-

quefois la prendre devant Dieu, et telle que nous n'oserions la prendre devant les personnes même les moins respectables : une posture qui, au lieu de marquer du respect, ne marque que de la nonchalance, de l'ennui, de l'amour-propre et de la dissipation. 5°. Ses paroles. *Il disoit : O Dieu !* Il parloit à Dieu, et ne parloit qu'à lui. Nous au contraire dans l'Eglise même, nous parlons, nous nous entretenons avec les créatures, et nous en sortons souvent sans avoir rien dit à Dieu. Que d'irrévérences dans notre extérieur, qui scandalisent les hommes ! que de défauts dans notre intérieur, qui offensent Dieu !

2°. La demande du publicain. *Il disoit : O Dieu ! ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !* Faites souvent cette prière, et par elle tâchons de réparer les défauts de toutes les autres. O mon Dieu ! à combien d'égards ne me convient-elle pas ! Je vous remercie de me l'avoir apprise, et de m'avoir assuré du succès dont elle a été suivie. Je la dirai et je la répéterai si souvent, que je serai assez heureux pour toucher votre cœur et obtenir de vous miséricorde.

3°. Le succès de la prière du publicain. *Je vous déclare que celui-ci s'en retournera chez lui justifié, et non pas l'autre.* Heureuse préférence ! Qui peut nous la procurer ? L'humilité. Appliquons-nous donc à acquérir

cette vertu : ayons sans cesse à l'esprit cette sentence que Notre-Seigneur nous a répétée plusiers fois : *Quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'humilie sera élevé.* Sentence qui se vérifie continuellement, et devant Dieu, et même parmi les hommes.

Aidez-moi donc, Seigneur, à dominer mon orgueil, cet obstacle toujours renaissant au succès de mes prières. Hélas ! semblable au pharisien, combien des fois, presque sans y penser, jusqu'aux pieds de vos Autels et dans une posture humiliée, combien de fois, dans le lieu de vos humiliations continuelles, me suis-je attribué des droits, ai-je affecté des singularités, ai-je pris des airs de domination, me suis-je occupé de comparaisons flatteuses où je me suis adjugé tout l'avantage ! Pardon, ô mon Dieu ! pardon ! Triomphez de cette foiblesse dominante de mon cœur, triomphez de mon amour-propre, qui ne diffère peut-être du fastueux orgueil du pharisien que par le déguisement, et qui en cela même qu'il est disimulé, n'en est peut-être que plus criminel à vos yeux. *O Dieu ! ayez pitié de moi, qui suis pécheur, et un grand pécheur !* Ainsi soit-il.

CCXVII^e. MÉDITATION.

Enfans présentés à Jesus-Christ.

Nous découvrons ici en Jesus-Christ une bonté ineffable, une leçon divine, et une bénédiction inestimable. *Matt.* 19. 13-15. *Marc.* 10. 13-16. *Luc.* 18. 15-27.

PREMIER POINT.

Bonté ineffable.

1°. DANS la complaisance de Jesus. *Alors on lui présenta des petits enfans, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux.* Comme Jesus-Christ instruisoit ses Apôtres, et qu'ils écoutoient avec une attention particulière les instructions sublimes et touchantes que leur faisoit ce Dieu Sauveur, plusieurs pères et mères vinrent avec empressement lui présenter leurs enfans, le conjurer de leur imposer les mains, de réciter sur eux quelques prières! et de les toucher. Ces enfans, animés par la piété de leurs parens, ne s'y portoient pas avec moins d'ardeur. Les uns et les autres perçoient la foule et s'avançoient jusqu'à ses pieds. Jesus voyoit cet empressement avec complaisance. Cette même bonté ne devroit-elle pas animer les parens chrétiens à lui offrir de bonne heure leurs enfans, non-seulement en leur faisant recevoir le Baptême, mais encore

en les recommandant tous les jours au Seigneur, en les instruisant, en leur apprenant à prier, à craindre Dieu, à l'aimer, à assister avec modestie aux offices de l'Eglise, enfin en les disposant à faire leur première communion de bonne heure, c'est-à-dire, avant que le vice ait corrompu leur cœur?

2°. Bonté ineffable de Jesus dans l'indignation qu'il démontre. *Mais ses Disciples voyant cela, repoussoient ces enfans avec des paroles dures.* Les Apôtres, qui étoient fort occupés des leçons que leur donnoit leur maître, éloignoient les pères et mères, et repoussoient rudement les enfans; ils s'obstinoient à dissiper cette troupe qui les incommodoit, et dont ils s'imaginoient que leur maître étoit importuné. Ah! qu'ils connoissent encore peu la bonté du cœur de Jesus, et que ceux-là la connoîtroient mal encore, qui arrêteroient dans les voies de Dieu ou dans la fréquentation des Sacremens, des ames pieuses et innocentes! *Mais Jesus s'en étant aperçu, en fut indigné, et ayant appelé* ces enfans, *il dit à ces Disciples....* Notre-Seigneur fut fâché, non du concours et de la foule du peuple, mais de la conduite de ces Apôtres, son mécontentement alla même jusqu'à l'indignation. Il appela auprès de lui les enfans qu'on chassait et ceux qui les chassoient, et il parla à ces derniers d'un ton à leur faire

sentir et sa bonté pour ses enfans, et sa peine contre eux qui les éloignoient de lui. Quelle sera donc son indignation contre ceux qui devant être mieux instruits que n'étoient alors les Apôtres, qui tenant sa place ici-bas, rebutent les petits, les ignorans, les simples, les pauvres !

3°. Bonté ineffable de Jesus dans le commandement qu'il donne à ses Disciples. *Mais Jesus leur dit : Laissez venir à moi ces enfans et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.* Quelles durent être la consolation de ces pères et mères, et la joie de ces enfans, lorsqu'ils entendirent ces tendres paroles ! Qui pourroit n'être pas touché de cette aimable condescendance, de cette bonté excessive de Jesus-Christ ! Que ces paroles raniment le zèle de ceux qui sont chargés de l'instruction des enfans, qu'elles les encouragent à supporter les fatigues, les ennuis, les dégoûts de leur emploi, en leur apprenant à ne considérer que ce que Jesus aima en eux, leur innocence, la grâce de Dieu, l'adoption divine, et les dispositions qu'ils ont à recevoir avec docilité dans les vérités de l'Evangile ! Que ces paroles nous apprennent à nous-mêmes à devenir enfans, pour avoir un libre accès auprès de Jesus, et pour en être reçus avec affection ! Etre enfant selon l'Evangile, c'est avoir les qualités qui font

l'apanage des enfans, l'innocence, la pudeur, la candeur, la simplicité, la douceur, la docilité, l'obéissance: c'est être exempt des défauts inconnus aux enfans, de l'orgueil, de l'ambition, de l'impureté, de la duplicité, du ressentiment, de la cupidité, et même, autant qu'il se peut, de la connoissance du mal. Si nous ne nous appliquons pas à devenir dans tous ces points semblables à des enfans, n'espérons pas d'avoir part aux faveurs de Jesus-Christ, à la connoissance de ces mystères, ni à la gloire de son royaume.

Second Point.

Leçon divine.

Je vous le dis en vérité: Quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme feroit un enfant, n'y entrera point.

1°. Il n'y avoit qu'un Dieu à qui il convînt de proposer ainsi sa doctrine. Les sages, les philosophes, les maîtres qui se presentent pour nous instruire, pour nous faire part des systèmes qu'ils ont inventés, et des vérités qu'ils croient avoir trouvées, n'ont pas droit de parler à des hommes comme à des enfans. Aussi aucun d'eux n'a-t-il osé prendre ce ton d'autorité; et si quelqu'un l'eût pris, on eût détesté son orgueil, méprise sa personne et rejeté sa doctrine. Jesus-Christ seul nous l'a dit, que

nous devions recevoir sa doctrine, entrer dans son Eglise, y être dociles, soumis et obeissans comme des enfans. A une leçon si sublime et si inouie, je reconnois le Dieu qui me parle. Eh ! que sommes-nous en effet, que des enfans en présence du Verbe incarné qui nous parle par lui-même ! Que sommes-nous, que des enfans en présence du Saint-Esprit qui nous parle par les Apôtres sur qui il est descendu, et par l'Eglise qu'il dirige et qu'il gouverne ! Oui, cette docilité d'enfans que Jesus-Christ exige de tous les hommes, sous peine de n'entrer jamais dans son royaume, c'est-à-dire, dans son Eglise ici-bas et dans sa gloire au ciel ; cette docilité qui révolte tant l'orgueil de quelques philosophes, est pour moi une preuve de la divinité de Jesus-Christ ; parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui pût proposer ainsi sa doctrine et tout ce qu'il venoit établir sur la terre pour le salut des hommes. Mais le malheur de plusieurs d'entre nous, c'est qu'il s'en trouve qui, refusant à Dieu une docilité si légitime et si raisonnable, ont pour des hommes mortels qui ne leur débitent que des rêveries, des absurdités et des contradictions, une docilité stupide qui les dégrade et qui les damne.

2°. Cette manière de proposer sa doctrine, étoit la seule qui convînt à un Dieu. Dès que Dieu a bien voulu nous parler

par son propre Fils, Dieu comme lui, dès qu'il a bien voulu nous gouverner par son Esprit saint, Dieu comme lui, nous convenoit-il d'entrer en discussion avec lui? Lui convenoit-il de nous le permettre? Ne lui convenoit-il pas au contraire de nous l'interdire; et le même Dieu qui exigeoit l'hommage de notre cœur par un amour au-dessus de tout, ne devoit-il pas exiger l'hommage de notre esprit par une docilité parfaite et entière? C'est donc refuser à Dieu un hommage qui lui est dû, que de ne pas recevoir avec la simplicité d'un enfant tout ce qu'il nous a révélé par lui-même, et tout ce qu'il nous enseigne par son Eglise.

3°. Cette manière de proposer sa doctrine, étoit la seule qui convînt à la doctrine céleste du royaume de Dieu. Jesus-Christ n'est pas venu sur la terre pour nous apprendre des vérités naturelles, curieuses et stériles, mais des vérites essentielles à notre salut, à notre bonheur éternel, qui contiennent ce que nous devons croire et pratiquer pour y parvenir. Or ces vérités ont entre elles des rapports, et en elles-mêmes des raisons intrinsèques qui sont au-dessus de notre intelligence dans l'état où nous sommes. Ces vérités devoient donc nous être proposées avec une autorité suprême, qui ne demandât de nous qu'une docilite d'enfans. C'est ainsi que les ont reçues tant de sublimes génies qui font

la gloire de l'Eglise, et qui, par une foi inébranlable à ces mêmes vérités, se sont élevés aux plus sublimes contemplations. Mais ceux qui ont voulu pénétrer les dogmes de la révélation avant de les recevoir, discuter le plan de l'Eglise avant d'y entrer, n'y sont jamais entrés, et ceux qui, après y avoir été régénérés, se sont soustraits à la simplicité des enfans, en sont sortis pour n'y pas rentrer. Mais en abandonnant la simplicité de la foi, dans quelles absurdités les uns et les autres, les philosophes et les hérétiques n'ont-ils pas donné ! Les philosophes ont méconnu leur créateur, ils ont douté s'il y avoit un Dieu, s'il n'y en avoit qu'un, s'il existoit un monde, si ce monde n'étoit point Dieu, s'ils existoient eux-mêmes, s'ils étoient bêtes ou machines, si une machine d'os et de chair ne pouvoit point penser. Les hérétiques n'ont pas donné dans de moindres absurdités, quoique d'un autre genre. Les uns ont nié la divinité de Jesus-Christ, les autres son humanité. Les uns confondant les deux natures, les autres les divisant en deux personnes, tous détruisoient également le mystère de la rédemption. Les uns ont fait des systèmes de prédestination et de grâce, où il n'y a ni liberté ni justice; les autres, des systèmes de liberté, où Dieu et sa grâce ne sont pour rien. O mon Dieu! en faut-il davantage pour nous faire voir

combien vous avez eu raison de dire que nous devions recevoir le royaume de Dieu comme des enfans, si nous voulions y entrer ? Ah ! c'est ainsi que je le reçois ! Vous avez parlé, Seigneur, vous l'avez dit, cela me suffit. L'Église l'enseigne également, c'en est assez pour moi : je crois, je reçois, je me soumets ; je suis un enfant, et je veux être un enfant soumis et docile.

Troisième Point.

Bénédiction inestimable.

Et Jesus les ayant embrassés, il les bénit en leur imposant les mains. Et ensuite il partit de là. Jesus ayant fait approcher ces enfans, les traita avec une tendresse inexprimable. Il les embrassa les uns après les autres, il leur imposa les mains à tous, et les bénit en priant sur eux. O heureux enfans ! qui n'envieroit votre sort ! et quel fut en vous le fruit d'une bénédiction accordée avec tant de marques de bonté ! Mais qui m'empêche de l'obtenir ? Je n'ai, comme vous, qu'à me présenter à ce divin Sauveur.

1°. Avec simplicité, avec un cœur pur, droit, docile, sans déguisement et sans malice.

2°. Avec confiance avec un cœur rempli de foi en sa puissance, d'espérance en sa bonté, d'amour pour lui, d'ardeur de m'unir à lui, et de désirs de mériter ses faveurs.

3°. Avec constance, en persévérant dans la poursuite d'un si grand bien; en souffrant les rebuts et les mauvais traitemens des hommes; en surmontant tous les obstacles, jusqu'à ce que j'aie obtenu ce que je désire, jusqu'à ce que lui-même m'appelle à lui, et impose silence à ceux qui me troublent: alors, par un excès de son amour, bien plus grand que celui que nous admirons ici, il viendra lui-même à moi, il entrera en moi pour s'unir et s'incorporer à moi.

O faveur, ô bénédiction que je n'ai pas jusqu'ici méditée avec assez d'attention, que je n'ai pas désirée avec assez d'ardeur, à laquelle je ne me suis pas préparé avec assez de soin! Ah! je vais me disposer à vous recevoir désormais avec ses qualités de l'enfance qui m'en feront goûter la douceur, et qui m'en assureront le fruit! Donnez-les moi, Seigneur, ces précieuses qualités de l'enfance chrétienne, de cette enfance évangélique, qui croit sans hésiter les mystères de la foi, malgré l'obscurité qui les enveloppe; qui véritablement sensée et solidement raisonnable, embrasse les pratiques de cette piété vulgaire, les signes extérieurs de cette dévotion simple et commune que réprouve et décrie la fausse sagesse du monde! Ainsi soit-il.

CCXVIIIe. MÉDITATION.

Un jeune homme vient consulter le Sauveur sur la voie du Salut. Matt. 19. 16-22. Marc. 10. 17-22. Luc. 18. 18-23.

Premier Point.

De la demande de ce jeune homme.

Et comme Jesus se mettoit en chemin, un jeune homme de qualité accourut, et s'étant mis à genoux devant lui, il lui dit : Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ?

1°. Quelle est la manière dont ce jeune homme fait sa demande ? Il la fait avec ferveur. Aussitôt après avoir béni les enfans, Jesus se leva, et sortit avec ses Apôtres du lieu où il étoit, pour aller prêcher dans quelques endroits du même canton au-delà du Jourdain. A peine s'étoit-il mis en marche, qu'un jeune homme courut à lui avec le plus grand empressement. C'est avec cette ferveur d'esprit et cette célérité de corps, avec cette promptitude et cette joie spirituelle qu'il faut aller à Jesus, à l'oraison, à la communion. 2°. Il fait sa demande avec respect. Ce jeune homme étoit prince du peuple, c'est-à-dire, le chef d'une des grandes familles, et il possédoit de grands biens ; tout cela ne l'empêcha pas de témoi-

gner à Jesus le plus profond respect, en fléchissant le genou devant lui dès qu'il l'eut atteint. Helas! quelle honte pour nous, qui, ayant de Jesus une connoissance plus distincte, et le reconnoissant pour notre Dieu, pour notre Sauveur et notre juge, nous nous présentons devant lui avec tant d'indécence et si peu de respect! 3°. Il fait sa demande avec confiance; il donne à Jesus le nom de bon Maître. Ah! combien sa confiance eût-elle été plus vive encore, s'il eût été témoin de la complaisance et de la tendresse avec laquelle ce divin Sauveur venoit d'embrasser et de bénir les enfans! Et nous, qui sommes instruits de toutes les marques de bonté qu'il n'a cessé de donner aux hommes, pourquoi allons-nous toujours à lui avec un certain sentiment, non d'une crainte respectueuse et filiale, mais d'une défiance injurieuse qui offense son cœur, et qui nous prive de ses faveurs? O bon Maître! ô Maître plein de bonté et de miséricorde, excusez mes défiances, guérissez-les: c'est de moi que je me défie, et non de vous, en qui seul je mets toute ma confiance!

2°. Quel est l'objet de la demande que fait ce jeune homme? *Quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie eternelle?* Voilà ce que doit demander, et soigneusement étudier tout homme qui est sur la terre, grand ou petit, riche ou pauvre, heureux ou malheureux.

reux. Mais, hélas, on s'informe bien de ce qu'il faut faire pour s'enrichir, pour s'agrandir, pour se maintenir, pour sortir de la misère ou de l'oppression, pour s'elever au-dessus de son état et augmenter sa fortune, pour devenir habile, pour parvenir en un mot à réussir pour le temps ; mais pour obtenir la vie éternelle, on s'en embarrasse aussi peu que si on n'y avoit aucun intérêt. Voilà ce qu'on doit demander à tout âge, dans la jeunesse comme dans la vieillesse, parce qu'à tout âge cette grande affaire de l'éternité peut être décidée ; mais dans la jeunesse on pense à vivre, et dans la vieillesse à ne point mourir. Il est bien édifiant de voir ici un jeune homme riche et qualifié, faire cette demande, et s'occuper de la pensée de l'éternité ; mais que les exemples en sont rares parmi nous ! Voilà enfin ce qu'un chrétien fervent doit se demander à soi-même tous les jours : Aujourd'hui que faut-il que je fasse, quel bien aurai-je occasion de faire, quel mal aurai-je à éviter pour obtenir la vie éternelle ? Dans cette vue, il doit offrir à Dieu toutes ses actions, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses souffrances, et faire tout dans cette intention de plaire à Dieu et de mériter sa gloire.

3°. Quelle est la réponse de Jesus à la demande de ce jeune homme ? 1°. Jesus élève le cœur de ce jeune proselyte vers

Dieu. *Jesus lui dit : Pourquoi m'interrogez-vous en me donnant le titre de bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.* L'ardeur trop naturelle de ce jeune homme dut être ralentie et corrigée par ces paroles. On a souvent une confiance trop naturelle dans les maîtres de la vie spirituelle que l'on consulte. C'est à eux à corriger ce défaut dans ceux qu'ils conduisent, en les rappelant toujours à Dieu seul, bon par essence, et de qui dérive, comme de sa source, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans les hommes. 2°. Jesus perfectionne la foi que ce jeune homme avoit en lui. Dans la réponse que lui fait ce divin Sauveur, il ne rejette pas le titre de bon, il lui insinue seulement qu'il n'a pas de lui toute l'idée qu'il devroit en avoir ; et en lui disant que ce titre ne convient qu'à Dieu, il lui fait entendre qu'il devroit regarder celui à qui il le donne comme le Fils de Dieu, et non comme un maître purement humain. Si le jeune homme ne comprit pas le sens de cette réponse, ses Disciples l'ont compris, et ne nous ont transmis cette même réponse, que pour nous la faire comprendre à nous - mêmes. Jesus est donc le bon Maître par essence, parce qu'il est Dieu, Fils de Dieu, égal à son Père, et le même Dieu que lui. Quel meilleur Maître pouvons-nous consulter ! Quel meilleur guide pouvons-nous suivre ! 3°. Jesus répond di-

rectement à la demande de ce jeune homme : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les Commandemens.* Ah ! prenons - y bien garde nous-mêmes : voilà le vrai chemin ! Hors de cette voie, tout devient inutile, tout n'est qu'illusion.

Second Point.

De la sagesse de ce jeune homme.

1°. Observons son examen sur la loi de Dieu. *Quels sont, dit - il à Jesus, ces commandemens qu'il faut garder ? Jesus lui répondit, vous les connoissez : Vous ne tuerez point, vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même.* Nous - mêmes nous les connoissons sans doute ces commandemens, et si nous les violons, nous sommes d'autant plus coupables que nous en sommes plus instruits. Mais si nous les observons, comment le faisons-nous ? Les remplissons - nous dans toute leur étendue, et avec tout ce qu'ils renferment ? Ne laissons-nous point aller notre cœur aux mouvemens de la colère ? Ne nous permettons-nous rien qui blesse la pureté ? Ne faisons - nous aucun tort au prochain dans ses biens, dans sa réputation, par action ou par parole ? Remplissons-nous les devoirs de notre âge, de notre condition,

de notre dépendance, de notre état ? Jugeons-nous nous-mêmes.

2°. Considérons le bon témoignage de sa conscience. *Le jeune homme répondit : Maître, j'ai gardé tous ces commandemens dès l'âge le plus tendre.* Heureux qui peut se rendre un témoignage si consolant ! Ah ! que je serois heureux, si je pouvois me dire que j'ai conservé mon innocence baptismale, et que depuis mon enfance je n'ai commis aucun péché mortel ! O malheureux péché, malheureuses passions qui m'ont enlevé cet avantage ! Mais si je ne puis dater depuis mon enfance, depuis quand puis-je le faire ? Que ce soit du moins d'aujourd'hui, que du moins aujourd'hui ma conscience me réponde que je déteste tous mes péchés, que je les pleure amèrement, et que je suis dans la ferme résolution de n'en commettre jamais aucun !

3°. Considérons la beauté de son innocence. C'étoit quelque chose de bien ravissant que de voir un jeune homme à la fleur de son âge, riche et distingué, avoir jusque-là conservé son innocence, et ne désirer autre chose que de se perfectionner encore davantage. Aussi, *Jesus le regarda et l'aima.* Il conçut pour lui une tendre et sincère affection. Ah ! que sert à tant de jeunes personnes de paroître aimables et de briller aux yeux des hommes, si la conscience leur

reproche qu'elles sont dans un état qui les rend aux yeux de Jesus un objet d'horreur et d'abomination ! Elles sont aimables aux yeux des hommes : mais elles se peuvent dire à elles-mêmes, que si les hommes connoissoient leurs desordres secrets, ils n'auroient pour elles que de l'aversion et du mépris. Ah ! Seigneur, si je ne puis, par mon innocence, attirer sur moi les regards de votre tendresse, que du moins, par ma pénitence et la ferme résolution où je suis de ne plus vous offenser, j'attire les regards de votre miséricorde ! Mais non, tout pécheur que je suis, vous ne m'excluez point encore de votre cœur : je puis encore, comme tant d'autres, mériter votre affection par la vivacité de ma douleur, par ma fidélité à vous servir, et par mon empressement à vous plaire en toutes choses.

Troisième Point.

De la tristesse de ce jeune homme.

1°. Examinons ce qui auroit dû causer sa joie. Comment peut-il arriver que ce jeune homme se retirât triste d'un entretien qui jusque-là avoit tourné à sa gloire, et qui lui avoit gagné le cœur de Jesus ! Dans tout ce qui lui fut dit ensuite, qu'y avoit-il qui ne dût redoubler sa joie et y mettre le comble ! considérons-en toutes les parties. Le jeune homme dit : *J'ai gardé tous ces com-*

mandemens. Que me manque-t-il? Disposition bien louable ! Non content d'observer les commandemens de la loi et de mériter la vie éternelle, le voilà prêt à pratiquer les œuvres de surérogation, et à suivre les conseils de l'Evangile : il ne demande qu'à les connoître. *Jesus lui dit : Si vous voulez être parfait.* C'étoit à quoi il aspiroit, c'étoit pour cela qu'il étoit venu avec tant d'empressement consulter le divin Maître. Réjouissez - vous donc, pieux Israélite, vous touchez au terme de votre bonheur, et vous allez savoir ce que vous désirez avec tant d'ardeur. *Il ne vous manque plus qu'une chose.* Nouveau sujet de joie. Celui-là est bien avancé, à qui il ne manque plus qu'une chose, et il a bien droit de s'estimer heureux, lorsque cette seule chose est en son pouvoir, et qu'il ne dépend que de lui de se la procurer. Écoutez donc avec attention quelle est cette unique chose qui vous manque. *Allez, vendez tout ce que vous avez, et distribuez-en l'argent aux pauvres.* Vous commencez à vous troubler, écoutez encore. *Et vous aurez un trésor dans le ciel ; ensuite venez vous mettre à ma suite.* Que votre joie éclate donc en ce moment ! Pour des biens périssables que vous quitterez, et qu'il vous faudroit certainement abandonner un jour sans mérite, vous acquerrez un trésor dans le ciel. Et qu'est-ce que les biens de la terre en comparaison des

richesses du ciel ! Qu'est - ce qu'une jouissance inquiète de quelques jours, en comparaison d'une jouissance tranquille et bienheureuse pendant toute l'éternité ! Mais faites attention de plus que Jesus vous appelle à sa suite, qu'il vous y appelle parce qu'il vous aime, que vous allez devenir ou un de ses Apôtres, ou du moins un de ses Disciples chéris. Hélas ! rien de tout cela ne le touche, ou, s'il en est touché, ce n'est que pour en avoir le cœur déchiré.

2°. Observons ce qui causa sa tristesse. *Ce jeune homme ayant entendu ces paroles, s'en alla fort triste, parce qu'il avoit de grands biens.* Malheureux biens ! fatales richesses ! Amour des aises et des commodités de la vie, que vous avez étouffé de vocations ! que vous avez empêché d'ames d'embrasser l'état de la perfection, ou d'y persévérer ! Mais après tout, si ce jeune homme ne se sentoit pas assez de courage pour suivre Jesus, et pour se résoudre à un dépouillement si absolu, pourquoi se retiroit-il triste et affligé ? Ce n'étoit pas un commandement que Jesus lui eût fait, sous peine d'être privé de la vie éternelle ; ce n'étoit qu'un conseil de perfection qu'il avoit laissé à son choix, et qui n'est ordonné à personne. Tout cela est vrai ; mais quand Jesus a parlé, qu'il a appelé, qu'il a invité à la perfection, et qu'on l'a entendu, on a beau dire que ce

n'est pas un commandement, qu'on peut se sauver dans le monde, ou ne renonce point à sa vocation sans une peine de cœur, sans une tristesse secrète qui nous reproche notre lâcheté. Tristesse qui répand l'amertume sur tout le cours de la vie, et qui ne fait que croître à l'heure de la mort. On peut se sauver dans le monde; mais qu'il est à craindre que l'amour du monde qui nous a détourné de la perfection, ne nous fasse manquer ensuite à l'essentiel ! Nous ne savons point ce que devint ce jeune homme, et quel a été son sort ; mais qu'il est à craindre que l'attachement qu'il avoit à ses biens, et qui l'empêcha de suivre Jesus, ne l'ait empêché ensuite de se déclarer pour lui, et de recevoir son baptême et sa loi, dans un temps où on ne pouvoit le faire sans s'exposer à perdre non-seulement ses biens, mais la vie même !

3°. Appliquons tout ceci à nous-mêmes. 1°. Demandé que Jesus-Christ nous fait. Outre la perfection des états, qui fait que l'un est en soi plus parfait que l'autre, il y a de la perfection des vertus, comme de l'amour de Dieu et du prochain, de l'union avec Dieu, de la droiture d'intention, des œuvres de piété, de charité, de zèle : et cette perfection fait des Saints dans tous les états. Ainsi dans le nôtre, quel qu'il soit, pensons que Jesus nous demande comme

à ce jeune homme. *Si vous voulez être parfait.* Seroit-il possible que nous ne le voulussions pas ? On a tant d'ardeur pour perfectionner sa raison, son esprit, ses connoissances, ses talens, ses manières, toutes choses périssables, et nous ne voudrions pas la perfection de notre ame ? 2°. Demande que nous devons faire à Jesus, Seigneur, *que me manque-t-il* ? Écoutons attentivement sa réponse, et pour ne nous y pas tromper, consultons ceux qui tiennent la place de Dieu pour nous conduire. 3°. Joie que nous devons ressentir. Réjouissons-nous de connoître la volonté de Dieu sur nous, applaudissons-nous des avantages infinis que nous trouverons à le suivre, et craignons les dangers auxquels nous exposeroit notre résistance. Il y en a pour qui il ne peut y avoir rien de médiocre : il faut qu'ils soient ou de grands Saints, ou de grands réprouvés.

O Jesus ! éclairez mon esprit, touchez mon cœur, donnez-moi votre amour, la foi, la piété, l'humilité, la douceur, la fidélité, le détachement des biens de la terre. Ainsi soit-il.

CCXIX^e. MÉDITATION.

Entretien de Jesus avec ses Apôtres, au sujet de ce jeune homme.

Des Richesses. *Matt.* 19. 23-30. *Marc.* 10. 23-31. *Luc.* 18. 24-30.

Premier Point.

De la difficulté du salut dans les richesses.

Il n'y a peut-être pas de vérité que Jesus-Christ ait inculquée, ni si souvent, ni avec tant de force que celle-ci. Outre ce qu'il en a dit ailleurs, il la répète ici trois fois de suite dans les termes les plus effrayans.

1°. Jesus s'exprime avec serment. *Jesus ayant vu que ce jeune homme s'étoit retiré fort triste, il regarda autour de lui, et dit à ses Disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu.* Jesus ayant vu l'air triste avec lequel le jeune homme s'étoit retiré, regarda autour de lui, comme pour annoncer aux assistans qu'il alloit leur dire quelque chose d'important, et qui méritoit toute leur attention. Il plaignit la condition des riches, et anathématisa les richesses. L'événement confirma la vérité de ses paroles au temps de la prédication des Apôtres. Peu de grands, peu de nobles, en un mot

peu de riches embrassèrent le christianisme. Parmi les juifs et parmi les Gentils, les pauvres furent les premiers à embrasser l'Evangile, et les riches les premiers à le persécuter. Qu'est-ce qui empêcha l'Evangile de s'établir solidement en tant de contrées où se présentèrent les Apôtres ? les richesses. Qu'est-ce qui, de nos jours, a fermé à l'Evangile l'entrée du Japon ? l'amour du gain et des richesses. Par-tout, en tout temps, chez tous les peuples, et dans tous les cœurs, l'amour des richesses a été et sera toujours un obstacle à l'Evangile.

2°. Jesus s'exprime avec tendresse. *Les Disciples étoient dans l'étonnement, en entendant Jesus parler de la sorte ;* et qui n'en sera étonné, en voyant sur-tout combien il y en a qui ne soupirent qu'après les richesses ! *Jesus ajouta : Mes chers enfans, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans les richesses entrent dans le Royaume de Dieu !* Hélas ! déjà il en voyoit un au milieu même de ses Apôtres, que l'amour de l'argent devoit perdre, et d'un Apôtre faire un réprouvé ! Qui ne tremblera après ces paroles de Jesus, si formelles et répétées avec cette tendresse vraiment paternelle ! Qui peut se croire en sureté de ce côté-là ? il n'y a point d'état si saint, si austère, si dénué, si apostolique, où l'amour de l'argent ne puisse faire des idolâtres, des traîtres, des perfides, des apostats.

3°. Jésus s'exprime avec des termes qui portent la difficulté jusqu'à l'impossibilité. Un proverbe dont les juifs se servoient pour exprimer une chose extrêmement difficile, et presque impossible, ne parut pas trop fort au Sauveur. Il ajouta donc : *Je vous le dis encore une fois ; il est plus aisé qu'un cable* (1) *passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.* D'où vient donc cette grande difficulté qui va jusqu'à une espèce d'impossibilité ? Elle vient, 1°. du désordre propre de cette passion, qui est d'attacher le cœur à la terre, de l'endurcir à l'égard de Dieu et du prochain, et de le rendre insensible aux choses du ciel, ce qui fait que saint Paul l'appelle une idolâtrie. 2°. Cette difficulté vient des désordres dont cette passion est la cause. Les richesses que l'on possède sont l'aliment de toutes les passions, et un sûr moyen de les satisfaire. Les richesses que l'on veut acquérir ou augmenter, sont une occasion de mensonges, de duplicité, de fraudes, d'injustice, de dureté, d'inhumanité, d'oubli de Dieu et de son salut, d'irréligion, et d'impiété Les richesses que l'on veut conserver et que l'on craint de perdre, nous tiennent disposés aux plus grands excès, à la trahison, à la perfidie, à l'apostasie. 3°. Cette difficulté

(1) Le mot Καμηλος signifie également un cable ou un chameau.

vient de ce que cette passion se justifie elle-même en tout. Elle justifie tous les désordres où elle engage : le luxe est libéralité et bien public ; l'épargne sordide, économie ; l'attention continuelle au gain, prudence, prévoyance, nécessité. On gémit sous le joug des autres passions, mais on se félicite de celle-ci. On blâme dans autrui les autres passions ; mais pour les richesses on les loue, on les encense, on les envie : on cache ; on déguise ses autres passions ; mais travailler à acquérir du bien, songer à faire sa fortune, on ne s'en cache point, on s'en fait gloire. Et comment avec cela être chrétien, pratiquer l'Evangile, aimer Dieu et son prochain, désirer les biens célestes, soupirer après le ciel, entrer dans le ciel ! Cela est impossible, et la comparaison, quelque effrayante qu'elle soit, n'est pas trop forte. Que les pauvres se réjouissent donc et se consolent ! Que les riches, selon l'avis de saint Jacques, pleurent et gémissent ! Mais au lieu de pleurer, ils se livrent à la joie, ils se félicitent de leurs richesses, et ne sont affligés que de ce qu'ils n'en ont pas davantage ; s'ils pleurent, c'est de n'être pas assez riches.

Second Point.

De la possibilité du salut dans les richesses.

1°. Reconnoissons notre impuissance. *Les Disciples entendant ces paroles, étoient encore*

beaucoup plus étonnés, et ils se disoient l'un à l'autre: Qui peut donc être sauvé? Le malheur des hommes, c'est, 1°. que plusieurs ne pensent point au salut, ne s'occupent ni des difficultés que cette affaire peut rencontrer, ni des moyens qui peuvent la faire réussir: 2°. que plusieurs regardent le salut comme une chose fort aisée, qui ne demande aucun soin, pour laquelle il ne faut qu'un moment, que l'on est toujours sûr de trouver: 3°. que plusieurs au contraire regardent le salut comme une chose trop difficile, tout-à-fait impossible pour eux, et sur laquelle ils prennent leur parti, qui est de jouir de cette vie, et de s'attendre à tout dans l'autre. Ah! ne soyons pas si insensés! Pensons sérieusement à nous sauver; sachons que Dieu veut nous sauver, et qu'il ne nous a créés et faits chrétiens que pour cette fin. Sans doute, de nous-mêmes, et par nos propres forces, avec tant de passions, et au milieu de tant de périls, nous sommes incapables d'opérer notre salut: mais mettons en Dieu notre espérance, soyons dociles, et il sera notre force.

3°. Reconnoissons la puissance de Dieu. *Mais Jesus les regardant.* Jesus, pour rassurer ses Disciples, jetant un regard de bonté sur eux, *leur dit: Cela est impossible aux hommes, mais non pas à Dieu; car tout ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu.* O

paroles consolantes pour tous les pécheurs, pour ceux qui ont les passions les plus vives, et pour ceux qui sont dans les habitudes les plus invétérées ! Qui que vous soyez prenez courage. C'est Dieu qui veut être l'auteur de votre salut. Il n'y a que lui qui le puisse être ; mais aussi rien ne lui est impossible. Il n'est point d'obstacles, de quelque part qu'ils viennent, que sa grâce ne puisse surmonter. Que vous reste-t-il donc à faire ? C'est d'avoir une confiance entière et une espérance ferme dans la grâce de Dieu, c'est de la demander sans cesse avec ferveur et avec persévérance, c'est d'être fidelle à cette grâce, et avec son secours, de commencer à vous vaincre, de veiller sur vous, et de prier toujours : c'est de ne point vous rebuter, de ne point vous décourager, de ne jamais désespérer, ni pour les difficultés que vous trouverez, peu-à-peu elles s'applaniront, ni pour les fautes mêmes dans lesquelles vous retomberez, peu-à-peu elles diminueront, et vous viendrez au point non-seulement de les éviter, mais d'en avoir horreur et d'acquérir les vertus contraires. Ayez soin de choisir un guide sage et fidelle, à qui vous découvriez tout votre cœur, qui vous conduise comme par la main, qui vous console, qui vous soutienne, qui vous anime, qui vous relève, qui vous instruise. Enfin, n'oubliez jamais ce mot de votre Sauveur, que rien n'est impossible à Dieu.

3°, Reconnoissons l'effet de cette puissance dans les Saints. A la prédication des Apôtres, on a vu parmi les juifs et parmi les gentils, et tous les jours encore on voit parmi nous, des grands, des nobles, des riches abandonner leur grandeur et leurs richesses pour embrasser la pauvreté de Jesus-Chist. On voit des riches au milieu des richesses, vivre détachés, humbles, mortifiés, n'employer leurs biens, après les devoirs indispensables de leur état, qu'aux œuvres de charité, de zèle et de piété. On voit des pauvres sans désirs de richesses, contens dans leur pauvreté. On voit dans tous les états des chrétiens usant de ce monde comme n'en usant pas, s'appliquer à leur emploi, à leur commerce, au soin de leur bien et de leur famille, que Dieu le veut et l'ordonne, mais du reste, sans ambition, sans inquiétude, sans attachement, et ne songeant qu'à plaire à Dieu en tout ce qu'ils font, et qu'à opérer leur salut. Ainsi en est-il de toutes les autres passions : on a vu et on voit encore des colères et vindicatifs devenir doux et pardonner ; des voluptueux devenir chastes et mortifiés ; des ames mondaines renoncer au monde ; des ames tièdes devenir ferventes ; des ames dissipées devenir recueillies et aimer l'oraison ; en un mot, des pécheurs, des foibles, des lâches, devenir pénitens, forts, parfaits, devenir des Saints. Ah! à qui tient-

que nous ne le devenions nous-mêmes ! Dieu le veut ; il veut que nous soyons Saints et parfaits comme lui. Nous ne pouvons rien, mais il peut tout : nous sommes la foiblesse et l'impuissance même, mais il est la force et la puissance même. Ne comptons point sur nous, mais ayons toute notre espérance en lui. Faisons avec courage ce que nous pouvons par la grâce qu'il nous donne, et demandons-lui avec confiance, ce que nous ne pouvons pas. C'est un avertissement de saint Augustin, qui avoit eprouvé lui-même sa propre foiblesse et la puissance de Dieu.

Troisième Point.

De l'abondance du salut dans le renoncement aux richesses.

1°. Pour les Apôtres. *Alors Pierre prenant la parole, lui dit : Pour nous vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi ; quelle sera donc notre récompense ? Jesus leur répondit : Je vous dis, en vérité, qu'au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël.* Qui peut assez comprendre et assez admirer la magnificence d'une telle promesse ! Elle commença d'avoir son effet, lorsque Jesus, monté au ciel et assis à la droite de son Père, eut envoyé son esprit

aux Apôtres, et que les hommes s'empressèrent de recevoir dans le baptême les eaux de la régénération pour devenir les enfans de Dieu. Dès-lors les Apôtres furent les maîtres et les juges de cette société naissante, que leurs travaux répandirent bientôt jusqu'aux extrémités de la terre. Les chrétiens, qui sont le vrai peuple d'Israël, chéri de Dieu, ne reconnoissent encore aujourd'hui d'autres juges de la foi que les Apôtres et leurs successeurs, unis à leur chef visible, qui est assis sur le trône de Pierre. Mais ce sera au jour de la résurrection générale, que cette suprême autorité, que leur souverain juge leur communiquera, paroîtra dans tout son éclat, sans qu'on puisse alors se moquer des anathèmes qu'ils prononceront, ou éviter les foudres qu'ils lanceront contre les incrédules et les indociles. O Jesus souverain de l'univers, soyez nos intercesseurs avant que de devenir nos juges! Obtenez-nous la grâce d'être si dociles à la foi que vous nous enseignez, si fidelles à la loi que vous nous annoncez, si soumis aux décisions que vous portez, que nous méritions de recevoir de vous au dernier jour un jugement favorable!

2°. Pour les fidelles qui imiteront le dépouillement des Apôtres. Jesus ajouta: *Je vous dis, en vérité, que personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile, sa maison, ou*

ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, que dès à présent dans ce siècle même ils ne reçoivent le centuple des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfans et des terres au milieu des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. Ah ! que ces paroles ont touché des cœurs ! quelles ont fait de généreux confesseurs de la foi, de fervens religieux, de zélés missionnaires ! Les mondains voient eux-mêmes avec admiration, et quelquefois même avec envie, l'accomplissement de la promesse qui regarde la vie présente. Mais avec quelle joie ceux qui l'éprouvent attendent-ils l'accomplissement de cette partie de la promesse qui regarde le siècle à venir ! Quel malheur pour eux, si, par inconstance ou par infidélité, ils venoient à la perdre !

3°. Conclusion de cet entretien. Notre-Seigneur finit cet entretien par ces paroles qu'il avoit déjà dites dans une autre occasion, et que nous aurons lieu de méditer encore dans la suite. *Mais plusieurs, de premiers qu'ils étoient, deviendront les derniers, ou de derniers, deviendront les premiers.* Les plus pauvres dans ce monde, les plus méprisés, comme les Apôtres, seront dans l'autre, et même, à quelques égards, dans celui-ci, les plus riches et les plus honorés. Les juifs, appelés les premiers à l'Evangile,

mais aveuglés par la cupidité, par l'amour des richesses, par l'attente d'un Messie, selon leurs désirs terrestres, rejeteront le royaume de Dieu, ou n'y entreront qu'en petit nombre, tandis que les Gentils, moins favorisés d'abord, mais moins prévenus contre les voies de Dieu, quoiqu'appelés les derniers, entreront en foule dans le royaume de Dieu, et y tiendront le premier rang.

C'est gagner, ô mon Dieu! que de perdre quelque chose pour vous! Vous êtes trop libéral pour vous laisser vaincre en générosité. Faites donc que je quitte avec joie, dès que vous le voudrez, tout ce qui ne peut que me perdre, pour acquérir des biens spirituels et éternels, qui peuvent seuls me rendre heureux, et me mettre en état de vous glorifier éternellement. Ainsi soit-il.

CCXXe. MÉDITATION.

Parabole des Ouvriers envoyés en différentes heures du jour. Matt. 20. 1-16.

Cette parabole est si féconde, et renferme un si grand nombre de vérités, qu'il n'est pas surprenant qu'on en trouve dans les Saints Pères differentes explications que l'on ne doit point regarder comme étant exclusives les unes des autres. Nous les réduirons à deux, l'une historique et l'autre morale, qui ont également de quoi nous instruire, nous édifier et nous toucher. Dans cette parabole, comme dans les autres, il ne faut pas toujours chercher l'application de toutes les circonstances, dont quelques-unes ne sont mises quelquefois que par convenance au sujet de la parabole, sans application à son objet. Si nous en expliquons quelques-unes, c'est sans préjudice d'autres explications qu'on pourroit leur donner.

Premier Point.

Explication historique de la Parabole.

1°. L'envoi des ouvriers. Observons qu'ils sont employés à cinq heures différentes. *Il en est du royaume des cieux comme d'un père de famille qui sortit dès le matin* (ce qui revient environ à nos six heures du matin) *afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Et étant convenu avec les ouvriers, d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit encore sur la troi-*

sième heure à neuf heures) ; *et en ayant vu d'autres qui se tenoient dans la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi travailler à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième* (à midi), *et sur la neuvième heure* (à trois heures après-midi) *et il en usa de même. Enfin étant sorti sur l'onzième heure* (à cinq heures du soir, lorsqu'il ne restoit plus qu'une heure de travail), *il en trouva d'autres qui étoient là, et il leur dit : Pourquoi demeurez-vous tout le long du jour sans travailler ? C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués, et il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne.* Le père de famille, c'est Dieu ; la vigne à laquelle il envoie travailler, c'est sa religion, son culte, sa loi, qui comprend les vertus, la foi, l'espérance, la charité, la pénitence, et les bonnes œuvres, par lesquelles il falloit se préparer à recevoir le Messie. Le denier promis, c'est le Messie lui-même, son Baptême, l'entrée de son Eglise, pour y jouir de tous les biens dont il l'a enrichie. Les cinq différentes heures du jour auxquelles le Père de famille paroît, signifient, selon quelques-uns, ces cinq époques : Adam, Noé, Abraham, Moïse, et Notre-Seigneur lui-même. D'autres, pour expliquer plus aisément ce qui suit, mettent à la première heure la prédication de Jean-

Baptiste; aux trois suivantes, les trois années de la prédication du Sauveur, et à la cinquième, la prédication des Apôtres.

2°. Le paiement des ouvriers. Observons ici cinq choses. 1°. L'ordre du paiement. *Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Faites venir les ouvriers, et payez-les depuis les derniers jusqu'aux premiers.* 2°. L'égalité du paiement. *Ceux donc qui étoient venus vers l'onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.* 3°. La fausse espérance des premiers. *Ceux qui avoient été loués les premiers, venant à leur tour, crurent qu'on leur donneroit davantage; mais ils ne reçurent non plus qu'un denier chacun.* 4°. Leurs murmures. *Et en le recevant ils murmuroient contre le Père de famille. Ces derniers, disoient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur donnez autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.* 5°. La réponse du maître. *Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort : n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient, et vous en allez ; je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Quoi, ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi, ou votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon ?* La réponse étoit sans réplique, et tout le monde en sent l'équité. Il s'agit maintenant d'en faire l'application.

3°. Conclusion de la parabole. *Ainsi*, continue Jesus-Christ, *les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.* Cette conclusion nous fait assez comprendre que le but principal de cette parabole étoit d'avertir les Apôtres, que quoique les juifs fussent les premiers à qui le royaume de Dieu étoit annoncé, ils seroient sur-tout considérés en corps de nation, les derniers à y entrer. Notre-Seigneur n'explique pas tous les autres événemens annoncés par la parabole, parce qu'il n'étoit pas encore temps de les faire connoître; mais les Apôtres les virent successivement vérifier dans la suite des temps. Pour nous, qui les voyons dans l'histoire et dans l'état actuel du christianisme, pouvons-nous ne pas adorer la profondeur des desseins de Dieu, et admirer une prédiction qui, au temps qu'elle fut faite, et au temps même qu'elle fut écrite, paroissoit si peu vraisemblable? Si donc on veut reprendre les faits énoncés dans la parabole, on verra tous ces faits confirmés par l'histoire du monde. 1°. Nous voyons les soins paternels que Dieu a pris dans tous les temps, pour maintenir les peuples dans le vrai Culte et dans la vraie religion : nous voyons la venue du Messie, son règne et son Eglise; 2°. Nous voyons que les juifs ont été spécialement favorisés en plusieurs manières; mais principalement

cipalement parce que c'est à eux que les paroles de Dieu ont été confiées, que les livres de l'ancien Testament ont été donnés, que les Prophètes ont été envoyés, que Jean-Baptiste a montré le Messie, que le Messie lui-même s'est présenté, et que les Apôtres l'ont prêché. 3°. Lorsque le temps de l'attente a été passé, que les figures et les prophéties ont eu leur accomplissement, que la Synagogue a été à son déclin, et que le soir est venu pour elle; lorsqu'enfin le temps est venu de donner ce qui avoit été si long-temps promis, on a vu le Maître ordonner à son économe de commencer par les derniers. Les Apôtres en particulier, Pierre et Paul, ont reçu ordre de donner le Messie, son royaume, l'adoption des enfans de Dieu, et toutes les richesses du royaume aux Gentils. Les Gentils l'ont reçu. Combien des peuples parmi les Gentils se trouvent actuellement entièrement chrétiens, tandis que le peuple juif erre sur la face de la terre, et attend encore le Messie, qu'il ne reconnoîtra qu'après tous les autres peuples, et à la fin du monde. 4°. Nous voyons l'égalité, la fausse espérance et les murmures de ce petit nombre de juifs, qui au commencement se firent chrétiens. Nous voyons combien de temps ils murmurèrent de ce qu'on baptisoit les Gentils, de ce qu'après avoir gardé la loi de Moïse ils

n'avoient aucun privilége, aucune prééminence dans le royaume du Messie, de ce que les Gentils devenoient leurs égaux, et étoient traités aussi favorablement qu'eux. Nous voyons combien de temps ils demandèrent que du moins on fît subir aux Gentils le joug de la circoncision et de la loi; mais leurs prétentions furent inutiles. Non-seulement le don de Dieu, le baptême, l'adoption, l'Esprit saint, la grâce, les mystères et les sacremens du Sauveur, tout fut égal entre les juifs et les Gentils; mais encore ces derniers eurent bientôt la prééminence du rang, comme ils l'ont encore, en ce que ce furent eux qui succédèrent au siége et à l'autorité des Apôtres. 5°. La réponse aux murmures des juifs étoit aisée; elle se trouvoit toute entière dans la parabole, dictée par la bouche même du Messie. Aussi les Apôtres n'en firent point d'autres, disant que Dieu n'étoit pas seulement le Dieu des juifs, mais qu'il étoit aussi le Dieu des Gentils; qu'il n'y avoit point de distinction de juif et de Gentil; qu'il est le maître de tous, et riche envers tous ceux qui l'invoquent. Des événemens si frappans, si clairement prédits ne sont-ils pas une preuve évidente pour tout esprit réfléchi, de la divinité de l'Evangile? Ne doivent-ils pas être pour nous un sujet continuel d'admiration, d'action de grâces, et

un motif pressant de répondre à tant de faveurs ?

4°. Raison de la conclusion. Notre-Seigneur donne ensuite la raison de la conclusion qu'il a tirée, et de cette terrible substitution des Gentils à la place des juifs, en disant : *Car il y en a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.* Tous les juifs avoient été appelés, mais peu répondirent à leur vocation. Ainsi le péché, l'incrédulité des juifs fut le salut des Gentils. Soyons donc fidelles nous-mêmes, si nous ne voulons pas que Dieu en substitue d'autres à notre place.

Second Point.

Explication morale de la Parabole.

1°. L'envoi des ouvriers. La journée est toute la vie présente, qui n'est qu'un jour très-court en comparaison de l'éternité. Les différentes heures auxquelles le maître envoie les ouvriers à sa vigne, marquent les différens âges auxquels on se donne au service de Dieu, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, l'âge plus avancé, enfin la vieillesse, la caducité, les approches de la mort. A quelle heure avons-nous commencé à servir Dieu? Quelle heure est-il maintenant pour nous ? Peut-être, quoique jeunes, sommes-nous à la dernière heure ? Commençons donc quelque heure qu'il soit, travaillons sérieusement, et ne différons pas. Ah! nous n'avons

été que trop long-temps oisif! Pleurons tant d'heures perdues, et craignons que le soir ne nous surprenne comme ces ouvriers, qui n'eurent seulement qu'une heure à travailler.

2°. Le payement des ouvriers. Le soir venu, c'est la fin de notre vie; le jugement particulier, le jugement général, où ceux qui auront travaillé et persévéré dans le travail jusqu'à la fin, recevront la récompense. L'égalité de la récompense peut être prise pour la jouissance de Dieu, la claire vision de sa divine essence, la possession du royaume céleste, et l'éternité de cette possession; tout cela sera accordé à tous les Saints, sans préjudice des différens degrés de gloire qui répondent aux différens degrés de mérite; et sur cette égalité personne n'a droit de murmurer. Mais si on entend une égalité entière, alors la parabole ne doit pas s'entendre de tous les élus, mais seulement de plusieurs, dont les uns, quoique s'étant mis au travail plutôt, n'auront pas plus mérité que les autres qui s'y seront mis plus tard; la ferveur des derniers ayant compensé le peu de durée de leur travail, et égalé la durée du travail des autres. Le murmure des ouvriers et la réponse du maître qui se trouve dans la parabole après la distribution de la récompense, comme le sujet le demande, ne signifient pas qu'au jugement de Dieu il y aura de semblables murmures, mais c'est

une instruction pour nous qui vivons et qui sommes avertis de cette égalité future, de ne pas murmurer présentement contre les dispositions de la souveraine sagesse. C'est par une semblable figure que Notre-Seigneur nous avertit que ce qu'on faisoit ou ce qu'on refusoit au prochain, étoit fait ou refusé à lui-même. Enfin, le Maître, dans sa réponse, n'apporte point pour raison la ferveur du travail des derniers, parce que cette réponse est appropriée au sujet, et que dans la parabole il ne convenoit pas que le maître de la vigne entrât en discussion avec les ouvriers; il suffisoit qu'il leur ôtat toute raison de murmurer; et s'il avoit parlé de la ferveur des derniers, bien loin d'arrêter les premiers murmures des premiers, c'eût été leur en fournir une nouvelle occasion et nouveau sujet de plaintes. La reponse du maître est donc pour nous avertir que nous ne devons point entrer en discussion avec Dieu, que nous devons entièrement nous en rapporter à sa justice, à sa sagesse, et croire que s'il récompense également, c'est qu'il trouve égalité de mérite, et qu'il rend à chacun selon ses œuvres, comme l'Univers le verra au dernier jour.

3°. Conclusion de la parabole. *Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.* Puissant aiguillon pour animer les uns et les autres! Les premiers,

afin que par leur lâcheté ils ne se laissent pas atteindre par les derniers : les derniers, afin qu'ils ne se découragent pas, puisque par leur ferveur ils peuvent encore atteindre ceux qui ont commencé avant eux. Motif pressant de nous tenir tous dans l'humilité ; les derniers, de ce qu'ils ont commencé si tard, et de ce que, malgré cela, ils sont encore si peu fervens : les premiers, de ce qu'ayant eu le bonheur de commencer plutôt, ils sont si peu avancés, et sont encore si peu appliqués. Enfin, raison de ne mépriser personne. Ce nouveau pénitent est peut-être plus fervent que moi : ce pécheur se convertira peut-être, et sera plus saint que moi. Mais pour moi, quelle est ma lâcheté ! Suis-je même bien converti ? Hélas ! il se peut encore que je me pervertisse, que je perde la foi, que je perde la grâce, que je meure sans l'avoir recouvrée, et que non-seulement je sois au nombre des derniers dans le royaume des cieux, mais même que j'en sois entièrement exclu !

4°. Raison de la conclusion. *Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Beaucoup d'appelés au christianisme, mais peu qui l'embrassent et qui en suivent les lois. Beaucoup d'appelés à l'état ecclésiastique, à l'état religieux, à un état de perfection, mais peu qui suivent leur vocation, qui y persévèrent, qui en remplissent les devoirs. Beau-

coup d'appelés à la pénitence, mais peu qui fassent et qui en embrassent les rigueurs. Beaucoup d'appelés à l'oraison, au recueillement, à la sainteté, mais peu qui en veuillent prendre la peine et les soins. En un mot, beaucoup d'appelés au ciel, mais peu d'élus qui y parviennent. De quel nombre suis-je? Ah! je vois en moi beaucoup de résolutions, de désirs, d'inspirations, de sollicitations, de vocation, mais peu d'action, peu de ces œuvres qui, comme dit saint Pierre, doivent assurer mon élection.

O mon Dieu! que deviendrai-je, si je ne change de vie sans délai, si je ne deviens plus fidelle à vos grâces! Ah! c'en est fait, je vais profiter de votre bonté, qui daigne m'appeler encore à cette heure, en travaillant à votre vigne, c'est-à-dire, à mon salut, avec promptitude, puisque je n'ai perdu que trop de temps; avec fidélité, puisque tous mes momens sont à vous; avec persévérance, puisque la récompense ne se donne qu'à ceux qui ont travaillé jusqu'au soir; avec courage, pour réparer le temps perdu; avec humilité, puisque, quand je serois des premiers, l'orgueil me rendroit des derniers, et que l'humilité, au contraire, du rang des derniers où je suis, peut me faire passer à celui des premiers; enfin avec ferveur, car vos récompenses seront mesurées, non-seulement sur le temps pendant lequel on

vous aura servi, mais sur l'ardeur, sur l'amour avec lequel on l'aura fait. Je vais donc m'efforcer d'atteindre ceux qui m'ont précédé, en suppléant, par ma ferveur, aux longs services qui me manquent. Soutenez votre ouvrage, ô mon Dieu ! Ainsi soit-il.

CCXXIe. MÉDITATION.

Jesus reçoit la nouvelle de la maladie de Lazare. Jean. II. 1-11.

PREMIER POINT.

Conduite des Sœurs de Lazare.

1°. L'IDÉE qu'elles eurent de la maladie de leur frère. *Il y avoit un homme languissant, nommé Lazare, qui étoit du bourg de Béthanie, où demeuroient Marie et Marthe sa sœur.* L'expression de *languissant* dont se sert l'Evangéliste, fait assez comprendre que la maladie de Lazare fut de quelque durée, et qu'on ne la regarda pas d'abord comme dangereuse : elle le devint cependant, et alors on se pressa d'envoyer chercher Jesus ; mais il étoit trop tard. Jesus ne différa son départ que de deux jours ; et quand il arriva, il y en avoit déjà quatre que Lazare étoit dans le tombeau. Ce divin Sauveur avoit ses vues dans cet événement. Mais à combien de pécheurs n'arrive-t-il pas qu'après des

maladies même fort longues, on n'envoie chercher le Prêtre que lorsqu'il n'est plus temps ? Terrible reproche qu'ont à se faire sur ce point les parens, les amis d'un homme mort sans Sacremens, et les médecins qui l'ont traité dans sa maladie ; mais cela n'excuse pas le pécheur qu'un accident, qu'une mort subite pouvoit enlever, et à qui une maladie plus longue n'a pas inspiré des sentimens de pénitence. Soyons donc toujours prêts pour nous-mêmes, et toujours attentifs et prompts pour le secours des autres.

2°. La piété des sœurs de Lazare. *Or Marie étoit celle qui répandit sur le Seigneur de l'huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et Lazare, qui étoit alors malade, étoit son frère.* La maison de Marthe, de Marie et de Lazare leur frère, étoit toujours ouverte à Jesus et à ses Disciples. Nous avons déjà vu avec quel empressement il y étoit reçu, lorsqu'il l'honoroit de sa présence : mais comme saint Jean n'en a point encore parlé, et qu'il ne fait d'allusion qu'à ce qu'il raconte lui-même, il nous fait ici connoître Marie, sœur de Marthe, par une action d'éclat qui eut les plus grandes suites, qui eut besoin de l'apologie du Sauveur, et qui fut la première cause des murmures et de la trahison de Judas. Cette action est celle que fit Marie,

sœur de Marthe, en répandant un parfum précieux sur les pieds du Sauveur, et en les essuyant de ses cheveux, ainsi que saint Jean va le rapporter au chapitre suivant. Heureuses les familles où Jesus est servi et honoré, où l'on pratique de bonnes œuvres, où les Disciples de Jesus, où les pauvres trouvent un asile assuré et un prompt secours à leurs besoins ! Quelles faveurs, quelles grâces, quelles bénédictions ne doivent-elles pas attendre du Maître puissant et libéral qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait aux siens !

3°. La confiance des sœurs de Lazare en Jesus. *Ces deux sœurs envoyèrent donc dire à Jesus.* . . Alarmées sur le péril de leur frère, dont la maladie devint très-dangereuse, et sûres de l'amitié de Jesus pour le malade, elles lui dépêchèrent un exprès, avec ordre de lui dire seulement ces deux mots que la confiance leur inspiroit, et qu'on peut regarder comme plus éloquente de toutes les prières. *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Dans ces deux mots, que de foi, que de confiance, que d'amour ! Ah ! si je pouvois prier avec les mêmes sentimens ! Mais si je n'ai pas la même ferveur, je me servirai cependant des mêmes paroles, ô mon Dieu ! et je vous dirai sans cesse : Seigneur, cette ame que vous aimez, pour qui vous avez donné votre sang et votre vie, que

vous avez admise au baptême, à la participation de votre sainte Table, cette ame que vous aimez est languissante et malade, elle est attaquée de mille tentations, sujette à mille imperfections; je ne vous en dis pas davantage : vous l'aimez, et vous êtes le Tout-Puissant.

Second Point.

Conduite de Jesus à l'égard des deux Sœurs et de leur Frère.

1°. Sa réponse aux deux sœurs de Lazare. *Ce que Jesus ayant entendu*, il répondit à Marthe et Marie par l'exprès qu'elles lui avoient envoyé, et il leur dit : *Cette maladie ne va point jusqu'à la mort; mais elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.* Les Apôtres ne comprirent point le sens mystérieux de ces paroles; ils en conclurent seulement que Lazare étoit sans danger, et qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui. Mais qu'en durent penser les deux sœurs, quand elles virent leur frère mort ! Un frère si chéri, demandé à Jesus avec tant de confiance et d'amour; et ce frère mort, tandis que Jesus nous fait dire que sa maladie ne va point jusqu'à la mort. Où est l'amour de Jesus ? Où est sa puissance ! Où est la vérité de sa parole ? Ah ! il nous en faut bien moins pour nous jeter dans le murmure, dans le désespoir, dans

les imprécations, dans les blasphèmes. Mais la foi des deux saintes sœurs se soutint dans cette terrible épreuve. Si elles ne comprirent pas tout le sens des paroles de Jesus, elles n'eurent aucune pensée de murmure contre lui; elles ne s'en prirent qu'à elles-mêmes de l'avoir fait avertir trop tard, et elles se disoient dans l'amertume de leur douleur : Ah ! s'il avoit été ici, notre frère ne seroit pas mort. Qu'un tel exemple soit notre modèle. Qu'aucun événement de la vie ne nous arrache jamais aucun murmure ni aucun sentiment de défiance. Si nous ne comprenons pas les voies et les oracles du Seigneur, adorons-les cependant, soumettons-nous-y avec résignation, malgré leur obscurité et leur rigueur.

2°. L'amour de Jesus pour cette sainte famille. *Or Jesus aimoit Marthe, Marie sa sœur, et Lazare.* La suite fait voir combien ces personnes lui étoient chères; mais dans le présent, que pouvoit-on penser de sa conduite ? O Jesus ! que les Mystères de votre amour sont éloignés des sens, et cachés aux yeux de la chair ! Vous aimez cette famille, et vous la mettez à la plus cruelle épreuve ! Vous laissez mourir un frère qui en est le soutien; vous plongez les deux sœurs dans la douleur la plus amère, et vous leur faites verser des torrens de larmes. Oui, c'est ainsi que vous traitez vos

amis, c'est ainsi que vous avez été traité vous-même de Dieu votre Père, dont vous êtes le Fils bien-aimé. Ah ! n'entrerons-nous jamais dans les desseins de Dieu ! Nous ne considérons que l'instant présent ; lui seul nous touche, sans vouloir attendre le dénouement, sans penser même qu'il doive y en avoir un, qui nous comblera d'une joie d'autant plus sensible, et d'une gloire d'autant plus grande, que nous aurons été plus affligés et plus humiliés. Retenons bien que ces trois choses sont inséparables : l'amour de Jesus, les croix, et une joie intarissable.

3°. Le délai de Jesus. *Après qu'il eut reçu la nouvelle de la maladie de Lazare, il demeura encore deux jours au lieu où il étoit ;* c'est-à-dire, au-delà du Jourdain. Ce délai de deux jours, avec le temps qu'il vouloit mettre à faire le voyage, c'étoit le moyen de rendre le miracle qu'il devoit opérer, le plus éclatant et le plus incontestable qui fût jamais, et de rendre aussi la consolation qu'il devoit porter à cette sainte famille, la plus sensible et la plus vive que l'on puisse imaginer et même goûter sur la terre. Ce divin Sauveur vouloit en effet non-seulement guérir un malade mais ressusciter un mort. Confions-nous donc en Dieu, et lorsqu'il diffère à nous exaucer, soyons sûrs qu'il a ses desseins pour sa gloire et pour notre propre consolation. Attendons avec

patience le temps de Dieu, qui a, pour nous consoler, non-seulement le court espace de cette vie, mais encore toute l'éternité.

Troisième Point.

Départ de Jesus.

1°. Ordre de Jesus pour le départ. *Et après cela*, c'est-à-dire, après les deux jours écoulés, il dit à ses Disciples : *Retournons en Judée.* Jesus étoit, comme nous l'avons dit, au-delà du Jourdain, dans le pays appelé la Perée, aux extrémités orientales de la Judée. Il s'agissoit de repasser le fleuve, de rentrer dans l'intérieur du pays, et bientôt après de reparoître dans la capitale. Il y avoit près de trois mois que Jesus l'avoit quittée, non par la crainte de la mort, mais parce que le moment marqué par son Père, n'étoit pas arrivé. Ce divin Sauveur retourne donc en Judée, où, après l'avoir étonnée, et Jérusalem elle-même, par de nouveaux prodiges, il cessera de vivre sur la terre dans les ignominies et les tourmens. Allons de même où la volonté de Dieu nous appelle, où nous pouvons procurer sa gloire et le salut des ames, sans craindre les affronts, les mauvais traitemens, les supplices ni la mort.

2°. Représentation des Disciples. *Les Disciples lui dirent : Maître, il y a si peu de temps que ceux de Judée vouloient vous lapider, et*

vous parlez déjà de retourner parmi eux ? Voilà les suggestions de la chair et du sang. Voilà les conseils des parens et des amis, toujours prompts, par une fausse compassion, à nous détourner du chemin de la croix, à nous empêcher d'exécuter la volonté de Dieu, d'embrasser la mortification et la pénitence, de nous exposer aux travaux et aux périls d'une vie crucifiée et apostolique. Gardons-nous d'écouter de si dangereuses insinuations. Allons où Dieu nous appelle : sacrifions, pour lui obéir, repos santé et vie.

3°. Réponse de Jesus. *Jesus leur répondit : Le jour n'a-t-il pas douze heures ? Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. Mais si on marche durant la nuit, on se heurte, parce qu'on n'a pas de lumière.* La volonté de Dieu, notre vocation, les devoirs de notre état, voilà la lumière du jour qui doit nous conduire en toutes choses ; et avec laquelle, si nous sommes fidèles à la suivre, nous ne pouvons nous égarer, nous heurter ou tomber. Les ténèbres de la nuit, au milieu desquelles nous ne pouvons faire que des chutes, c'est notre propre volonté, nos goûts, nos inclinations, notre paresse, notre plaisir, notre intérêt, notre vanité, notre ambition. Quiconque agit par ces motifs, marche dans les ténèbres, et ne peut manquer de s'écarter, de tomber, et de se perdre.

Serois-je assez malheureux, Seigneur, pour m'obstiner à marcher dans les ombres de la nuit et dans les sentiers de ma propre volonté, au milieu des rayons de votre divine lumière, qui me guide et m'éclaire! Serois-je assez ennemi de moi-même, pour m'exposer à faire presque autant de chutes que de pas, lorsqu'il ne tient qu'à moi de régler mes démarches sur les attraits et les impulsions de votre grâce, toujours prête à me diriger et à me conduire dans vos voies. O mon Dieu! ne permettez pas que je m'égare; faites-moi sans cesse rentrer dans l'ordre de votre volonté; faites que je ne me conduise que par les vues de la foi, afin d'aller plus sûrement à vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CCXXIIe. MÉDITATION.

Troisième prédiction que Notre-Seigneur fait de sa Passion. Matt. 10. 17-19. Marc. 10. 32-34. Luc. 18. 31-34.

PREMIER POINT.

Circonstances de cette prédiction.

1°. LE lieu. *Lorsqu'ils étoient en chemin pour aller à Jérusalem, Jesus marchoit devant eux; ils en étoient effrayés, et ils ne le suivoient qu'en tremblant.* C'est dans le chemin

qui conduisoit à Jérusalem, c'est-à-dire à la croix, que Jesus marchoit. Cette ville étoit celle où Jesus devoit souffrir et mourir; et le voyage qu'il entreprenoit à ce moment, devoit y aboutir. Ce voyage, qui effrayoit les Apôtres, sembloit inspirer à Jesus une nouvelle ardeur. Toute notre vie est un chemin parsemé de croix, qui doit aboutir à la mort. Pour nous y soutenir, et afin d'y marcher avec courage, animons-nous par la pensée des souffrances de Jesus: songeons qu'il nous a devancés, qu'il marche à notre tête, et que nous ne souffrirons jamais autant qu'il a souffert pour nous. Quelle honte, que le disciple n'ose suivre le maître, le sujet son Roi, le captif son Rédempteur, la créature son Dieu! Affermissez nos pas, Seigneur, dans cette route difficile qui fait frémir la nature; communiquez-nous quelque parcelle de cette charité divine qui nous y fait marcher avec tant d'ardeur et d'un pas si assuré!

2°. Les personnes. *Alors prenant à part ses douze Disciples.* Ce fut seulement aux douze Apôtres que Jesus fit cette confidence si importante. C'est aux ames choisies, aux ames pures, que Jesus communique le mystère de ses souffrances. C'est avec elles qu'il aime à s'entretenir de ce qu'il a fait pour elles, de l'excès où l'a porté son amour; et si, de notre côté, nous aimions Jesus; ne

devroit-ce pas être la plus grande consolation de notre vie, que de penser à tout ce que son amour lui a fait faire pour nous ? Il fit cette confidence aux Apôtres intimidés, et qui ne marchoient qu'avec crainte. C'est sur-tout dans nos craintes, dans nos perplexités, dans nos souffrances, nos afflictions, nos maladies, et aux approches de la mort, que nous devons nous fortifier de la méditation des souffrances de Jesus. Enfin il fit cette confidence aux Apôtres en secret et en particulier, c'est-à-dire qu'il les appela à lui, et les sépara de la foule qui le suivoit. C'est dans le secret, c'est dans le recueillement, et en se séparant du tumulte du monde et des affaires, qu'il faut méditer et goûter les mystères de la passion de Jesus-Christ et de sa résurrection.

3°. Le point de vue sous lequel Jesus-Christ présente à ses Disciples ce qu'il va leur dire : 1°. comme des choses qui vont lui arriver à lui-même. *Il commença à leur déclarer ce qui devoit lui arriver.* Quoi de plus intéressant ! On s'attendrit pour des aventures de roman, pour des intrigues de théâtre qui n'ont aucune vérité. On s'intéresse à des traits d'histoire dont les personnages nous sont inconnus et indifférens. On s'occupe tous les jours de nouvelles étrangères à notre bonheur et à nos devoirs ; et on ne pense point, on ne s'intéresse pas à

ce qui est arrivé à notre maître, à notre Sauveur, à ce qui fait le fondement de notre foi et de notre espérance, à ce qui exige de nous des devoirs essentiels, à ce qui est arrivé en notre faveur, pour nous délivrer d'un malheur sans fin, et nous procurer un bonheur éternel. 2°. Jesus-Christ leur présente ce qu'il va leur dire, comme prédit par les Prophètes. *Nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les Prophètes touchant le Fils de l'Homme, va y être accompli.* Quoi de plus divin! Depuis le commencement du monde, et dans tous les siècles suivant, il y a eu des figures et des prophéties formelles faites en différens temps et par différentes personnes, qui ont annoncé tout ce qui regarde le Sauveur, ses souffrances et sa gloire. Il n'y a pas jusqu'à un coup de dez tiré par des soldats pour partager sa robe, qui n'ait été prédit; et d'un autre côté! tout ce que les Prophètes ont annoncé, s'est exactement accompli dans les mystères de Jesus notre Sauveur. O Religion sainte! l'esprit du mensonge ne sauroit imiter vos divins caractères; comment donc me détourne-t-il de l'attention que j'y dois, et de la pratique des devoirs que vous m'imposez?

Second Point.

Détail de cette prédiction.

1°. Détail d'une science toute divine.

Il leur dit donc : Voici que nous allons à Jérusalem : là le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des Prêtres, aux Scribes, et aux Anciens du peuple, qui le condamneront à mort. Ils le livreront ensuite aux Gentils, qui le traiteront avec dérision, qui le flagelleront et le crucifieront. Ils l'insulteront, ils lui cracheront au visage, et après l'avoir flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. On avoit voulu à Jérusalem lapider Jesus, on avoit cherché l'occasion de l'arrêter pour le condamner et le mettre à mort ; on pouvoit naturellement prévoir qu'à la fin, malgré le crédit qu'il y avoit, cela arriveroit ainsi. Mais pour prédire les choses dans le detail que l'on voit ici, et auxquelles il y avoit alors si peu d'apparence, il ne falloit rien moins qu'une lumière divine. Si d'un côté cette prédiction n'étoit guère propre à rassurer le courage des Apôtres, elle dut au moins raffermir parfaitement leur foi, lorsqu'ils en virent l'accomplissement a la lettre. Alors, loin d'en être scandalisés, ils se dirent sans doute à eux-mêmes : Nous ne voyons rien qui ne nous ait été prédit. La prédiction des souffrances du Sauveur en ôte tout le scandale, et ses souffrances ainsi prédites tournent en preuve de sa Divinité.

2°. Détail d'une charité toute divine. Voilà donc, ô mon Sauveur ! à quoi vous avez pu vous résoudre, et ce que vous avez

voulu endurer pour moi ! Quels opprobres, quels supplices, quelle mort ! Les juifs, les gentils, tout conspirera contre vous; on vous insultera : cette robe blanche, ce manteau de pourpre, ce sceptre de roseau, cette couronne d'épines, ce bandeau sur les yeux, quelle dérision, où l'on ne sait ce qui l'emporte le plus de l'outrage ou de la cruauté ! O mon ame ! est-il digne de votre amour, celui qui a souffert pour vous sauver de si indignes et de si cruels tourmens !

3°. Détail d'une gloire toute divine. *Et il ressuscitera le troisième jour.* Voilà sans doute une prédiction d'un genre tout nouveau : nul mortel n'a jamais rien prédit de semblable. Il n'y a que celui qui s'est dit le Fils de Dieu, qui ait osé faire une telle prédiction, et il n'y avoit que lui à qui il convînt de la faire. Cette prédiction seule atteste sa divinité, rend glorieux ses tourmens et ses opprobres; et plus ceux-ci ont été indignes et cruels, plus ils manifestent sa grandeur et sa puissance. Ranimez donc votre courage, timides Apôtres; et lorsque vous verrez votre Maître dans les supplices, lorsque vous le verrez tomber sous les coups de la mort, souvenez-vous que dans trois jours vous le reverrez dans la gloire. Soutenons-nous nous-mêmes dans nos souffrances, par l'assurance de la résurrection. Toute la durée de notre être peut se partager en

trois jours. Le premier est celui que nous passons sur la terre, et qui se terminera par la mort ; le second est celui pendant lequel notre corps reposera dans le tombeau, et le troisième celui de la résurrection. Le premier, pendant lequel Dieu veut que nous souffrions, est le plus court, et ne durera qu'un instant ; mais le dernier, qui est celui d'une gloire complète, sera, comme le règne de notre chef, illimité et sans fin. Attendons avec patience ce troisième jour, et jusque-là souffrons tout et ne nous plaignons de rien.

Troisième Point.

Clarté de cette prédiction.

Mais ils ne comprirent rien à tout cela : c'étoit pour eux une énigme, et ils n'entendoient rien à ce qu'il leur disoit. Quelque claire et précise que fût cette prédiction, les Apôtres, prévenus de ce préjugé commun, que le Messie devoit être un règne temporel, ne comprirent rien à ce que Jesus leur disoit. Ils se persuadèrent peut-être que toutes ces expressions n'étoient qu'une figure sous laquelle Jesus leur annonçoit que son règne, tel qu'ils se le représentoient, alloit bientôt commencer. C'est toute l'impression que parut leur faire ce discours. Hélas ! pour combien encore le mystère de la croix est-il un mystère caché ! Combien n'y semblent rien comprendre ! et qui sont parmi nous ces personnes ?

1°. Ce sont des esprits orgueilleux et incrédules, qui, comme les juifs, en sont scandalisés, et comme les Gentils, le traitent de folie. Faux philosophes qui voulant tout comprendre, ne comprennent rien. Ce mystère leur paroît contre la raison, parce qu'il est au-dessus de leur raison; mais toutes les œuvres de Dieu ne sont-elles pas au-dessus de la raison humaine, et n'est-ce pas là le caractère qui le distingue des systèmes et des inventions des hommes? Ils ne comprennent pas les œuvres de sa puissance et de sa sagesse, ils veulent comprendre celles de son amour, de sa justice et de sa miséricorde. O mon Dieu! faut-il que l'excès incompréhensible de votre amour pour les hommes, leur soit un motif d'offenser cet amour même et de le rejeter!

2°. Ce sont des cœurs dissipés et insensibles. Ceux-là ne comprennent pas le mystère de la croix, qui ne le méditent pas, qui n'y réfléchissent point, qui n'en rappelent pas souvent la mémoire. Hélas! nous en entendons parler, toute la Religion nous l'annonce, l'image de Jesus crucifié se présente par-tout à nos regards; mais tout cela est un langage caché pour nous, comme pour les Apôtres. Nous assistons même à la représentation de la Passion du Sauveur, nous assistons au même sacrifice que celui du Calvaire, et il semble que nous n'y comprenions rien; nous y sommes distraits et

insensibles. Ah ! ceux-là comprennent ce mystère, qui en font les délices de leur cœur, qui le méditent à loisir, qui mêlent au moins leurs larmes avec le sang de leur Sauveur ! Un seul mot sur cette matière les attendrit, le moindre objet qui leur en rappelle le souvenir, les touche, les pénètre, renouvelle tout leur amour et toute leur reconnoissance. Hélas ! pourquoi ne suis-je pas de ce nombre !

3°. Ce sont des ames sensuelles et immortifiées. Ceux-là ne comprennent pas le mystère de la croix, qui ne veulent rien souffrir, qui se livrent à l'impatience dans leurs maux, qui écartent avec soin ce qui pourroit les contraindre, qui ont en horreur la pénitence et la mortification, qui recherchent en tout leur plaisir et leur satisfaction, qui accordent à leur chair tout ce qui peut la flatter, l'amollir et la corrompre. Et comment des ames si sensuelles comprendroient-elles le mystère des souffrances d'un Dieu Sauveur ? Ah ! ceux-là le comprennent, qui bénissent Dieu dans leurs afflictions, qui portent leurs croix avec résignation, ou qui l'embrassent avec joie, qui traitent leur chair avec sévérité, qui lui retranchent tout ce qui pourroit servir d'aliment à ses passions, qui la mortifient, qui lui font endurer quelque chose des souffrances de Jesus-Christ, par ces instrumens ou ces exercices

exercices de pénitence qui ont été employés avec tant de ferveur, et si expressément recommandés par les Saints, comme des moyens efficaces pour graver dans notre cœur la Passion du Sauveur ! Une piété que l'on croit éclairée, mais qui n'est peut-être que lâche, semble avoir banni ces pratiques de mortification ; mais ceux qui les négligent, ne s'en trouvent-ils pas plus éloignés de la croix du Sauveur, et moins disposés à en comprendre les mystères!

Hélas ! ai-je porté ma lâcheté et ma délicatesse jusqu'au tribunal même, et dans l'exercice de ma pénitence, où il me faut punir des péchés qui vous ont coûté si cher, ô mon Sauveur ! Quoique votre Disciple, ô Dieu crucifié pour moi ! n'ai-je pas la plus grande peine à comprendre l'obligation où je suis de mener une vie pénitente et mortifiée ! Les Apôtres vous suivoient au moins, ô Jesus ! quoiqu'en tremblant, et cela dans un temps où ils n'avoient reçu ni le Saint-Esprit, ni la communion ! Et moi ne me retiré-je pas de vous ? Ne me séparé-je pas de ceux qui sont à vous ? N'abandonné-je pas votre cause et vos intérêts, de peur d'avoir part à vos souffrances ? Mes résolutions ne disparoissent-elles pas à la vue des dangers ? Cependant à quelle condition ai-je été reçu au nombre de vos Disciples ? N'est-ce pas afin de souffrir avec vous, pour vous, et comme vous ! Faites-m'en la grâce, ô mon Dieu. Ainsi soit-il.

CCXXIII^e. MÉDITATION.

Les Enfans de Zébédée et leur Mère. Matt. 20. 20-28. Marc. 10. 36-45.

PREMIER POINT.

Demande que les Enfans de Zébédée et leur Mère font à Jesus.

Cinq caractères de l'ambition.

1°. L'AMBITION est ardente dans ses désirs. *Jacques* surnommé le Majeur, et *Jean* son frère, à qui Jesus avoit donné des marques singulières de faveurs, et des témoignages de distinction, tous les deux *fils de Zébedée, s'approchant de Jesus*, et le tirant peut-être un peu à l'écart, lui dirent: *Maître, nous voudrions bien que vous fissiez pour nous tout ce que nous allons vous demander.* L'ambition ne veut point de refus. De quoi n'est pas capable l'ambition refusée! Que de plaintes, que de murmures, que d'éclats, que de révoltes n'a-t-elle pas causés! Dans l'Eglise même, que de scandales, que d'hérésies n'ont eu d'autre source! Gardons-nous bien de faire à Dieu des prières semblables. Que tout ce que nous lui demandons soit toujours conditionnel, et soumis à sa sainte volonté, parce qu'il est le maître et qu'il sait mieux que nous ce qui nous convient. Quoique Jesus n'ignorât

rien de ce qui se passoit dans le cœur des deux Apôtres, il leur dit : *Que voulez-vous* que je fasse pour vous ? Ceux-ci, encouragés par ce bon accueil, découvrirent toute leur foiblesse qu'ils ne reconnoissoient pas encore, et ils lui dirent : *Accordez-nous que dans votre gloire nous soyons assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche.*

2°. L'ambition est concertée dans ses démarches. *Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils, et l'adora, lui demandant une grâce. Que voulez-vous, lui dit Jesus ? Elle répondit : Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche.* Soit que la mère se soit présentée avec ses deux fils, et que la demande que saint Marc met en leur bouche ne soit que celle que fit la mère en leur nom, soit que la mère soit survenue pour appuyer la demande déjà faite par ses fils, il est toujours aisé de voir que tous les trois agissoient de concert, et que leur ambitieuse prière étoit animée par l'ardeur la plus vive. Quand on prie pour quelque intérêt temporel, on le fait avec ardeur et avec respect; on s'abaisse, on s'humilie volontiers pour s'élever davantage; on emploie ses parens, ses amis, ses protecteurs ; mais qu'il s'en faut bien qu'on ait les mêmes soins, qu'on se donne les mêmes mouvemens pour obtenir de Dieu

les grâces intérieures dont on a besoin ! On voit bien ici le concert de la mère et des enfans ; mais on ne voit pas si aisément ce qui avoit donné naissance à cette prétention d'être assis dans le royaume du Messie, auprès de lui et à ses deux côtés; si ce n'est peut-être de ce que Jesus avoit dit depuis peu à ses Apôtres, qu'ils seroient assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.Les deux frères pouvoient avoir fait part à leur mère de cette parole du Sauveur, et sur cela s'être concertés pour demander les premières places de son royaume.

3°. L'ambition est importune dans son empressement. Il n'y eut peut-être jamais d'occasion plus mal choisie, que celle où l'on fit au Sauveur une telle demande ; il étoit en chemin, il marchoit à grands pas, il venoit de déclarer qu'il alloit être crucifié à Jérusalem, et c'est alors qu'on vient solliciter les deux premières places de son royaume. Il paroît bien que les Apôtres n'avoient rien compris à ce qu'il leur avoit dit. Ce qu'il leur disoit de sa mort et de sa rédemption, ils l'interprétoient toujours du rétablissement temporel du royaume d'Israël, et cette idée occasionnoit toujours des questions sur la préséance. Cette fois-ci les deux frères crurent que le temps pressoit, et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Ceux qui ont des grâces à distribuer, savent combien l'ambition est vive et empressée. Chacun

craint d'être dévancé, et l'on ne connoît d'autre contre-temps que celui de se laisser prévenir par quelqu'un qui demande avant nous ce que nous voulons obtenir.

L'ambition est fière de ses services. Si la demande de la mère fut humble, celle des enfans ne paroît pas, au moins dans les termes, l'avoir été assez. Qui leur donnoit cette confiance, qui les enhardissoit à demander ainsi les deux premières places du royaume de Jesus? C'étoit sans doute le dévouement de toute leur famille au service du Sauveur. Tous deux l'avoient suivi dès le commencement de sa prédication, et au premier ordre qu'il leur en avoit donné. Jusque-là ils n'avoient d'égaux que Pierre et André; mais ils l'emportoient sur eux en ce que pour suivre le Sauveur, ils avoient quitté leur père et leur mère, et que leur mère s'étoit consacrée elle-même à son service. Si ces sacrifices faits à Jesus ne justifient pas leur demande ambitieuse, du moins ils la rendent plus excusable et moins odieuse. Il s'en faut bien que ceux qui sollicitent les places et les faveurs, aient des titres aussi légitimes pour justifier leurs demandes. Mais quand ils les auroient, l'ambition est toujours condamnable. Quand on sert Dieu, et l'Eglise, la religion, la patrie, le prince et l'état, on ne fait que ce que l'on doit; et la solide récompense qu'il en faut attendre, est dans l'autre vie.

5°. L'ambition est extrême dans ses prétentions. Les deux frères avoient déjà été tirés du nombre des Disciples pour être mis au rang des Apôtres. Ils étoient déjà assurés, comme Apôtres, que s'ils demeuroient fidelles à la grâce de l'Apostolat, ils auroient chacun un trône pour juger Israël. N'étoit-ce donc pas assez pour les fils de Zébédée? Non : cette première élévation ne les touche plus, et cette égalité avec les Apôtres ne les satisfait point : il leur faut les deux premiers trônes. S'il ne leur faut que de la distinction parmi les Apôtres, ils l'ont encore. Jean est reconnu pour le Disciple bien-aimé, Jacques et Jean ont été les seuls admis avec Pierre au merveilleux spectacle et à la confidence de la transfiguration, cela est vrai; mais c'est cette distinction même qui les fait aspirer à une plus grande encore, et qui leur fait demander les deux premières places dans le royaume du Messie. Voilà l'homme : plus il est élevé, plus il veut s'élever; plus il a reçu, plus il se croit en droit de demander et d'obtenir. Les passions sont insatiables, et l'ambition plus que tout autre. Si chacun se rendoit justice à lui-même, il trouveroit qu'il a été récompensé selon ses mérites et au-delà. Tous les autres le voient, il n'y a que l'ambitieux qui ne le voit pas. Ce sont ceux qui ont reçu le plus de grâces et de faveurs, qui souffrent le plus de celles qu'ils n'obtiennent pas, qui en sont le plus

humiliés, et qui s'en plaignent le plus amèrement.

Second Point.

Réponse que Jesus fait à la demande des Enfans et de la Mère.

Cinq remèdes contre l'ambition.

Pour étouffer en nous tous les sentimens de l'ambition, considérons attentivement les cinq articles que Notre-Seigneur nous met ici sous les yeux.

1°. Notre ignorance par rapport à l'objet que nous ambitionnons. *Mais Jesus*, s'adressant aux deux frères, leur dit : *Vous ne savez ce que vous demandez.* Non certainement, ils ne le savoient pas : ils demandoient deux places honorables, les deux premières du royaume temporel du Messie, et tout cela étoit chimérique. Que de chimères dans nos projets, dans nos désirs, dans nos poursuites ! Que nous connoissons peu ce qui fait l'objet de notre ambition ! Combien y en a-t-il qui, après avoir obtenu ce qu'ils désiroient avec le plus d'ardeur, voudroient n'y avoir jamais pensé, pour qui l'objet de leur ambition a été une source de chagrins, de peines, de malheurs et de désespoir, une occasion de péchés sans nombre, et la cause peut-être de leur damnation éternelle ! Nous ne devons donc demander à Dieu autre chose sinon que sa sainte volonté s'accom-

plisse, et que jamais rien ne nous arrive, qui ne soit pour sa gloire et pour notre salut.

2°. Notre destination sur la terre. Nous ne sommes dans ce monde que pour faire pénitence, mériter et souffrir pour notre Sauveur. *Pouvez-vous*, continua Jesus-Christ, *boire le Calice que je dois boire, ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé?* Voilà l'objet qui doit nous occuper : boire le Calice d'amertume que Jesus a bu, être baptisés du baptême de sang, de mépris, d'affronts, dont il a été baptisé : ah ! qu'il s'en faut bien que le Calice qu'il nous présente soit aussi amer que celui qu'il a bu ! Mais enfin celui qu'il nous offre, sommes-nous en état de le boire, y sommes-nous déterminés, le buvons-nous, l'acceptons-nous volontiers, lorsqu'il se présente à nous ? N'est-ce pas au contraire pour l'écarter que nous changeons de lieu, que nous souhaitons cette place, que nous demandons cet emploi ? Ah ! changeons plutôt de pensées, demandons à Dieu la grâce, la force, le courage de souffrir et de mourir avec Notre-Seigneur ! Que ce soit là l'unique objet de nos désirs et de notre ambition, comme c'est la seule chose que nous ayons à faire dans ce monde.

3°. L'ordre de la Providence. Tous les rangs sont marqués par la Providence, et c'est à nous à nous tenir à celui qu'elle nous destine. Les deux frères s'imaginèrent qu'en

répondant conformément à l'interrogation de Jesus, ils alloient être exaucés. Mais l'intention du Sauveur étoit de les avertir de ce qu'ils avoient à faire et qui dépendoit d'eux, et de les détourner de penser à ce qui ne dépendoit que de Dieu. Ils se hâtèrent donc de répondre; ils lui dirent : *Nous le pouvons.* L'ambitieux ne connoissant point l'objet qu'il désire, ne connoît point les obligations et les peines qui y sont attachées; et lorsqu'on lui en parle, il se croit capable de tout, au-dessus de tout. Notre-Seigneur voulut bien les assurer qu'ils boiroient le Calice, et ils le burent en effet; mais ce ne fut qu'après avoir bien changé d'idées sur ce qui fait ici l'objet de leur désir. Jesus leur dit : *Il est vrai que vous boirez le Calice que je boirai, et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé : mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous l'accorder; c'est pour ceux à qui mon Père l'a préparé.* Jesus-Christ n'accorde rien à la sollicitation et à la faveur. La volonté humaine en lui se règle toujours sur la volonté divine. Les places du ciel sont marquées, et Dieu son Père a préparé à chacun celle qu'il doit occuper, suivant la fidélité qu'il aura eue à répondre à la grâce de sa vocation, à remplir les devoirs de l'état où Dieu l'aura placé sur la terre, et à profiter des moyens et des occa-

sions qu'il lui aura fournis de se sanctifier. Ce que nous devons demander à Dieu, ce ne sont donc pas les premières places même dans le ciel, mais la grâce de mériter celle qu'il nous a destinée, et de parvenir au haut point de perfection et de mérite auquel il veut que nous parvenions, selon notre état et les dispositions de sa divine providence.

4°. La doctrine de Jesus-Christ sur l'humilité. *Les dix autres Apôtres ayant entendu ceci, ils en conçurent de l'indignation contre les deux frères. Mais Jesus les appela à lui, et leur dit : Vous savez que les princes des nations dominent sur elles, et que les grands font valoir leur autorité sur leurs sujets. Il n'en sera pas de même entre vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit le serviteur des autres, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit l'esclave des autres.* Ce n'est pas en commandant à ses frères, mais en les servant, qu'on obtient les premières places dans le royaume de Jesus-Christ. Leçon admirable ! instruction toute divine ! Que les Apôtres la comprirent bien dans la suite ! Ambition vraiment noble, et digne d'un grand courage ! Que d'ames généreuses en ont été touchées ! Combien ont mis ou mettent encore en pratique cette divine leçon dans les cloîtres et dans les hôpitaux ! Combien ont eu, ou ont encore le secret de la pratiquer dans les postes les plus éminens, et jusque sur le trône !

5°. L'exemple de Jesus-Christ. *Car le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs* (1). Quel orgueil, quelle ambition, quel désir de la domination peut tenir encore contre l'exemple d'un Dieu fait homme, qui s'est abaissé jusqu'à mourir pour nous! Mais ne nous contentons pas d'admirer les humiliations de Jesus et le modèle qu'il nous en offre; méditons encore l'exemple de douceur, de patience, de charité, qu'il nous donne ici. La demande des deux Disciples n'avoit-elle pas quelque chose de révoltant dans toutes ces circonstances? Cependant Jesus en témoigne-t-il le moindre ressentiment, leur en fait-il le moindre reproche? Il les écoute avec patience, il les interroge avec bonté, il leur répond avec douceur, il les instruit avec charité. S'il voit un germe vicieux dans leur cœur, il voit aussi que malgré cela ils l'aiment, et qu'ils lui sont attachés. Il leur donne

(1) Outre que le mot *plusieurs* se met souvent en Hébreu pour signifier tous, on peut observer que quand Notre-Seigneur parle de la rédemption promise aux enfans d'Israël, il se sert ordinairement du terme de *plusieurs*, pour n'en pas exclure les Gentils; et il ne se sert pas du terme de tous, pour ne pas les comprendre trop clairement: car il n'annonçoit la vocation des Gentils que par des figures, et il n'en parloit qu'en parabole. Mais lorsque saint Paul eut ordre de leur prêcher l'Evangile, cet Apôtre leur disoit: *Il s'est livré lui-même pour la rédemption de tous.*

occasion de renouveler les sentimens d'affection et de dévoument qu'ils ont pour lui, il fortifie leur courage, il efface peu-à-peu les traces de leur ambition, et les ramène à la pensée de ses souffrances et de sa mort pour eux. L'indignation des dix autres Apôtres n'avoit pas un principe plus épuré que la demande des deux frères, il y entroit de l'ambition et de la jalousie; mais Jesus en considération de leur sincère attachement pour lui, dissimule tout, excuse tout, et ne s'applique qu'à les instruire et à guérir par la douceur les plaies de leur cœur. Tous l'écoutèrent avec docilité, la paix fut rétablie, et les deux Disciples ne perdirent rien de leur ancienne faveur. Ah! que nous servons un bon maître! Aimons-le tendrement, soyons-lui sincèrement attachés. Il sait compatir à nos foiblesses, supporter nos défauts; ne nous décourageons pas à cause des imperfections qui nous échappent; mais soyons dociles à sa voix, lorsqu'il nous les fait connoître et qu'il nous apprend à nous corriger.

Seigneur, vous me découvrez ici la plaie de mon cœur, et vous me donnez les remèdes qu'il faut y appliquer. Je vais les employer avec votre secours, rendez-les efficaces. Donnez-moi l'esprit d'humilité, de charité et de douceur dont vous me présentez en vous le modèle! Que votre volonté seule s'accomplisse en moi, car votre divine sagesse connoît mes besoins; et lorsque je formerai

des désirs particuliers, ne les exaucez, ô mon Dieu ! qu'autant qu'ils seront pour votre gloire et pour ma sanctification ! Ainsi soit-il.

CCXXIVe. MÉDITATION.

Jesus, sur le point d'entrer dans la ville de Jéricho, guérit un aveugle.

Rapports de ressemblance qui se trouvent entre l'aveuglement corporel et l'aveuglement spirituel. *Luc.* 18. 35-43.

Premier Point.

Ressemblance dans la nature de ce mal.

L'aveuglement corporel, ainsi que l'aveuglement spirituel, est un mal qui, par lui-même, ne cause aucune douleur, mais qui a des effets bien affligeans.

1°. L'ignorance de ce qui nous environne. *Comme Jesus s'approchoit de Jéricho, il trouva un aveugle qui étoit assis sur le bord du chemin, et qui demandoit l'aumône.* Jesus continuant sa route vers Jérusalem, ou plutôt vers Béthanie, pour de là se rendre à Jérusalem, fut suivi d'une multitude de peuple qui croissoit à mesure qu'il avançoit. Il approchoit de la ville de Jéricho, par où il vouloit passer, et sur le chemin il trouva un aveugle. Triste état que celui d'un homme privé de la lumière du jour, pour qui tous les objets de la nature sont cachés, et qui ne

connoît pas même ceux qui l'environnent et qui le touchent ! Mais combien plus triste encore est l'état de celui qui a perdu la lumière de Dieu, et qui est tombé dans l'aveuglement du cœur, pour qui les vérités les plus importantes du salut, la fin de l'homme, une mort prochaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, une gloire éternelle ; sont des vérités cachées auxquelles il ne comprend rien, et qui ne font plus aucune impression sur lui, pour qui les mystères les plus touchans et les plus consolans d'un Dieu Sauveur, mort pour le racheter et lui donner une vie éternelle, sont des mystères voilés qu'il croit à peine, et qui n'excitent dans son cœur aucun sentiment de confiance, d'espérance et d'amour ; qui entend parler de ces mystères, qui assiste aux cérémonies de la Religion qui les représentent, et qui n'y voit rien, n'y comprend rien, et n'est touché de rien !

2°. L'impuissance de rien faire : second effet de l'aveuglement. *Cet aveugle étoit assis.* Hélas ! que peut faire un aveugle que de se tenir assis ! il est incapable d'aucun travail utile, ou s'il veut agir, il fait compassion à tous ceux qui le voient. Eh ! que peut faire de bien et d'utile celui qui, étant dans l'aveuglement spirituel, ne se conduit plus par les lumières de la Foi, ne voit pas le but qu'il doit se proposer, et la fin pour laquelle il doit agir ! Il agit cependant, il forme de

vastes projets, il se donne de grands mouvemens, il s'applaudit de son travail et de ses succès. Insensé et aveugle que vous êtes! si vous aviez les yeux ouverts, et que vous vissiez ce que vous faites, vous auriez honte de vous-même. Vous travaillez sans relâche pour une réputation qui n'est que de la fumée, pour une fortune que la mort va vous enlever, pour une vie qui n'est que d'un instant, pour un corps qui va pourrir en terre; et pour Dieu, votre premier principe et votre dernière fin, pour cette ame qui ne doit point mourir, pour cette éternité dans laquelle vous allez entrer, que faites-vous? Mais non-seulement tout ce que vous faites est utile, mais en le faisant vous vous souillez, vous entassez péchés sur péchés, et vous ne voyez pas le gouffre éternel dans lequel vous vous précipitez. Ah! peut-on penser à la conduite insensée des mondains, sans pleurer amérement sur un aveuglement si déplorable et si funeste?

3°. La pauvreté: *il étoit assis et il demandoit l'aumône.* L'impuissance de travailler est ordinairement suivie de la pauvreté, elle réduit bientôt à la mendicité. C'étoit la situation dans laquelle se trouvoit l'aveugle de Jéricho. C'est celle où se trouvent tous ceux qui vivent dans l'aveuglement spirituel. Ne faisant rien pour Dieu et pour leur salut, ils sont réduits à la plus affreuse pauvreté, sans vertus, sans mérites, sans bonnes œuvres pour l'autre

vie. Vantez-vous donc, ô aveugles mondains ! des biens que vous avez amassés, des trésors que vous avez accumulés, de l'abondance et du luxe dans lesquels vous vivez ! Mais que vous êtes à plaindre de ne pas voir le néant de ces faux biens que vous entassez, de ne pas voir que pour les biens solides et véritables, vous en êtes entièrement dénués, et qu'à cet égard vous êtes dans la misère et l'indigence ! Ah ! si vous aviez des yeux pour vous voir dans cet état, vous seriez insupportables à vous-mêmes ! Mais ces yeux de l'esprit s'ouvriront lorsque ceux du corps se fermeront ; et alors, mais trop tard, vous verrez toute l'horreur de votre misère, qui sera suivie d'un désespoir éternel. Prévenez donc un tel malheur, et apprenez aujourd'hui le moyen de sortir de votre aveuglement ; tandis qu'il en est temps encore, tandis que vous pouvez réparer la perte du temps passé, travaillez à votre salut, et à vous enrichir des biens célestes.

Second Point.

Ressemblance dans les moyens de guérir ce mal.

Pour guérir de l'aveuglement spirituel, il faut imiter ce que fait ici notre aveugle pour guérir de son aveuglement corporel.

1°. Il faut être attentif aux occasions de guérir. *Cet aveugle entendant le bruit du peuple qui passoit, demanda ce que c'étoit ; on lui répondit que c'étoit Jesus de Nazareth qui*

passoit par-là. Jesus étoit connu dans tout le pays ; les pauvres et les affligés savoient quelle étoit sa compassion pour eux ; personne ne doutoit de son pouvoir, et cet aveugle lui-même n'ignoroit pas sans doute que Jesus avoit en particulier guéri plusieurs aveugles, et même un aveugle de naissance. Prévenu de ces connoissances, avec quelle joie apprit-il que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit ! de quelle confiance ce nom de Jesus ne pénétra-t-il pas son cœur ! Hélas ! aveugles mondains, vous n'ignorez pas non plus le pouvoir de ce même Jesus sur les ames ; vous savez qu'il a éclairé des pécheurs encore plus aveugles que vous ! cherchez donc aussi quelque occasion favorable de recouvrer la lumière de la grâce, et de parvenir à une sincère conversion. N'entendez-vous pas le bruit de la multitude qui marche avec empressement ? Ne la voyez-vous pas même aller et se réunir dans nos Églises ? Ne demanderez-vous pas ce que c'est ? Ah ! c'est pour vous, comme pour plusieurs autres, une occasion de salut : c'est une mission, c'est une Retraite qui se prépare, c'est un Jubilé qui s'annonce, c'est le saint temps de l'Avent ou du Carême qui commence ; en un mot, c'est Jesus qui passe, c'est le souverain Médecin des ames, votre Sauveur tout-puissant qui s'offre à vous ! Pouvez-vous être indifférens à cette nouvelle,

et laisserez-vous échapper une si belle occation d'obtenir votre guérison ?

2°. Il faut profiter de l'occasion qui se présente. *Aussitôt* que l'aveugle eut appris que Jesus passoit, il comprit que c'etoit pour lui une occasion unique qu'il ne falloit pas manquer. Plein de confiance, *Il se mit à crier : Jesus Fils de David, ayez pitié de moi.* Et comme il ne savoit pas le moment où Jesus passeroit précisément devant lui, il ne cessa de crier, de répéter son humble prière, et d'implorer la miséricorde de celui de qui il espéroit sa guérison. Voilà quel doit être notre modèle. Point de délai, parce que Jesus ne fait que passer, et que nous passons nous-mêmes : point d'interruption dans nos exercices, parce que nous ignorons le moment de la grâce qui doit nous toucher et assurer notre conversion : point de lâcheté dans notre prière et dans nos désirs qui sont le cri du cœur, parce que leur multitude nous éloigne de Jesus, et que Jesus n'exauce que les désirs ardens et les cris continuels.

3°. Il faut persévérer à demander, malgré tous les obstacles. *Et ceux qui alloient devant, le reprenoient, et lui disoient de se taire ; mais il crioit encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux qui marchoient à la tête de la troupe, fatigués des cris perçans de cet aveugle, et s'imaginant que Jesus en seroit importuné, voulurent

lui imposer silence. Ils n'avoient ni le besoin ni la confiance d'un malheureux qui sollicite un miracle ; aussi l'aveugle fut-il sourd à toutes leurs remontrances, et n'en cria-t-il que plus haut. Dès que vous commencerez, ô pécheur ! à prendre la route du salut, à travailler à votre conversion, à prier, à fréquenter les Eglises, à paroître plus recueilli et plus modeste, vous devez vous attendre que la multitude des mondains fera ce qu'elle pourra pour s'y opposer. Les premiers qui s'apercevront de quelque changement e nvous, seront aussi les premiers à vous détourner de vos desseins par leurs reproches, peut-être par dés commandemens ou des menaces. A la multitude des pécheurs se joindra encore la multitude des péchés et des passions qui éleveront leur voix, et tâcheront de vous forcer au silence. Serez-vous assez insensé pour céder et pour obéir à des ordres si opposés à votre bonheur ? Ah ! songez au mal qui vous presse, à l'occasion qui se présente d'en sortir, au bonheur dont vous jouirez quand vous en serez délivré. Loin de ralentir l'ardeur de vos prières, redoublez votre ferveur, votre assiduité, vos désirs, et votre espérance ; et bientôt par votre persévérance, vous obtiendrez la grâce de votre guérison, et vous forcerez ceux qui s'y opposoient, à en bénir Dieu, à louer votre courage, et peut-être à souhaiter d'imiter votre changement.

Troisième Point.

Ressemblance dans la guérison de ce mal.

La manière dont Jesus guérit ici l'aveuglement corporel, est la figure de ce qu'il fait pour nous guérir de l'aveuglement spirituel.

1°. Jesus appelle. *Alors Jesus s'arrêta, et commanda qu'on le lui amenât.* Ce divin Sauveur étant arrivé au lieu où étoit l'aveugle, que rien ne décourageoit, s'arrêta, et il se le fit amener. Quels furent à ce moment les sentimens de ce malheureux suppliant! De quel respect fut-il pénétré! De quelle foi, de quelle confiance se sentit-il animé! Quelle joie remplit son ame, et quelle douce espérance se répandit dans son cœur! Tels et mille fois plus doux encore sont les sentimens d'une ame désabusée, convertie et purifiée dans les eaux de la pénitence, lorsqu'on lui intime l'ordre d'approcher de son Sauveur, lorsqu'elle se trouve en sa présence à la sainte Table, et sur le point de le recevoir.

2°. Jesus interroge. *Et lorsqu'il fut approché, Jesus l'interrogea en lui disant: Que souhaitez-vous que je vous fasse?* L'aveugle fit une demande digne de sa foi, digne de Jesus même. *Seigneur, répondit-il, faites que je voie.* Ce n'est pas là ce que les aveugles ont coutume de demander aux passans. Ce n'étoit pas ce que celui-ci lui-même étoit venu demander, en prenant sa place

sur le grand chemin. *Que je voie* : c'est une demande qu'on ne peut faire qu'à un Dieu, qu'au maître de la nature. Ainsi, par sa demande même, cet aveugle honore-t-il Jesus, et rend-il hommage à sa divinité ? Lorsque nous avons le bonheur de posséder Jesus en nous-mêmes, prenons garde de ne pas le déshonorer par des demandes foibles, timides et réservées. Examinons nos besoins spirituels, et en faisant de notre côté, avec sa grâce, ce que nous pouvons, demandons sans hésiter ce que nous ne pouvons pas, et espérons des miracles même.

3°. Jesus accorde. *Jesus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé : l'aveugle vit au même instant, et il suivit Jesus en rendant gloire à Dieu : ce que tout le peuple ayant vu, il en loua le Seigneur.* Que coûte-t-il à Jesus pour faire un miracle ? Rien, sans doute : il l'opère par un seul mot de sa bouche, par un seul acte de volonté ; mais cependant notre foi est une condition requise pour qu'il nous soit accordé ; c'est son ardeur qui obtient le miracle ; c'est sa foiblesse qui l'arrête. Ah ! persuadons-nous bien de cette vérité ! c'est par notre faute que nous ne sommes pas plus éclairés dans les voies de la perfection. Si nous demandions avec foi, nous obtiendrions tout. Si quelque chose nous est refusée, ce ne peut être que pour une de ces deux raisons, ou parce que nous ne demandons pas avec foi, ou parce que ce

que nous demandons ne convient pas à notre sanctification : autrement, nous pouvons tout obtenir. Comment donc restons-nous environnés de si épaisses ténèbres ? Comment sommes-nous toujours si pauvres et si dénués des biens spirituels que Notre-Seigneur met ainsi à notre disposition. Ah ! sortons de notre aveuglement, demandons la foi même qui nous manque, et avec cette foi, répondons à Jesus qui nous interroge sur ce que nous voulons de lui, répondons-lui : *Seigneur que je voie.*

Oui, Seigneur, je vous le demande avec autant d'ardeur que de confiance, *faites que je voie.* Faites que je voie mon néant et votre grandeur, ma misère et votre miséricorde, mon impuissance et votre pouvoir, mes péchés et vos bontés, mes ingratitudes et votre amour ! Faites que je me connoisse et que je vous connoisse, pour me haïr continuellement et vous aimer souverainement. Ainsi soit-il.

CCXXV^e. MÉDITATION.

Jesus-Christ loge chez Zachée.

De la Communion. *Luc.* 19. 1-10.

PREMIER POINT.

Du désir qui doit précéder la Communion.

1°. DÉSIR surnaturel. *Jesus étant entré dans Jericho, traversoit la ville, lorsqu'un*

homme riche, nommé Zachée, chef des publicains, cherchoit à voir Jesus et à le connoître; mais il ne le pouvoit à cause de la foule, parce qu'il étoit fort petit. Après le miracle éclatant de la guérison de l'aveugle, Jesus entra dans Jéricho comme en triomphe. Le bruit de ce miracle s'étoit déjà répandu dans toute la ville; et les rues par où le Sauveur passoit, ne pouvoient contenir la multitude de ceux qui se trouvoient sur son passage. Le chef des publicains de ce lieu aspiroit depuis long-temps à voir Jesus, le grand prophète d'Israël. D'où venoit à un homme de cette profession un désir si vif! Ah! son cœur devoit être agité de nombre de mouvemens, qu'il ne pouvoit sans doute bien distinguer lui-même! Ce désir, qui venoit d'en-haut, n'étoit pas sans un commencement de foi, et ne pouvoit manquer d'être accompagné d'estime, de respect et d'amour pour le Sauveur. Oh! combien notre désir doit-il être plus parfait! Zachée ne vouloit voir que la personne de cet Homme puissant en œuvres, que l'on regardoit comme le Fils de David, l'Héritier de son Trône, et le Messie promis. Il nous seroit inutile aujourd'hui de savoir comment étoit Notre-Seigneur, lorsqu'il vivoit sur la terre, de savoir comment il est dans le ciel, au séjour de sa gloire. C'est ce que nous ne saurions nous figurer, et ce que nous espérons de voir un jour; mais ce que nous devons désirer en cette

vie, c'est de le connoître comme il veut être connu, et comme il se fait connoître aux ames pures; c'est de connoître ses divines perfections, son amour pour nous, et ce que nous devons faire pour lui plaire et nous unir à lui. C'est pour croître dans cette union, que nous devons désirer la sainte communion. On conçoit bien que la désirer pour faire remarquer sa ferveur, ou pour terminer avec un confesseur, ou afin qu'on ne remarque pas que nous manquons de communier quand les autres le font, ce sont autant de motifs vicieux qui font honte à la raison même.

2°. Désir ardent qui ne se rebute pas des difficultés. Zachée se rendit comme les autres pour voir passer le Sauveur; mais la foule étoit si grande, qu'il ne put approcher; et d'ailleurs, étant de très-petite taille, il prévit bien que, se trouvant confondu avec la multitude, ses efforts seroient inutiles; mais il ne se rebuta point; il chercha et il trouva le moyen de ce satisfaire pleinement. Ce n'est plus la foule du peuple qui nous empêche d'approcher de Jesus, son amour y a pourvu en multipliant sa présence pour se donner à chacun de nous. Mais après ces avances de son amour et de sa toute-puissance, osons-nous bien nous excuser sur la multitude de nos occupations et de nos affaires, si nous ne pouvions pas pour quelques

quelques heures nous y dérober ? Osons-nous nous excuser sur notre indignité et notre bassesse, tandis que nous ne faisons rien pour nous élever, pour nous rendre dignes ? Mais si la foule des occupations extérieures en empêche plusieurs d'approcher de Jesus, combien d'autres, en s'en approchant et le recevant, ne le voient pas, ne le goûtent point, empêchés qu'ils en sont par la foule de leurs pensées, de leurs affections, de leurs distractions ? Or c'est cette foule encore au-dessus de laquelle il faut s'élever pour contempler Jesus comme il faut, et pour jouir de sa divine présence. Quel est le moyen d'y parvenir ? C'est de purifier son cœur de toute affection terrestre ; car c'est de là que naissent les distractions.

3°. Désir courageux qui brave tout respect humain. *C'est pourquoi il courut devant, et monta sur un sycomore* (ou figuier sauvage) *pour le voir, parce qu'il devoit passer par là.* Zachée voulant profiter, à quelque prix que ce fût, de l'occasion qui se présentoit de contempler Jesus, et se trouvant confondu dans la foule qui le pressoit de toutes parts, se mit à courir quelques pas au-devant de la troupe, et ayant aperçu un sycomore sur le chemin, il se hâta d'y monter. A quoi ne s'exposoit-il pas ! Sa profession, la dignité de son rang, combien de raisons devoient l'empêcher de se donner ainsi en

spectacle! N'étoit-ce pas s'exposer évidemment à la risée du peuple et à ses railleries! Mais un désir que Dieu inspire, est bien au-dessus des jugemens des hommes. Zachée avoit la plus vive ardeur de voir le Sauveur, et sans doute que quelque espoir au fond de son cœur soutenoit son courage, sans qu'il en eût aucune idée distincte, sans doute qu'il eût souhaité d'être remarqué lui-même du Sauveur, et qu'il eût voulu que toutes les dispositions de son ame lui eussent été connues. Ah! elles l'étoient, et Jesus alloit bientôt lui en donner la preuve et la récompense! Plus on est élevé par la fortune ou par les charges, plus on est exposé au respect humain, et plus on est foible pour se mettre au-dessus; mais aussi, lorsqu'on le surmonte avec courage; plus on a de mérite, plus on reçoit de grâces, plus on est comblé de faveurs.

Second Point.

De la joie qui doit accompagner la Communion.

1°. Joie qui produit l'admiration. Zachée, de dessus son arbre, profitoit de tous les momens, il contemploit le Messie envoyé de Dieu, qui s'avançoit vers lui, et qui alloit passer sous ses yeux; il tâchoit de saisir rapidement ses traits, son air et sa démarche; sa douleur étoit de voir que l'objet de ses désirs alloit, dans un instant, disparoître à

ses regards. Mais lorsque Jesus fut arrivé auprès du sycomore, il s'arrêta, et leva les yeux sur celui qui y étoit monté et qui le considéroit si attentivement, et l'appelant par son nom, *il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison.* O Dieu ! quelle fut la surprise, quel fut l'étonnement de ce Publicain de se voir connu, de s'entendre nommer, et d'être choisi pour loger chez lui celui qu'il croyoit ne pouvoir contempler qu'un instant ! Ah ! quelle fut la joie de son cœur ! Quels furent les sentimens de son humilité ! Quoi ! le Roi d'Israël loger chez moi ! le Messie, le Sauveur du monde ; celui qui d'une seule parole vient de rendre la vue à un aveugle, lui-même m'annoncer cet honneur et m'ordonner de lui préparer ma maison ! Ai-je bien entendu ! Est-ce bien moi ? *Il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison.* Et pourquoi, Seigneur, le faut-il ? Vous êtes le maître de toute la nature, et vous n'avez besoin de qui que ce soit ; mais si vous voulez faire cet honneur à quelqu'un, vous en avez tant d'autres moins indignes que moi. Pourquoi faut-il que ce soit chez moi, pécheur que je suis, que vous fassiez aujourd'hui votre demeure, sinon pour signaler vos miséricordes, pour sanctifier un pécheur, pour combler de vos bienfaits le dernier de vos

serviteurs? Tels et plus humbles encore doivent être nos sentimens en approchant de la sainte Table !

2°. Joie qui produit la diligence. *Hâtez-vous de descendre*, lui dit Jesus, *et Zachée descendit aussitôt, et reçut avec joie* le Sauveur. La joie inspire une certaine ardeur qui bannit toute lenteur et toute paresse. Le jour donc que nous devons avoir le bonheur de communier, qu'une sainte joie excite notre diligence ! Rompons promptement les liens du sommeil, hâtons-nous de nous mettre en prière, descendons à l'Eglise. C'est Jesus-Christ lui-même qui nous ordonne cette activité, qui est en même temps le fruit et la source de la ferveur. Comme la joie de ce qu'on va faire inspire la diligence, de même au contraire la paresse des premiers pas répand dans le cœur une certaine tristesse qui va quelquefois jusqu'à la mauvaise humeur, jusqu'à scandaliser le prochain, et à nous faire perdre une partie du fruit de la communion.

3°. Joie qui soutient l'attention. La joie de Zachée, en recevant le Messie dans sa maison, ne fut pas oisive. On peut se représenter quel fut son empressement à donner des ordres, à faire préparer tout, à ce que le maître et les Disciples fussent reçus et servis de la manière le plus convenable. On peut s'imaginer sur-tout avec quelle atten-

tion il contemploit le Sauveur, dans quel silence, et avec quel profond respect il écoutoit ses divines instructions, et les gravoit dans son cœur. Pouvons-nous en faire trop, lorsque nous recevons Jesus-Christ au-dedans de nous-mêmes? Soyons attentifs à ce qu'il trouve tout dans l'ordre et la décence, à ce que toutes les puissances de notre ame et les affections de notre cœur se réunissent pour lui rendre hommage, pour recevoir ses commandemens, pour se conformer à ses goûts, à sa volonté, et pour ne recevoir d'impression que de lui.

Troisième Point.

De la reconnoissance qui doit suivre la Communion.

1°. Reconnoissance effective et généreuse. *Tous ceux qui remarquèrent cela, disoient en murmurant: Il est allé loger chez un homme pécheur. Cependant Zachée se présentant devant Jesus, lui dit: Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant.* Il ne paroît pas par les paroles de Zachée, qu'il connût personne en particulier à qui il eût fait tort; car en ce cas, avant de donner aux pauvres, il eût fallu commencer par restituer à ceux à qui il eût su avoir fait tort. Il ne paroît pas non plus par ses paroles, qu'il fût sûr d'avoir

fait quelque tort à quelqu'un, sans savoir précisément à qui il l'auroit fait. Il paroît seulement qu'il ne pouvoit point se répondre de n'en avoir pas fait. Car il n'est que trop commun dans un emploi pareil au sien, quand on l'exerce sans avoir sur ce point une attention particulière, de commettre bien des injustices auxquelles on ne prend pas garde, et que la négligence n'excuse pas. Si Zachée se propose de restituer le quadruple, ce n'est pas qu'il y fût obligé par la loi, celle-ci n'y condamnant que ceux qui étoient cités en justice, et qui avoient détruit ou aliéné la chose dérobée. Cet excédant que vouloit donner Zachée, venoit donc de sa ferveur et de sa reconnoissance envers son divin hôte. Sans parler ici de ce que la loi de la conscience exige de nous avant que nous soyons réconciliés ou que nous approchions de la sainte Table, et qui doit se régler avec le ministre de la pénitence, attachons-nous à ce qu'exige de nous l'esprit de ferveur, lorsqu'après avoir reçu le Seigneur, nous lui rendons nos actions de grâces. C'est alors qu'il ne faut plus s'en tenir à ce que la loi exige de nous en rigueur, mais qu'il faut se livrer aux mouvemens d'un saint amour, et d'une reconnoissance qui réponde en quelque sorte au bienfait que nous avons reçu. C'est alors qu'il faut faire de généreux sacrifices, pren-

dre des résolutions efficaces, et voir ce qu'exige de nous la tendresse d'un Dieu qui s'est lui-même donné à nous.

2°. Reconnoissance qui nous attire les consolations du Seigneur. Jesus lui répondit, en adressant la parole aux assistans ; *Cette famille a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham.* C'est-à-dire, c'est en ce jour que le maître de cette maison, et tous ceux qui lui appartiennent, ont trouvé la voie du salut. C'est à ce moment que la foi de Zachée, son obéissance, son désintéressement et sa charité ont fait de lui un véritable enfant d'Abraham. Avec quelle consolation Zachée entendit-il ces divines paroles ! Faites-les entendre à mon ame, ô Jesus ! et vous le ferez, si je vous fais le généreux sacrifice de tout ce qui vous déplaît dans mon cœur ; car plus on est libéral envers vous, plus vous l'êtes envers nous ; plus on se prive, pour votre amour, des faux biens, des faux plaisirs, des fausses satisfactions de ce monde, et plus vous vous plaisez à nous remplir de consolations célestes.

3°. Reconnoissance capable d'appaiser les murmures. N. S. ajouta : *Car le Fils de l'Homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui étoit perdu.* Jesus répondoit par ses paroles aux murmures du peuple : car lorsqu'on le vit prendre son logement chez un

publicain, tout le monde en murmura, en disant qu'il logeoit chez un pécheur. C'étoit le nom qu'ils donnoient aux publicains, par la haine qu'ils avoient pour cette profession. Mais souvent ces Publicains étoient moins éloignés du royaume de Dieu que les scribes et les pharisiens orgueilleux qui les méprisoient. D'ailleurs c'étoient pour sauver les pécheurs, que le Sauveur étoit venu au monde, et qu'il alloit chez eux. Sa visite chez Zachée avoit eu cet heureux effet. Plusieurs furent témoins de la promesse qu'il fit au Sauveur; on la lui vit sans doute exécuter ensuite, et on peut croire avec quelle intégrité, avec quel désintéressement il mania depuis les deniers publics, et avec quelle compassion pour les pauvres il exerça son emploi. On a murmuré peut-être de vous voir approcher de la sainte Table, ou murmure peut-être de vous en voir approcher si souvent: c'est à vous par l'accomplissement de vos promesses et par une vie fervente, de faire cesser ces murmures, de justifier la conduite de ceux qui vous dirigent, et de vérifier cette parole du Sauveur: qu'il ne vient que pour chercher, sauver, sanctifier ce qui étoit perdu, et ce qui se perdroit encore s'il ne le visitoit souvent et ne le gardoit sans cesse.

O Jesus! pourrois-je, après l'exemple que vous venez de m'offrir, désespérer de

votre miséricorde ! Que les faux justes soient étonnés, indignés, scandalisés des grâces que vous faites aux pécheurs ; pour moi, qui suis un indigne pécheur, je m'en laisserai toucher, et je m'empresserai d'en profiter. Je m'approcherai de vous souvent et avec confiance, parce que vous êtes mon Sauveur ; mais je m'en approcherai avec la haine du péché, après avoir réparé mes scandales, avec une résolution sincère de détruire en moi le péché, avec des œuvres opposées particulièrement à celles du péché auquel je suis le plus sujet. Entrez dans mon cœur, ô Jesus, comme chez Zachée, pour mon salut et votre gloire ! Ainsi soit-il.

Fin du Tome cinquième.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

Médit.
181e. L'AVEUGLE-NÉ *guéri par Jesus-Christ.* Page 5
182e. *L'Aveugle-né présenté aux Pharisiens.* 15
183e. *L'Aveugle-né instruit par Jesus-Christ.* 28
184e. *Dernier Discours de Jesus-Christ à Jérusalem, après la Fête des Tabernacles, et après la guérison de l'Aveugle-né.* 37
185e. *Suite du Discours de Jesus-Christ après la guérison de l'Aveugle-né.* 45
186e. *Fin du Discours de Jesus-Christ après la guérison de l'Aveugle-né.* 51
187e. *De la dissention que causa parmi les Juifs le Discours précédent.* 60
188e. *Jesus mange chez un Pharisien, où il guérit un hydropique.* 67
189e. *Parabole des Convics à un grand festin.* 78
190e. *Du vrai Disciple de Jesus-Christ.* 88
191e. *Parabole de la tour qu'on veut bâtir.* 93
192e. *Parabole d'un Roi en guerre contre un autre Roi.* 104
193e. *Bonté de Jesus pour les pécheurs, justifiée par trois paraboles. Première parabole, de la Brebis égarée.* 115

194e. *Seconde parabole, de la Drachme retrouvée.* Page 123
195e. *Troisième parabole de l'Enfant prodigue. Folie de son départ.* 130
196e. *Première suite de l'Enfant prodigue. Malheur de son séjour dans le pays étranger.* 141
197e. *Seconde suite de l'Enfant prodigue. La sagesse de son retour.* 151
198e. *Troisième suite de l'Enfant prodigue. Les faveurs de sa réception.* 160
199e. *Fin de la parabole de l'Enfant prodigue. Murmures du fils aîné.* 168
200e. *Parabole de l'Économe infidelle, mais prudent.* 178
201e. *De quelques maximes de Notre-Seigneur.* 192
202e. *Le mauvais Riche et Lazare.* 201
203e. *Première suite du mauvais Riche et de Lazare.* 210
204e. *Fin du mauvais Riche et de Lazare.* 224
205e. *De quelques Instructions que Notre-Seigneur répète à ses Disciples.* 234
206e. *Parabole du bon Serviteur qui fait ce qu'il doit.* 241
207. *Jesus allant à Jérusalem pour la fête de la Dédicace, guérit dix Lépreux.* 249
208e. *Entretien de Jesus avec les Juifs de Jérusalem, un des jours de la fête de la Dédicace.* 259
209e. *Fin de l'Entretien de Jesus avec les Juifs de Jérusalem.* 269

210e. *Jesus quitte Jérusalem, et se retire au-delà du Jourdain.* Page 280
211e. *Question des Pharisiens sur le divorce.* 288
212e. *Les Pharisiens demandent à Jesus quand le Royaume de Dieu doit arriver.* 299
213e. *Entretien de Jesus avec ses Disciples, sur le séjour du Fils de l'Homme.* 309
214e. *Fin de l'Entretien de Jesus avec ses Disciples, sur le jour du Fils de l'Homme.* 318
215. *Parabole du Juge et de la Veuve. De la constance dans la Prière.* 327
216e. *Parabole du Pharisien et du Publicain.* 338
217e. *Enfans présentés à Jesus-Christ.* 350
218e. *Un jeune homme vient consulter le Sauveur sur la voie du Salut.* 359
219e. *Entretien de Jesus avec ses Apôtres, au sujet de ce jeune homme.* 370
220e. *Parabole des Ouvriers envoyés en différentes heures du jour.* 381
221e. *Jesus reçoit la nouvelle de la maladie de Lazare.* 392
222e. *Troisième prédiction que Notre-Seigneur fait de sa Passion.* 400
223e. *Les Enfans de Zébédée et leur Mère.* 410
224e. *Jesus, sur le point d'entrer dans la ville de Jéricho, guérit un aveugle.* 421
225e. *Jesus-Christ loge chez Zachée. De la Communion.* 430

Fin de la Table du cinquième Volume.

598695
SBN